JEUNE FILLE[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Aujourd'hui, 2 avril, j'ai dix-sept ans... Oui; en farce, en surprise, il y a dix-sept ans, je suis née, pour faire la nique à ma pauvre jolie maman, qui désirait tant un fils! Alors, pour se consoler elle m'appelle souvent « mon cher garçon, » ou me parle au masculin.

Par exemple, elle me dit : « Tu es fou!... » « Tu es charmant ce soir, » et, à la campagne quand j'étais petite, elle m'habillait comme un boy. O ces culottes! que je les aimais! Mais je les ai portées trop jeune; je les regrette encore.

— Dites, maman? je suis née dans un poisson d'avril? — ai-je souvent demandé avec la roublarde naïveté des petites, qui ne savent rien, mais espèrent toujours que, dans la réponse, elles devineront quelque chose. Mais maman, avec son joli sourire à la fois narquois et lassé, me répondait en penchant la tête sur son épaule : « Oui, mon vieux! dans un gros poisson en chocolat. »

Maintenant, je suis grande, hélas! bientôt vieille! et je sais qu'avoir des enfans c'est très ennuyeux, ça fait très mal, ça vous rend laide pendant quelques mois. Toutes choses qu'on aurait bien dû me cacher encore plus longtemps, car j'aimais beaucoup l'idée que j'étais née dans une rose et que ma bonne habitait un chou. Je regrette parfois aussi d'avoir enlaidi à un

(1) *Copyright by* Gérard d'Houville.

moment de sa vie ma maman si jeune et si mince et si belle. Et souvent je lui prends les mains et je les baise, quand elle a l'air souffrant et rêveur et qu'elle est allongée sur son divan, et je lui demande pardon dans mon cœur. Elle m'interroge alors et je réponds en rougissant: « J'ai des remords, figurez-vous, quand je songe à ma préhistoire... j'ai dû vous être si lourde, si lourde... » Alors elle rit, elle rougit un peu, elle me lance un de ses beaux regards si pleins de jeunesse, de grâce, de franchise, et elle dit fièrement :

— Tu étais une enfant magnifique, tu pesais neuf livres! On te disait laide à faire peur, mais quel mensonge! Je t'ai tout de suite pardonné de n'être pas un fils à cause de ta drôle de frimousse; tu possédais des cheveux, des yeux, des ongles... enfin tu me paraissais extraordinaire.

Et elle rit.

Elle est si jeune, maman!

Chose singulière, moi qui me trouve déjà très vieille et qui pense qu'à vingt-cinq ans ma vie sera finie dans la décrépitude, les trente-six ans de maman m'apparaissent charmans et frais. Je n'arrive pas à éclaircir en moi cette contradiction bizarre. Est-ce un effet de mon âge? ou de mon caractère? Il est bien évident que la plus sérieuse de nous deux, c'est moi. Et pourtant, elle est la plus triste. Moi, j'ai beau songer profondément aux choses sombres, à la maladie, à la vieillesse, à la peine, à la mort, malgré tout, je suis gaie. J'ai des amies qui ne pensent à rien de tout cela, et qui ne sont pas gaies. Moi, j'aime à vivre, voyez-vous!

Quelquefois maman fait une moue et murmure : « C'est ennuyeux, la vie! » et puis elle soupire, et ses yeux suivent au delà des jours je ne sais quoi de sombre et d'ailé.

Et je songe : « Chère maman, la connaissez-vous, la vie? Vivait-on autant dans votre jeunesse, qu'à présent où, moi, je vis? Vous avez changé d'âge; mais cela ne veut pas dire que vous ayez vécu.

Moi, j'ai déjà mes idées sur la vie. Si ce n'était pas si long d'écrire, je les écrirais. J'aime écrire, mais pas longtemps. Cela viendra peut-être. Grand'mère, à laquelle, dit-on, je ressemble, fut un écrivain célèbre. Je ne dis pas *femme de lettres*, parce qu'elle avait horreur de ce qualificatif-là. Elle n'était que femme, et délicieusement, dit-on. Notre vieil ami l'abbé Flipon et

maman me parlent toujours d'elle. J'étais bien enfant encore lorsqu'elle mourut, mais son souvenir sourit toujours en moi, vigilant. Donc, elle n'était que femme, et le « de lettres, » elle s'en excusait par sa simplicité, sa bonté, sa modestie.

Ses yeux gardaient la couleur des fleurs bleues séchées dans un livre d'amour. Elle sentait si bon! Et ses mains toutes petites dans de longues dentelles me furent si douces! Elle me disait toujours : « Sois sage, Liette, et fais bien attention à ta maman! Tu as une toute petite maman et tu es une grosse petite fille d'esprit sérieux. Protège ta maman. »

Me voilà loin de mes idées sur la vie. Maman sans doute eut peur de la vie, moi, je n'ai pas peur. Je la veux toute : délicieuse ou terrible; je veux, à l'âge de maman, ne pas avoir cet air à la fois ignorant et découragé, qui pourtant lui va si bien.

Car il n'y a pas sur la terre une plus jolie maman.

A six ans, j'ai soutenu un grand combat contre Ninon, — six ans et demi; — elle ne voulait pas admettre que sans conteste ma mère était plus jolie que la sienne. Je vainquis comme un chevalier pour sa dame. Avec sauvagerie, ayant renversé ma victime, assise sur sa tête et l'étouffant à moitié, je criais dans un paroxysme de colère : « Dis-le encore qu'elle n'est pas plus jolie? Non, mais dis-le! dis-le! dis-le! »

Depuis ce temps lointain, maman me paraît toujours de plus en plus jolie.

Est-ce d'avoir été veuve si jeune qui lui a laissé cet air de grande jeune fille rêveuse? Elle ne se remaria jamais à cause de moi. Elle a bien fait. J'aurais été joliment jalouse de mon beau-père!

Et il me semble que je la rends si heureuse! Je l'admire tellement! Certains jours, elle ne se distingue pas de moi, ni de mes amies; des jours d'été surtout, où vêtue de blanc, grande et simple, elle noue d'un ruban châtain ses beaux cheveux mordorés.

Et moi (c'est stupide de parler de soi, mais quand même il n'y a pas à dire, on « se préoccupe ») et moi, suis-je jolie?

Maman le trouve, mes amies le disent; mes amis me l'affirment. Tout cela, c'est de l'affection, de la tendresse, de l'habitude, mais pas du tout une opinion.

Jolie... Ah! quel mot doux, brillant, pimpant, soyeux! Jolie? j'aimerais tant l'être!

Dans la rue, depuis deux ou trois ans, je sens bien que l'on me regarde, et même l'autre jour, un vieux monsieur m'a suivie, au grand scandale de miss Bonbon qui m'accompagnait.

Il n'était pas idéal, ce vieux monsieur, mais j'avais envie de lui sauter au cou et de lui dire :

« Alors? vrai? vous me trouvez jolie? quelle chance, mon vieux papa! »

Mais il faut toujours réprimer les élans de son naturel expansif et de sa damnable fantaisie.

Cela, personne ne me l'a dit, ni appris. Mais les femmes sont instruites de ces préceptes avant de savoir se regarder au miroir.

Comme dans le Cantique des Cantiques, j'aimerais beaucoup pouvoir dire :

« Je suis noire, mais je suis belle... »

Je dis seulement : « Je suis brune..., avec de très grands yeux, un teint rose et mat. »

Eh bien! oui, je l'ai lu, le Cantique des Cantiques, et dans la Bible de miss Bonbon, encore, miss Bonbon, l'imprudente Anglaise ainsi surnommée, qui contribue, paraît-il, à faire mon éducation.

« Quand tu auras fini ton éducation... »

Vous la connaissez, cette phrase, mesdemoiselles mes amies! vous la connaissez! Quand nous aurons fini notre éducation, nous irons « dans le monde, » comme si tout le « monde » ne vivait pas « dans le monde, » et nous voyagerons, nous sortirons seules, même si nous ne sommes pas mariées. Mais nos familles espèrent avec ferveur qu'elles ne congédieront pas nos institutrices sans les remplacer préalablement par un mari.

Avec tout cela, j'oublie mes dix-sept ans.

C'est un chiffre! Hier, sachant que je l'allais atteindre, j'ai pleuré.

Effet d'anniversaire : d'abord je pleure, je songe à la vieillesse, à la mort, au peu de temps que j'ai à passer sur la terre, à être jeune, à être aimée. Dans quatre-vingts ans, j'espère, habituée à tout cela, ne plus pleurer le 2 avril.

Et puis, quand j'atteins le chiffre fatidique, je suis heureuse, comme aujourd'hui..., et je songe à célébrer dignement ce jour dont l'attente nocturne causa ma peine.

Ah! comme je voudrais vivre! sentir mon cœur battre à grands coups! Vivre!

Bondissement, élan, obstacle vaincu, désir atteint, victoire! Quand je joue au tennis et que je réussis un coup très difficile, quand je déchiffre une partition ardue, quand je cours, quand je lis de beaux vers, j'éprouve une parcelle de cette émotion-là sans doute. Vivre... aimer... être aimée. Ah! c'est cela, nous le sentons bien toutes, la « grande affaire, » comme dit Ninon, la grande réussite ou défaite de nos vies de femmes.

Jamine, ma plus chère amie, qui est un poète délicieux, écrit sur tous ses cahiers, en épigraphe, ces deux vers de Victor Hugo :

> Je veux bien mourir, ô déesse,
> Mais pas avant d'avoir aimé.

Jamine écrit son journal, c'est pourquoi je commence le mien. — Ninette et Ninon en font un à elles deux. Le plus drôle, c'est que l'une y raconte ce que fait l'autre; l'une vit, l'autre écrit.

Donc, mettons de l'ordre dans nos pensées, grâce à cette vieille coutume très « jeune fille » et très roman démodé. J'ai parié avec Jamine que j'inaugurerais ma dix-septième année par un acte d'indépendance. D'abord, j'ai gribouillé une partie de la nuit, ce qui est très romantique, et je vais sortir seule à l'aube pour aller au-devant de ma destinée. Je ne sors jamais seule, c'est-à-dire sans accompagnatrice, sauf en voiture, et la plupart du temps alors, je suis avec une amie. Sortir seule! je veux faire cela et à une heure qui me ressemble. Il fait si beau! Le ciel est pâle et bleu. Je veux aller au Pré-Catelan prendre mon petit déjeuner. Sept heures. Je suis prête. Maman dort...

J'ai bien un peu sommeil après cette nuit studieuse. Mon lit me tente. Mais attendre à demain! Demain, le second jour de mes dix-sept ans, ce sera déjà presque vieux.

Je vais sortir... Mais il faut déjouer la surveillance du valet de chambre et de Victorienne. Je vais me glisser dans le salon comme un rat... Oh! sotte que je suis! on doit être en train de le balayer, ce salon. Je vais sortir par la fenêtre... toujours très romantique!... — seulement, j'habite au rez-de-chaussée... — par la fenêtre et le jardin. Car nous habitons Auteuil, madame, et notre jardin pas bien grand, mais délicieux,

c'est ce que maman je crois, après moi, aime le mieux sur terre. Oh ! le joli parterre en brume bleue de myosotis impalpables s'azurera bientôt sous les marronniers touffus ! En ce moment, ce sont des jacinthes tout en belle cire peinte que le printemps consume et les premières pousses de mon lilas, de mon bien-aimé lilas.

Allons, sautons ! J'écraserai peut-être une ou deux jacinthes... De l'adresse, de la légèreté... Si c'était Nijinsky, ce serait mieux.

En me sauvant, allègre et fanfaronne, j'enverrai un baiser fort galant à vos fenêtres closes, maman jolie qui me gronderez un peu tout à l'heure, mais pas beaucoup ; j'ai dix-sept ans !

II

Toute seule dans la rue matinale, avec ce goût de brume froide, de fumée neuve, d'aigre soleil qui est le goût de Paris à cette heure vraiment indue ! Un temps ni gris ni bleu, ni froid ni chaud et, de petites feuilles d'un vert si pâle qu'une écharpe verte semble déroulée, transparente et flottante aux faîtes des arbres, comme le voile déchiré du printemps. Je me sens fière et un tout petit peu intimidée. En sautant dans le jardin, mes talons ont enfoncé dans la terre et j'ai brisé dans ce saut une belle jacinthe bleue, du bleu des soirs d'à présent ; pour me consoler, je l'ai cueillie et je la tiens à la main, juteuse, froissée, lourde, odorante ; heureusement, elle va très bien avec ma robe. J'ai vu que mon lilas dépliait plus largement ses petites feuilles vertes, pointues comme des langues minuscules ; je lui ai tiré ma langue à moi pour fêter mes dix-sept ans. Cher vieux lilas ! je l'aime depuis que je suis enfant ; j'égrenais dans les plats de ma dînette ses thyrses à peine en boutons, et c'était pour mes poupées du riz teinté de violet. Et cela suffisait tout à fait à mon bonheur et à mon illusion, puisqu'il aurait pu être blanc ; et voilà comment l'imagination des petits, à la fois logique et saugrenue, se contente.

J'ai hélé un taxi-auto et j'ai traversé, dans la voiture chaude et qui me secouait, des avenues encore solitaires.

... Au Lac, je fais arrêter, je paye, et le chauffeur, joli garçon sous sa casquette et familier parce que j'ai l'air gosse me dit, — ce qui me fait rougir : « Vous donnez donc vos rendez-vous dès patron-minette ? »

Je balbutie je ne sais pas quoi, ne trouvant vraiment rien du tout à répondre. Il fallait dire quelque chose de très drôle, ou de très digne, ou de très fâché... Mais voilà! je n'ai pas l'habitude; je suis trop jeune et on se moque de moi parce que tout de suite je me trouble et je rougis. Et quand je me sens rougir, je suis perdue. Je ne pense plus qu'à cela. Je constate que la chaleur brûlante et colorée gagne mes joues. mon front, mes oreilles, mon cou..., j'enrage : je me sens rougir jusqu'au cœur... et je ne trouve plus une seule phrase un peu comique, ou utile, ou sérieuse à répondre. Et j'ai presque envie de pleurer. Voyons, Juliette, à dix-sept ans! Et puis, que lui aurais-tu répondu, à ce joli chauffeur insolent? Aurait-il compris, si tu lui avais dit naïvement, indécemment, la vérité : « Indiscret chauffeur, j'ai rendez-vous avec le printemps; je suis encore assez enfant pour jouer avec lui à cache-cache et pour découvrir son nez rose entre les premiers bourgeons et les premières fleurs; indiscret chauffeur, j'ai rendez-vous avec la jeunesse; je retrouverai l'empreinte de ses pas le long de ma route et mes pieds rempliront exactement cette empreinte; j'ai rendez-vous avec moi-même, avec une gentille Liette toute neuve de dix-sept ans bien sonnés; j'ai rendez-vous avec le matin frissonnant, peureux, ingénu, le charmant matin qui me ressemble... »

Une vapeur d'argent vert flotte sur le lac et sur ses rives... Déjà les canards barbotent et un grand cygne noir suit un grand cygne blanc, comme son ombre, et je voudrais que ce cygne noir disparût de cette heure claire, fraîche et comme trempée de je ne sais quelle fluidité à peine lumineuse. Les troupes de tout petits canards jaunes annoncent l'heure du soleil en s'agitant gaiement. On ne sait pas s'il fera beau, il y a du gris dans l'atmosphère et très haut, là-haut, des promesses bleues; mais un soleil pâle et déjà chaud, un soleil qui ne se montre pas, par malice, traverse le gris et le bleu, et la brume légère, et les arbres ranimés, et le vent froid, et les herbes courtes, et l'eau plate, dont il avive l'étain endormi... Personne..., un bicycliste file à toute allure, deux officiers s'éloignent au trot de leurs chevaux frais..., un vieux sergent de ville me regarde avec défiance... Me prendrait-il pour un voleur déguisé? Cette pensée me fait songer aux apaches, aux crimes et aux exclamations de miss Bonbon lisant les jour-

naux : « Encore oune satyre ! » Je crus longtemps qu'elle parlait des satires de Boileau, qui m'ennuyèrent tellement, ne pouvant m'imaginer des allusions à la mythologie. Et puis, j'ai compris que les satyres en question sont de détestables personnages qu'il ne faut pas rencontrer... Mais moi, je n'ai peur de rien. Daphné échappa bien au jeune Apollon qui devait pourtant savoir courir... à moins que l'habitude de conduire un char brûlant ne lui ait engourdi les jambes. Je vaincrai bien à la course un vieux satyre déjà fourbu. J'ai des jambes et une âme de nymphe comme toutes les jeunes filles de mon âge, et les dryades, mes parentes proches, — j'aime tant les arbres ! — me secourront.

L'allée qui mène au Pré-Catelan est solitaire et charmante, presque champêtre; la croix qui s'élève là m'évoque encore des meurtres, des choses terribles, dont je chasse bien vite les fantômes... et une fois dans le joli jardin dont les jardiniers bêchent et arrangent les parterres, je me sens tout à coup en sûreté. Au fond, c'est très imprudent ce que j'ai fait là! Se promener toute seule ainsi, dans un bois aussi mal fréquenté, en tenant d'une main une jacinthe bleue et en balançant de l'autre un petit sac doré... Ma jolie maman ne sera pas contente. Mais, ma foi, tant pis! c'est fait!

Les jardiniers me regardent avec curiosité et bienveillance; personne encore dans le jardin; et, dédaignant le somptueux restaurant, je me dirige vers la laiterie. J'ai, hélas! car je voudrais être autrement, un genre de beauté très laitière. La crème, les fraises, les décors rustiques, les assiettes à fleurs et les fermes et tout ce qui est sain, frais, robuste, pain noir et fruits ronds, etc., c'est moi, c'est tout à fait moi! Moi qui aurais tant voulu ressembler à une héroïne de Maeterlinck et me réveiller verte ainsi que la princesse Maleine! Je m'installe à une petite table de la laiterie et je demande une tasse de lait frais, de lait « bourru, » de ce bon lait qu'on vient de traire, mousseux et tiède encore de vie animale, et qui est à la fois un peu répugnant et presque sacré; du lait au goût de noisette et d'étable; du lait d'une épaisse blancheur, savoureux au regard, au nez et à la bouche.

Pendant que j'attends mon bol de lait, un grand jeune homme entre à son tour dans la laiterie. Il s'assied presque en face de moi, avec la surprise de voir une femme levée si tôt et

l'ayant précédé dans cette fausse ferme. Il a l'air « flapi » et doit quitter le restaurant voisin peut-être et ses derniers tsiganes, car son manteau entr'ouvert laisse voir son habit de soirée. Il semble las et un peu ennuyé. Accoudé sur la petite table qui branle, il me regarde curieusement pendant que je bois mon lait. Je l'espérais si bon, ce lait : il n'est que buvable. Enfin! J'ai le visage plongé dans le grand bol; mes lèvres trempent dans l'écume bleuâtre et, à petites gorgées je bois lentement, avec une gourmandise avisée et déçue; sagement, longuement, je savoure ma désillusion, les yeux mi-clos, la tête en arrière; et pendant que j'avale ce déjeuner que je m'étais promis si bon, une odeur de pain chaud, de fumier (et de fumier parisien) flotte dans l'air avec celle de la terre humide et remuée des parterres frais, des feuillages neufs à peine éclos, et de l'herbe drue et mouillée.

Je repose sur la table mon bol vide et je cherche dans mon petit sac mon mouchoir dont je m'essuie la bouche. Le jeune homme en face de moi me regarde toujours. A mon tour, avec malice et timidité, je jette un lent coup d'œil sur lui. Joli garçon? oui en somme : grand, bien habillé, un assez beau visage, — mais il paraît qu'à mon âge on n'a pas de goût, — une moustache rousse très étroite et courte; un nez assez droit, des yeux impérieux dont je ne distingue pas la nuance, mais dont le regard me plaît et me poursuit. Pourquoi n'est-ce pas permis de parler aux gens que l'on ne connaît pas? Je le regrette; je soupire en songeant à tout ce qui est « mal élevé » et qui serait pourtant si amusant! Les gens qui savent votre nom, que l'on rencontre, que l'on salue, auxquels on demande de leurs nouvelles, est-ce qu'on les connaît, pourtant? Sait-on leurs pensées, leurs goûts, leurs misères, leurs plaisirs? Leur bêtise, leur nullité ou leur intelligence, peut-on la juger? A part très peu d'amis que l'on croit à bon droit pouvoir connaître (et encore on a des surprises!) on ne sait rien sur les êtres parmi lesquels on vit, on agit, on va, on vient. On ignore tout d'eux et ils ignorent tout de nous. Alors? alors, pourquoi est-il inadmissible qu'une jeune fille, buvant du lait à huit heures du matin à la laiterie du Pré-Catelan, puisse s'approcher d'un grand monsieur qui boit aussi du lait dans le même lieu, à la même heure et lui dire...

Mais après tout, qu'est-ce que je lui dirai? « Bonjour! Com-

ment allez-vous, depuis dix-sept ans que je ne vous connais pas?... » Et puis, je rougirais, je balbutierais, je m'enfuirais honteuse, désolée, et il se dirait très certainement : « Cette jeune personne est tout à fait folle. »

Et, ayant songé à ces choses insensées, je me mis à rire toute seule, sournoisement.

Je faisais tourner entre mes doigts nus la jacinthe bleue penchante et brisée; de sa tige molle, suintait un suc embaumé dont mes doigts se poissaient; et les petites clochettes charnues et pâles diminuaient, se rétrécissaient, se fanaient; de temps en temps je les portais à mon nez, à mes lèvres... L'odeur des jacinthes! ah! c'est si bon! je comprends que Mme de Montbazon (vous savez, les poèmes en prose de Gaspard de la Nuit...) soit morte dans le parfum d'une jacinthe! Je me renversais un peu sur ma chaise inconfortable et je mordillais les clochettes bleues. Le monsieur inconnu me regardait toujours en souriant d'un air indulgent et amusé. Ah! je sais très bien maintenant ce que je lui dirais : « Monsieur, me trouvez-vous jolie? plus jolie et surtout plus fraîche que les belles soupeuses ou que les joueurs vannés que vous venez de quitter à peine?... » On croirait qu'il me comprend et me répond *oui* avec ses yeux. Que dirait maman si elle était là! Elle dirait : « Ma petite fille se tient très mal... » Pourtant non, je ne bouge pas. Seulement, ce n'est pas ma faute si tout m'intéresse, moi : un vieil arbre ou un jeune inconnu.

Allons, je m'en vais tout de même. Adieu, monsieur. Au revoir, peut-être. Je voudrais lui dire aussi : « C'est ma fête, vous savez; venez donc tantôt rue Louise-Labé; j'ai des amies à goûter... charmantes... vous verrez une très jolie maman, de bons gâteaux, et dans le tout petit jardin un énorme lilas... »

A quoi penses-tu, misérable! Est-ce que cela se fait, ces choses-là!

Hélas! non!

Pourtant, lorsque, à Paris, un matin, à la même heure, deux êtres, entre tous, ont eu cette même idée rafraîchissante et saugrenue, de venir ici, pour des motifs différens sans doute, moi pour faire acte d'indépendance, lui pour se reposer probablement de la sienne, ces deux êtres-là, réunis par le hasard, devraient bien avoir le droit d'échanger quelques mots, quelques pensées... Il y a des chances peut-être pour qu'ils puissent s'entendre.

Si la mère de mes amies Ninon et Ninette (Ninon a le diable au corps, c'est vrai) pouvait lire dans ma petite tête, elle ne manquerait pas de s'écrier comme elle en a la mauvaise habitude : « Est-ce assez bête, une jeune fille! » Ce à quoi j'ai trop envie de répondre : « Ah! chère madame! vous avez seize ans! » Mais elle mourrait d'indignation, et je ne veux la mort de personne.

Adieu, monsieur!

Il faut partir; il faut être rentrée pour le réveil de maman, sans quoi elle s'inquiétera trop.

Je paye, je me lève, je pars. Il paye, il se lève, il part aussi, il me suit sans en avoir l'air. Un petit moment, l'un derrière l'autre, nous errons lentement dans les jolies allées de l'enclos, où maintenant s'épanouissent de grosses nounous multicolores et où des enfans jouent...

Et puis, un peu angoissée, je presse le pas; il s'arrête, indécis, et se remet à faire le tour d'une pelouse; j'ose incliner la tête, et le regarder de côté; il ne s'occupe pas plus de moi que si je n'avais jamais existé et s'amuse à faire rouler avec son pied un petit caillou...

Est-ce assez bête, un jeune homme!

III

Pourtant, le soleil était si doux, les fleurs si gaies... je n'ai pu me résoudre à m'en aller encore si tôt, et j'ai fait quelques pas dans les allées...

Je contournais le grand diable de Palace tout démesuré dans ce joli jardin et pensais à toutes sortes de choses; j'étais subitement triste sans savoir pourquoi, mais triste d'une façon que je trouvais agréable et chère et mes pensées me fuyaient comme les petits nuages blancs là-haut, dans l'air bleu. Je ne pouvais penser à rien et je ne voulais pas me dire qu'il fallait rentrer... Je poussais un caillou, moi aussi, du bout du pied, et j'écoutais avec plaisir les cris joyeux d'un petit enfant que sa nourrice amusait en lui chatouillant le nez avec une herbe. Et j'aurais voulu devenir un jeune arbre et prendre racine là, dans ce jardin... Oh! pas pour toujours...

Et tout à coup, des pas derrière moi... puis tout près de moi une voix, une voix que j'ai reconnue tout de suite sans l'avoir

jamais entendue, celle sûrement du buveur de lait... Était-ce cela que j'attendais? O Juliette! Et, tout à coup gaie, mais si confuse, je l'ai regardé par-dessus mon épaule en m'efforçant de prendre un air hautain, un peu offensé. Que c'était drôle!

Il disait, ce buveur de lait :

— J'espère vous revoir, mademoiselle...

Et je ne répondis rien.

Pourtant, je n'avais pas peur du tout, et cela me semblait tout simple ; et puis il paraissait très bien élevé, ce monsieur, et nous n'étions pas seuls dans le jardin. De loin, les garçons du restaurant, inoccupés et curieux, nous surveillaient aux seuils des portes, et des enfans jouaient autour de nous. Et le buveur de lait continua :

— Mademoiselle, votre silence m'intimide... Cependant ce serait bien ingrat de ma part de ne pas vous remercier d'avoir été là, par hasard, en face de moi, dans cette fraîcheur, avec un aussi joli visage matinal ; cela ne se fait pas, mais je le fais tout de même et je m'en excuse en même temps. Mais comment êtes-vous levée si tôt et comment vous promenez-vous toute seule à votre âge et à cette heure-ci ?

Le chauffeur m'avait déjà demandé cela! Je répondis en rougissant, car je ne pouvais pas vraiment ne plus répondre sans impolitesse :

— Mais, monsieur, cela ne vous regarde en aucune façon! Vous êtes bien venu boire du lait, vous aussi, et je ne vous demande pas pourquoi...

— Ah! voilà, — et il semblait amusé, — moi, je suis venu parce que je ne me suis pas couché.

— Monsieur, moi non plus.

Je ne mentais pas ; mais j'ai veillé pour écrire, pour faire en quelque sorte le testament de mon enfance, — cela il ne le saura pas. Et de fait, il fut intrigué.

Nous avions cessé de tourner autour de la pelouse et nous causions, immobiles; et je sentais que j'aurais dû tout de suite m'en aller dignement, sans répondre; que faisais-je là? Ce jeune homme ne courrait sûrement pas derrière moi comme l'Apollon auquel je songeais tout à l'heure, et je ne subirais pas le sort de Daphné. Mais je semblais plutôt, au contraire, l'avoir déjà subi, ce sort, et je sentais mes pieds prendre délicieusement racine dans l'herbe parmi les petites fleurs. Oui, je

ne bougeais pas, à peine si j'ondulais un peu comme un rameau.

En moi des pensées tournoyantes, confuses.

Raconterai-je cette rencontre à maman? Non, mais peut-être à Jamine. Est-ce plus mal de parler à ce monsieur que de laisser dans un bal un jeune homme, dont on n'entend même pas le nom, vous prendre par la taille et danser avec vous? Voilà qui est inconvenant!

— Mademoiselle, c'est très imprudent à vous de vous promener seule au Bois de si bonne heure, et de si bonne heure doublement.

Je vis que ses yeux étaient orangés ou bruns selon les instans, et ces yeux me plurent.

— Monsieur, dis-je d'un air triste, il n'est prudent que l'imprudence.

Il rit :

— Dangereuse transformation des proverbes...

— Imprudent, dangereux... tous ces mots ne sont plus pour moi. Je suis revenue de toutes choses, étant veuve depuis plusieurs années et partant fort libre de mes actions.

... Mais qu'est-ce qui me prend de lui faire une farce, à ce passant! On ne joue des tours qu'aux gens que l'on connaît un peu... Aux autres on n'a pas le droit!

Il a souri, cette fois fort impertinemment.

— Quel dommage que cela ne soit pas tout à fait vrai! Vous êtes bien jolie, madame, vous êtes ravissante, et ce deuil bleu que vous portez si correctement vous sied à ravir...

Je me sentis devenir toute rouge.

— Je ne veux pas qu'on se moque de moi, même quand on ne sait pas qui je suis... Et puis cet entretien est fort déplacé. Veuillez me laisser tranquille. Adieu, monsieur.

Il me rattrapa, car je le fuyais

— Ne partez pas fâchée, vieille et respectable madame. Vous êtes délicieuse et je ne peux déjà plus supporter l'idée de ne pas vous revoir. C'est drôle, n'est-ce pas? Vous m'êtes désormais très chère, petite inconnue. Dites-moi votre nom, voulez-vous?

— Vous plaisantez, monsieur.

— Mais pas du tout! Vous paraissez une jeune personne fort bien élevée, je le vois bien, et je n'ai aucunement l'idée de vous offenser. Mais, toute bien élevée que vous êtes, vous devez avoir

des idées indépendantes, fantaisistes... Donc, que je vous parle ainsi et fort respectueusement, ne peut vous choquer.

Je fis « non » en secouant mon chapeau.

— Voilà. — Je suis aussi un jeune homme très bien, mais j'ai mes mauvaises heures, je suis loin d'être parfait. J'ai des ennuis; j'ai passé ma nuit au jeu et n'ayant pas réussi à y oublier mes soucis, j'ai songé à les noyer dans un bol de lait. J'étais, il y a une heure, fort morne et découragé. Eh bien! en votre petite personne couleur de la belle saison, la fraîcheur du matin, le plaisir de vivre, la beauté de la jeunesse, tout cela m'est apparu pour me faire honte de ma tristesse injuste...

Je ne disais plus rien ; j'écoutais, j'écoutais. Oh! c'est donc vrai que je suis jolie!

Et il continua :

— Je ne pouvais pas ne pas vous remercier, voyons? Il y a des heures où l'on a besoin d'un petit miracle. Et ce petit miracle, vous l'avez été. Voilà tout. Dites-moi votre nom.

Alors avec soumission, et tout bas, et très timide, ma foi comme si j'avais neuf ans :

— Juliette, monsieur...

— Eh bien! fit-il gaiement, après tout, ça se voit. Je l'aurais parié. Et toute veuve que vous vous prétendiez, vous l'avez, « l'âge de Juliette. »

J'inclinai la tête, très cérémonieuse, très « dame, » et je me remis en route.

Il s'écria :

— Pensez à moi, Juliette! Je ne suis pas Roméo, hélas! Mais je sens que nous nous reverrons...

Une seule fois j'ai détourné la tête; il ne songeait pas à me suivre; immobile, il me regardait; il me salua...

Qu'ai-je fait? Qu'as-tu fait, tête folle? Est-ce qu'on parle avec des inconnus dans des jardins lorsqu'on est une jeune fille bien élevée, du meilleur monde, une jeune fille convenable, une jeune fille, enfin? Bah! existe-t-il, ce monsieur? C'est peut-être une apparence, une ombre, un rêve envoyé au-devant de moi par le printemps, afin de me saluer en son nom et me souhaiter ma fête...

Que c'était charmant, cette matinée! Qu'il est gentil, cet inconnu! Mais j'ai perdu ma jacinthe bleue... Pourvu qu'*Il l'ait ramassée!...*

IV

Ma jolie maman ne m'a pas grondée. Je crois qu'elle dormait encore à moitié à mon retour et qu'elle a confondu le récit de mon escapade avec ses rêves.

C'est Victorienne qui m'a ouvert la porte; très âgée et ancienne femme de chambre de bonne-maman, elle m'adore, mais est farcie de préjugés et de principes... tout à fait une vieille bonne des temps révolus. C'est encore un de mes désirs inaccomplis, celui d'avoir une femme de chambre à moi, presque de mon âge, une soubrette de comédie, avec un tablier brodé, et qui entre toujours d'un air secret et avisé, en présentant sur un petit plateau une lettre officielle, cependant qu'elle vous indique d'un geste et d'un clignement d'œil que la poche de son tablier de linon contient un billet doux.

C'est comme cela que je me représente la femme de chambre accomplie, et je ne sais pourquoi, parce que je ne reçois pas de billets doux et que, si j'en voulais recevoir, ils pourraient arriver bien paisiblement par la poste; ce n'est pas maman qui se permettrait de mettre le bout de son joli nez dans la correspondance de sa terrible fille.

Victorienne m'a donc ouvert la porte d'un air plus que désapprobateur; elle a murmuré d'un ton pincé : « Mademoiselle en a de bonnes ! Quand je suis entrée avec le chocolat... » Mais moi, dans l'entre-bâillement du vantail, la taille cambrée, le nez en l'air, la langue en avant, je l'interrompis par un : « Et puis après, Victorienne? » si impertinent, qu'elle fut forcée de comprendre que cet « après » devait être silencieux.

Elle se tut, et prestement je gravis le petit étage, et je frappai à une porte : « Entrez, entrez, » dit une voix qui dort et qui rêve, la voix matinale de maman.

La fenêtre est ouverte... Le déjeuner refroidit; un peignoir traîne; les journaux sont tombés sur le tapis, deux petites mules paraissent venir à ma rencontre...

— Maman, maman, dormez-vous?

— Non... non, soupire une voix de plus en plus découragée. Enfin, du lit où elle pèse à peine, au creux duquel elle disparaît presque, le buste de maman surgit...

Maman! Quelle folie! elle a quatorze ans ce matin!

Sa tresse lourde s'est défaite, et tous ses cheveux couvrent ses épaules et son visage enfantin. Que ses yeux sont tendres! que sa bouche est ronde! Et j'ai peur de la sévérité de ce petit être faible, attendrissant, puéril!

— D'où viens-tu? dit-elle.

— Du Pré-Catelan, maman! Je viens d'y boire un lait mousseux à ma santé, parce que c'est ma fête...

Et j'attends sans crainte l'effet de cet aveu dépourvu d'artifice.

Maman rejette ses cheveux épais en arrière, et ses yeux dorés s'ouvrent tout grands, tout grands, et s'emplissent d'une surprise incrédule.

— Du Pré-Catelan? Toute seule? Dès l'aube? Quel fou tu fais, mon pauvre garçon!

Alors je ne lui laisse plus le temps de débrouiller ses idées aussi emmêlées que ses beaux cheveux épars; je jette mon chapeau, ma veste, mon renard, enfin tout, sur la chaise longue, et je me précipite sur le lit.

— Maman! ma jolie maman! Que d'excuses à vous faire! Je vous demande dix-sept fois pardon, car j'ai eu dix-sept ans ce matin, vous souvenez-vous? C'est impardonnable, maman bien-aimée! Comment pouvez-vous me pardonner d'avoir cet âge-là, alors que vous ressemblez à une petite fille émerveillée qui a vu grandir sa poupée? Maman, jolie maman, ne m'aimez pas moins! Je vous adore; vous êtes la plus belle, la plus jolie, la plus jeune, la plus exquise maman du monde. Ne me grondez pas! Je serai bien sage; je ne le ferai plus! plus jamais je n'aurai dix-sept ans!

. . . . . .

Étourdie par mon bavardage véhément et les baisers dont je couvre son petit visage effaré, que le sommeil baigne encore, étouffée à demi par mes bras qui la pressent et l'entourent, elle rit, elle se secoue, elle se renverse, elle dit : « Juliette, voyons! Voyons, Juliette! »

Enfin elle se dégage; elle s'assied gravement, défripe le tour de gorge de sa chemise plissée à la grecque.

— Donne-moi mon miroir, ordonne-t-elle avec autorité.

Maman n'a vraiment l'air grave, je vous l'avoue, qu'en interrogeant le mystère redoutable, angoissant et sincère du miroir;

le miroir, éternel joujou, si précieux; le miroir, au fond duquel dorment nos péchés et nos châtimens; le miroir, tellement uni à la femme qui le possède, qu'on le retrouve au fond des féminins tombeaux; le miroir, le plus humain, le plus triste symbole de la fragilité, du changement, et des apparences qui passent...

Alors, presque avec dévotion, je le lui tends à deux mains, pour qu'elle s'y mire.

Elle dit :

— Je suis laide, je suis vieille... M'aimes-tu, Liette?

Je réponds :

— Je ne t'aime pas, tu es laide, tu es vieille.

Elle rit; elle arrange ses cheveux; elle caresse son visage; elle mouille son doigt pointu et le passe avec un geste de chatte sur ses sourcils arqués et ses cils longs...

— Chérie...

Elle soupire... Elle retombe sur l'oreiller; elle murmure :

— Tu sais, je n'ai jamais assez dormi.

— Vous dormez, maman, au lieu de vivre.

— Tu crois? Pourtant, je sens très bien que je vis, que je suis une respectable dame et que j'ai une petite fille plus grande que moi...

— Plus vieille que toi...

— Qui a eu dix-sept ans ce matin; je ne l'ai pas oublié, mon petit.

Elle passe sa main sous son oreiller et en retire un étroit écrin qu'elle ouvre. Une grosse turquoise, montée en pendentif, s'arrondit sur le velours pâle, dure, opaque, azurée. Maman saisit la chaînette, presque invisible, l'élève entre ses doigts, et le bijou suspendu oscille devant mes yeux ravis, comme le balancier charmant d'une horloge printanière faite pour marquer des heures de jeunesse et de joie.

— Maman! que je suis contente! Que vous êtes gentille!

Avec maladresse et câlinerie, elle rive à mon cou la petite chaîne... et puis me regarde.

— Que tu es jolie! Cette turquoise te va bien. Mon Dieu, Liette, que tu es fraîche! Que tu es rose! que tu es belle!

Moi, je me suis emparée du miroir et assise sur le lit, pour mon reflet je fais des mines.

— Maman, as-tu commandé le goûter? car enfin toutes mes

amies vont venir et elles ne se contenteront pas de sucer chacune à leur tour ma belle turquoise...

— Oh! avoue-t-elle ingénument, le goûter! j'ai oublié.

— Ne vous désolez pas ; voyez-vous, j'en étais sûre ; c'est pour cela que je vous le demandais. Je vais téléphoner à Rebattet. Que pensez-vous d'un Saint-Germain aux fraises?

— Ce que tu voudras.

— Des sandwiches; des galettes au fromage, des tartes; maman, y a t-il encore de la confiture de framboises pour Jamine qui l'aime tant?

Maman s'effare, se tourmente.

— Mais je ne sais pas! Comment saurais-je? Je n'en sais rien! Il faut demander à Victorienne.

— On goûtera dans mon salon à moi et dans ma chambre; c'est plus « petite jeune fille, » plus anniversaire; vous comprenez? pas un seul garçon n'est invité. On est plus tranquilles quelquefois sans eux, n'est-ce pas, maman?

— Oui... oui... fais tout ce que tu voudras... et maintenant sonne Victorienne qu'on prépare mon bain... laisse-moi m'habiller.

Je m'en vais sans insister davantage. J'ai beau être gâtée et avoir chez maman mes petites et mes grandes entrées, je sais par expérience que lorsque elle a dit : « Laisse-moi m'habiller, » c'est une parole aussi irrévocablement prononcée qu'une phrase historique. Avant de m'en aller, je ramasse les journaux sur le tapis.

— Vous les avez lus?

— Non, chérie, il est trop tard pour que je puisse lire les feuilletons... et le reste!...

Geste éloquent... plein de mépris; d'un mépris enfantin, attendrissant, délicieux.

— Alors, je les prends, maman; je vous les garderai pour vos romans; moi, je veux jeter un coup d'œil sur le compte rendu de la séance de la Chambre et aussi lire celui de la pièce de X..., afin de savoir si c'est convenable et si vous pouvez m'y conduire.

— Oui, dit maman sans m'écouter tout à fait, et avec une naïveté désarmante.

— Ah! ma jolie maman, que vous me plaisez!

V

Elles sont toutes venues, mes amies, mes charmantes amies, mes amies aimées, et nous avons mangé tellement de gâteaux que nous nous sommes quittées avec un léger écœurement dû « peut-être à des excès d'amitié, » a dit cette rosse de Perrette qui n'en pense pas un mot, mais en réalité à des abus de petits fours, d'orangeade, de chocolat et de thé.

Elles sont charmantes, oui, mes amies... Saurai-je faire leur portrait avec clairvoyance sans les enlaidir ou sans trop les « flatter? » J'essaierai. Je veux qu'elles ornent les feuillets de mon Journal si, lorsque je serai vieille, je relis ces pages, comme de délicates fleurs séchées, comme de brillans papillons épinglés et fixés dans une de leurs palpitations printanières. Elles sont cinq, mais ma *seule amie*, c'est Jamine. Les autres sont « mes amies » en bloc, et ce n'est pas du tout la même chose, bien que je les aime et qu'elles me plaisent : Perrette, Angèle, Ninette et Ninon... Mes amies aux doux noms, mes amies aux clairs visages jolis de jeunesse, mes amies chéries, il me semble que, ce soir, je les aime davantage. Dans le crépuscule où j'écris devant la fenêtre ouverte, tout près du cher vieux lilas prêt à fleurir, je sens je ne sais quoi de grave et d'attendri, qui, hier encore, n'était pas en moi, que je n'aurais pas non plus pressenti chez vous. Je souffre un peu de savoir mon cœur incertain comme ce matin d'avril, comme ce matin même où je suis sortie seule, avec un secret désir charmé d'aventure et de nouveauté heureuse. « Il n'y a pas encore d'hirondelles, » a dit Jamine d'un air pensif en levant vers le soir son doigt d'enfant. Et à ces mots si simples, nous nous sommes regardées, anxieusement. Ah! c'est que nous les attendons, les hirondelles! et nous espérons dans leur cri percevoir l'assurance des choses futures; nous croyons qu'elles vont arriver cette année, pareilles à de petits pages noirs et blancs, et que, posées au bord de notre fenêtre, elles piailleront cérémonieusement pour nous annoncer : « L'amour, mesdemoiselles! » Et, toutes alors, nous ferons une belle révérence et nous dirons comme la Belle au bois au prince Charmant, bien que nous ayons dix-sept ans à peine : « Bonjour, prince; soyez le bienvenu... Mais vous vous êtes bien fait attendre... »

Voilà! c'est que nous pensons beaucoup à lui... Oh! nous avons nos petits flirts, nos camarades; mais rien de sérieux, rien du tout; ce sont des gosses! en comparaison des femmes que nous sommes déjà, ce sont des enfans, ces petits jeunes! Gentils pourtant, bien gentils, et quelquefois nous croyons que l'un ou l'autre va devenir tout à coup très important, à nos seuls yeux... Et puis cela ne dure pas; c'était l'illusion d'un joli soir ou d'un matin gai, ou d'un après-midi agréable... Et puis nous les connaissons trop, et l'amour est un étranger... Du moins, c'est mon idée à moi, ma romanesque idée...

Mais, je veux essayer d'écrire vos portraits, mes petites amies, et je commence naturellement par toi, ma Jamine.

PORTRAIT DE JAMINE

Voilà que tout à coup décrire Jamine me paraît aussi difficile que d'emprisonner dans mes mains un de ces jolis rayons de soleil pâle, à la fois si doux, si atténués et cependant si lumineux, que l'on ne sait s'ils sont d'or ou d'argent.

Jamine a seize ans; elle a grandi trop vite, elle est trop grande et mince; elle se penche un peu comme un grand lys à la fois lourd et élancé. Elle a grandi trop vite; elle a trop pensé, trop réfléchi, elle a trop lu, elle a joué passionnément trop de musique, rêvé trop de rêves, et trop intensément goûté à toutes les heures de sa jeune vie. Elle aime si fort la vie; et l'idée de la mort la hante et parfois la rend dolente et triste. Jamine aime trop toutes choses.

Et cependant, Jamine a tout oublié pour être la plus naturelle, la plus délicieuse, la plus spontanée Jamine du monde; elle a trop de parfums, voilà tout; mais avec autant d'ingénuité qu'un brin de jasmin ou qu'une jeune grappe de tubéreuse; ce n'est pas sa faute; elle est adorable. Son teint est frais et lumineux comme un ciel rose. Ses cheveux sont d'un blond d'argent, si doux, si frisés, si mousseux qu'elle paraît coiffée d'une cendre légère, animée d'un dernier reflet; ses yeux sont d'un vert profond; vert sombre et luisant des feuillages du laurier, du magnolia ou du citron; ils paraissent noirs et il faut bien la connaître pour savoir leur nuance réelle; ils semblent plutôt ronds que longs, mais cela tient à ce qu'ils sont naïfs et perpétuellement étonnés, ce qui est si attendrissant; un nez de

gosse à peine modelé, des joues rondes et si douces, une petite bouche entr'ouverte où l'on voit toujours briller les deux dents du haut, courtes et mouillées, le plus joli cou et une grâce indescriptible imprégnant toute sa longue personne encore mal proportionnée, mais qui sera sans doute ravissante; et des impatiences de jeune animal et des lassitudes de femme qui croit connaître tout de la vie, et des innocences et des candeurs de toute petite fille, — Jamine, en réalité Benjamine, est gâtée autant qu'on peut l'être par sa vieille mère qui l'a eue, inespéré petit présent, après avoir déploré successivement la naissance de cinq fils, — lesquels sont dispersés à travers le monde et qu'on aperçoit, les uns mariés, les autres non, de temps en temps au jour de l'an, — l'un seulement, le plus jeune, Yvon, n'a pas fini ses études, est encore là, est mon ami. Jamine habite une grande partie de l'année à la campagne dans une vieille maison où j'ai passé avec elle bien des heures de mon enfance. Jamine, — j'oublie de le dire, mais elle est si modeste que cela lui est bien égal, — annonce le plus grand et le plus original talent de poète; Jamine est une sorte de fée; elle rappelle ces gracieuses figures presque effacées qui flottent dans une atmosphère de songe, sur les fresques de Pompéi.

Parfois, je ne suis pas bien sûre qu'elle ne soit pas une ombre... une ombre déjà prête à me quitter, à s'éloigner, à disparaître. Et puis elle rit... et il y a tant d'enfantillage, de gaieté, de gentillesse dans son joli rire!

Et une teinte pourprée envahit son visage blanc et le colore merveilleusement comme si elle conservait au secret d'elle-même un feu mystérieux, sans doute la lampe de Psyché?...

NINETTE ET NINON

Ninette et Ninon sont jumelles et se nomment Antoinette toutes les deux; d'autres noms différens suivent ce nom pareil. C'était bien long d'appeler ces petites gosses Antoinette-Julie et Marie-Antoinette... et puis leur mère, leur jolie mère romantique (qui maintenant trouve les jeunes filles si bêtes), ayant une admiration passionnée pour Alfred de Musset, les a bien vite appelées Ninette et Ninon, leur donnant pour marraines les deux sœurs de *A quoi rêvent les jeunes filles*. D'ailleurs, Mme de Léris avait arrangé son mariage, en jouant cette comédie,

il y a quelque dix-neuf ans; voilà les origines de Ninon et de Ninette. Dix-sept ans et demi; aussi pareilles physiquement que deux sœurs peuvent être pareilles. Plus jeunes, elles avaient ce jeu un peu déconcertant : elles arrivaient, habillées de même, coiffées de même, et tournaient en se tenant les mains, follement, en riant du même rire, et en criant de la même voix aiguë : « Brouillons-nous, ma sœur! brouillons-nous! » Et, après quelques minutes de tournoiemens confondus, elles s'arrêtaient, roses, essoufflées, ayant encore le cœur battant et leur petite robe soulevée, et, toujours ensemble, demandaient avec une pareille malice : « Laquelle est Ninette? Laquelle est Ninon? » et c'était joliment difficile de leur répondre!

Moi, je sais que Ninon a, presque à la pointe du lobe rose de son oreille gauche, un grain de beauté posé là comme un bijou de jais, et que Ninette ne le possède point. Et puis je les reconnais, — je ne sais pas à quoi ni pourquoi, mais je les reconnais, — et il en est naturellement ainsi pour leurs parens, leurs amis, leurs familiers; mais tous les autres gens se trompent inévitablement, une fois sur deux; et elles ont renoncé à les détromper, c'est trop fastidieux; Ninette répond très bien pour Ninon, et Ninon pour Ninette.

Elles sont de taille moyenne et très potelées avec des fossettes dans les joues et sur le dessus des mains : elles ont des yeux gris, des yeux de velours gris dans de petits visages de soie rose, des visages d'un dessin incertain, mais charmans à regarder, de petits nez insolens et tendres, et des cheveux châtains, abondans et lisses, qu'elles portent séparés en deux tresses roulées en coquillages sur les oreilles. Tout à fait le genre de personnes dites : à croquer.

Au moral, impossible d'avoir deux caractères plus opposés, des goûts plus différens. Ninette est la jeune fille modèle : décidée à obéir en tous points à ses parens, à épouser qui on voudra et quand on voudra; pas de volonté, pas de goûts, pas de dégoûts; elle serait très ennuyeuse, si un certain esprit naturel et l'entrain de sa jeunesse ne venaient corriger cette douceur et cette obéissance trop grandes, dues en réalité à sa paresse de chatte... — à laquelle d'ailleurs elle ressemble.

Ninon, elle, a sans doute dans l'âme ce petit grain noir qui pointe indiscrètement à son oreille. Ninon est d'une indépendance farouche; a des idées bien à elles et qualifiées par sa

famille de saugrenues, ce qui est faux; elle n'a simplement pas les mêmes idées que sa famille; originale. très intelligente, peu communicative, m'honore de sa confiance et de son amitié! adore et bouscule sa sœur dont elle diffère si absolument tout en ayant absolument le même regard et la même expression de visage... ce qui me trouble extrêmement et me paraît inexplicable. Croyez donc au reflet des âmes! Elles ne se quittent jamais; Ninon subit les bals qui l'ennuient et Ninette les conférences qui l'assomment, n'ont jamais songé qu'elles pourraient séparer leurs plaisirs ou leurs ennuis; en réalité, s'aiment-elles tant que ça? Je crois que la plupart du temps elles sont si habituées à être ensemble depuis avant leur naissance, que l'une ne s'aperçoit pas de la présence de l'autre, pas plus que l'on ne songe à vérifier si l'on a bien son bras gauche ou son pied droit.

ANGÈLE

Louise-Angèle de Limeuil... et souvent Angelise. Ce serait ridicule pour tout le monde de s'appeler Angèle... eh bien! elle, cela lui va, en ne lui allant pas du tout; oui, par contraste; on ne lui en voudrait pas un autre et pourtant ce nom doux, sucré, séraphique, ne convient aucunement au caractère cavalier de cette jeune fille qui n'a jamais porté d'ailes ailleurs que sur son chapeau... Et d'ailleurs, elle aime mieux les plumes.

Il y a des gens qui la trouvent laide. Ils ont bien tort. Elle affectionne les grands feutres empanachés relevés sur son profil fier, coiffé garçonnièrement de boucles brunes. Car Angèle, dix-huit ans, a été fort malade l'an dernier et on a dû couper sa belle chevelure dont elle s'enorgueillissait à bon droit. Elle la regrette moins, maintenant que ses boucles abondantes et drues repoussent en désordre, épaisses et lustrées et font d'elle le plus ravissant des travestis. Elle fait songer à ces héroïnes de Shakspeare qui portent des habits d'homme avec grâce et sont à la fois faibles, tendres et hardies. Angèle a des airs de Rosalinde et je ne sais quoi de romanesque répandu sur toute sa personne. Elle est grande et dégagée; elle porte des vestes ouvertes, des jabots, des manchettes jusqu'au bout des doigts; sa main adroite semble devoir manier habilement l'épée autant qu'une ombrelle et mieux qu'une aiguille, ses mains sont grandes

pour une jeune fille, mais belles; ses pieds sont assurés. Elle me paraît avoir aussi quelques rapports avec cette Mademoiselle de Maupin dont on me défend de lire l'histoire (mais oui! on nous défend encore des choses) et dont une délicieuse gravure de Beardsley, ornant un des coins de la chambre de maman, précise la silhouette d'Artagnesque et pourtant féminine, le déguisement fantaisiste. Angèle met beaucoup ses gants comme cette Maupin-là : elle a ce regard de côté sous le feutre à plumes, et ce je ne sais quoi de nocturne baignant son visage avec l'ombre de ses boucles noires. Angèle a une voix admirable et est fort bonne musicienne : — *Schola Cantorum* et leçons de chant, — voilà le plus clair de ses journées. — Quand elle a un instant de liberté, elle vient me voir et c'est encore pour chanter. Elle chante admirablement le *Jet d'eau* de Debussy; son visage impérieux n'est expressif que lorsqu'elle chante; il s'adoucit, s'attendrit, s'imprègne de passion ou de lassitude, et une autre Angèle naît de la sorcellerie de la musique et de l'enchantement de sa propre voix.

Oh! ce *Jet d'eau!* Moi, je ne trouve pas cela très convenable... Mais du moment que c'est en musique, les mères s'inclinent. Si *Mademoiselle de Maupin* était un opéra, on nous permettrait de l'entendre. On nous mène à *Faust*, *Roméo et Juliette*, à *Carmen*, à *Pelléas et Mélisande*. Pourtant, toutes les choses que l'on ne comprend pas bien peuvent échapper à une lecture parce que, au fond, ce que nous ne savons pas nettement ne nous intéresse pas tant que ça; mais la musique les commente, en suggère une explication obscure et délicieuse, qu'on ressent au plus ténébreux de soi, alors même qu'on ne comprend pas très bien encore; et on finit, grâce à la magie des sons, par deviner et par souhaiter ce que l'on ignore. Cependant la musique, qui agit tant sur nos nerfs, sur l'imagination de nos corps et de nos cœurs, la musique est un art « jeune fille » par excellence. J'ai souvent dit cela à maman, qui rit et qui ajoute nonchalamment : « Tu sais bien, chérie, que moi, au fond, je trouve tout convenable... Je te donnerai *Mademoiselle de Maupin* l'année prochaine... Si tu comprends, cela n'aura pas d'importance, puisque tu n'y auras rien appris; si tu ne comprends pas, cela n'aura pas d'importance non plus. » Elle dit cela, mais n'en fera rien; au fond, elle a un tas de petits préjugés, ma jolie maman, sans s'en rendre compte... Que voulez-vous, on

n'y échappe pas complètement à ces « idées de parens. » D'ailleurs, elle adore aussi le *Jet d'eau*, ma jolie maman, et il semble que ce soit pour elle que Baudelaire en ait écrit le premier vers :

Tes beaux yeux sont las.

. . . . . .

Angèle chante aussi fort bien la musique sacrée; elle ne devient pas ange à ces momens-là, mais archange, jeune archange sans ailes dont on cherche l'armure et le nimbe et le glaive flamboyant. Elle laisse quelquefois éclater sa voix puissante dans un « Inflammato » tellement éblouissant, que la sonorité en devient brûlante, prodigieuse, irrésistible et que l'on recule comme devant un incendie. A ces momens-là, elle n'est plus l'indifférente et hautaine Angèle qui parle peu, ne se confie jamais, rit rarement, et passe à travers la vie, silencieuse et ennuyée; à ces momens-là, elle devient un être énigmatique et véhément, dont la voix module les violences secrètes, trahit l'émotion réservée de ses silences; à ces momens-là, audacieuse et transfigurée, pathétique, tendre, ardente, elle me fait presque un peu peur, en même temps qu'elle m'enthousiasme. Puis le chant finit; la voix s'éteint et la belle folie, et toute Angèle paraît rentrer dans une nuit calme, dans une paix jamais troublée, et d'un air distrait, presque un peu bête, elle demande : « Vous aimez ça? » Et ses grands yeux noirs sont pleins d'ombre...

Que deviendrez-vous, Angelise!

PERRETTE

Perrette a dix-sept ans comme moi, et depuis peu de jours. Perrette n'a rien du pot au lait, ni même du pot-au-feu; Perrette est une diabolique petite personne en laquelle flambe sans répit un perpétuel feu de joie. Perrette a été élevée la bride sur le cou; sa mère Américaine était l'amie d'une sœur très aînée de maman, mariée là-bas en Amérique. Cette mère est morte et Perrette vit depuis longtemps à Paris avec son père qui lui laisse faire tout ce qu'elle veut et son frère aîné, mon camarade Jimmy. Tout en elle est rétif, impatient, fringant; elle porte la tête de côté ainsi qu'une ombrageuse pouliche; elle est petite,

tassée, nerveuse, musclée, solide, et cependant assez « racée; » elle est alezane de cheveux, d'yeux, de peau, car elle est dorée à la sauvageonne; elle a un bel œil chevalin qu'emplit un grand rêve de liberté, de course et d'espace, et un nez légèrement busqué aux narines largement découpées et toujours palpitantes. Ellle est toujours prête à bondir, à s'élancer; elle a des détentes inattendues et en visite ronge vraiment son frein, assise sur un fauteuil. Plus que sport : tennis, golf, patinage, etc., gagne les matches, remporte les prix; le dernier obtenu au tennis, contre je ne sais quel champion à la mode, l'a couverte d'une gloire incontestée. Cet hiver elle patinait éblouissamment. Monte à cheval, tous les matins au Bois et entre deux et trois heures patine toujours un peu à roulettes. Enfin, Perrette est le mouvement personnifié; le soir, elle danse et tourbillonne dans les bals blancs depuis quelques semaines, depuis qu'elle a dix-sept ans. Mais elle préfère les sorties matinales, l'odeur de l'herbe fraîche, les déjeuners à La Boulie et les bons coups de raquette ou de maillet. Elle n'épousera qu'un aviateur. Elle trouve déjà un peu bourgeois de se promener en automobile et de ne pas fendre les airs comme une des balles qu'elle lance si bien. Très riche, généreuse, gentille, amusante, sans une idée dans la tête, mais drôlement imprévue. Viderait sa bourse dans la main d'un vieux pauvre et lui demanderait très bien en même temps :

« Pourquoi donc ne jouez-vous pas au golf? »

VI

Mes amies sont venues... et mon petit goûter, d'abord très gai, a fini un peu mélancoliquement, je ne sais pourquoi, et ce soir je me sens triste. J'ai tellement vieilli depuis ce matin! Impression étrange... il me semble que de longs mois me séparent d'hier; c'est éprouvant d'avoir dix-sept ans! Décidément, c'est un grand âge!

Mes petites amies étaient gaies pourtant. La chère Jamine vint de bonne heure; elle me porta de grands lys et un livre dont elle me savait très grande envie. Nous avons bavardé toutes les deux, ou plutôt j'ai bavardé. Je lui ai raconté mon équipée matinale . elle a bien ri et me demandait pour la septième fois de lui décrire « mon » inconnu, lorsque Ninon et Ninette sont

arrivées; elles me firent présent de dentelles et de muguets, « les premiers, ceux qui doivent porter bonheur, » mais cueillis dans des serres et non dans les « bois jolis, » et de grosses violettes noires que Ninette jetait à mon nez en répétant sur tous les tons : « Bonne fête, Juliette, Liette! Bonne fête! Bonne fête! Bonne fête!... » heureuse de parler, contente de trouver quelque chose à dire sans fatiguer son imagination. Perrette, ensuite, m'a violemment pressée dans ses bras et offert une touffe ronde de roses très serrées, arrangées comme pour orner l'oreille d'un grand cheval et dont un ravissant bracelet retenait les tiges. Puis, Angèle m'apporta une bourse de soie « pour la poudre » et de grands lilas aux thyrses mauves. Et elles m'ont souhaité, toutes à la fois, l'amour, la richesse, la joie, le plaisir, le bonheur, la vie... Quel dommage qu'elles ne soient pas fées!

Et puis Ninon soupira d'un air grave : « Mon vieux Jules! va! dix-sept ans! c'en est fait de notre jeunesse! »

Elle m'embrassa, émue vraiment, et il y eut un tout petit silence pendant lequel le tic tac de la pendule parut menaçant et redoutable. Et durant quelques secondes, je crois que toutes, en silence, nous avons prié le temps rapide de nous être indulgent.

Mais le thé, les petites tables couvertes de tasses et d'objets d'argent, les assiettes pleines de sandwiches et de gâteaux, nous rendirent vite le sens agréable de la vie. Dans une grande jatte de Chine où fondaient des morceaux de glace, les premières cerises, rares primeurs, rougissaient de froid; dans une corbeille tressée, une grosse grappe de raisins noirs ressemblait aux lourdes boucles d'Angèle. Nous avions très faim et toutes à la fois nous nous sommes goulûment servies. Jamine avait détaché quelques grains du raisin sombre et les tenait suspendus, en transparence, devant la première lampe allumée. Ninette s'était jetée sur les cerises et s'amusait à faire danser les noyaux dans sa petite soucoupe fragile. Ninon buvait d'un air réfléchi son thé fumant, cependant qu'Angèle savourait amoureusement un gâteau plein d'une crème de fraises et que Perrette broyait les sandwiches et sablait le porto. Puis, notre gloutonnerie une fois apaisée, nous avons parlé de mille choses : de modes, de nos nouveaux chapeaux, d'un point de filet, des conférences de la semaine, des dernières pièces et, en particulier,

de celles « pas pour jeunes filles » dont nous connaissions à fond les sujets et que nous discutions fort; du dernier match de tennis, de la dame inconnue qui était si indécemment tombée l'autre jour au skating, de la prochaine saison russe, des expositions de tableaux, de notre premier, vrai et grand bal qui est proche, de nos amis, de l'aviation qui nous passionne. Perrette ne veut épouser qu'un aviateur.

Ninon pérore debout auprès du piano. Jamine est assise par terre sur un coussin. Angèle fume une cigarette. Perrette et moi goûtons le confort du grand divan et, devant la glace, Ninette, attentive et rassasiée, essaie à son oreille une cerise double, qui danse sur sa joue et y laisse des gouttes glacées.

C'est alors que nous en sommes venues à parler du bonheur. Perrette s'enthousiasme déjà pour son aviateur futur; pour un peu, elle demanderait à son père à devenir le prix, le joli prix vivant d'une nouvelle « coupe. » Ce qu'elle juge le plus beau destin, c'est l'amour dans l'angoisse, l'admiration, c'est le courage de toujours trembler pour l'homme qu'on aime; ces transes perpétuelles augmentent la valeur de la joie, le goût d'exister; tandis que se contenter d'un très plat bonheur, d'une vie quiète et médiocre!... Et alors Ninon nous a demandé ce qu'était, après tout, le bonheur. Et nous sommes d'abord restées muettes... et cependant, toutes nous nous croyons, et nous nous sentons heureuses. C'est singulier; mais nous nous comprenions... Nous savions bien que nous parlions d'un bonheur secret, sans lequel la vie d'une femme est manquée, et que ce bonheur-là doit ressembler très probablement à l'amour... Cependant, Ninon osa parler la première : pour elle, le bonheur, c'est la liberté, et le travail qui met l'âme en paix et la défend des rêves; Ninette soupira : « Je n'ai jamais assez de mots... » ce qui nous fit bien rire. Perrette a redit en s'élançant du divan comme une balle : « Arriver au but le cœur battant, c'est cela le bonheur. » Ninette, trouvant enfin en elle-même de quoi s'exprimer, avoue que le bonheur pour elle, ce sont de belles robes et un mari très riche. — Fi! l'impudique! s'écrie Angèle, n'avez-vous pas honte? le bonheur, c'est l'exaltation, la passion... N'est-ce pas, Jamine?

Mais Jamine dit, si bas, que seule je l'ai, je crois, entendue:

— Vivre assez et l'attendre...

— Voyons, Liette, et Perrette me secouait d'une main rude

— Mais je ne sais pas, moi... je ne sais pas. Le bonheur, c'est être heureux...

— Grande bête! a crié Ninette joyeuse; j'en aurais bien trouvé autant. Mais le bonheur vient en dormant, m'a-t-on dit, et, comme je suis paresseuse, c'est chez moi qu'il viendra...

— Vraiment, mesdemoiselles, s'exclama Ninon scandalisée, vous me décevez toutes! Comment! voilà tout ce que vous trouvez à dire? N'oseriez-vous donc révéler votre pensée secrète? Avouez-la! Allons, avouez-la! Sottes que vous êtes! Pour vous toutes, l'idée du bonheur se confond avec celle de l'amour! Et moi qui croyais que nous n'étions plus romanesques, moi qui jugeais notre génération sensée, saine et forte, enfin débarrassée des sentimentalités inutiles, des rêvasseries néfastes, de tout ce qui alanguissait les femmes d'autrefois et empêchait les révélations de leur intelligence et de leur énergie, moi qui...

Mais de tous les coins nous poussions des cris perçans, pour couvrir sa voix et l'étouffer sous nos huées.

— Veux-tu de l'eau sucrée? — Un sermon? Une conférence? — Monseigneur... cher Maître... Parle pour toi... Tu es bien démodée, Ninon... La passion est de nouveau très à la mode... Zut! pour les vierges fortes... Assez, assez! — Et tant d'autres interruptions qu'elle dut se taire; elle haussait les épaules et riait, désapprobatrice et charmante.

— Ninon, lui dis-je, vois-tu, les jeunes filles rêvent toujours à la même chose.

— Et elles ont bien tort, dit-elle; il y a tant d'autres choses intéressantes, belles, utiles. Tenez, vous avez blâmé Ninette... et cependant elle, elle comprend qu'il n'y a pas que l'amour dans la vie, elle est moins chimérique que vous. Vous ne vous apprêtez que des chagrins; vos sentimentalités vous détournent de l'action et de l'étude... Mesdemoiselles, vous m'attristez...

Et c'était presque sérieux, son petit discours; mais nous voulions rire et ne pas l'entendre.

— Et tout cela, dit Angèle, ne nous apprend pas ce qu'est le bonheur...

— Mais nous l'avons, le bonheur! Nous l'avons, voyons! Ou alors quand l'aurons-nous? N'oubliez pas que, d'après nos parens, nous vivons le plus beau temps de notre vie. Nous sommes très heureuses toutes; avouons-le; ce n'est pas mal.

Et Perrette piaffait parmi les tables.

— Oui, reprit alors Angèle mystérieusement, nous sommes heureuses, mais pas du plus profond bonheur, pas de celui qui rend triste.

Et Ninette, qui boudait, car tout cela l'ennuyait beaucoup, a murmuré :

— Je ne comprends plus; être triste pour être heureuse! Voyez-vous! j'aime mieux autre chose...

— Tu l'auras... — Et je lui ai lancé une petite meringue à l'ananas qu'elle attrapa prestement ainsi qu'une gentille chatte. A ce moment, la porte s'ouvrit et maman entra; maman jolie, délicieuse, dans une robe d'intérieur orange et citron, une maman sorbet, vraiment comestible.

— Entrez, Germaine, entrez, Louise, a-t-elle dit à mesdames de Léris et de Gimeuil; vos filles sont là; admirez cette petite chambre pleine de bouquets et de jeunesse... elle contient vraiment le printemps.

— Qu'est-ce que le bonheur, mesdames? Et Ninon hardie et curieuse dévisage les trois femmes encore si gracieuses et si jolies, mais qui connaissent la vie mieux que nous, qui savent peut-être ce que nous n'avons même pas pressenti.

— Oh! vous parliez de cela? Déjà? et Mme de Gimeuil soupire; Mme de Léris détourne la tête avec une expression moitié triste, moitié passionnée; elle se tait. Sans doute ne veut-elle pas nous dire : Vous saurez cela plus tard, petites filles... quand vous ne l'aurez plus, le bonheur... et puis il y a des questions que les enfans bien élevées ne posent pas à leurs parens.

— Le bonheur? ma jolie maman...

Maman nous regarde avec tendresse, avec lassitude, avec douceur, avec regret et, involontairement, elle répond :

— Le bonheur? Mais je ne sais pas, moi... Et tout de suite elle s'interrompt et je sens qu'elle voudrait n'avoir pas parlé.

— Vrai, dit Perrette avec son drôle de petit accent; vous n'êtes pas avancée pour votre âge.

On rit gentiment; et je prends maman par la main, je la leur présente.

— Son âge! mais regardez-la! Elle ne sait rien! Elle est bien plus jeune que nous toutes... vous voyez bien.

Mais maman, déjà tout agitée de remords, m'embrasse.

— Mais si, mais si, je sais, je sais, chérie; je plaisantais, je sais très bien. Le bonheur, c'est toi.

Mais moi, je sais aussi maintenant que la maternité ne peut pas contenir tout le bonheur d'une femme; je sais que ma jolie maman ne fut pas vraiment heureuse. Elle n'a pas eu ce que, presque toutes, nous souhaitions tout à l'heure. Et pourtant on a dû l'aimer... mais elle n'a pas dû aimer... qui sait? Elle ne connaît pas la vie.

Je comprends brusquement mille choses et en particulier que ce doit être très compliqué, l'amour. Aimer, être aimée... Réunir cela! Voilà, sans doute, pourquoi le bonheur est si difficile à conquérir et à garder.

Mais Ninon a ouvert le piano et, debout dans un coin plein d'ombre, Angèle chante un lied de Schumann.

VII

Le même soir, maman dîne en ville; elle s'habille. Je suis seule. Une torpeur charmante descend sur mes yeux en même temps que sur le jardin. Oh! que j'ai sommeil! Je m'aperçois que je n'ai pas dormi, ou presque pas. Je m'aperçois que, sortie dès l'aube, ma journée fut longue et ponctuée par beaucoup de gâteaux. Alors, puisque je dois dîner seule, je songe au délice de me coucher dans un lit à couverture rose et de me faire apporter bien paresseusement un petit repas ultra-léger, sur un plateau.

Mais il est écrit qu'aujourd'hui je ne serai pas tranquille.

Dans un grand bâillement, je m'étire devant la fenêtre ouverte, et j'aspire jusqu'au fond de moi la bonne odeur froide et déjà verte de la nuit de printemps.

Un courant d'air. La porte bat. Un rire familier et fort me fait tressaillir et je me retourne.

— Jimmy!

C'est le frère de Perrette, notre ami.

— C'est bien fait! — et il me serre la main gaiement. — Je vous y prends! Voilà comme finissent vos goûters de petites filles : par des bâillemens! Savez-vous que nous sommes tous furieux de ne pas avoir été conviés à ces agapes?

— Non? Vrai! Quel succès alors pour nos goûters de petites filles!

— Sans blague, bonne fête, Juliette. Voici des « boules à la

cerise » que vous aimez, et ce soir on vous apportera les roses les plus noires que j'ai pu trouver dans tout Paris.

— Quel cher garçon vous êtes! Je suis si contente! Vous voyez que j'ai bien fait de ne pas vous inviter; vous n'auriez pu être plus gentil. Songer à mes roses de prédilection!...

— Vous savez que Maurice vous brodait un coussin? — Nous rions, car ce camarade de Jimmy, philosophe et déjà enlaidi de lunettes, brode à ravir. — Mais, furieux de ne pas venir, il a déclaré qu'il donnerait ce merveilleux travail...

— A M. Boutroux?

— Non. A Ninon.

— Nous verrons cela. Mais il n'avait qu'à vous imiter et à venir quand même...

— Heureusement, il ne l'a pas fait! Je suis si content de pouvoir causer un peu tranquillement avec vous.

— C'est vrai que d'habitude on n'est jamais tranquille. Prenez un bonbon... Ah! décidément, c'est exquis, ces boules à la cerise... Toute ma vie je serai fidèle aux boules à la cerise de chez Boissier!

— Heureuses boules à la cerise! Elles en ont une chance... Savez-vous que je voudrais toujours pouvoir vous donner tout ce que vous aimez le plus, et aussi tout ce que vous ne savez pas encore vous-même que vous préférerez un jour...

— Obscur, Jimmy! Obscur!

— Vrai? Je trouve cela si clair!

Et il rit, tout à coup timide.

— Voyons, Juliette, vous devenez une grande fille, et j'ai fort souvent remarqué que vous possédiez une raison, un discernement au-dessus de votre âge. Très intelligente, en somme, malgré vos petits airs naïfs...

— Merci du bon point.

— Insupportable! Ne m'interrompez plus. J'ai déjà assez de mal à trouver mes phrases.

— Je ne m'en aperçois guère...

— Je veux vous épouser, Juliette; de cela non plus vous ne vous apercevez pas?

— Mais non! Je n'ai pas l'habitude... Alors, c'est cela que vous disiez « si clair? »

— Mais oui... Seulement, en vous je ne vois pas si clair qu'en moi-même... et j'ai peur.

Nous sommes assis tous les deux sur le divan, où les coussins sont en désordre. Sur l'un d'entre eux, tombé à mes pieds, Jimmy se glisse et s'assied et pose tendrement la main sur mon petit soulier.

Une seule lampe, dans l'auréole orangée de son abat-jour, baigne de clarté le clavier blanc du piano resté ouvert, les grands bouquets, les cahiers de musique, les livres épars; nous, nous sommes dans une demi-ombre. Il fait doux; il fait tiède, incertain; il fait bon.

Il fait si bon dans les pièces redevenues solitaires, après qu'elles ont enfermé du bruit, des paroles, de la joie, de l'élégance, des fleurs, des pâtisseries et des parfums. L'atmosphère en est toute particulière et délectable. J'allais toujours furtivement humer l'arome du salon, le soir des jours où maman avait reçu, avant que l'on n'ait « rangé, » ouvert les fenêtres, dispersé les secrets restés là.

Pourquoi est-ce que je songe à cela tout d'un coup, au lieu d'écouter sérieusement Jimmy? Je ne me sens pas sérieuse. Je goûte une douceur et non un attendrissement. Le feu, le feu printanier que j'adore, peu à peu s'éteint; une dernière étincelle rayonne dans la boucle de strass de mon soulier, auprès de la main de Jimmy.

— Vous ne répondez pas, méchante?

Un peu d'angoisse dans sa voix.

— Voyons, Jimmy, — et, pour lui faire moins de peine, je tâche de rendre ma voix aussi douce, aussi caressante que possible; — voyons, vous devez partir pour l'Amérique. Pensez-vous donc que je puisse laisser ainsi toute seule ma pauvre maman?

— Ce n'est pas cela que je vous demande, Juliette. Dites-moi *oui*, et je saurai vous attendre. J'irai là-bas accomplir ce voyage d'affaires que je dois mener à bien, et à mon retour, nous nous marierons. Je serai déjà tellement heureux de partir avec une promesse.

— Comme vous êtes sage, Jimmy!

Il se leva avec un peu de dépit et marcha, les mains dans ses poches, de la fenêtre au divan, du divan à la fenêtre.

— Sage? Mais que voulez-vous que je fasse? Dois-je vous enlever sans me préoccuper de ce que vous pensez? Dois-je suspendre une échelle de corde à cette fenêtre que l'on peut fran-

chir d'un bond? Ne déraisonnez pas, petite Juliette. Réfléchissez. Vous ne vous sentez pas encore d'amour pour moi. Mais qui sait? Il viendrait, peut-être! Je vous gâterais tant! Et... admettons le pire : vous ne m'aimerez pas à la folie. Soit. Je m'y résigne. Vous n'avez tout de même pas de répulsion pour moi? Eh bien! la camaraderie, l'amitié, la bonne entente, tout cela, n'est-ce rien? Je me contenterai de vous inspirer tout cela. Je serai quand même heureux. J'aurai et je gagnerai pour vous beaucoup d'argent, pour que vous vous amusiez comme une reine! Et cela me suffira pour être heureux, chérie. J'aurai tant d'amour, moi, pour vous!...

D'un bond, levée du divan, avec une colère subite, je l'ai bourré de coups de poing.

— Égoïste! sale égoïste!

Les grands yeux honnêtes, à la fois étonnés et amusés, me regardaient fixement.

— Oui, oui! égoïste! Vous, vous ressentirez le plus beau, le plus splendide sentiment du monde, vous serez habité par l'amour, et moi... moi! je devrai me contenter d'amitié, de camaraderie, de bonne entente... Et l'amour, la seule chose qui vaille la peine d'exister, vous admettez parfaitement que je ne le ressente pas pour vous, donc que je ne le connaisse jamais! Car enfin, vous ne souhaiterez pas, dites? que je l'éprouve pour un autre que vous?

Jimmy se laissa tomber sur le divan, à la fois comique et accablé.

— Je ne pensais pas à cela, Juliette, je vous le jure. Je vous fais mes plus humbles excuses. Pardonnez-moi. Eh bien! oui, je suis un égoïste. C'est un côté de la question que je n'avais jamais envisagé. Les hommes pensent tellement aux femmes quand ils les aiment, qu'en se croyant dévoués, ils n'ont au fond songé qu'à eux et à leur propre cœur. J'admets tout cela. Oui, j'admets tout ce que vous voudrez. Mais... essayez de m'aimer; voilà qui simplifierait cette situation! Essayez... Vous sera-ce donc impossible?

J'étais debout, et mon regard abaissé sur lui détaillait cette figure honnête et rasée; la lumière jouait dans ses cheveux aplatis par le cosmétique à la mode qui, je ne sais pourquoi, laque la coiffure sur les têtes masculines et ne permet plus de discerner la couleur naturelle de la chevelure. La peau mate et

pâle, les yeux gris me plaisaient; et l'éblouissant et jeune sourire et même l'énergie du menton carré, des épaules carrées, des mains puissantes et carrées. Oui; elle me plaisait, sa stature forte, et non sans élégance, son air sain et vraiment viril! Pourquoi, alors, lui en vouloir au fond de moi? Oui, lui en vouloir subitement de m'aimer, d'éprouver pour moi ce que, moi, je n'éprouve pas pour lui. Au lieu de ce plaisir de tendre vanité que ressentent, paraît-il, les femmes à constater qu'elles sont aimées, je me sens lésée je ne sais pourquoi; je juge injuste, inconvenant, que l'on puisse m'aimer sans ma permission, penser à moi sans que j'en accorde l'autorisation. Car c'est un peu fort, n'est-ce pas ? On peut empêcher que l'on ne visite votre jardin? Mais vous, vous-même, un homme a le droit de vous voir en son cœur, de vous évoquer, d'imaginer avec vous des choses, une vie future... C'est insupportable! C'est affreux! Oui, affreux!

— Impossible, alors? dit sèchement Jimmy, très vexé de cet examen et de ce silence.

Je ris et me rassieds près de lui.

— En vérité, je n'en sais rien, mon ami; rien du tout. Je n'ai pas encore pensé à aimer qui que ce soit. Vous me bousculez avec vos questions, vos précisions. Et puis, je suis fatiguée.

— Donc, je dois vous quitter, soupire Jimmy. C'est bien, je m'en vais; je retiens néanmoins de cette conversation que, si vous ne m'aimez pas, vous n'aimez personne non plus, pour le moment; c'est toujours ça.

— Personne, Jimmy, vous pourrez « repasser. »

Il prit avec autorité mes deux mains dans les siennes et me regarda si honnêtement que je rougis.

Je rougis; je songeai : Pourquoi, cher petit Jimmy, ne buviez-vous pas ce matin du lait au Pré-Catelan? C'était l'heure... Ce matin, j'avais en moi de l'amour, j'avais dans le cœur un oiseau qui battait des ailes, un oiseau prêt à s'envoler et qui déjà cherchait en pépiant et voletant l'arbre où il suspendrait son nid. Moi, je crois que c'est cela, l'amour chez les jeunes filles. Elles ne sont pas responsables de leur choix, et c'est pourquoi elles commettent tant d'erreurs avec une si candide bêtise... C'est que l'heure venue, l'oiseau, las d'avoir palpité tout un jour, s'est posé sur le rameau qui s'offrait et qui l'a tenté parce que c'était l'heure. Oh! Jimmy, vous n'étiez pas là! Et je vous en

veux de ne pas avoir le regard, le sourire, la voix, les cheveux blonds de l'étranger de ce matin. Jimmy, j'ai tant d'affection pour vous! Quel dommage!

Mais je ne lui dis rien de tout cela! Allez donc expliquer ces choses à un homme, et même à un jeune homme! Il n'y comprendrait rien et serait furieux de ne pas comprendre, par-dessus le marché.

— Alors, Juliette? ce n'est pas oui. Mais ce n'est pas non tout à fait?

— Jimmy, c'est beaucoup de tendre amitié et pour l'avenir une douce incertitude.

— Je ne suis pas mécontent, mauvaise petite fille. Et je vais vous débarrasser de mon encombrante personne. Une seule chose encore : si vous vous mettiez à m'aimer, vous me préviendriez, au moins?

— Oui, mon vieux, par télégramme. Un mot convenu voulez-vous? Si vous êtes au fond des Amériques... Papillon... par exemple.

— Et elle choisit pour annoncer cette nouvelle l'emblème de l'infidélité... Mais encore : si vous aimez quelqu'un... vous me le direz aussi? J'aimerais mieux savoir tout de suite...

— Soit; alors je câble : « Éléphant... »

— Elle plaisante toujours! Et je suis si sérieux, moi, pauvre que je suis, c'est toute ma vie...

Et je vais m'émouvoir de ces derniers mots, de leur accent fervent et triste; mais la porte s'ouvre, et voici maman.

Un long manteau sombre jeté sur la robe nacrée, les épaules nacrées, un coin de gorge nacrée, un bouquet velouté de pensées violettes; la petite tête étroitement et simplement coiffée s'épanouit au-dessus de la fourrure entr'ouverte, un mince cercle de brillans presse les bandeaux et le front étroit pour se perdre dans l'épaisseur tordue du chignon abondant et sombre où luisent des reflets dorés. Quelle apparition charmante, à la fois obscure et claire, énigmatique, mystérieuse...

— Marianne, vous êtes ravissante! Et Jimmy baise les doigts qu'elle lui tend.

Oui; que voulez-vous, tout le monde l'appelle Marianne. Elle est trop simple et trop gentille. On l'adore et l'on ne songe pas auprès d'elle à ce que l'on nomme « les marques extérieures du respect. »

— Dînez-vous avec Juliette?

— Non, oh! non, hélas; elle est fatiguée; et d'ailleurs je ne suis pas libre. Je pars.

Il nous dit adieu... et très vite, il s'en va.

— Gentil ce Jimmy... dit maman distraite. Je suis en retard, Juliette.

— Mais non. Pas plus que d'habitude. La voiture est là?

— Oui. Écoute, ma chérie ; ce matin j'aurais dû te donner... une lettre; je n'y ai pas pensé... et ensuite, tout le jour tu fus occupée.

— Une lettre, maman?

— Oui. Une lettre. A la mort de ta grand'mère je l'ai trouvée dans ses papiers. Je te la remets ce soir comme je le dois. Elle porte encore son cachet. Ta chère grand'mère, qui t'aimait tant, voulut sans doute que, le jour où tu serais une femme, sa pensée fût auprès de toi, malgré la mort.

Sa douce voix tremble. Elle pose un pli carré sur le piano ouvert.

— Voilà. C'est pour toi toute seule. J'ai peur de t'avoir attristée peut-être ; embrasse-moi... Je ne rentrerai pas tard. Repose-toi. Dors bien.

— Mais vous entrerez m'embrasser?

Elle sourit; elle me quitte, et son parfum m'entoure encore. Une fois seule, je prends en tremblant un peu la lettre de bonne-maman...

Son écriture, son papier, sa cire... tout cela intact, presque frais.

Tout cela, un instant de sa vie, aussi fugitif que les autres, mais que pour moi elle a fixé... Et sa vie, la pensée qui anima la main, dicta la lettre, a disparu dans le temps...

Oh! les doux yeux bleus, les mains pâles dans les longues dentelles...

Je la revois.

Ma gorge est serrée. Je lis à travers des larmes.

Pour Juliette le jour de ses dix-sept ans.

Ma petite-fille chérie,

Je ne sais pas pourquoi, ce soir, je songe à celui où tu auras dix-sept ans et où tu songeras toi-même avec émotion, joie,

mélancolie, que tu commences ta vie de femme. J'y pense de tout mon cœur; c'est que, ma chérie, j'imagine que ce soir-là je ne serai pas auprès de toi; on a comme cela ses idées et même ses petits pressentimens. Tu es si bébé encore, ma chérie! neuf ans! tu as neuf ans!... et moi, dans huit années, je sens que je dormirai d'un doux et profond sommeil et que si mon âme rayonne encore autour de toi et de ta maman, tu ne sauras peut-être pas l'interroger dans la lumière. Il y a tant de choses qu'on ne sait pas!

Ma Juliette, si je suis là, si j'ai cette grande joie, si je me trompe en croyant que je n'ai plus à vivre beaucoup de mois, eh bien! cette lettre, je te la lirai moi-même et de toute façon elle te prouvera toute la douceur avec laquelle déjà je te croyais grande et toute prête à vraiment vivre.

Tant de choses en toi ressemblent à ce que je fus jeune, que je te parle avec plus d'abandon et plus de confiance encore qu'à ma fille pourtant si aimée. Que tu me ressembles, petite Juliette, que tu me ressembleras! Mes yeux sont bleus et les tiens sont sombres, mais ils contiennent la même clarté; avec ta naïveté spontanée d'enfant tu dis les paroles que j'ai pensées, je reconnais mes gestes dans tes gestes, mes emportemens dans tes emportemens, toute ma tendresse dans ta tendresse. Oh! chère petite-fille, j'éprouve à vous voir grandir près de moi un étonnement dont la sensation double celle de ma propre vie; je revois par toi toute mon enfance en la jugeant, l'appréciant, la connaissant enfin. En vérité, Juliette, je devais être une délicieuse petite fille, car tu es toute pareille à ce que je fus, et malgré cela, je te trouve admirable. Oh! viens m'embrasser, mon amour! Viens; mets ta petite joue sur la mienne. Sais-tu que tu es là? Sais-tu que tu poses ta petite patte sur ces pages, qui sont pour toi, et que tu me dis : « A qui écris-tu, grand'mère? est-ce un chapitre de ton nouveau roman? » Je baise tes beaux yeux et je te renvoie... Dans huit années, chérie, retrouve à cette page toute la douceur attendrie avec laquelle ta chère vieille bonne-maman te serra contre son cœur.

Quelle petite fille avertie et avancée vous êtes, mademoiselle! Très vite et très tôt, je vous ai fait lire, écrire, et vous vous exprimiez déjà comme un académicien (qui aurait du talent). Pas de parler bébé et bébête, des phrases nettes, justes, des mots parfois difficiles, bien prononcés et bien à leur place;

mais cette correction de langage n'empêchait pas la plus folle fantaisie... et cette fantaisie, tu l'as toujours, petite misérable! Don dangereux, rare et charmant! Peu d'êtres la comprennent et elle fait parfois juger bien mal et bien injustement ceux et celles-là auxquels elle est liée. Enfin... tant pis. Avec cela, indépendante, autant que peut le montrer une personne de neuf ans. Mais comment nous en étonner encore! Tu nous as « filé entre les doigts » dès l'âge où tu commençais à marcher, pour aller goûter dans une maison voisine à la campagne. Et nous t'avons cherchée!!! Et nous étions pourtant là, toutes les deux, ta mère et moi, qui te surveillions, malicieux lutin, gamine bien gardée! Et nous t'avons retrouvée riant et mangeant dans une famille aimable, réunie en extase devant ta frimousse rose et tes boucles noires. Je te rappelle cette anecdote pour te donner une idée de ton caractère. « Mais je le connais, mon caractère, » diras-tu? Bah! on se connaît parfois si mal! Donc indépendante et fantaisiste, originale et passionnée, généreuse à l'excès... tu seras encore la même dans huit années, n'est-ce pas, mon Lietto?

L'an dernier, tu voulus faire des présens à de petits bohémiens bien pauvres. Ils vinrent chez nous; tu les fis goûter et tu leur donnas tous tes sous, tous tes jouets, tes tabliers, tes souliers, tes bas, tes robes... Tu te dépouillais non seulement de tout ce que ta mère t'avait permis de donner, mais de bien davantage encore... Et puis, voilà que, lorsque tu n'avais plus rien, il arrive un mendiant supplémentaire, un garçon de dix ans qui vient chercher toute la marmaille, frère aîné grave et pieds nus... Et tu n'avais plus rien à lui donner, sinon quelques restes de sucreries; dame, plus de joujoux! et pas de vêtemens d'hommes dans ta petite armoire. Alors, prompte et décidée, tu prends mes ciseaux, tu tranches une de tes plus belles boucles, — celle qui est toute courte encore à présent sur ton oreille, — et tu la lui tends : « Je te donne cela, mon ami... » J'entends encore ta voix si timide et si tendre. Comme il a rougi, le garçon! Mais pourtant, il a su glisser ce premier souvenir de femme entre sa blouse et son cœur. Et moi, Lietto, très attendrie par ton geste, j'en étais néanmoins un peu épouvantée tout au fond de moi.

Maintenant, tu as neuf ans. A ce propos, quand tu en eus sept, tu soupiras : « Il paraît que j'ai l'âge de raison. Heureu-

sement que, l'année prochaine, ce sera fini! » Donc, tu as neuf ans et tu n'as plus l'âge de raison, mais déjà tant de réflexion et de si étonnantes pensées pour une petite fille : des idées à toi sur la vie, les êtres, les choses, et même sur la mort; des tristesses, des angoisses, des terreurs, des mysticismes et, avec cela, des joies robustes, des gaietés saines, et de bons gros éclats de rire interrompant des questions subtiles.

Enfin, tu es déjà un petit personnage; tu as une personnalité.

On ne peut te voir sans t'aimer; tu attires, tu charmes, tu amuses; tu es tellement vivante! Don précieux, et que tous ceux qui vivent n'ont pas! Beaucoup d'êtres seront attirés par cette lumière qui déjà t'habite, dont tes yeux rayonnent, dont tes mouvemens sont nimbés. Tu seras très convoitée et sans doute, Juliette, très aimée. Mais ce n'est pas là ce qui décide de notre bonheur...

J'ai l'air d'une fée grognon qui déprécie ses propres dons magiques. C'est que les plus beaux dons apportent autour d'eux-mêmes je ne sais quels rayonnans dangers.

Mais pour l'instant, il me faut bien ajouter que tu es aussi une petite fille très sage et très avisée. Tu sais une quantité de choses que personne ne t'a jamais dites. Déjà ménagère, je t'ai confié un jour les clefs des armoires à linge. Tout fut très bien rangé, mais, en récompense, tu voulus t'endormir, pompeusement coiffée d'un de mes plus élégans bonnets de nuit... te souviens-tu, Chaperon rouge? Et comme tu alignes bien les pots de confiture, avec ceux que tu préfères toujours en avant; et comme tu combines savamment les menus, gourmande! La vieille cuisinière qui t'a vue naître t'a dit un soir : « Oui, il y aura encore demain de la crème au chocolat, mais seulement si vous êtes sage... » Toute rebiffée et majestueuse, tu répondis : « Vous n'êtes pas ici pour vous occuper de ma conscience... »

Indépendante, va!

Et ta première coquetterie! la sais-tu, ta première coquetterie? Un soir où l'abbé Flipon venait dîner, tu as pris du rouge dans ma toilette et tu t'en es mis sur les lèvres, « pour lui faire honneur... » Oui, Juliette, ta première coquetterie, elle fut pour un vieux curé!

L'abbé Flipon t'apprend ton catéchisme et te rend la religion aimable. Mais que d'affaires pour ta première confession!

« Bonne-maman, je me confesserai demain; je n'ai rien à dire... Quel péché me conseillez-vous de commettre? » Comme tu vois, mon chéri, les enfans vous font bien souvent des questions plutôt embarrassantes!

Avec cela, pieuse, mais à ta manière, toute ta tendresse réservée pour la Sainte-Vierge, à laquelle tu offres bouquet sur bouquet. Mais un soir où tu ne te sens pas envie de faire ta prière, tu murmures avec décision : « Le bon Dieu a très sommeil ce soir; ne l'ennuyons pas... »

Seras-tu pieuse, Juliette? Plutôt un peu mystique... Plus tard, la religion de l'Évangile t'attirera plus que la règle de l'Église, — comme moi, — et c'est, vois-tu, peut-être dommage pour des natures comme les nôtres; car l'Église ordonne et conduit, dirige, mène, dit-on, par une voie plus droite et plus prompte, à la même clarté...

Mais qu'importe, pourvu qu'on puisse l'atteindre, cette clarté!

Si tu aimes tant la Sainte-Vierge, c'est qu'elle est une maman; et ta passion, ta joie, n'est-ce pas ta chère, ta jeune, ta jolie maman?

Tu l'aimes avec véhémence et aussi tu la protèges. Oh! tes petits souliers rouges glissant sans bruit dans les couloirs. « Elle dort! Ne l'éveillons pas... » Oh! ta chère petite voix, à la fois respectueuse et sévère : « Maman, prenez garde aux voitures... donnez-moi la main, mettez votre manteau... ne reprenez pas de glace... maman! N'allez pas au soleil. » Ta maman! Marianne... ma fille chérie!... Vois-tu, toi, mon amour, je te reconnais, tu es moi-même. Mais ma fille, ma fille que j'admire pour sa beauté, sa douceur, sa grâce, je ne la comprends qu'un peu, c'est un être délicieux et mystérieux qui n'a pas eu de grandes joies, — sinon toi, petit soleil, — un doux cœur, résigné, secret et ne montrant point ses battemens, un doux cœur qui n'a pas été heureux. Ma Juliette chérie, toi qui es et qui seras ce que je fus, vivante avec ardeur, sachant prendre et goûter toutes choses, et qui, dans la force de tes élans ou la passion de tes préférences, n'oublieras pas cependant, tout au fond de toi, de consulter cette raison qui, malgré nos apparentes hardiesses, équilibre heureusement nos trop véhémentes natures, Juliette, à toi qui es forte et vaillante et joyeuse, je confie ta mère qui est faible, douce et déçue.

Elle fut veuve si tôt! Et du brusque accident qui causa la

mort de ton père, elle garda de la crainte devant l'hostilité des choses. Et pourtant ton père, si séduisant, et très jeune, elle crut l'aimer plus encore qu'elle ne l'aima ; elle se laissa choisir, emporter ; il lui imposait l'amour, peut-être ne le ressentait-elle pas.

Elle n'a pas été vraiment jeune, heureuse, aimée... Elle est dolente et blessée. Elle n'a eu, elle n'a que toi ; tu es sa joie et sa vie. Protège-la bien, elle est si douce ! Ne lui fais pas de peine, elle ne dirait pas qu'elle a mal.

Tu me jures, ma Juliette chérie ? Prends bien soin d'elle ! Si longtemps elle fut malade, délicate, souffrante ! Soigne-la bien. Fais-lui du bonheur. Je n'étais plus jeune quand elle est née. Je l'ai gâtée tellement ! Mais toujours elle fut étonnée, naïve et mélancolique, à la fois frivole et détachée des plaisirs, coquette et indifférente aux hommages, semblant heureuse, et pourtant triste, et refusant l'amour. Son seul amour, ce fut toi.

Elle vit vraiment pour ta vie. Sa jeunesse te fut, t'est toute consacrée. N'oublie pas cela, ma petite enfant. Sa beauté ne fut qu'à toi ; sa tendresse ne fut que tienne, ses bras si beaux ne se sont refermés que sur toi.

Aime-la bien... pour toi et aussi pour moi, puisque je m'en vais.

Maintenant je voudrais t'expliquer, ma chérie, ce que je t'ai dit plus haut, tu sais : les dons dangereux...

Et puis voilà que je ne sais plus, que je n'ose plus.

Je voulais te confier des choses de ma vie passée, et cela tout d'un coup me paraît absurde, impossible. C'est dans les livres, — je le vois bien, — que les grand'mères font des confessions à leurs petites-filles et leur racontent leurs expériences et leur expérience au singulier.

C'est dans les livres...

Et cette lettre où je voulais glisser des conseils, — des conseils inspirés par mes souvenirs pour ta vie de jeune fille et de jeune femme, — cette lettre n'est qu'un rabâchage de vieille grand'mère qui prend tant de plaisir à parler des grâces de sa petite-fille et à écrire quelques-uns de ses « mots d'enfant, » qu'elle s'y délecte, s'y attarde, s'y attendrit, et n'a plus le courage d'ajouter à ces quelques pages ce que tu appelles irrespectueusement un « prêchi-prêcha. »

Chère petite fantaisiste, je voudrais tellement que tu puisses avoir un jour la sage fantaisie d'être heureuse !

Ta nature est si tendre mais si ardente, qu'elle m'effraie un peu, — et pour cause ; — hier encore, tu m'as dit, à propos de je ne sais plus quel petit méfait : « Qu'est-ce que tu veux, ma grand'mère, ce n'est pas ma faute ! Je ne sais pas me résister... » Tu ne sais pas te résister... mais heureusement que tu es aussi profondément sincère, sincère jusqu'à la hardiesse et loyale comme un garçon.

Juliette au doux nom, quand tu liras ces lignes, tu seras déjà peut-être entrée dans le cercle de l'enchantement, dans la magie des premiers espoirs et des premières incertitudes. Plaire... trop plaire, se plaire à plaire, aimer à aimer et à être aimée, ne pas bien savoir si l'on aime, et qui l'on aime, et dans cette valse douce, entraînante, enivrante, vas-tu laisser tournoyer ta jeunesse jusqu'au moment où, t'arrêtant tout essoufflée, tu mettras la main sur ton cœur, ton cœur battant trop fort, trop vite, et tu te sentiras souffrir ?

L'an dernier, l'été dernier, ma Juliette, dans le grand salon, sur la console, il y avait un grand bouquet, un immense bouquet de roses rouges, incarnates et très épineuses ; leur arome est délicieux. Ce bouquet t'inspirait une admiration violente, et pendant les deux jours qu'il vécut, tu ne cessais de grimper sur une petite chaise pour fourrer ton nez dans les roses. Et puis, le soir du deuxième jour, j'entre dans ce salon, tout alangui de pénombre, et qu'y vois-je ? Une petite Juliette qui avait renversé le grand vase et qui, près de ses débris et de l'eau répandue, serrait passionnément dans ses bras le trop grand bouquet de roses ; les épines dures et drues blessaient tes bras nus, la chair de ta poitrine ; mais tu serrais les tiges d'autant plus fort, et tu respirais les roses avec une petite figure avide et torturée :

— Qu'as-tu fait, Juliette ?

— Elles étaient trop belles ! J'ai voulu les tenir contre moi, les sentir toutes, avant qu'elles ne s'effeuillent...

Ce fut ta réponse.

Et si c'était le symbole de la jeunesse, ce grand bouquet enivrant, meurtrissant ?

Mais pourquoi vouloir, en vieille peureuse que je suis pour toi, t'épargner les épines ?

Il y a des douleurs plus belles et plus fécondes que des joies.

Ma chérie, c'est vrai.

Et, de ces douleurs, il faut, on doit, s'élancer plus forte et

plus belle: le grand mot de la vie, vois-tu, c'est cela : savoir renaître.

Si jamais tu as un grand, un gros chagrin, puisque je ne serai pas là pour que tu me le confies, vois-tu, ne reste pas à pleurer dans le pêtit coin sombre d'une chambre.

Ouvre ta fenêtre toute grande, regarde le ciel libre, les beaux nuages qui passent, se transforment et se renouvellent; le ciel, si vaste, que les ailes de l'espoir finissent toujours par y palpiter.

Chérie! chérie! chérie! relis cette lettre, si jamais tu as de la peine; qu'elle soit comme un grand baiser, une caresse confiante, apaisante; relis-la; dis-toi : « Ma bonne grand'mère m'a bien aimée; elle m'aurait comprise, elle aurait su me conseiller, me consoler. » Et pense à moi.

Pense à moi, chérie, à moi qui, après ma longue vie, tout imprégnée de ces bonheurs et de ces larmes dont la vie des femmes se compose; à moi qui, malgré l'âge, la maladie, les tristesses passées, les joies perdues, peux prendre encore pour devise : « N'écoute que ton cœur. »

Qu'elle soit la tienne aussi, Juliette. N'écoute que ton cœur... Mais écoute-le bien et sache comprendre ce qu'il te dira; quand on est très jeune et un peu inattentive, on ne sait pas toujours comprendre.

Et maintenant, mon enfant, la plus aimée parmi tous les enfans que j'aimais, il faut bien terminer cette lettre, sans quoi tu ne la lirais pas jusqu'au bout. Je ne veux pas m'assombrir à l'idée que je ne verrai pas toujours ton doux, ton lumineux, ton espiègle visage. Je veux croire, au contraire, que, malgré la mort et ses apparentes ténèbres, je ne cesserai pas de te contempler et d'être avec Marianne et avec toi. Souviens-toi de moi, et de même que, d'avance, mon amour imagine ta vie future, fais-moi vivre dans ta pensée et mêle le souvenir de ce que je fus à ton existence présente. Les premiers vers que je t'appris furent ceux d'André Chénier, *Mnaïs*, tu te rappelles? Ton enfantine voix hésitante m'enivrait jusqu'aux larmes lorsqu'elle achevait les mots du divin poème :

> Morts et vivans, il est encor pour nous unir
> Un commerce d'amour et de doux souvenir...

Que ce commerce ne cesse point entre ton âme et mon âme.

Dans la mienne, il y eut beaucoup d'amour. Et, je le crois, rien de ce qui fut amour, ici-bas, ne se perd.

Je te souhaite, ma Juliette aimée, d'heureux dix-sept ans.

Et je t'embrasse, ma bien-aimée, de tout ce vieux cœur plein de toi.

. . . . . .

***

Pendant que je lisais cette lettre, Victorienne est entrée avec un léger dîner sur un plateau; mais je n'ai pas encore touché à ce repas. Les feuillets réunis dans ma main, je songe... Ah! que c'est étrange la vie, la familière vie!

Je ne savais pas que bonne-maman, si bonne et si gaie, et qui me gâtait tant, pensait tellement à moi...

Et tout d'un coup, ce soir, j'ai compris vraiment son amour, je me suis sentie vraiment dans ses bras, mieux que lorsqu'elle était vivante.

Je relirai souvent cette lettre.

. . . . . .

Vers minuit, maman a entr'ouvert ma porte. Je lui ai dit à moitié endormie :

— Viens m'embrasser.

Elle s'est penchée sur mon lit, odorante et fantomatique dans l'ombre.

— Dis, Liette, cette lettre de bonne-maman? Elle ne t'a pas attristée?

— Non, chérie. Elle me dit de veiller sur vous, toujours, toujours. Vous entendez, madame? Il vous faut m'obéir en toute chose.

Je la tiens par le cou; malgré l'ombre, je vois l'émotion des larmes proches briller dans ses yeux si doux.

Elle se dégage de mes bras; elle sourit et soupire et, pendant que je me rendors, elle disparaît dans la nuit avec les premiers de mes rêves.

GÉRARD D'HOUVILLE

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LA BATAILLE DE L'YSER[1]

I

Les journées qui suivirent le 7 octobre 1914 compteront parmi les plus tragiques de l'histoire de Belgique. L'évacuation d'Anvers avait commencé dans la nuit. Silencieusement et en bon ordre, l'armée avait franchi l'Escaut sur le pont de bateaux de Sainte-Anne, et cheminait, par le Nord de la Flandre, vers la côte. Le Gouvernement était parti pour Ostende. Le Roi marchait avec ses troupes, cantonnant dans les villages au milieu d'elles. A l'arrière grondait, en un fracas ininterrompu, le bombardement de la forteresse. Au Sud, les canons allemands forçaient le passage de l'Escaut, et d'épais régimens montaient déjà vers Lokeren. Il fallait les contenir énergiquement pour ne pas être coupés ou rejetés en Hollande. On allait, entre leurs masses grandissantes et la frontière, hommes, chevaux, canons, matériel, équipages, serrés comme en un couloir, sans cesse menacés sur la gauche, ne disposant que d'une ligne de chemin de fer à voie unique. Le 9, à midi, le bombardement cessa. On sut qu'Anvers allait tomber. La 2e division d'armée restée dans la ville et les marins anglais arrivés le 5 pour renforcer la garnison avaient pris, à leur tour, à travers les périls croissans, le chemin de la retraite. Heureusement, la 7e division britannique et la brigade française des fusiliers marins inquiétaient-elles devant Gand le

(1) J'ai utilisé pour écrire ces pages, outre des documens officiels inédits, le Rapport du commandement de l'armée belge publié récemment, des souvenirs personnels, des lettres d'officiers et de soldats, des récits qui m'ont été faits dans les tranchées. J'ai recouru souvent à la documentation sûre et substantielle de l'auteur anonyme d'éloquentes *Pages de Gloire* parues naguère dans le *Courrier de l'armée belge* et réunies ces jours-ci en brochures par l'éditeur Berger-Levrault.

flanc de la 4e division d'Ersatz et de la 37e brigade de landwehr qui, continuant à s'avancer vers la frontière hollandaise, risquaient de barrer la route à nos dernières unités. Celles-ci passèrent sans grandes pertes. Le 9, au soir, le gros de l'armée se trouvait derrière le canal de Terneuzen, le 10 à l'Ouest du canal de Schipdonck. Nous aurions pu nous y retrancher, mais l'aile gauche française, poursuivant son mouvement vers le Nord, n'avait pas encore dépassé Arras : il y aurait eu entre elle et nous un espace vide par lequel auraient pu faire irruption vers Calais l'armée de siège d'Anvers et quatre corps allemands de nouvelle formation, — les XXIIe, XXIIIe, XXVIe et XXVIIe, — qui venaient d'arriver en Belgique.

Aussi bien, allions-nous encore lutter? Le repos ne nous était-il pas nécessaire? Depuis le début d'août notre armée se battait sans répit. Certains régimens n'avaient plus eu, depuis cinq semaines, un jour ou une nuit de repos. La défense héroïque de Liége, sitôt suivie d'une longue retraite sur Anvers, de glorieuses et utiles sorties, toutes terminées par un dur mouvement de recul vers la protection des forts, l'énervement d'un long siège, ce départ dramatique par le dernier chemin qui fût libre, la fatigue, la faim, le déchirement d'abandonner à chacun de ses pas un peu du sol natal, tout cela avait fait, semblait-il, des fantômes de nos soldats. Le mot de repos que l'on prononçait désolait ces intrépides, mais consolait ces épuisés. Encore deux jours de marche, puis le repos! Déjà, à Anvers et à Melle, l'Angleterre et la France nous avaient ôté, par d'héroïques combats à nos côtés, la sensation désespérante d'être seuls. Elles allaient maintenant nous remplacer quelques semaines sur les derniers carrés de notre terre, — si on ne portait pas plus au Sud la ligne de la résistance.

Routes de Flandre dans l'automne rouge. Anvers tombée, c'est une digue qui se rompt : une marée d'hommes déferle de l'Est et du Nord. Déjà, l'une de nos deux provinces restées libres est submergée. Devant la houle qui descend, refluent vers Ostende, Dunkerque et Ypres les derniers défenseurs de l'Escaut. D'un pas élastique et alerte, les fusiliers marins gagnent le pays maritime. Leur bonne humeur enchante, comme un espoir nouveau, les placides bourgs qu'ils traversent. Longues colonnes couleur de terre, les régimens anglais, qui semblent avoir peu souffert, scandent de leur marche régulière le silence des soirs

mouillés. Et d'Eecloo à Ostende, et d'Ostende à Nieuport, se poursuit, monotone et poignante, la procession des fantômes.

J'ai vu. J'ai vu le défilé qui recommençait toujours. J'ai vu les fantassins, raidis au passage des chefs et à la traversée des villages, tomber au bord des routes, aux courts instans d'arrêt, comme des masses sans pensée. « Nous sommes des morts vivans, » disaient-ils volontiers. J'ai vu les cyclistes têtus, vêtus de tuniques disparates et rapiécées, les joues noircies par la poussière, continuer de pédaler sur les gros pavés inégaux, comme jadis dans les patrouilles et les surprises. Et les canons déjà usés, patinés par la poudre et la gloire, et les caissons rebondissans, — et souvent vides, — et les cavaliers, galvanisés dans leur lassitude par les alertes d'arrière-garde. J'ai vu Ostende contractée se vider peu à peu, les foules encombrer les quais, les bateaux partir au milieu des pleurs et des cris. J'ai vu désarmer nos soldats territoriaux, les gardes civiques, qu'on licenciait brusquement, ne pouvant les employer hors frontières, et qui pleuraient en rendant leurs fusils. J'ai vu le Roi quitter la ville au petit jour, à cheval, par la route qui suit la plage, entouré de quelques officiers, et saluant, à droite et à gauche avec un sourire forcé, plus triste que les larmes. J'eus le sentiment que c'était fini.

Le lendemain, — 14 octobre, — à Nieuport, je le croisai sur la digue. Il causait, un peu penché, avec un aide de camp. Je lui vis le regard résolu, le visage calme, le geste décidé. Un *Taube* venait vers la mer, des profondeurs de la Flandre, suivant la ligne de l'Yser. La marée, remontant le petit chenal entre les estacades, semblait vouloir, impatiente, au delà du petit port tranquille, envahir la plaine. Des fumées mystérieuses montaient à l'horizon des eaux. On sentait que quelque chose, depuis la veille, avait changé.

Les régimens pourtant continuaient leur retraite. Il n'y a pas de route dans les grandes dunes du rivage : ils longeaient le chemin des grèves. Sur les bancs de sable, entre les flaques, sac au dos, fusil à l'épaule, bien rangés, mais un peu lents, ils avançaient, bataillons par bataillons, précédés des majors à cheval, en un cortège incessant. Un nuage tomba au ras du sable. On les voyait l'un après l'autre sortir de la brume, rentrer dans la brume, comme une armée de légende. Au loin, le phare de Dunkerque, prématurément allumé dès le crépuscule à cause

du brouillard, dévoilait régulièrement son feu tournant : Dunkerque, un peu de paille, la trêve, la fin provisoire de tant de misères, — le repos... C'est alors...

C'est alors que, d'un bout à l'autre de la colonne, un ordre courut. On s'arrêta. Devant La Panne, assis sur les sacs, un régiment de ligne attendait. Je causais avec des soldats. J'entendis un officier auprès de moi dire à ses hommes : « Mes enfans, ce n'est pas encore le repos, il y a encore un petit effort à donner sur l'Yser... Un petit effort, » répétait-il. Il avait pitié d'eux, tout en étant sûr d'eux; il leur parlait avec cette douceur si émouvante chez ceux qui doivent être durs d'habitude, et qui ont souffert. — « Nous avons déjà fait tant de choses, mon commandant, dit un sergent, nous ne pouvons plus... » Mais tout aussitôt ils s'en retournèrent.

Seules continuèrent vers la France nos troupes dites de forteresse, miliciens des vieilles classes, employés, pendant la première partie de la campagne, à occuper à Anvers l'arrière et les intervalles des forts. Braves, mais n'ayant pas la cohésion de l'armée active, la retraite les avait désorientés et un peu débandés. On les vit pendant plusieurs jours, mêlés aux paysans en fuite, encombrer les chemins de la frontière, les routes de Calais, où on les rallia. Ils étaient quelques milliers que l'épreuve avait rendus lamentables, dont le ressort, semblait-il, avait été momentanément cassé. Ils se ressaisirent d'ailleurs sans tarder. Mais, pendant une semaine, ils donnèrent aux populations du Nord l'impression, — on ne voyait qu'eux, — que l'armée belge était au front remplacée par des troupes fraîches des nations alliées, — et que l'armée belge était finie.

II

Le 15 octobre, l'armée de campagne était installée sur l'Yser. Le Roi venait de lui adresser sa proclamation fameuse : « Soldats, voilà deux mois et davantage que vous combattez pour la plus juste des causes, pour vos foyers, pour l'indépendance nationale. Vous avez contenu les armées ennemies, subi trois sièges, effectué plusieurs sorties, opéré sans pertes une longue retraite par un couloir étroit. Jusqu'ici vous étiez isolés dans cette lutte immense. Vous vous trouvez maintenant aux côtés des

vaillantes armées françaises et anglaises. Il vous appartient, par la ténacité et la bravoure dont vous avez donné tant de preuves, de soutenir la réputation de nos armes. Notre honneur national est engagé. Soldats, envisagez l'avenir avec confiance, luttez avec courage. Que dans les positions où je vous placerai vos regards se portent uniquement en avant, et considérez comme traître à la patrie celui qui prononcera le mot de retraite sans que l'ordre formel en soit donné. Le moment est venu, avec l'aide de nos puissans Alliés, de chasser du sol de notre chère patrie l'ennemi qui l'a envahie au mépris de ses engagemens et des droits sacrés d'un peuple libre ! »

La lecture, dans les tranchées fraîchement creusées, de ces paroles simples et chaudes avait relevé les courages. Comme au début de la guerre, ces régimens récemment réorganisés, insuffisamment encadrés, mélangés, depuis quelques jours à peine, d'élémens nouveaux hâtivement formés, se sentaient prêts à tous les sacrifices. Ils s'étaient crus abattus : l'appel du Roi les ressuscitait. Au sursaut d'indignation qui les avait dressés naguère devant l'insolente prétention du colosse s'ajoutaient, pour exalter leurs énergies, leur confiance renouvelée et le sentiment de leur gloire. On s'arrêtait enfin après tant de jours, on tenait tête, on faisait face ! On allait, après la victoire, marcher de l'avant. Des renforts puissans, dans un jour, dans deux jours tout au plus, allaient arriver. On était une aile de l'immense front, on était un coin de la grande bataille. Et l'on se battait sur le sol sacré, on gardait libre, tout au moins, une parcelle de la Patrie, qu'il fallait à tout prix conserver vivante. Enfin la position de l'Yser semblait sûre.

Les yeux fixés vers le Nord, les soldats voyaient déjà la menace apparaître ; l'oreille tendue vers le Sud, il leur semblait entendre la victoire monter. S'allongeant d'Arras à la Bassée, de la Bassée à la Lys, l'armée française approchait chaque jour, tendant à se souder à la nôtre. Sa cavalerie opérait autour de Lille. Deux divisions territoriales tenaient les abords d'Ypres ; quatre corps anglais, récemment débarqués à Hazebrouck et Saint-Omer, s'intercalaient entre les Français et nous. On percevait, sur les chemins qui vont de Kemmel et de l'Yperlée vers Staden et Roulers, le galop de la cavalerie britannique. La petite armée, jusque-là, toujours livrée à elle-même, n'était plus seule : elle donnait la main aux plus belles

armées du monde! Affaiblie par des combats incessans, elle ne comptait plus que quarante-huit mille fusils. Avec la brigade Ronarch qui avait été placée sous les ordres du Quartier général belge, cela faisait cinquante-quatre mille combattans. Ils étaient échelonnés sur trente-six kilomètres. De Boesinghe à la mer leur ligne suivait du Sud au Nord le canal d'Ypres à l'Yser, jusqu'à l'ancien fort de Knocke, et prenait ensuite jusqu'à son embouchure le tracé du fleuve lui-même. Quoique la densité des troupes fût bien faible pour l'étendue à défendre, elles se sentaient bien appuyées à la côte, bien accrochées au cours d'eau, sûres d'elles-mêmes comme des autres.

En réalité, le front des Alliés n'était guère solide. On n'avait eu le temps ni de le renforcer, ni de le retrancher. Nul ne sut d'abord quelle serait, devant cette barrière si vite dressée, la direction que prendraient les masses allemandes chargées de la percer. Elles hésitèrent un peu. La route de Calais passerait-elle par Ypres ou par Furnes? En enfonçant le saillant qui déjà se dessinait autour d'Ypres, les Allemands avaient l'avantage d'écraser du même coup, entre la côte et leur trouée, l'armée belge tout entière, prisonnière sur son dernier carré. Mais, en bousculant ce reste d'armée cramponnée aux berges d'un filet d'eau, le résultat n'était-il pas plus rapidement et plus facilement atteint? Si l'offensive hardie que prirent bientôt les Alliés sur notre droite força l'ennemi à commencer la bataille d'Ypres plus tôt qu'il n'eût voulu, celle-ci ne prit son caractère violent et décisif qu'après la défaite subie par l'armée allemande sur le point de sa première ruée.

De Nieuport à Dixmude il y a dix-huit kilomètres. Le duc de Wurtemberg estima tout de suite que c'était contre ces deux villes, et entre ces deux villes, qu'il fallait agir, vite et fort. C'est sur ces dix-huit kilomètres qu'allaient s'engager et se poursuivre, quinze jours durant, les plus glorieux combats de notre histoire.

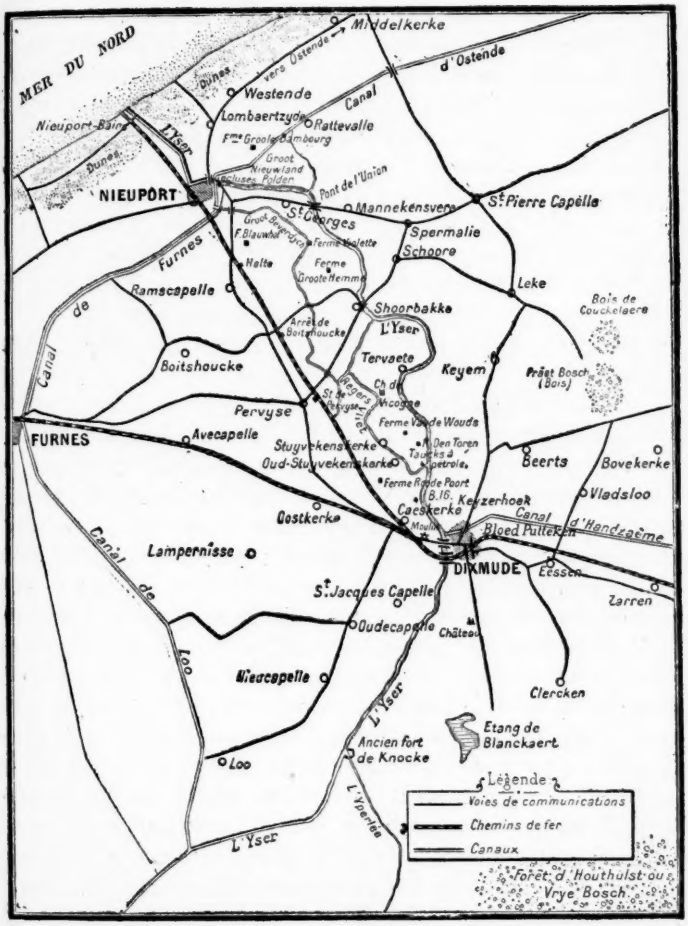
L'Yser y fait une lente courbe. Il n'a pas vingt mètres de largeur. Il coulait paresseusement à travers un paysage idyllique, monotone et tendre. Ses digues vertes, invisibles de loin, formaient facilement un premier retranchement. Prêts à toute surprise, les soldats contemplaient longuement ce paysage nouveau. Devant eux, des prairies s'approfondissaient, bordées de saules ou de peupliers. Des villages aux tours carrées, blancs et

rouges, se suivaient, en une ligne courbe aussi, à quelque mille mètres du bord. Mannekensvère, Schoore, Spermalie, Keyem, Beerst, Vladsloo. De grosses fermes aux larges auvens s'entouraient de fossés. Au Nord-Ouest, ils voyaient fuir vers Ostende le moutonnement vert et or des grandes dunes sous le soleil. Quand ils se retournaient, ils dominaient la dernière réserve de la patrie, ce beau pays du *Veurne Ambacht*, si paisible et si doux dans l'embrassement des eaux. Dixmude fermait l'horizon. Caeskerke avait un petit clocher pointu, tout neuf, tout blanc, qui riait au-dessus des toits écarlates. La tour de Lampernisse était comme un bastion, celle de Loo comme un beffroi. Celles d'Oostkerke et de Pervyse se penchaient en avant, contre le vent de mer. Et, par-dessus le talus du chemin de fer qui va tout droit de Dixmude à Nieuport, formant la corde de l'arc dont les soldats occupaient la courbe, ils pouvaient voir Furnes, capitale provisoire d'un roi héroïque, jeter au ciel l'élan modeste et surnaturel de ses trois tours.

Entre l'Yser et la ligne du chemin de fer (la distance entre ces deux lignes est, au centre de la courbe, de deux kilomètres), la terre est basse, très humide, coupée de canaux. Le plus important est le Beverdyck qui coule vers Nieuport, parallèlement à l'Yser, sa ligne se prolongeant au Sud-Est par le Regersvliet qui baigne deux villages aux noms doux et barbares : Stuyvekenskerke et Oudstuyvekenskerke. De grandes pâtures s'étendent autour de fermes riches et isolées qui vont devenir célèbres. La Roode Poort, la *Ferme Maudite*, la ferme Den Toren, la *Ferme sans nom*, la ferme Van de Woude, la ferme-château de Vicogne. Le remblai du chemin de fer cache un peu, au centre, les agglomérations serrées de Ramscapelle, de Pervyse, et, un peu en retrait, celle de Boitshoucke.

Deux petites villes ferment le champ de bataille : Nieuport au Nord-Ouest, Dixmude au Sud-Est. A Dixmude, qui est tout entière sur la rive droite de l'Yser, les fusiliers marins de l'amiral Ronarch viennent d'arriver avec l'artillerie belge du major Pontus. Ils ont, en avant des jolis faubourgs, creusé un mince réseau de tranchées. Ils sont décidés à se battre héroïquement comme ils l'ont fait à Melle. La tête de pont qu'ils défendent est de la plus grande importance. La défense de Nieuport importe plus encore : la vieille ville est séparée de la rive droite par six cours d'eau qui se jettent au fond de son très ancien

port : le canal de Furnes, le Beverdyck, l'Yser, le canal de Nieuwendamme, le canal de Passchendaele et un canal d'évacuation pour l'eau des bassins. Un puissant système d'écluses, disposées



en éventail, est doublé d'une série de ponts, nécessaires au passage vers Lombaertzyde, où nous avons établi un poste avancé. Il apparaît tout de suite que ces deux têtes de pont seront les points sensibles de nos lignes. Il en est deux autres, le pont de

l'Union qui franchit l'Yser à trois kilomètres de Nieuport, reliant Saint-Georges à Mannekensvère, et surtout, au centre de la grande courbe dessinée par le fleuve, la partie du cours d'eau comprise entre le pont de Schoorbakke et celui de Tervaete et qui forme une boucle très prononcée vers l'Ouest : les tranchées qui en garnissent les digues pourront être facilement prises d'enfilade, et même à revers, par des troupes allemandes parvenues sur l'autre rive. L'ennemi s'apercevra bien vite de cet avantage possible. Ce sera sur Dixmude, sur Nieuport et surtout sur le pont de Tervaete et la tête de pont de Schoorbakke qu'il frappera les plus grands coups.

III

Le haut commandement français avait demandé à l'armée belge de tenir sur l'Yser pendant quarante-huit heures. L'armée s'organisa aussitôt défensivement. La 2e division se déploya le long du chenal de l'Yser jusqu'au village de Saint-Georges. Elle occupait, au delà du fleuve, Lombaertzyde, la ferme de Groote-Bamburg et Mannekensvère. La 1re division s'installa depuis le pont de l'Union, devant Saint-Georges, jusqu'au point culminant de la boucle de Tervaete, marqué par la borne 10 de l'Yser. Elle fortifia la petite tête de pont de Schoorbakke et cantonna ses avant-gardes à Schoore. La 4e division défendait le pont de Tervaete, et continuait la ligne jusqu'à la borne 14 de l'Yser, à la ferme Den Toren, avec postes avancés à Keyem et à Beerst. Elle se soudait à la brigade des fusiliers marins chargés de défendre Dixmude et les abords de Dixmude. Les 5e et 6e divisions et une brigade de la 3e prolongeaient le front au Sud de la ville et sur l'Yperlée... En somme, dès le premier jour, la situation se caractérise par l'absence presque totale de réserves. Seules sont à la disposition de l'état-major deux brigades, fort éprouvées, de la 3e division qui attendent, l'arme au pied, à Lampernisse, et une petite division de cavalerie campée en arrière de Nieuport. L'autre division de cavalerie, couvrant notre flanc droit, manœuvrait avec la cavalerie française aux abords de la forêt d'Houthulst.

D'autre part, d'après les dispositions prises, il s'était formé en avant de l'Yser une ligne avancée semi-circulaire, fragile à la

vérité, mais suffisante à contenir un premier choc. C'étaient des brise-lames. Des cavaliers et des cyclistes, plus en avant encore, observaient les mouvemens de l'ennemi. Dès le 16, un combat de cavalerie s'engagea devant Schoore, à Saint-Pierre-Capelle, où se croisent les deux grandes routes de Bruges et d'Ostende, et un premier assaut en force fut lancé sur Dixmude. Il fut splendidement repoussé par les marins. Le lendemain, les Allemands qui descendaient par les deux grandes routes virent à nouveau leurs patrouilles chassées de Saint-Pierre-Capelle. Ils se vengèrent en bombardant le bourg, et en incendiant le hameau de Rattevalle. Des cyclistes ayant poussé jusqu'à Mannekensvère y furent massacrés par les nôtres. Le 18, la lutte s'engagea sur toute la position avancée. La 4e division d'Ersatz s'étant approchée, en épaisse formation, de Lombaertzyde, rencontra une résistance aussi acharnée que son attaque. Sur la plage, dans les dunes, sur la route, devant les maisons, les assauts répétés furent repoussés par nos minces cordons d'hommes. Soudain un bombardement inattendu éclata sur le flanc de l'ennemi : les monitors de l'amiral Hood, rangés à l'horizon, prêtaient aux Belges un miraculeux secours. Après de nouveaux assauts, les Allemands se retirèrent, emportant des blessés par centaines. Ils réussissaient mieux à Mannekensvère, où un bataillon du 7e de ligne, débordé par le nombre, était obligé de leur céder la place. Mais à peine cette grand'garde avait-elle rejoint le gros du régiment, que le major Évrard s'élançait pour reprendre le village. Il fallait traverser, sous le bombardement, des prairies découvertes : il n'hésita pas un instant. Pour protéger son mouvement, on vit ce spectacle, qui allait se renouveler vingt fois au cours de la bataille, d'une batterie, — la 26e, — s'avançant à découvert, au milieu de la pluie d'obus, jusqu'à quelques centaines de mètres de l'ennemi... Le major Évrard et ses hommes couchèrent le soir à Mannekensvère...

Le poste voisin, Schoore, fut pris par un bataillon du 3e corps après une canonnade de quatre heures. Keyem, plus au Sud, tombait en même temps au pouvoir de la 6e division de réserve. Mais, tandis qu'une contre-attaque échouait devant Schoore, le 10e de ligne ne tardait pas à reprendre les lisières de Keyem. Beerst ne céda point... En résumé, à la fin du jour, sauf sur un point, et malgré la violence des attaques, la ligne avancée tenait toujours. Bien plus, cette ligne était prolongée, vers le

Sud-Est, les fusiliers marins, précédés d'auto-mitrailleuses belges et soutenus par notre 50e batterie, ayant poussé une reconnaissance hardie jusque dans Eessen. Des goumiers marocains les accompagnaient. Nos soldats, dont ils traversèrent les lignes, voyaient pour la première fois ces beaux frères de bronze et de feu, qui allaient, dans tant de rencontres, mêler leur sang au leur, et qui répondaient à leurs acclamations par un large sourire blanc.

L'aube du lendemain se leva sur un nouvel orage. Aux claquemens du 77 allemand se mêlait maintenant un grondement plus sourd et plus lourd. La grosse artillerie de Krupp était arrivée. De Westende-Lombaertzyde, où trois nouveaux assauts ne réussissaient pas mieux que la veille, elle bombardait Nieuport avec acharnement. Dans Mannekensvère reconquis elle rendait intenable la position de l'intrépide major Évrard. Celui-ci demanda du secours. La compagnie du commandant Dungelhoef fut désignée pour aller lui prêter main-forte. A peine était-elle sortie des tranchées et avait-elle franchi, au pas de course, le pont de l'Union, que le commandant, frappé d'une balle au front, tourna sur lui-même et tomba mort. Un flottement tout au plus. La compagnie, tout de suite ressaisie, continua sa marche sous un ouragan de feu. Au milieu de la plaine, pourtant, elle dut s'arrêter et se terrer. Le major Évrard désespéré, à bout de forces, ne pouvait plus tenir seul. Il se résigna à reculer. Bientôt blessé, il refusa de quitter ses hommes. De fossé en fossé, résistant pied à pied, ne cessant de tirer, son bataillon mit une heure et demie à traverser les huit cents mètres qui le séparaient des tranchées. Il venait de rentrer sous la protection de celles-ci quand, dans une gerbe de pierres et de fumées, le pont de l'Union sauta. Dès lors, pendant six jours, c'était sur les tranchées mêmes et le bourg voisin de Saint-Georges que devait se déchaîner l'orage.

La ligne avancée fléchissait donc. Si nos petits 75, dans la tête de pont de Schoorbakke, ripostaient victorieusement à la grosse artillerie allemande, nous étions définitivement chassés du village de Keyem devant lequel s'acharnait vainement une contre attaque du 13e de ligne. Nous avions perdu Beerst à l'aube, et si les fusiliers marins l'avaient reconquis à midi, les ennemis en forces les en avaient bientôt rejetés. La ligne des

villages de la rive droite avait beau ne présenter qu'une importance secondaire, il fallait essayer de rétablir une situation avantageuse, bien que fragile. Déjà l'amiral Ronarch avait, dans ce dessein, envoyé sur le flanc allemand un de ses vaillans bataillons : le Grand Quartier général belge voulut donner plus d'ampleur à cette opération et joignit aux fusiliers marins notre 17e brigade, leur ordonnant une vigoureuse attaque qui, poussée sur le front Beerst-Vladsloo, dans la direction du Nord-Est, avec comme objectif un bois d'une importance stratégique considérable, le Praet-Bosch, au bord de la route de Tourhout, devait paralyser l'avance des Allemands et forcer même ceux-ci à abandonner leur marche sur le fleuve. Cette offensive commença brillamment. Soutenue par six batteries du 3e régiment d'artillerie qui se portèrent à Kapelhoek au Nord de Dixmude, le 3e chasseurs s'avança sur Vladsloo qu'il occupa, les fusiliers marins à leur gauche reprirent une seconde fois Beerst à la baïonnette; à droite, le 1er de ligne se dirigea sur Bovekerke. L'ennemi, surpris et désemparé, s'enfuit précipitamment vers le Praet-Bosch et les bois de Couckelaere. Un vent de victoire passait. On bondissait en avant. A gauche, on entendait crépiter l'offensive de la 1re division de cavalerie et du 2e grenadiers qui montaient vers Staden; on savait qu'un corps de cavalerie française et la 6e brigade anglaise, poussant plus loin encore leurs progrès, venaient d'attaquer Roulers. Les courages s'exaltaient. « Le moment est venu de chasser de notre chère patrie..., » avait dit le Roi. Le moment était venu!... Hélas! il fallut bientôt déchanter. Les cavaleries alliées, surprises en pleine avance, se retiraient déjà devant le XXIIIe corps débouchant de Roulers; à notre tour, nous étions menacés par lui. L'ordre fut donné de nous replier, abandonnant à elle-même la 4e division que nous étions allés secourir. La retraite se fit en silence, dans le soir. Il se mit à pleuvoir longuement, finement, tristement. Une boue glissante couvrit les chemins. Dixmude était, au terme du retour, une pauvre silhouette longue et noire. Les fusiliers marins voulurent, en rentrant, reprendre leurs positions abandonnées le matin, ils les trouvèrent occupées par deux de nos régimens de ligne, le 11e et le 12e, envoyés pour les relayer, sous les ordres du colonel Meiser. Quand les vainqueurs de Beerst, mouillés et fâchés, passèrent au milieu des Belges, ils furent accueillis par

une longue acclamation fraternelle. Et ce fut une belle flambée chaude dans cette nuit pluvieuse d'automne.

IV

Après quatre jours de combat, l'Yser est devenu la ligne de bataille. Nous l'avons repassé partout, sauf à Dixmude, à Nieuport, à Schoorbakke, où nous possédons de solides têtes de pont. Nos soldats ne pensent plus aux renforts qui doivent arriver. Exaltés par la lutte, ils ne songent plus qu'à se battre. Ils savent que le plus grand poids de la bataille du Nord va peser sur eux — ils en sont fiers... Cependant, comme de la terre qui se meut, les masses grises à l'horizon, sous la protection du canon, avancent, avancent.

Tandis que le XXIIe corps et le XXIIIe corps du duc de Wurtemberg se déploient le long du fleuve, les Allemands vont tâcher de forcer les points extrêmes de notre demi-cercle. Ils voudraient, dès cette journée du 20, emporter Nieuport et Dixmude, converger sur Furnes par les deux routes, écraser notre petite armée dans des tenailles gigantesques. Pendant qu'ils bombardent sans répit notre centre, ils attaquent Lombaertzyde dès l'aube; ils attaqueront Dixmude à midi.

Lombaertzyde, coin des Lombards, ancienne ville de marchands et de banquiers, bourg assoupi au bord des sables. Une grosse église où viennent s'agenouiller en été des pèlerinages dévots, des rues proprettes, des maisons cossues. Des dunes qui montent des rives du bas Yser bordé de peupliers obliques, et que parsèment des bosquets d'aunelles. Quelques villas isolées dans les *pannes*. Une grande plage coupée de lignes d'eaux. A droite, des prairies. Si des cavaliers caracolant remplaçaient ici les lignes grises des fantassins, si l'on se cachait moins dans des trous, le combat devant Nieuport évoquerait exactement la bataille des Dunes qui se déroula à peu de kilomètres en arrière. Comme alors, le choc, perpendiculaire à la grève, commence au bord de l'eau, s'intensifie sur les coteaux croulans, se prolonge dans la plaine flamande jusqu'à l'horizon. Comme alors, les crêtes recèlent des surprises; comme alors, des vaisseaux anglais rangés au loin, parallèlement au rivage, bombardent l'ennemi de tous leurs canons. Ou bien cette bataille

de Nieuport même dont les vieux tableaux troués de l'hôtel de ville nous montraient le plan animé, et où l'on voit aussi, en face d'une troupe de reîtres massacrés, un beau rang de vaisseaux de ligne crachant leurs bordées de mitraille, de flammes et de fumées.

Comme le 18, les forces qui défendent les abords de la ville ne sont pas considérables. Le 6e de ligne échelonne ses compagnies, — et ses compagnies sont loin d'être au complet, — de la mer à Lombaertzyde et de Lombaertzyde à Saint-Georges, en passant par la ferme de Groote-Bamburg. Il se soude à Saint-Georges à la ligne du 7e. Un assaut puissant dirigé sur un seul point de ce front ne peut manquer de réussir. Le jour n'est point encore levé que, par une attaque violente, la 4e division d'Ersatz s'empare de Groote-Bamburg. La situation est grave. A neuf heures du matin, un bataillon du 9e de ligne franchit en courant les écluses de Nieuport, se jette immédiatement au combat, reprend la ferme, bouche la trouée. Pendant plusieurs heures, la bataille s'immobilise de dune à dune, de tranchée à tranchée, de fossé à fossé. Peu après midi, un assaut général se déclenche contre nous : il est repoussé avec d'énormes pertes. A trois heures, une nouvelle poussée locale perce à nouveau notre ligne au Sud du village. Le 9e régiment, qui contre-attaque avec le même entrain que le matin, ne peut, cette fois, rétablir les choses. Les Belges sont forcés de se retirer de Lombaertzyde, que les Allemands occupent après treize heures de combat. Ils s'installent, sans quitter la rive droite, sur des positions préparées d'avance, à six cents mètres en arrière du village, et suffisantes encore pour protéger les ponts de Nieuport. Jamais ils n'en seront délogés. Au contraire, les jours suivans, ils rebondiront en avant.

A peine la fusillade diminue-t-elle à Lombaertzyde qu'elle éclate à Dixmude avec une violence inouïe. Dixmude, qui s'est réveillée sous un bombardement terrible, se tient prête. Elle va vivre aujourd'hui l'une des journées les plus tragiques de son épopée.

Plus rien ne sépare la petite ville des masses ennemies. L'armée allemande tient sous son feu la forêt d'Houthulst, qu'elle occupera demain. La cavalerie française recule de Zarren, où elle campait encore pendant la nuit ; les corps de cavalerie franco-anglais qui opéraient plus à l'Est se replient sous la

pression allemande. Dixmude, poste avancé de la défense, presqu'île jetée audacieusement au delà du rempart vers la marée montante, frémit et craque comme un navire au branle-bas. On ne reconnaîtrait plus la ville morte, la ville blanche qui sentait bon l'encens et les roses. Les habitans sont presque tous partis. Ce béguinage est une place de guerre.

Celui qui en commande l'enceinte est un héros. Les régimens qui l'occupent sont parmi les plus beaux du monde. En envoyant les 11e et 12e de ligne renforcer les fusiliers marins, le Roi savait qu'il donnait à ceux-ci des compagnons dignes d'eux. Ils font partie de la « Division de fer, » — la 3e, — on les appelle les Soldats de Liége. Ils ont subi le premier choc . ils ont déjà connu la victoire. Partout où le péril a surgi, on les a envoyés au feu. Le chef de leur brigade, le colonel Meiser, les connaît. Il peut dire à l'amiral Ronarch, sous les ordres duquel on le place, ce que valent ses régimens. Aussi l'amiral ne doute-t-il pas d'eux : « A vous la rive Est, à moi la rive Ouest, » prescrit-il aux Belges. Et, rangeant ses fusiliers dans les tranchées de la digue de l'Yser, il nous cède la tête de pont; le colonel Meiser confie le commandement de celle-ci au colonel Jacques, du 12e de ligne, un vieux de la vieille, qui s'est battu pendant des années au Congo, et qu'illustra naguère la glorieuse campagne arabe.

Le 20 au matin, la défense de Dixmude est donc organisée comme suit : le 12e de ligne, six compagnies du 11e, cinq sections de mitrailleuses de fusiliers marins. Elles sont placées au cimetière, à la route d'Eessen, au canal d'Handzaeme, à la route de Beerst. Sur la rive gauche se tiennent les autres compagnies françaises, prêtes à accourir au premier appel, six compagnies du 11e et un régiment d'artillerie, — 12 batteries de 75, — que commande un dur-à-cuire aussi, le colonel de Vleeschouwer.

Dixmude est mal fortifiée. Les tranchées qui l'entourent ont été faites à la hâte, restent imparfaites, sans pare-dos, sans défenses accessoires. Les grand'routes qui rayonnent vers la ville ne sont pas barrées. A certains endroits, on n'a guère eu le temps que d'ébaucher de petites levées de terre : à *Kaiserhoek*, — le coin de l'Empereur, — et à *Bloed Putteken*, — le puits de sang, — lieux aux noms rouges et prophétiques.

On attend, sous le bombardement, l'assaut que le bombardement prépare. A dix heures, le 1er bataillon du 12e, disposé

au Nord-Est de la ville, voit des masses grises descendre de Beerst et de Vladsloo, par les routes où, hier, courait notre offensive. D'autres troupes débouchent d'Eessen, en face du 2e bataillon. Arrivées à portée de fusil, elles se jettent à terre dans la poussière et dans la boue. Elles n'avancent plus qu'en rampant. Ce sont alors les crispantes heures de l'attente, pendant que les canons travaillent. De la route de Caeskerke à Oudecapelle, nos batteries ne cessent d'arroser les voies d'accès de l'ennemi. Celui-ci répond en pulvérisant nos tranchées. Quand il juge les défenseurs démoralisés, il s'arrête brusquement, et brusquement c'est l'assaut qui monte.

Il est trois heures. Par milliers, des hommes sortent de terre. Tout de suite debout, pressés, coude à coude, ils accourent, le fusil au bras, la bouche ouverte, chantant éperdument un chant d'ivresse et de mort. Une rangée tombe, les autres enjambent les cadavres et les blessés, s'avancent, suivis d'autres et d'autres. Des hommes arrivent jusqu'au parapet, où s'engagent, à la baïonnette et au couteau, des corps à corps sanglans. Partout, les Belges tiennent bon. La ville est entourée d'une ceinture de cris, de râles et de feu. Debout au milieu de la grand'place, le colonel Jacques est devenu l'âme ardente du combat. Tout à coup, un obus éclate et le renverse. Blessé au pied, il se relève, demande une canne, continue à donner ses ordres. Prévenu du danger, l'amiral lui envoie une estafette : « Il faut tenir à outrance. — C'est évident ! » répond le colonel Jacques. Au même instant, un cycliste accourt, noir de poudre, et annonce qu'une tranchée, à l'Ouest de la route de Beerst, va être enfoncée : la fraction du 12e, qui la défend, a perdu tous ses officiers; elle sent qu'elle ne peut plus tenir, elle demande du secours. Une compagnie de réserve attend sur la grand'place : le colonel Jacques l'envoie à la rescousse. Mais le bombardement est tel que, parmi les éclatemens d'obus et les maisons qui s'écroulent, elle ne peut sortir de la ville. Livrée à elle-même, la compagnie, qui agonise à la route de Beerst, finit par lâcher pied, se replie à deux cents mètres. Une bande prussienne se jette sur ses traces avec un cri de victoire. Les troupes voisines de la trouée, exposées à être prises à revers, se retirent en ordre parfait. La situation est angoissante. Elle l'est soudain plus encore, le lieutenant-colonel Collyns, qui tient l'Est de la ville, faisant dire que son bataillon écrasé va céder

aussi. Le colonel Jacques sait que sa demande pressante de renforts n'a pu encore atteindre l'amiral. Il ne montre aucune émotion, fait annoncer à l'Est et au Nord qu'il envoie des renforts à la contre-attaque, et ordonne qu'on reprenne tout de suite ce qu'on a perdu... A ce moment débouchent providentiellement sur la place cent cyclistes de la 3e division qui viennent se mettre à la disposition du colonel. Celui-ci ne les laisse pas descendre de leurs machines, les lance aux points menacés, les chargeant avant tout de crier en arrivant que « les autres sont là ! »

Les autres étaient encore loin. L'amiral Ronarch, ayant reçu l'appel du colonel Jacques, avait tout de suite chargé le lieutenant-colonel Leestmans de courir au feu avec les six compagnies du 11e qu'il tenait en réserve. Celles-ci s'avançaient par la route de Caeskerke, lorsque, à la hauteur de la gare, l'artillerie allemande, qui les avait repérées, les arrêta par une véritable rideau de fer. Des hommes se jetèrent dans les fossés. Leestmans ne se fâcha point, mais il se fit soudain plus brave, plus haut, plus noble encore. Il cria : « Vive le 11e ! En avant ! » Et tous ses soldats le suivirent sous l'averse de feu.

Il y eut alors une chose sublime. Le colonel Meiser, chef de la brigade, qui se tenait dans une maison de la route, entre la gare et le pont de l'Yser, s'avança devant la porte pour voir passer ses enfans. Combien de fois avaient-ils lutté ensemble? Combien de fois avaient-ils ensemble offert leurs âmes et leur sang? Les deux bataillons, électrisés, défilent devant Meiser, comme à la parade. A chaque pas en avant, il y a un homme qui tombe. On ne s'arrête point. Soudain, un jeune volontaire de dix-sept ans, qui jette un cri de joie, roule, frappé, aux pieds du vieux soldat, qu'il acclame. Son cri se change en un appel : « Maman ! maman ! » Et il meurt en baisant la terre.

Il était cinq heures quand, ayant franchi le pont au pas gymnastique, parmi les bravos des fusiliers marins, le colonel Leestmans rejoignit le colonel Jacques. On continuait à se battre avec rage, — mais aussi à demander du secours. Trois des compagnies fraîches furent envoyées au Nord sous les ordres de commandant Borms, les trois autres à l'Est avec le commandant Decamps. Une demi-heure après, les Allemands se retiraient de nos lignes en grand désordre. Dixmude était délivrée.

Le crépuscule tomba. Un crépuscule d'octobre, rouge et

mouvant comme un incendie. Sur sa pourpre sanglante que déchirait le vent, Dixmude, déjà découronnée de sa tour et de ses clochers, déchiquetait sa ligne noire de ville blessée. Alors sifflèrent, invisibles comètes, les obus incendiaires, et, peu d'instans plus tard, la ville brûla.

Dans cette tragique clarté, la nuit fut semblable à l'enfer. On voyait, dans l'immense reflet des flammes qui léchaient la voûte des ténèbres, les lignes minces et obstinées de la pluie. Deux bataillons du 2e chasseurs étant venus remplacer ce qui restait du 12e de ligne, la relève se fit avec difficulté. Les nouveaux arrivés n'eurent pas le temps de dormir. Déjà la lumière du brasier leur avait permis, dès leur arrivée, de disperser de loin une lourde attaque dessinée dans la nuit. Une aube sale et triste où tout reflet s'était éteint, et où la pluie tombait toujours, apporta jusqu'à leurs tranchées, hâtivement renforcées, l'épais piétinement des hommes de boue. Gris dans la lueur grise, ivres, précédés à vingt pas par une atroce haleine collective où se mêlaient des vapeurs fétides d'alcool et d'éther, insensibles au froid et à l'averse qui leur collait au corps des vêtemens transpercés, ils semblaient sortir d'un cauchemar. Une décharge, suivie d'une charge, y fit rentrer ces monstres. Le lieutenant Minsart, de la 3e compagnie du 11e, étant sorti brusquement de sa tranchée avec ses hommes, ceux-ci dissipèrent à coups de baïonnette cette hallucination. Reculant partout, mais poursuivis sur ce point jusqu'au Nord du canal d'Handzaeme, au cabaret des *Trois Moineaux*, ils laissaient entre nos mains de nombreux prisonniers, tout à coup désenivrés, fondus, et comme évanouis de peur.

Quatre assauts pareils à celui-là coupèrent la journée en sanglans quartiers. Après l'échec de chacun d'eux, l'incendie de la ville montait plus haut. Il n'avait pas atteint la veille le cœur même de Dixmude. Il embrasait aujourd'hui la tour déjà brisée de l'église. Il éclatait en une série d'explosions fantastiques dans l'hôtel de ville où, à l'étage, s'écrasaient aux murs, avec les morceaux de pierre et de verre, des cervelles projetées et des lambeaux de corps déchirés.

Sous la voûte au rez-de-chaussée où reposait, entouré d'un drapeau, le cercueil hâtif du commandant Pouplier, tué la veille, et où venait de descendre le colonel Jacques blessé pour la seconde fois, un aumônier procédait à la levée du corps. Une

humble procession s'en allait parmi les ruines et les coups. Au cimetière accompagné par l'orgue monotone des mitrailleuses proches, une bénédiction glissait dans l'air. L'aumônier disait au nom des assistans l'adieu qu'il fallait : « Ne pleurons pas, mais vengeons-le ! » Tout près, le bombardement qui avait suivi le cortège frappait les tombes et les croix, brisant au fond des caveaux défoncés les cercueils et les squelettes. Pas bien loin, les étroites maisons blanches du petit Béguinage, serrées l'une près de l'autre, et tordues, eût-on dit, par les flammes, brûlaient comme une poignée de lys desséchés.

Tout à coup de grands cris montèrent : les hôpitaux provisoires étaient atteints. Les blessés, dont le nombre croissait à chaque instant, se dressaient épouvantés, voulaient fuir. Le colonel Leestmans, blessé lui aussi et qu'on venait d'amener parmi eux, les calma par son sang-froid et son volontaire silence. Heureusement, une colonne d'ambulance approcha, entre deux murailles de feu. Elle ne suffisait pas. Les autos du ravitaillement et des états-majors se précipitèrent à sa suite dans la fournaise. Tous les bras, éperdument, se tendirent vers les sauveteurs. Après un va-et-vient rapide et hardi, on put emporter les blessés sans en perdre un seul. Le colonel Leestmans, tranquille et debout dans ses linges ensanglantés, resta le dernier.

Ce spectacle terrible, ces cris d'horreur, l'incendie dont ils sentaient jusque dans leurs tranchées la brûlure et la cuisson, ne purent décourager les nôtres. Battu, mais obstiné, l'ennemi, toujours repoussé, s'apprêtait à revenir en force. Instruit par les dures expériences du jour et de la veille, il ne s'avançait plus à découvert. On ne voyait plus, à quelque cent mètres, son avancée, qu'aux levées de terre qu'il poussait hâtivement devant lui en rampant sur le sol humide. A la fin du jour, par trois reprises, sortant de ses trous tout proches, en masses de plus en plus épaisses, poussant des *Hoch* et des *Gloria*, il voulut sauter dans nos tranchées. A la troisième fois, il réussit, au Sud, devant un bataillon de chasseurs, à percer nos lignes. Mais des fusiliers marins accourant au trot et deux compagnies du 11e venant à la rescousse, baïonnette au canon, clouèrent les assaillans sur le parapet même de la tranchée conquise.

Le premier acte, presque accompli, du drame de Dixmude, allait finir sur un épisode héroïque. Dans la nuit du 21 au 22, à peine minuit sonné, une colonne allemande surgissant tout

à coup de l'ombre se jettera brutalement sur le point faible de la route de Beerst où le 12e de ligue a cédé le 20 octobre. Débordés, les fusiliers marins qui l'occupent reculeront momentanément. A côté d'eux une compagnie du 11e, — celle du lieutenant Gervais Verhamme, — parvenant à s'accrocher à sa ligne, refusera de reculer. Bien que « en l'air » et prise d'enfilade, elle voudra mourir à son poste : « Je n'ai pas reçu l'ordre de reculer! » criera le lieutenant Verhamme. Et, du premier au dernier, lui et ses hommes seront massacrés, ou blessés, faits prisonniers, avant qu'un brillant retour offensif des marins n'ait rétabli, avec un grand cri de victoire, le front percé. Dernier spasme d'une attaque qui pendant quarante heures n'a cessé de se renouveler. Pour deux jours, un silence relatif se fera sur Dixmude. L'intérêt de la bataille, depuis le matin du 21, s'est porté sur le Centre. Le drame de Tervaete a commencé.

V

Sept divisions allemandes sont échelonnées en face de nous, sur dix-huit kilomètres, le long du fleuve. Elles ont commencé dans la journée du 20 octobre par se retrancher. Et quatre cents pièces, principalement d'artillerie lourde, entrant en action, ont canonné sans relâche la digue Ouest que nous occupons. Nons n'avons pour riposter que trois cents canons de 75, — qui avaient déjà tiré des milliers de coups, — et vingt-quatre obusiers de 150, apportés d'Anvers. Cette artillerie, pendant le combat gigantesque qui va s'engager, sera en tous points admirable d'adresse et d'audace. Affreusement éprouvée dans ses servans, ses officiers, son matériel, elle ne faillira pas un instant à son écrasante tâche. Et si un jour elle doit s'arrêter de tirer, épuisée, réduite de moitié, n'ayant plus que dix coups par pièce, — ce sera le jour de la victoire.

Avec quelle agilité, quel à-propos, quel sens de l'offensive, quelle conscience du pouvoir moral de sa voix qui ne doit pas s'éteindre, elle va inquiéter l'ennemi, briser ses passerelles, courir à sa rencontre, s'il le faut, et à sa poursuite, protéger et rassurer le fantassin lassé! Mais, contre les canons de fort calibre qui tirent de plusieurs lieues de distance, elle est quasi

impuissante. Les Allemands le savent, et, violemment, lourdement, pendant deux jours, ils vont, à l'aide de gros obus, et sans guère se montrer, déchiqueter, hacher, écraser nos tranchées.

Sur certains points surtout, ils s'acharnent. Vers notre petite tête de pont de Schoorbakke qui protège la très vulnérable boucle de l'Yser, ils ont fait converger le feu de l'artillerie de trois divisions et de celle d'un corps d'armée. Ils ont compté sans notre endurance, sans la calme intrépidité de nos soldats du génie qui, inlassablement, refont les parapets, bouchent les brèches, rétablissent les défenses. Les pertes que nous cause l'invisible ennemi sont énormes, mais une sorte d'exaspération croît chez nos soldats. Va-t-on recommencer, comme sur la Nèthe, à lutter, par le seul silence et la seule volonté de tenir, contre un adversaire qu'on ne peut atteindre? Non! jamais on n'en aura la force! Aussi, quand simultanément, sur quatre points du fleuve, dans la journée du 21, on verra s'esquisser une attaque, les fusils partiront tout seuls; il faudra, devant les ponts qu'on a laissés subsister çà et là, pour l'offensive possible, retenir les hommes déjà lancés.

C'est à Saint-Georges d'abord, où le 7e de ligne, en contact avec l'ennemi depuis la retraite de Mannekensvère, n'a pas bronché. Le 20, au soir, un bataillon logé dans une des sinuosités du cours d'eau a vu ses retranchemens pris d'enfilade par des mitrailleuses. Celles-ci ne peuvent être installées que dans une maison située tout près de nous, sur l'autre rive, en contre-bas de la digue que nous occupons. Comment les réduire au silence? — « Attendez! a dit le lieutenant auxiliaire Colson, je me charge de les faire taire! » La nuit, il a amené sur la digue même un canon; et, à l'aube, au premier coup, bien ajusté à bout portant, la maison suspecte s'est écroulée sur les mitrailleurs et leurs pièces. L'ennemi a répondu dans le jour par un bombardement intense. Quand il croit nos hommes anéantis, il lance sur la rive des compagnies avec des passerelles volantes. Ces compagnies sont aussitôt dispersées. Des mitrailleuses ayant réussi à se réinstaller dans les ruines de la maison écroulée le matin, le lieutenant Cambrelin reprend le rôle du lieutenant Colson gravement blessé et, hissant à nouveau le canon sur la digue, fait voler en l'air, du premier coup

encore, avec les briques et les tuiles, des fragmens d'armes et des débris humains.

C'est à la ferme Dupré, un peu plus au Sud, où deux tentatives de passage sont facilement enrayées. C'est à Schoorbakke même, où le 3e de ligne repousse deux attaques sur la tête de pont. C'est à Tervaete, enfin, où les fantassins du 8e défendent brillamment le pont que l'ennemi croyait emporter du premier coup.

De plus en plus pourtant, la pression s'accentue sur la rive droite de la boucle. Dans l'épaisse nuit du 21 au 22, des fusées éclairantes jaillissent et se cassent au fond du ciel. Le silence est profond, le danger couve, l'ombre se meut. Soudain, par un coup audacieux et rapide, une compagnie allemande s'empare d'une passerelle en aval de Tervaete. Ce sont des soldats du génie qui, en face d'eux, défendent la berge. Ils sont tôt bousculés, ayant peu de cartouches. La menace se propageant sur tous les points, les renforts ne peuvent accourir à leur aide. Ils reculent. Des bottes allemandes foulent notre rive. Mais l'ennemi ne profite pas de la surprise. Au lieu de s'avancer en force par la brèche qu'il s'est ouverte, il hésite, se défie, se retranche, tend l'oreille. Au moins a-t-il amené presque autant de mitrailleuses que d'hommes, de sorte qu'il paralyse tout retour offensif des compagnies frémissantes, et que, à l'abri de la tête de pont qu'il vient de constituer, il multiplie sur la rivière les passerelles. Nos batteries le canonnent de Stuyvekenskerke : il tient bon cependant, cramponné au sol conquis... Le jour marque le début d'un combat acharné contre les bataillons qui, peu à peu, se sont infiltrés dans toute la boucle. Nos contre-attaques se déploient, refoulant les Allemands à l'Yser, refoulées à leur tour, repartant encore dans un nouvel élan. Le bruit même de la bataille soutient leur vigueur. Au Nord, à la gauche de la 1re division, le claquement vif, furieux, mordant, ininterrompu de nos canons met dans l'air un grand vent d'attaque, Il semble que là c'est nous qui perçons. C'est tout simplement, devant Saint-Georges, le lieutenant Matagne qui, l'infanterie ennemie s'avançant à découvert dans la plaine et se déployant déjà à cinq cents mètres du fleuve, a sorti hardiment ses canons des abris et, au galop des petits chevaux courant à la rencontre des Allemands, a conduit toute sa batterie jusque sur la berge... Il s'agit ici aussi d'avoir du

nerf, du jarret, de l'allant! Les deux villages qui commandent la boucle, Schoorbakke et Tervaete, nous sont furieusement disputés. De l'un et l'autre débouchent sur la rive droite nos intrépides lignards. Là, le 4e de ligne se maintient victorieusement; ici, le 8e, dont les officiers tombent coup sur coup, ne soutient l'assaut ennemi qu'en se lançant lui-même à sa rencontre. C'est dans l'attitude de la charge que les hommes sont frappés. C'est en criant de toutes ses forces : *En avant!* que le capitaine van Laethem est tué d'une balle dans la bouche ouverte!

Impossible donc d'étouffer dans une étreinte complète, par la possession des deux clefs du champ de bataille, les Belges qui luttent dans la ronde presqu'île. Impossible de contenir leur flot mouvant. Aussi bien, voici pour les soutenir des renforts venus de partout, hâtivement mis en ligne, et qui s'élancent à la baïonnette.

Peu nombreux, mais nerveux, décidés, colériques, désespérés, ils bondissent plus qu'ils n'avancent. Ils font à leur tour, dans les lignes agressives des Allemands, leur trouée sanglante. Les carabiniers partent les premiers, franchissent les fossés au trot; au cri de : *Vive le Roi!* aux cris de *Louvain!* et de *Termonde!* ils bousculent et dispersent d'épais bataillons bien rangés. Des hommes tombent frappés : *Continuez!* crient-ils à leurs camarades. Les carabiniers continuent, débordent les premières défenses ennemies; ils toucheraient au fleuve, s'ils n'étaient arrêtés soudain par des retranchemens solides, sur lesquels leur élan se casse. Un bataillon du 9e, plus heureux, un peu plus loin, les franchit en trombe et atteint la digue Nord de l'Yser devant Schoore. Mais l'ennemi, après la surprise, se ressaisit. Il repasse l'Yser plus nombreux et plus fort; il repousse graduellement nos colonnes avancées. Tant d'héroïsme aura-t-il été vain? Soudain, au centre de nos lignes, retentit un bref commandement. Un bataillon de grenadiers reçoit l'ordre de contre-attaquer à outrance et de ne s'arrêter qu'au bord du fleuve. A la tête de ce bataillon s'élance un officier de haute stature, vêtu d'un grand mackintosch noir, et agitant, comme signe de ralliement, son képi au bout d'un bâton C'est le major Henri d'Oultremont, le même qui, à Werchter, debout aussi au milieu de la plaine nue, droit comme la hampe d'un drapeau, ralliait pendant des heures, sous la mitraille, ses

grenadiers épars. Il jette un adieu à son colonel, et le bataillon, enlevé par son grand geste, suit son chef sans hésiter. Les prairies sont balayées par les obus, barrées de tirailleurs prussiens, l'air coupé, à hauteur des poitrines, par l'éventail des mitrailleuses. En avant! Il n'y a plus d'obstacles, il n'y a plus de dangers, il n'y a plus de fatigues; il n'y a plus qu'une charge obstinée et sublime, qui s'enfonce là-bas, au delà des ruisseaux, des chemins, des arbustes, des tranchées, sur le terrain perdu; une charge qui bondira, — enthousiaste, mais volontaire et grave dans son emportement, — à douze cents mètres, à la digue de l'Yser où le major, soudain frappé, tombera mort parmi ses derniers soldats.

Reconquête sanglante, reconquête éphémère. Le soir, les Allemands, dont la foule semble inépuisable, avaient, une fois encore, repassé le fleuve; leurs 6e et 44e divisions prenaient pied définitivement sur notre rive et nous rejetaient à six cents mètres en arrière. La tête de la boucle était perdue.

Il nous restait des tranchées à droite et à gauche, appuyées au fleuve et aux villages. L'ennemi ayant atteint partout les berges de l'Yser, ayant moulé en quelque sorte, — à vingt mètres de distance, — sa ligne sur la nôtre, prenait ces tranchées d'enfilade et à revers. Les tranchées devinrent intenables. Ce fut le sort du poste avancé de Schoorbakke qui, attaqué de tous les côtés à la fois, mal relié à l'autre rive par un squelette de passerelle, fut, pendant toute la nuit du 22 au 23, comme un puits de soufre et de flamme. Le bataillon du 4e de ligne, qui désespérément s'y cramponnait, dut l'abandonner à l'aube. Du moins l'humble glacis de la tête de pont qu'il avait si héroïquement défendue était-il jonché d'un millier de cadavres et de mourans. Pour pénétrer dans le village, les Allemands durent littéralement piétiner leurs morts

Dans la boucle on se bat sans trêve. A cinq heures du matin, devant les Belges sommairement retranchés, des voix joyeuses précèdent un groupe qui accourt : « Ne tirez pas! Ne tirez pas! Nous sommes Anglais! » Est-ce un rêve? une vision qu'apporte l'aurore déjà blanchissante? Des blessés se dressent, des bras sont tendus, des bustes hissés. A l'instant même, les faux *Tommies*, à trente mètres, démasquent leurs mitrailleuses. Ah! les maudits! Le combat s'acharne, se mêle, se brouille. Le bombardement se précipite; notre force de résistance s'use et se

détend. Ce ne sont plus des compagnies, ce sont des hommes confondus qui tiennent, qui s'enfuient, qui se retournent; qui, hagards, ayant jeté leur sac, désarmés, rebroussent, l'étincelle s'étant réveillée, ramassent le fusil des morts. Devant eux Tervaete résiste toujours. Le 8e de ligne semble adhérer au sol: impossible de le décoller de sa place. Il se bat depuis trois jours, il a subi un bombardement de cent vingt heures, il a perdu la moitié de ses officiers, il ne compte plus un seul major: tant qu'il tiendra, les autres tiendront!... A midi, tout à coup, comme une barrière qui craque et se rompt, le 8e de ligne, débordé, cède brusquement.

Avec lui reculent tous ceux qui tenaient encore, isolés ou par petits groupes, pêle-mêle, — sans soutien désormais, sans point d'appui. Ils sont sales, ils sont lourds, ils sont las. Ils n'en peuvent plus. Ce ne sont pas des vaincus, ce sont presque des morts. « Il fallait voir, me dit un témoin, ces hommes qui n'avaient plus figure humaine, trempés d'eau sale, boueux, vêtus de glaise, statues de terre molle et mouillée. Ils ne fuyaient pas, ils revenaient. Leurs officiers, élargissant les bras, quand ils tournaient le dos au combat, leur disaient doucement: « Repartez! » Ils repartaient. Ils étaient comme des enfans dociles. Ils n'avaient presque plus de chefs. Leurs bonnets s'étaient envolés, leurs habits étaient déchirés, leurs semelles avaient été emportées par la boue élastique et dure : ils allaient pieds nus. Beaucoup n'avaient plus eu à boire depuis deux ou trois jours. » On les voyait se jeter à plat ventre au bord des trous déjà remplis d'eau brune et où s'enfonçaient des cadavres.

Il faut à tout prix qu'ils s'arrêtent, il faut qu'on les protège. Les batteries de la 3e brigade, au lieu de se retirer avec eux, envoient des pièces à la ferme Violette, à huit cents mètres de l'Yser, pour les couvrir. Rapides, légers, la gueule levée, les canons semblent animés d'une vie passionnée. Leur tir est si rageur, si continu, que, — l'effort étant trop grand, l'acier trop rouge, leur colère trop violente — deux pièces éclatent. Quatre autres, vite repérées, sont démolies par le tir allemand au milieu des cadavres déchiquetés de leurs servans. Celles qui restent, sans faiblir, tirent, tirent encore. Mieux, celles de la 3e division, après avoir pris position sous la mitraille, doivent changer de place, leur précaire abri étant visé et arrosé : pour que l'infanterie ne s'alarme pas de leur mouvement,

elles se déplacent de quatre cents mètres, — mais vers l'ennemi, dans une position si aventureuse que, le soir, il faudra que les artilleurs ramènent les canons, un par un, à bras, en se couchant à chaque rafale, tant leur chemin sera criblé d'obus, obstrué de shrapnells.

La ligne où l'on arrête les hommes, — Schoorbakke, Vicogne, Stuyvekenskerke, — n'est marquée par aucun tracé naturel, par aucune défense. Les soldats, bientôt retenus et ralliés, — beaucoup déjà se redressent. — n'ont plus de pelle pour se faire des abris, ils sont exposés de toutes parts, au milieu d'une plaine nue, au tir opiniâtre des Allemands. Le 4e de ligne, le 2e, les grenadiers, le 8e se reforment, se soudent tant bien que mal, se tâtent les coudes : barrière fragile, mais obstinée, cible tenace, mais encore un peu flottante. Le moment est terrible, car chacun, en voulant résister, sent son impuissance absolue. Chacun n'est plus, devant la mort, qu'une chose inerte, passive, dont l'héroïsme consiste à rester là. A peine le bruit d'une opportune contre-attaque menée vers Oudstuyvekenskerke par la 5e division d'armée et des bataillons des 11e et 12e de ligne momentanément dépêchés vers le centre par les défenseurs de Dixmude parvient-il à rendre un peu d'espoir à ces hommes, tout meurtris encore de leur recul. Ils voient la réalité dans sa tristesse : ils vont mourir parce qu'ils sont immobiles. Ils sont immobiles parce que l'honneur les empêche de reculer, parce que la fatigue et l'approche d'un ennemi compact les empêchent d'avancer! Ils se résignent tragiquement, ils sont passifs. Au milieu de la nuit on les fera reculer en silence. Derrière le mince canal sur lequel on les arrêtera, tandis que les plus vaillans prépareront, tant bien que mal, un semblant de tranchée, on en verra quelques-uns se coucher et dormir.

VI

A la même heure, devant Nieuport les Allemands, terrés depuis deux jours dans les replis des dunes, voyaient insensiblement se mêler aux troupes belges les uniformes français. La veille, le général Dossin avait ordonné à ses troupes la reprise de Lombaertzyde. Une colonne d'attaque formée du 1er chasseurs à pied et du 5e de ligne s'était lancée à l'assaut sous les ordres

du colonel Jacquet. En peu de temps, tout l'ancien front, sauf la ferme Bamburg, avait été réoccupé. Une violente contre-attaque, à l'aube du 23 avait été repoussée par les Belges. Maintenant, le long du canal de Furnes, les bataillons français défilaient, venant peu à peu relever, à la gauche de notre ligne, la 2e division d'armée. Les premiers élémens de la division Grossetti, — le 151e d'infanterie et un bataillon de chasseurs, — débarqués le jour même à Furnes, étaient à Nieuport dans la matinée. L'ennemi prévenu redoubla le bombardement de la ville qui, comme Dixmude, s'écroula. Les Halles s'effondrèrent, ne laissant debout que deux pignons à étages, l'église ne fut bientôt plus qu'une ruine calcinée; seule resta debout la vieille tour des Templiers, donjon massif et dur du Moyen Age. Mais les obus visèrent surtout les six ponts par où commençait la relève. Les Français devaient y passer un par un, au petit trot, sous le plus effroyable orage. Ce fut un spectacle admirable que celui de ces hommes, se lançant sur les passerelles comme vers une fête, et abordant les soldats de la tête de pont avec des mots drôles : « On va à Ostende, s'pa? » Il leur fallut toute la journée pour remplacer complètement les nôtres. Mais alors, tout de suite, par une martiale coquetterie, les nouveaux venus marquaient un petit progrès vers Westende. Nieuport fut ce soir-là le seul point du champ de bataille où l'on parlât de victoire.

La bataille cependant se poursuivait devant Saint-Georges où le 7e de ligne, du colonel Delobbe, qui venait de tenir une quatrième nuit, et qui, en même temps que l'ordre de mourir sur place, avait reçu la veille au soir, pour son drapeau, la croix de Léopold, se trouvait dans une situation critique. L'audace inouïe des batteries qui protégeaient ce régiment et qui, chaque fois que l'infanterie voulait forcer le passage, escaladaient les digues pour l'écraser à bout portant, avait, semblait-il, exaspéré l'ennemi qui, en même temps qu'à une lieue de là il fonçait tête baissée sur Schoorbakke encore résistante, essayait ici, après chaque tentative de ses fantassins, ses inventions infernales.

Vers midi, une énorme bombe éclata soudain en plein milieu d'une tranchée du pont de l'Union, dont les défenseurs furent anéantis. Une seconde tomba bientôt plus loin, faisant le même carnage. Ces engins mystérieux, dont le départ n'était marqué par aucune déflagration, dont aucun sifflement n'annonçait la direction et l'arrivée, tombaient silencieusement du ciel vide.

Aux hommes debout devant les créneaux, attentifs seulement aux mouvemens de la plaine, ils ne revélaient leur présence qu'en leur donnant la mort. Ceux qui avaient le loisir de lever la tête, les voyaient distinctement en l'air, formidables et allongés, achever leur courte parabole avant de choir verticalement dans un vertige invisible. Le major Houard ayant demandé qu'un officier d'artillerie vînt sur place tâcher de reconnaître d'où partaient ces projectiles nouveaux, le lieutenant Cambrelin accourut. Mais un *obus cigare*, — comme les appelaient déjà les hommes terrifiés, — au moment où ils levaient la tête, tua brusquement le major Houard et le lieutenant Cambrelin. Dès lors, tandis qu'au loin se dessinait une immense attaque toujours attendue, jamais déclenchée, les sinistres machines tombèrent, de plus en plus rapides et rapprochées, sur les soldats impuissans qui ne songeaient pas à fuir, qui restaient muets et stoïques sous ce déluge. Quand, à dix heures du soir, le 14e de ligne et le bataillon de chasseurs à pied du lieutenant-colonel Lambert vinrent les relever enfin, leur régiment avait perdu dix-huit officiers et six cents hommes.

L'ordre catégorique qui avait cloué sur place les soldats du 7e de ligne, les soldats du 14e, également épuisés par la bataille, l'apportaient aussi avec eux. La relève, éclairée par le jaillissement des fusées et par l'éclat mouvant des incendies, les exposa tout de suite à un bombardement frénétique. A l'aube, celui-ci semblait s'être localisé sur le bataillon du major Waslet qui faisait face aux restes du pont. Avec une atroce régularité, de cinq minutes en cinq minutes, éclataient sur lui les bombes foudroyantes. Et le tir des obusiers dissimulés tout près, semblait-il, derrière l'autre digue, était si précis que les hommes préféraient à la tranchée trop bien repérée le terrain découvert, un peu en arrière des lignes, où, dédaigneux d'autres périls, ils restaient dressés ou couchés, tirant toujours. Les pertes étaient si considérables qu'il fallut dès la matinée faire donner le bataillon de réserve. Mais sa marche vers la tranchée fut bien vite aperçue au milieu des champs : l'une des compagnies, en arrivant à la première ligne, n'avait plus que quinze hommes valides.

Il était midi, le passage était forcé à Schoorbakke; Tervaete venait d'être évacué par les nôtres. Le 23e de ligne qui, de la droite du 14e, s'étendait jusqu'à la boucle, pris par un tir d'en-

filade, décolla soudain. Aussitôt, les Allemands ayant occupé, sur notre rive, la ferme de Groote Hemme accablèrent d'un feu à revers les défenseurs de Saint-Georges. Le danger croissait, on était exposé par devant, par derrière, de flanc. Tandis qu'au centre du régiment, devant le pont, certaines compagnies étaient réduites à sept soldats et sous-officiers, et que l'ordre réitéré arrivait au major Waslet de tenir ferme avec ces débris, le bataillon de droite voyait distinctement les Allemands avancer vers lui, longeant les anciennes tranchées du 23e et le chemin de halage. Opiniâtres sous les coups répétés de notre fusillade, ils approchaient toujours, criblant de balles nos abris et nos couloirs ouverts à leur feu. On renforce comme on peut ce bataillon de droite qui, selon le mot d'un de ses chefs, est en agonie. Les hommes ne tiennent plus que par une volonté dure et presque surnaturelle. On entend des réponses comme celle du lieutenant Bastin qui songe aux hommes qu'il expose : — « Mon major, j'irai, je me ferai tuer! » le bruit de la fusillade étouffe le cri des mourans. Bientôt pourtant la pression est telle que toute résistance serait inutile folie : le bataillon se replie. Les hommes qui restent des autres unités canardent encore les ennemis qui, infiltrés sur notre rive, se trouvent serrés sur l'étroit chemin de halage entre la digue et le fleuve, et qui parfois se battent avec nous, — dramatique combat d'aveugles, — à coups de baïonnette à travers la mince épaisseur de gazon. Enfin, la densité des assaillans décuplant tout à coup devant nos tranchées démolies, le clairon sonne la retraite : la route de Saint-Georges est ouverte. Mais, en deux jours, le 14e de ligne, digne frère, par la souffrance et par la gloire, du 7e, était réduit à presque rien. Sur dix-sept cents hommes qu'il comptait encore hier matin, il ne lui en restait plus sept cents!

Derrière lui, c'est la ruée. C'est l'Yser franchi, les tranchées violées, les cadavres fouillés, les blessés massacrés. C'est le piétinement, sur le pavé sanglant, des régimens compacts et drus. C'est Saint-Georges, village de paix et de silence, qui pousse un grand cri, et meurt égorgé. C'est, sur les voies qui débouchent du bourg, les compagnies enivrées qui déjà s'aventurent en un trot massif. La plaine va-t-elle être envahie, l'armée belge tournée, Nieuport isolé ? Non, non! Deux batteries du major van Bever, la 28e et la 29e qui se retirent avec le 14e de ligne

s'arrêtent soudain. Les servans sont épuisés, ils ont tiré déjà depuis huit jours, sans une heure de repos, plus de treize mille obus. Qu'importe ! on les voit, sur un ordre bref, faire face, tirer à bras leurs canons vers Saint-Georges, s'établir à trois cents mètres des dernières maisons, au milieu d'un champ dénudé, et de là mitrailler les issues du village et le pont de l'Union, où les ennemis, qui nous croient définitivement vaincus, passent, passent toujours. Les voici contenus dans les rues, fauchés sur les routes. Ils reculent, ils hésitent, ils reviennent; finalement ils s'arrêtent. Pendant ce temps, protégés par le colonel Larmoyer et son 5e de ligne, les défenseurs du pont de l'Union ont rejoint les défenseurs de la boucle de Tervaete derrière la ligne toute proche du canal de Beverdyk, qui sinue entre l'Yser et le remblai du chemin de fer Nieuport-Dixmude,

VII

A Dixmude, l'amiral Ronarch, sûr de ses fusiliers, sûr de la brigade Meiser, et au surplus goûtant depuis un jour un repos relatif, n'aurait aucun sujet d'inquiétude, si le fléchissement du centre de la bataille ne le menaçait de flanc et d'arrière. Si la ligne molle du Beverdyk peut tenir, tant mieux, mais on peut en douter. La ligne du chemin de fer, dès longtemps préparée pour un recul prévu, et aménagée comme retranchement définitif, protégera certes puissamment la route de Calais, mais laissera Dixmude singulièrement exposée. Il faut absolument, pour que la péninsule formée par la petite ville dans les vagues adverses ne devienne pas un îlot mal défendable, que les deux rives de l'Yser restent à nous, tout au moins jusqu'au premier coude au Nord de Caeskerke, — celui que jalonnent la borne 16, la ferme Den Toren et deux cylindriques thanks à pétrole, immenses moutardiers de zinc posés drôlement sur la berge à l'Ouest d'Oudstuyvekenskerke. Le 23 au soir déjà, l'amiral a pris ses dispositions avec le colonel Meiser pour la surveillance et la protection des chemins d'accès de Dixmude. Et, dès le matin du 24, nos pelotons spéciaux et nos cyclistes ont quitté la tête de pont pour garder la bifurcation des routes de Stuyvekenskerke et de Pervyse. Les deux chefs ne tardent pas à s'apercevoir que cette protection ne suffira guère. Ils appren-

nent à la fois que Stuyvekenskerke vient d'être abandonné par les nôtres, que la 1re division d'armée a marqué un léger recul au Sud de Schoorbakke, enfin, — chose plus grave, danger plus proche, — que l'ennemi force le passage du fleuve à la borne 14 en face d'Oudstuyvekenskerke. Ce qu'ils voient ne tarde pas à confirmer la fatale nouvelle. De la gare de Caeskerke où se tient l'amiral, du moulin où le colonel a son poste de combat, ils assistent au spectacle de soldats affolés qui, jetant leurs sacs et leurs armes, refluent en grand nombre vers Oostkerke et Rousdamme. Les gendarmes, lancés au galop à leur rencontre, ne parviennent ni à les ramener au feu, ni à les arrêter. La panique gagne bientôt, à la borne 16, les fusiliers marins, qui protègent immédiatement Dixmude, dont les tranchées sont battues d'enfilade et qui, lâchant pied, fuient aussi en désordre vers le chemin de fer. Des fermes van de Woude et Den Toren débouchent les fantassins allemands en rangs pressés. Pour rendre plus difficile le ralliement des hommes désemparés, l'ennemi bombarde avec acharnement la plaine qui s'étend du clocher carré d'Oostkerke, qui brûle comme une grosse torche, au clocher pointu de Caeskerke, encore aminci par les flammes. Quoique, pour y retenir le plus de monde possible, le duc de Wurtemberg fasse mine de menacer Dixmude qui s'émiette sous l'action de l'artillerie lourde, l'amiral, se démunissant hardiment de toutes ses réserves, envoie encore au Nord-Ouest, vers Oudstuyvekenskerke, le 1er régiment de ligne, un détachement de fusiliers marins, deux bataillons du 2e chasseurs sous les ordres du colonel Sults, enfin le 1er bataillon du 11e de ligne que conduit l'intrépide commandant Decamps. L'arrivée au combat de ces réserves aguerries coïncide avec le début de la grande contre-attaque que tentent à l'Est de la boucle de Tervaete tous les contingens un peu mêlés dont le commandement belge dispose, et avec l'apparition, qui semble miraculeuse, au milieu d'eux, d'une éclatante brigade française, la 83e, qui renonce à l'offensive sur Ostende et se porte au centre, — il en est temps! Vers ces soldats frais et alertes, vers ces camarades, vers ces amis les mains se tendent. Point de cris, — on est trop las pour acclamer, — mais des regards émus et fraternels, qui nouent entre ces hommes qui vont lutter et mourir ensemble, une affection immortelle.

Deux bataillons du 9e de ligne, deux du 1er chasseurs

accompagnent la brigade française, débouchée comme eux de Pervyse, dans une charge générale vers Stuyvekenskerke. Les Allemands fléchissent un peu d'abord. Mais le combat devient bientôt dur et lent et, tragiquement, s'immobilise. Le 8e chasseurs français est héroïquement décimé. En face de cette première aile marchante, c'est vers le même village de Stuyvekenskerke que, venant de l'Ouest, convergent des grenadiers, des carabiniers et le 10e de ligne, qui, furieux d'avoir dû reculer, attaque maintenant avec une folle intrépidité. Mais là aussi la lutte sanglante et indécise piétine le sol, ne marque que lentement notre avance. Au Sud, le groupe venu de Dixmude se jette en avant, se déploie à hauteur d'Oudstuyvekenskerke aux maisons duquel il s'accroche solidement, attaque la ferme Den Toren, rétablit définitivement les nôtres dans les tranchées de la borne 16. De Saint-Georges où le 5e de ligne contre-attaque, jusqu'aux abords de Dixmude, la bataille fait rage dans toute la demi-lune que dessinent l'Yser et le chemin de fer. De temps à autre, un mouvement se produit, des bataillons reculent, d'autres avancent. Un témoin note le courage éclatant de quelques compagnies du 10e de ligne qu'on voit courir résolument en ligne de pelotons dans la zone battue par la grosse artillerie, « les obus arrivaient en rafales, les hommes se couchaient instantanément, puis se relevaient et continuaient à avancer. C'était quelque chose d'admirable. » Mais en somme, si l'un des buts de l'offensive est atteint : contenir l'ennemi, — on ne parvient pas, comme on l'avait espéré, à le rejeter dans le fleuve. Le village lui-même de Stuyvekenskerke et la ferme Den Toren ne seront repris, — et pour quelques heures, — que le lendemain. Du moins, Dixmude est préservée désormais par le Nord. De la ferme Roode-Poort où elle se soude au remblai du chemin de fer, une ligne solide se constitue jusqu'aux tranchées et à l'Yser. Pour éclairer les soldats qui, pendant la nuit, fortifieront ingénieusement ce front, l'un des réservoirs à pétrole, touché par un gros obus, se penchera brusquement, tandis qu'une flamme gigantesque jaillira jusqu'au sommet du ciel, en un subit et vertigineux saut.

Les Allemands, au moins, ne perdent pas de temps. Se voyant barrer sur la rive gauche la route de Dixmude, ils vont lâcher sur la ville par la rive droite toutes leurs troupes disponibles. Furieux d'être contenus au Nord, en ce jour qui devait

marquer leur victoire, ils ont juré du moins d'enfoncer la défense de l'Est. Déjà le matin, ayant vu sortir de la tête de pont les héroïques bataillons d'Oudstuyvekenskerke, ils avaient cru la ville dégarnie et avaient essayé, dans un assaut général, sa force de résistance. Malgré la furie de leur choc, ils n'avaient débordé nos tranchées que sur un point, où tout de suite le colonel Jacques avait en personne ramené ses hommes en leur disant ce simple mot : « Mes enfans, mes enfans! un Belge tient jusqu'à la mort! »

Ils s'étaient contentés alors, durant tout le jour, de préparer l'assaut du soir par un bombardement méthodique, régulier, scientifique. « Chacune de leurs batteries, raconte un officier, ayant fait choix d'un front à battre, l'arrosait d'abord par coups successifs de droite à gauche, puis de gauche à droite, ensuite les six coups partant simultanément venaient bouleverser l'ouvrage dans toute sa longueur. » Maintenant, l'artillerie se tait. Un silence affreux régnerait, si la tempête ne faisait la nuit plus affreuse encore. Il pleut obliquement. Quand les averses s'arrêtent, le vent, avec de brusques sautes, tourbillonne, siffle, bondit d'un bout à l'autre de l'horizon. Au fond du ciel sans lune, le galop des nuages noirs emporte des reflets de braise. Les élémens semblent voués à une colère infernale. Tout à coup, retentit un piétinement dans la boue gluante. Des régimens hurlans se précipitent au bord du canal d'Handzaeme, d'autres surgissent des prairies du Sud. Ce sont des troupes fraîches, hardies, décidées. Repoussées, elles reviennent. Elles reviennent, elles reviennent encore. Ruées sur ruées, tueries sur tueries. Parfois, de grands cris brefs précèdent l'assaillant aussitôt écrasé. Parfois, il se glisse en silence, se hisse sur les parapets, prend les nôtres à la gorge. Ce sont alors des corps à corps sans exemple. Pas un coup de feu. La baïonnette, le couteau, les crosses. Les torses s'étreignent, les doigts se nouent aux gorges. On voit luire des mâchoires. Les adversaires roulent à terre, se redressent, se lâchent, se reprennent. L'assaut s'achève par des pas en fuite dans les ténèbres. Ceux qui ont vu ces attaques sauvages dans l'ombre folle ont vu l'enfer. Ils ont triomphé de l'enfer : c'est vingt-six fois dans cette nuit du 24 au 25 que l'ennemi fut rejeté de Dixmude.

Le 25, toujours contenus au centre par la 83e brigade française, le 1er de ligne et le 2e chasseurs qui les attaquent de flanc

avec vigueur, les Allemands poursuivent leurs efforts désespérés sur la tête de pont. Les minces réserves sont toujours employées sur l'autre rive. Ce sont les mêmes troupes que la veille, sublimes dans leur épuisement, qui vont rejeter les mêmes assauts : n'en ont-elles pas pris l'habitude ? Au-dessus d'elles, la même tempête se mêle au même bombardement ; mais celui-ci, négligeant aujourd'hui les tranchées, suffisamment démolies, s'acharne sur la halte de Caeskerke où se tient, impavide, l'amiral Ronarch, sur l'ancien moulin où travaille l'état-major de la brigade Meiser, sur la maison de Dixmude où s'est installé le colonel Jacques. Les murs s'écroulent, les toits se défoncent. Avec les éclats de briques et de tuiles, le vent et l'eau fouettent les visages. Il faut un courage surhumain pour rester sur place. Aux tranchées, les Allemands, comme effrités, viennent avec des effectifs de plus en plus réduits, à trois ou quatre, parfois seuls. Ils renouvellent les surprises d'hier. Comme hier, on les extermine à mesure. Soudain, un grand cri retentit du côté de la route d'Eessen : « *Les Boches! les Boches!* »

Il est minuit. Tout un bataillon allemand, profitant de l'ombre opaque, a pu se réunir sans donner l'éveil derrière les maisons qui bordent la chaussée, un peu en avant de notre position. Tout à coup, il se précipite, têtes en avant, saute par-dessus notre tranchée peu garnie, ne s'attarde pas à riposter aux coups de feu qui l'accueillent, bouscule le commandant Decamps revenu là depuis quelques heures et qui décharge sur eux toutes les balles de son revolver, s'engouffre dans les ruines de la ville, atteint la grand'place où il fait, en courant toujours, de quelques isolés, des prisonniers, pousse ceux-ci devant lui vers le pont de l'Yser, où leurs appels donnent l'alarme, et où le lieutenant Pollet, sautant sur une mitrailleuse, les arrête un moment. Le capitaine français Marcotte de Sainte-Marie fait de même donner ses mitrailleuses. Affolée, dans l'entre-choc des corps, la queue de la colonne, soudain coupée, se disloque, fait volte-face, s'enfonce à nouveau dans l'ombre et les décombres. Mais déjà le reste du bataillon, major en tête, a débordé la défense du pont. Une audace folle, une sorte d'héroïsme infernal les animent et les saoulent. Ils ne se dissimulent plus, leur clairon sonne la charge, leurs cris montent, rythmant sauvagement le refrain de *Gloria! Victoria!* Le colonel Jacques, dont

ils frôlent le poste de commandement, a heureusement éteint sa bougie : en face, un poste de secours français étant resté éclairé, le médecin et l'aumônier qui s'y trouvent debout devant la fenêtre sont renversés par dix coups de feu. Arrêté à Caeskerke par la barrière du passage à niveau, le bataillon sinistre s'engage au hasard dans les prairies. — « Où sont les batteries? » demandent les Allemands à leurs prisonniers. Vingt fois, ils passent à quelques mètres des abris; les prisonniers, — parmi lesquels se trouve le commandant Jeanniot, des fusiliers marins, — ne répondent pas. Ils paieront leur silence : on les massacre. A peine ce crime commis, le bataillon sera cerné par des soldats accourus en hâte de tous côtés, marins sortis de leurs tranchées, cyclistes, délégués, plantons, estafettes, cuisiniers, chauffeurs. Un court combat s'engagera, où presque tous les Allemands seront tués à la baïonnette; le reste sera fait prisonnier. Plus de cent autres Prussiens seront retirés dans la journée du 26 des caves de Dixmude. Lorsque, à deux heures, les Sénégalais et un bataillon du 1er de ligne seront venus relever dans Dixmude les troupes du colonel Jacques, et qu'un obus tombant sur la maison où l'état-major s'installe aura enseveli sous les décombres une dizaine d'officiers, le génie en retirera avec ceux-ci, — dont l'un, le major Hougardy, aura les deux jambes coupées, — quelques hommes gris, dernier résidu de l'équipée de la veille, tapis encore, épouvantés, dans les ténèbres des souterrains.

Cet extraordinaire épisode du bataillon fantôme qui eût pu, en provoquant une panique, ouvrir la ville aux Allemands, avait laissé les défenseurs dans un calme parfait. Il marquait la fin de la journée la plus chaude de la bataille de Dixmude, celle qui, enfin, fut suivie pour nos hommes d'un peu de demi-repos. Le soir, les régimens de la brigade Meiser allaient cantonner, sous les obus, à Lampernisse. Quelques jours après, le Roi les passait en revue sur la grand'place de Furnes, leur décernait l'ordre de Léopold et baisait en pleurant la frange de leurs drapeaux.

VIII

Sur le reste du front de bataille, les journées des 25, 26 et 27 octobre marquent un temps d'arrêt. Les Allemands, malgré leur immense supériorité numérique, n'ont pu enfoncer nulle part notre petite armée épuisée. Si celle-ci, sous la pression formidable de l'ennemi, a dû reculer, sa nouvelle ligne n'est éloignée des lignes primitives que de quelques centaines de mètres. Si nos pertes sont formidables, eu égard aux effectifs engagés, — rien que le 25, dix mille blessés sont évacués vers la France, — les meurtrissures des corps allemands sont si saignantes qu'hésitant tout à coup, ils s'avouent, par leur immobilité même, à moitié vaincus. A quoi leur sert d'avoir passé l'Yser, si le petit Beverdyck, parallèle au fleuve, les arrête comme l'Yser lui-même, et si, au delà du Beverdyck, ils peuvent voir le remblai du chemin de fer s'offrir aux Belges comme un sûr refuge? Étonnés par la violence de nos coups, ils ignorent notre épuisement; surpris de notre activité, ils nous croient plus nombreux que nous ne le sommes; voyant nos uniformes mêlés, ils pensent que l'armée française, progressivement, nous relève. Ils ont entendu derrière nous les grondemens puissans d'une artillerie lourde toute neuve : les 120 français qui viennent renforcer notre centre. Ils ignorent que nos 75, qui ne s'arrêtent point pourtant, n'ont plus, à la 6e division, que cent soixante et un obus par pièce, à la 2e que cent obus, et quatre-vingt-dix à la 4e. Ils ignorent l'angoisse de nos artilleurs qu'aucun convoi ne vient ravitailler. Ils se demandent d'où viennent nos réserves, et quand ils voient déboucher des villages des régimens, tambours battans, qui accourent au feu, ils s'inquiètent de nous voir toujours des troupes fraîches. S'ils savaient d'où viennent ces renforts, quelle sorte de repos ils ont goûté, quelles fatigues ils ont endurées, ils ne voudraient point y croire. S'ils savaient comment on les a ressuscités, ils ne douteraient plus de notre victoire.

Un officier, témoin d'un de ces miracles, me l'a raconté bien souvent. Un soir, à Lampernisse, une brigade de chasseurs revient du combat. Elle a lutté depuis des jours. Elle est en loques et en sang. A peine arrivés au village, les hommes

tombent, assommés, sur la paille. Mais tout à coup un ordre arrive : on a besoin d'eux, là-bas. Il faut partir, partir avant la nuit! Le clairon les sort d'un sommeil de mort. Ils se lèvent hagards, insensibles, navrés. « Ce n'est rien, venez, c'est votre général, Bertrand, qui vient vous voir, vous passer en revue! » Bertrand, — depuis la captivité de Leman, — commande la 3e division d'armée. C'est un homme simple, énergique, sorti du rang, père de ses hommes. Devant Liége il chargeait à leur tête. Il s'est toujours exposé, sans compter, avec eux. Il a le secret de leur âme collective : il les aime. Et c'est lui qui, les voyant dormir, alors que le combat, de nouveau les appelle, vient d'avoir cette idée sublime : « En avant! Pour défiler! » Presque à tâtons, machinalement, les compagnies se sont formées. On a remis son sac au dos. On a ramassé le fusil encore tiède. On avance dans une ombre pâle où flotte une dernière clarté. Sur la grand'place du bourg, Bertrand est à cheval entouré de son état-major, lui aussi boueux, noir, déchiré. « Allons, mes enfans! » crie-t-il. La musique passe en tête, puis s'arrête au bord d'un champ. Elle joue, redouble, reprend encore l'air des chasseurs, si déchirant, si nostalgique, avec, par à-coups et pour finir, des élans d'ivresse et de gloire. C'est toute la vie de la brigade depuis trois mois qui pleure, qui chante et qui crie, avec les déceptions, les fatigues, les colères, les combats, les assauts, la retraite, — l'espoir quand même! Ce n'est pas seulement la lueur diffuse d'un crépuscule tardif qui auréole et pénètre les hommes, c'est aussi cette musique de cuivre qui les soulève et les transfigure. Ils défilent, bien rangés, pelotons par pelotons, tandis que, de sa voix paternelle et grave, leur général les interpelle : « Ah! qu'ils sont beaux, mes chasseurs! qu'ils sont beaux!... Vous êtes dignes de retourner au premier rang!... Ah! les bons soldats! la Patrie est fière de vous... Voyez, messieurs, ce sont les chasseurs, ce sont des braves!... Saluez-les!... Lieutenant, votre compagnie est superbe!... Venez ici, commandant, que je vous embrasse!... Bravo! mes enfans, bravo!... Vivent les chasseurs! » Et l'état-major et les assistans, avec des applaudissemens et des acclamations, reprennent, enthousiastes : « Vivent les chasseurs! » « Moment inoubliable, m'écrit un lieutenant, où l'on sent vibrer en tout son être le souffle du sublime et la splendeur éternelle de l'âme dans l'idéal et le sacrifice... J'ai pleuré, j'ai vu pleurer autour de moi les vieux colonels et

les jeunes recrues dans cette communion émouvante... » Et le défilé se poursuit. Les torses se redressent, les jarrets se tendent, les yeux mouillés s'allument d'une flamme nouvelle. Électrisée, transportée, *recréée*, comme si c'était vers sa première bataille, la brigade part... Voilà le secret de notre force.

Les Allemands l'ignoreront toujours. Chaque fois que nous ploierons, ils se croiront vainqueurs; chaque fois que nous rebondirons, ils nous jugeront renforcés. Le 25, quand, attaquant Nieuport par le Groote Nieuland Polder, ils subiront un sanglant échec, ils croiront nos forces doublées sur ce point et ne risqueront plus guère leur infanterie contre le mince rideau qui protège la ville. Le 26, quand, ayant amené leur artillerie lourde à Stuyvekenskerke ils auront pris d'enfilade la ligne provisoire du Beverdyck, nous voyant reculer lentement vers le chemin de fer, ils pousseront des cris de victoire ; quand, le 27, nous résisterons invinciblement sur nos nouvelles positions, ils arrêteront pour vingt-quatre heures leurs attaques, croyant devoir, pour nous égaler en force, amener sur nous toute leur armée.

Le remblai du chemin de fer a inspiré tout de suite aux Belges une inébranlable confiance. Il constitue une épaisse tranchée toute faite, où il a suffi de percer des abris. La ligne, venant de Lombaertzyde, le rejoint au Sud de Nieuport, le suit pendant une dizaine de kilomètres, jusqu'à la ferme Roode Poort, devant Oostkerke pour regagner l'Yser. Les troupes s'y appuient dans l'ordre suivant, du Nord au Midi : 2e, 1re, 4e divisions belges, 83e brigade française, 5e division belge, 9e bataillon de chasseurs français. Au matin du 27, les Allemands tâchent de deviner notre densité et nos résolutions. Ils poussent une colonne sur le passage à niveau de la gare de Boitshoucke : le 4e de ligne la rejette. Ils attaquent la station de Pervyse où les grenadiers les reçoivent avec vigueur; ils envoient des reconnaissances aux abords d'Oudstuyvekenskerke et vers les tranchées de Dixmude : elles sont chassées par notre feu. A dix heures du soir, une attaque générale qu'ils esquissent d'un bout à l'autre de notre front vient s'y briser. A Lombaertzyde, la flotte anglo-française, encore une fois, prend sa part brillante du combat. On pressent que sur la nouvelle ligne que nous avons choisie, va se disputer bientôt, en une journée décisive, non plus fragmentaire, mais livrée d'un seul tenant, la dernière partie de la grande

bataille. Un nouvel essai d'attaque générale échoue encore le matin du 28. Alors, pendant tout le jour, de Nieuport à Dixmude, l'infanterie disparaît, l'artillerie seule travaille. De la mer au Vrye Bosch, — la *Forêt libre* aujourd'hui violée et saccagée, — une formidable rangée de canons lourds aboie, rugit, gronde. Des tonnes de fer et de cuivre sont déversées sur notre front, où les soldats, accroupis dans la tranchée, ragent de ne pouvoir riposter, et rient, sous cette averse surhumaine, de vivre encore. Mais le remblai fait de billes de bois, de rails, de gazons et de cendres coagulées, résiste comme un rempart. Devant lui, derrière lui la terre bouleversée jaillit vers le ciel en mottes et en miettes, comme si le sol, secoué par une force trépidante, s'ouvrait à chaque instant en nouveaux cratères. Le champ de bataille est un vaste désert dont la terre tremble et se soulève. Pas un groupe humain, pas une ombre qui se meuve. Seuls, le long du canal de Furnes, quelques ouvriers, accompagnés d'un officier d'état-major, se glissent entre les obus vers les écluses de Nieuport.

Le jour où fut forcée la boucle de Tervaete, le commandant Nuytens a songé tout de suite au moyen suprême de salut : l'inondation. Défense classique dans nos pays de plaines basses et d'eaux lentes. Et sans tarder, il s'est mis au travail. En effet, si l'idée est simple, la réalisation n'en est pas facile. Il ne faut pas, sous prétexte de noyer l'armée allemande, noyer en même temps nos derniers cantons, Furnes et le pays des Moères. Il ne faut pas déchaîner un élément dont on ne serait plus le maître. D'autre part, notre système d'écoulement des eaux est si délicat, si compliqué, si parfait et si fragile qu'il ne faut pas témérairement y toucher. Pour parer au premier danger, il s'agit de boucher tous les caniveaux et toutes les brèches du remblai du chemin de fer, afin qu'il devienne, comme l'Yser lui-même, qui coule, en son cours inférieur, au-dessus des prairies dans de hautes berges de terre, une digue imperméable et solide. Pour éviter le second péril, il faut immédiatement réaliser ce prodige : changer le régime des canaux. Tous en effet convergent vers le Beverdyck situé dans la zone qu'il faut isoler et noyer, et, si on ne leur assure pas un débouché nouveau, ils vont insensiblement gonfler et inonder nos cantonnemens, nos lieux de repos, nos derniers villages. En trois jours, sans que l'ennemi ait pu le soupçonner, les travaux ont été faits, les dispositions

prises. Kogge, le vieux garde-wateringue, a donné les plus précieux conseils: grâce à lui, tout s'est fait sans encombre, chacun a bien manœuvré. Le 28 octobre dans l'après-midi, en quelques tours de levier, les vannes sont ouvertes. La mer va devenir notre alliée.

Ce n'est pas en effet l'Yser qui déborde; ce sont les bassins maritimes du vieux Nieuport qu'on va vider à marée haute sur la plaine et qu'insensiblement de petites vagues molles, avec une insinuante et terrible douceur vont amener dans l'espace que nous avons délimité. Précaution peut-être inutile, si notre victoire est prochaine ; protection nécessaire, aide désespérée, si la bataille doit durer plusieurs jours encore. L'armée est au bout de ses forces et de ses ressources. Seul l'enthousiasme des hommes les tient encore, mais il est si haut, si exaspéré, si peu alimenté de réalités exaltantes qu'il peut, tout d'un coup, casser. Les chefs le savent. Ils regardent avec angoisse l'eau qui approche, sûrement, — mais si lentement!

L'Allemand la voit aussi venir. Elle n'a encore franchi dans la première journée qu'une centaine de mètres que déjà il s'en affole. Vaincre! Vaincre tout de suite! avant que cette aide effroyable et silencieuse ne nous arrive. Il a d'autres raisons encore pour frapper le grand coup. L'offensive du général d'Urbal ne cesse de progresser au Sud-Est de Dixmude. Bientôt il menacera le flanc de l'agresseur, si celui-ci n'en finit pas vite. Et puis, l'Empereur est là!

Il est arrivé le 28, théâtral dans sa fausse simplicité, impératif, le front chargé comme s'il portait avec lui le secret de Dieu. Il a donné l'ordre d'ouvrir sous ses yeux la route de Calais, la route de Londres! Il faut en finir avec l'armée belge, avec la Belgique. Il faut déborder, en un formidable élan, la mince barrière de nos poitrines. Il faut terminer immédiatement cette bataille de l'Yser, — cette bataille à cinq contre un, au cours de laquelle la plus forte armée du monde a pris douze jours pour avancer, en moyenne, d'un kilomètre. Le 29 à l'aurore, avec la diane des canons, les clairons, les trompettes et les fifres déchirent l'air à l'horizon.

C'est la même tactique que les jours précédens : attaques locales sur les points jugés faibles, puis attaque générale destinée à emporter tout. La 1re division reçoit le premier choc entre les gares de Boitshoucke et de Pervyse; le 4e de ligne

repousse en une sanglante mêlée un furieux assaut d'infanterie. Celui-ci se renouvelle au milieu du jour, appuyé cette fois d'une attaque parallèle sur nos positions d'extrême droite. Au centre, il faut aux 3e et 4e de ligne trois heures d'un combat sans nom pour rejeter la terrible ruée, qui sans cesse se renouvelle, s'intensifie, pour se briser enfin. A droite, le 151e d'infanterie français, aidé d'une partie de la 2e division belge, se couvre de gloire et reste maître du terrain. Le soir, l'ordre du jour impérial est lu aux armées allemandes : le choc général va se produire d'Arras à la mer. Le canon ne se taira pas avant la victoire ou la défaite... L'inondation, qui, déjà, atteint presque la route de Saint-Georges à Ramscapelle, inquiète de plus en plus l'état-major allemand, dont les ordres se font fébriles et se multiplient.

Le jour n'est pas encore levé que l'infanterie ennemie apparaît. Elle se multiplie, se tasse, se serre. Sur des lieues et des lieues, elle s'avance, se couche, se relève, déferle enfin. Belges et Français, de leurs tranchées, ou sautant hors de leurs tranchées, tirent, tirent sans repos. Ils ne cèdent pas. Un craquement pourtant se produit. Devant Oudstuyvekenskerke, les Allemands arrivent au chemin de fer, ils s'acharnent, ils montent, ils vont passer. Une énergique secousse les renverse, une dure poursuite leur fait quelques centaines de prisonniers. Sur le front du 10e de ligne, les Prussiens, qui se sont tenus silencieux dans les fossés, — où déjà un peu d'eau saumâtre s'avance, — surgissent soudain dans un moment d'accalmie. Terrifiés et décimés, ils regagnent bientôt leur abri. A Ramscapelle, où la menace de l'eau est visible, pressante, sans rémission, la conscience du danger décuple la force des assaillans. Ils se précipitent, hurlans, avec des grenades à la main. Les soldats des 5e et 6e de ligne, au milieu des cris et des râles, résistent de leur mieux. Mais, à la faveur de la mêlée, des mitrailleuses ont pu arriver sur le talus même qui les protège, et prennent d'enfilade leurs couloirs. Des hommes tombent par dizaines. Les autres, dans un mouvement subit, évacuent leurs abris, ouvrant une brèche dans nos défenses. Des bataillons allemands, follement lancés, passent au-dessus du talus et entrent dans Ramscapelle !

Leur orgueil est sans mesure. Au delà du remblai qu'ils viennent de dépasser, il n'y a plus jusqu'à Dunkerque qu'une

plaine vide, sans obstacles sérieux, sans lignes préparées. Furnes, que cachait jusqu'ici la muraille de gazons, apparaît dans sa miraculeuse beauté comme une ville de la Terre Promise, légère et fine, presque divine, si claire qu'elle fait presque partie de l'air et de la lumière, si proche qu'il semble que, pour l'atteindre, il suffise de tendre les bras. Une avance d'un kilomètre d'ailleurs sur le chemin de Furnes, c'est Nieuport cerné, notre défense prise à revers, notre armée coupée, fuyante ou prisonnière, l'Yser définitivement conquis, Dixmude surprise, la bataille gagnée tout d'un coup. Et qu'importe l'eau qui monte, si, par cette écluse soudain percée à la pointe des baïonnettes, l'armée allemande tout entière se répand au galop dans la plaine convoitée, comme un flot qu'on n'arrêtera plus!... Voilà les compagnies, et puis les compagnies qui s'engagent vers l'église et les champs, avec des cris de victoire.

Mais les nôtres se sont ressaisis. L'ennemi n'a pas encore rempli tout le village de ses masses déferlantes qu'ils le cernent déjà. Et, par tous les chemins accourent les quelques renforts qu'on a pu alerter. C'est le 16e bataillon de chasseurs français, c'est un bataillon du 14e de ligne, un autre du 7e, ce sont deux bataillons de tirailleurs algériens. Et des zouaves, de beaux zouaves à la peau tannée, aux jarrets solides, au redoutable mordant. Un premier assaut qu'ils tentent tout de suite sur Ramscapelle échoue, sans diminuer leur ardeur. Un autre s'organise méthodiquement, et, dans l'après-midi, concentrique, il se déclenche. Du Nord, parallèlement à nos tranchées, avancent les débris du 6e de ligne; du Sud, les soldats des 5e, 7e et 14e. De l'Ouest enfin, débouchant de la ferme Noordveld, petits, penchés, têtus, nerveux, les zouaves, les tirailleurs et les chasseurs.

Pour recevoir leur choc pressé, le village s'est déjà fermé comme un bastion, hérissé de fusils, de mitrailleuses, de casques à pointe. Ils ne s'arrêtent point : ils ont juré de passer, ils passeront! A quatre heures, ils ont déjà conquis, en de furieux corps à corps, une vingtaine de maisons à l'Ouest du bourg. Au milieu de la nuit, ils atteignent le cœur du village. Au matin, les Allemands, lâchant pied, perdent la longue rue qui de l'église va tout droit vers la gare. Les Français les poursuivent, le fer dans les reins. Le 31, à neuf heures, enfin, le 14e de ligne réoccupait les tranchées du chemin de fer, encombrées de morts : devant la poussée victorieuse des Franco-

Belges, la 5e division allemande, celle qui avait cru tenir la victoire, cédait sur toute sa longueur, avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Les autres reculèrent comme elle. Si les Allemands avaient tenu un quart d'heure de plus, peut-être passaient-ils partout... Une fusillade les poursuivit, qui se propagea comme un éclat de joie farouche. Certaines de nos batteries, pour saluer leur départ, tirèrent sur leurs derrières leur dernier obus...

Cependant l'inondation montait, plus invincible encore et implacable dans sa toute-puissante lenteur. Elle s'étendait, en immense nappe doucement mouvante, de Nieuport à Saint-Georges, de Saint-Georges à Ramscapelle. Elle gagnait Pervyse. Elle venait sans bruit, remplissait les canaux bientôt débordés, nivelait les fossés, les chemins, les trous d'obus. Elle glissait, s'insinuait, s'infiltrait. Elle était la conquérante silencieuse et d'abord presque invisible. L'eau sourdait du sol pénétré ; de mystérieux caniveaux la dirigeaient par-dessous les routes et les digues. Elle entourait des îlots de terre, d'où des groupes surpris fuyaient, mouillés jusqu'aux genoux. Elle clapotait au long de la tranchée, patiente et narquoise. Elle venait de l'horizon, elle gagnait les horizons. Elle semblait monter du fond de la terre et du bout du monde. Elle était notre amie, notre protectrice, notre muette tranquillité. Elle ne nous donnait pas la victoire : elle assurait la permanence de notre victoire.

Par les chemins surélevés qui, dans ces pays humides, dominent toujours les prairies ; par ces chemins qui semblaient, au milieu des eaux, de mystérieuses jetées rectilignes, les Allemands en désordre regagnaient la rive gauche de l'Yser. Ils n'avaient eu le temps de relever ni leurs blessés, ni leurs morts ; ils abandonnaient des fusils, des batteries, des mitrailleuses, du matériel que l'eau recouvrait dédaigneusement, haussant à mesure son baiser lent et froid des lèvres des cadavres à la gueule des canons. Eau glacée, où le sang se dissolvait dans la boue, et qui accrochait aux troncs d'arbres, doucement étreints, de longs filets rouges et noirs ; eau muette, qui étendait sur les champs de carnage l'immobile majesté du silence ; eau saumâtre, grossie par les hautes marées, et unissant ainsi, contre les envahisseurs du sol sacré, tous les élémens et toutes les forces, l'onde et le feu, — la terre et la mer !

Le soir du 31 octobre, les ennemis ne tenaient plus sur notre rive que Saint-Georges, la ferme de Groote Hemme, en

face du pont de Schoorbakke, les fermes Den Toren et van de Woude et les carcasses cylindriques des thanks à pétrole. Ils avaient évacué tour à tour Stuyvekenskerke, Oudstuyvekenskerke et Vicogne. Dixmude restait au pouvoir des fusiliers marins et des Sénégalais; les ponts de Nieuport, clef de l'inondation, n'étaient plus menacés. Le Kaiser, dépité, avait quitté la Flandre maritime et était allé devant Ypres, — y porter sa chance!

Sur quarante-huit mille hommes qu'elle avait pu, dans un va-tout héroïque, opposer à l'envahisseur, l'armée belge en avait perdu, — tués, blessés, perdus, prisonniers, malades, — dix-huit mille. Certains de ses régimens étaient presque anéantis. Un nombre immense d'officiers étaient hors de combat. Mais la route de Dunkerque était fermée. Mais un coin de la Belgique était inviolé. Et la victoire belge, pour ne pas bondir en avant, pour être une victoire sur place, n'en était pas moins une victoire.

Le 1er novembre, en gagnant à l'arrière leur cantonnement de Loo, quelques régimens passèrent, sur la route de Caeskerke à Oudecapelle, devant la vieille chapelle votive de *Troost en Nood*, — Consolation dans le besoin, — dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, et respectée jusqu'alors par les obus. Ils remarquèrent pour la première fois un ancien bas-relief de pierre bleue, encadré dans l'humble fronton. Il représentait un bandit aux formes colossales, dont la Vierge retenait impérieusement le bras, au moment où il allait, par derrière, poignarder un jeune chevalier au repos.

PIERRE NOTHOMB.

L'HISTORIEN

DE

"L'EMPIRE LIBÉRAL"

Le dix-septième et dernier volume de *l'Empire libéral* paraît posthumément, et paraît dans des conjonctures qui rendent plus pathétique, terrible même, la lecture de cette grande œuvre. Avec quelle angoisse nous parcourons, guidés par le ministre de Napoléon III, la route ancienne de nos malheurs : âpre route, bordée de tombeaux et au bout de laquelle on aperçoit la fosse entr'ouverte où peu s'en est fallu que la France ne fût couchée! Route bordée aussi d'avertissemens et, si l'on peut ainsi parler, d'allusions à l'avenir. D'étape en étape, nous découvrons, entre les deux époques, des analogies dont nous frissonnons et, grâce à Dieu, des différences qui nous imposent un bel espoir. Vieille d'un demi-siècle bientôt, l'histoire que nous lisons, nulle prescription certes ne l'avait close : un prodigieux regain de vie la tire du passé. Je ne crois pas qu'il y a quinze mois nous fussions prêts à examiner les actes du second Empire avec une tranquille sérénité; mais aujourd'hui l'honnête impartialité nous demande un immense effort. Et pourtant, si les fautes qui ont été commises, — fautes de toute sorte et si nombreuses qu'elles forment une longue chaîne de méticuleuse fatalité, — ne manquent pas d'exciter, en même temps que notre chagrin, notre rancune; et si la malchance continue qui fut le surcroît des fautes nous abreuve d'une amertume insupportable; et si nous en venons (pourquoi le

dissimuler?) jusqu'à la haine de ces jours funestes et horriblement féconds, n'est-il pas vrai que nous voici, par l'influence des jours nouveaux, en disposition de ne pas méconnaître les bonnes volontés qui n'ont pas eu leur récompense, l'intelligence qui a fait de son mieux, le dévouement, l'abnégation, l'héroïsme et tout ce que la défaite a gaspillé de noble et de beau?... « Il n'y avait plus rien... » balbutiait Bazaine, au Conseil de guerre; « il y avait la France! » répliqua le duc d'Aumale. La pensée de la perpétuité française nous détourne de maudire une seule année française. Elle ne nous incline pas à la mansuétude ou à la futile indulgence, mais à la simple équité : or, c'est tout ce qu'a réclamé, pour lui et pour son temps, l'auteur de *l'Empire libéral.*

N'allons pas par quatre chemins : la présente guerre dépend de l'autre guerre; elle en est la suite et (veuillons-le!) la fin. Quiconque souffre de la présente guerre — et qui n'en souffre pas jusqu'au tréfonds de son être? — déteste les lointains commencemens de la calamité. Alors, nous raisonnons vite; nous cherchons la cause, nous la tenons dans notre main : nous hasardons le rêve de l'écraser, pour supprimer l'effet. Hélas! la cause était elle-même un effet; et il faudrait, de proche en proche, fouiller jusqu'aux origines qui nous échappent pour y saisir le germe : le premier germe? non. A lire certains polémistes, on dirait que la querelle de la France et des Allemagnes date de Napoléon III et précisément du ministère Ollivier. Cette querelle emplit tous nos siècles et la tâche de notre pays consiste, dans l'histoire, à contenir, et à réprimer ou à vaincre, la Germanie. Mais, quoi! nous l'avions vaincue, réprimée et contenue sans faiblesse jusqu'à l'autre guerre. Soudain, notre résistance fléchit. La Germanie est la plus forte; elle s'épanche par delà ses digues, qu'elle a rompues. Qui n'a pas su veiller sur les digues? qui est le coupable? La colère publique prononça la déchéance de l'Empire; et elle se déchaîna contre le ministre de l'Empereur, Émile Ollivier, lui quasi seul entre tous, lui comme s'il avait été le seul, le maître absolu; lui beaucoup plus que le ministre des Affaires étrangères, lui beaucoup plus que le ministre de la Guerre et les généraux, lui beaucoup plus que tout le Corps législatif, lui beaucoup plus que toute la nation, tandis que la responsabilité authentique est autrement vaste et que l'erreur a été universelle.

Émile Ollivier se défend. Et les coïncidences font que les derniers mots de son plaidoyer tombent au milieu des plus chaudes alarmes, lui mort et la tribulation recommencée. Il avait attendu vingt ans, après la guerre, pour entamer le dur débat; le verdict, c'est en pleine guerre que sa péroraison le sollicite. Eh bien! disons-le, sous réserve d'un autre examen : sur divers points, — et j'en veux signaler trois, — les événemens actuels ont apporté des clartés imprévues et favorables à la défense de l'Empire libéral ou d'Émile Ollivier.

Le principal grief qu'on ait contre l'Empire libéral et contre Émile Ollivier, le voici : le gouvernement ne pouvait-il pas, ne devait-il pas, au mois de juillet 1870, éviter la guerre? — Il le devait, puisque la guerre a été cette catastrophe que nous réparons, après un demi-siècle, au prix de toute une jeunesse admirable et sacrifiée. — Il ne savait pas?... — Il devait savoir! et, dans l'incertitude, éviter l'aventure où la France risquait sa vie. — Le pouvait-il?... A cette question : qui a voulu la guerre? l'auteur de *l'Empire libéral* a constamment répondu : Bismarck. La falsification de la dépêche d'Ems indique la volonté nette de ce fourbe. Cependant, c'est la France qui a déclaré la guerre, au mois de juillet 1870 : l'intrigue allemande avait ainsi machiné l'affaire, on ne l'ignore pas. A présent, ne le voyons-nous pas avec plus d'évidence, mieux informés, à notre dam, une deuxième fois, de la fourberie allemande? Si l'on soupçonne le régime impérial d'avoir agréé, pour des raisons dynastiques, l'idée d'une guerre, un pareil soupçon ne s'adresse point à la République : celle-ci, à coup sûr, ne désirait pas la guerre; et elle ne l'a pas éludée. La criminelle préméditation de nos ennemis est manifeste dans le Livre jaune. Les stratagèmes de la diplomatie allemande sont de la même sorte l'été de 1870 et l'été de 1914; Bismarck est plus fort que Bethmann-Hollweg, il n'est pas moins sournois et ne traite pas plus honnêtement les chiffons de papier; l'imbroglio du Hohenzollern qui prétend à la couronne d'Espagne vaut la machination des représailles contre les meurtriers de Serajevo; et le roi Guillaume, qui se fait scrupule de gêner par ses remontrances le père Antoine, a le digne héritier de ses feintises en la personne de Guillaume II, qui ne se permet point d'apaiser François-Joseph. L'Allemagne, une fois comme l'autre, a fomenté la guerre et a multiplié les subtils mensonges pour attribuer à la

France le tort de la perfidie et l'imprudence de l'agression. Prenons garde : et, en condamnant tout d'une pièce le ministère que l'Allemagne avait dupé, ne soyons pas dupes de l'effronterie allemande, célèbre désormais.

Deuxièmement, on ne cesse de dire que la politique française a, durant tout l'Empire, favorisé l'ambition germanique et, par le principe des nationalités, aidé à la constitution de l'Empire allemand. Peut-être. En conséquence, on a dénoncé comme la source de tous les maux ce principe des nationalités, si généreux et fol jusqu'à la niaiserie. L'on oppose à de si périlleuses chimères l'excellent positivisme de la diplomatie antérieure, laquelle entretenait le désordre dans les Allemagnes et, par ce moyen, sauvait la France et l'Europe. Il est certain que les hommes les plus distingués et les plus influens du second Empire ont eu, pour la Germanie, trop de bontés. D'ailleurs, ils continuaient une tradition qui remonte à nos philosophes et à leur idole, le roi Frédéric II. Dès sa jeunesse, Émile Ollivier, de même que ses amis, ne consent plus à regarder l'Allemagne comme un antre d'où sortent des reîtres « dépassant, selon notre du Bellay, tous les autres en barbarie, » ou, selon Machiavel, « d'énormes bêtes féroces n'ayant d'humain que la voix et le visage. » Il songe à Luther, à Frédéric, à Leibnitz, à Kant et à Gœthe. Beethoven est le consolateur de ses mélancolies adolescentes; il étudie le droit dans Savigny, la dialectique dans Hegel; il prend Niebuhr, Gervinus et Ranke pour d'intègres historiens; le dimanche, à la table d'Arago, les merveilleux propos de Humboldt le ravissent. Dès lors, il déclare odieuse une politique française qui entrave l'essor du génie allemand. Plus tard, à la tribune de la Chambre, il admonestera vivement ceux qui, négligeant l'affranchissement de tous les peuples, ne craignent pas de placer l'intérêt de la France dans « une grandeur égoïste : » il préconise « la grandeur de tous et la justice éternelle. » — « Soyons Français! » réplique Thiers. Ollivier se réclame de la Révolution, des idées largement humaines qu'elle a répandues par le monde, et affirme sa poétique passion « d'identifier les droits et la grandeur de la France avec les droits et la grandeur du genre humain. » Thiers, obstinément, proteste et revendique pour la France la permission de refuser le suicide. Il a raison : la politique de précaution qu'il recommande, c'est la constante politique de la

monarchie française, à laquelle la France a dû sa suprématie et sa sûreté. Foin du principe des nationalités qui sacrifie à l'orgueil et à la voracité de ses rivaux le plus beau royaume sous le ciel!... Et cependant, nous sommes revenus au principe des nationalités : c'est en vertu de ce principe qu'aujourd'hui l'Europe se soulève; et c'est pour la défense de ce principe que les nations lancent leurs armées; c'est en fonction de ce principe que la carte d'Europe se refait. Cette fois, aux dépens de l'Allemagne, châtiée d'offenser, quoi? le principe des nationalités. Thiers avait raison, oui; d'autre part, le principe des nationalités est valable. En définitive, nous n'avons que lui, pour associer à notre cause les peuples que dégoûte et inquiète la monstrueuse avidité de l'Allemagne. Et le principe des nationalités organise l'Europe souverainement, dès le jour qu'il exclut de ses bienfaits la « race de proie » qui l'a transgressé. Mais, il y a cinquante ans, savait-on, — même si Thiers le devinait, — savait-on que, sous ses dehors honorables, sous son déguisement de philosophie et de littérature, l'Allemagne fût toujours l'abominable Germanie et méritât cette exclusion? Somme toute, elle ne s'était pas encore mise au ban de l'Europe civilisée; aujourd'hui c'est le principe même des nationalités qui la condamne.

Enfin, si nous étudions la guerre franco-allemande, et non plus ses préambules, nous acquérons la certitude, et torturante, des bêtises (à quoi bon chercher un autre mot?) qui l'ont fait tourner au désastre. Même après les mauvaises journées d'août, même après les défaites et les victoires abandonnées, tout n'était pas perdu, si, au lieu d'aller au secours perdu de Bazaine, les armées de Châlons se repliaient sur Paris et, au mois de septembre 1870, tentaient la manœuvre qui glorifie le mois de septembre 1914. Tel fut l'avis des plus sages et, parmi eux, l'avis du prince Napoléon. L'avis contraire l'emporta et nous mena jusqu'à Sedan. Le ministère libéral n'existait plus. Émile Ollivier n'eut point à formuler de conseil. Mais tout son récit des opérations militaires tend à cette conclusion. Et il l'avait si bien adoptée qu'on peut dire qu'il a prédit notre victoire de la Marne. Le 17 novembre 1883, il écrivait au directeur du *Figaro* : « Non, mon cher monsieur Magnard, à aucun moment de ma vie je n'ai dit : *Finis Franciæ*... Voilà dix ans que j'étudie les détails techniques de la guerre de 1870. Eh

bien! je l'affirme et je le démontrerai : pour perdre l'armée du Rhin, la plus héroïque, la plus disciplinée que nous ayons eue depuis celle du camp de Boulogne, il a fallu un tel entassement de fautes grossières que, le voulût-on, il est impossible de les recommencer deux fois... Soyons imperturbablement pacifiques; mais ne devenons ni couards ni désespérés. Iéna a effacé Rosbach. *Il y a un petit village de Champagne qui donnera son nom à la victoire par laquelle Sedan sera effacé.* » Ne doit-on faire honneur de cette prophétie lumineuse à l'homme qu'on a tant, et souvent avec une rudesse injuste, accusé de n'avoir rien prévu dans le pressant mystère des lendemains?...

Après avoir raconté la séance du 9 août 1870, où fut renversé son ministère, Émile Ollivier note : « Ainsi finit ma vie parlementaire, à l'âge de quarante-cinq ans. Je ne suis jamais remonté à cette tribune... » à cette tribune où il avait eu les plus glorieux et attrayans succès. La phrase n'est ni solennelle ni habilement arrangée ; elle marque, d'une façon rapide et presque évasive, son regret sur lequel sans doute il ne lui plaisait pas de s'étendre davantage et que les méchans trouveraient à dénigrer : le tourmentant regret d'une activité ardente, l'horreur du loisir qu'il ne voulait pas et, pour un tel orateur, l'ennui du silence. Dans les dernières années de sa vie, son éloquence lui restait, son geste élégant, sa voix qui était douce et forte, unie et variée, sa manière qui avait un charme persuasif et un prestige de singulière autorité. Il possédait encore son art, son entrain, cette fougue ingénieuse qui jadis lui avait valu des triomphes, le goût d'argumenter vite, de débrouiller en peu de mots la question, d'y saisir les thèmes lyriques et de s'évader avec eux très haut, comme d'un coup d'aile. Vous étiez son visiteur ; et il faisait de vous son auditoire : il vous enchantait de ses suprêmes discours, inutiles et beaux.

Se taire! quand on a compté sur les sortilèges de la parole, quand on a connu ses délices!... Il les avait connus et il s'en souvenait avec une espèce de nostalgie douloureuse et exquise... En 1869, lors des élections, il donne, au théâtre du Châtelet, une conférence politique. Il arrive et se heurte à une foule surexcitée de partisans qui l'acclament, et d'ennemis qui le huent, le conspuent, l'insultent et hurlent assez pour qu'il ne puisse placer une syllabe. « Je m'avance sur le bord de la scène et,

d'un air souriant, comme si je m'adressais à des amis éprouvés, je dis... » Il leur débite une anecdote et, notamment, de Jupiter qui, un jour, rencontre un paysan... « C'est donc nous qui sommes Jupiter? » lance, du fond de la salle, un adversaire, mais flatté. « Alors, déployant dans toute son étendue et sa force ma voix, que jusque-là j'avais contenue, je m'écriai : Oui, c'est vous qui êtes Jupiter!... » Le vacarme diminue, et cesse; les gens écoutent : et ils entendent des vérités opportunes, avec docilité. L'orateur les a séduits; il les tient et il ne les lâche plus; voire, il les malmène : en tout cas, il les mène à sa guise, ou peu s'en faut. Puis, ayant fait acte de maîtrise : « Je touchais, dit-il, à ce moment si enivrant où l'orateur remue à son gré son auditoire et l'assujettit à ses sentimens... » Quelques protestations; elles ne gênent pas l'orateur : elles l'exaltent. Ces protestations, qu'est-ce? les sursauts de la bête qu'on tue; et, la bête qu'on tue, l'opinion d'autrui. L'on redouble de zèle... « J'approchais du terme et je pus prodiguer mes forces... » Le discours domine de mieux en mieux la multitude et la dompte. Soudain, le commissaire de police déclare : « Il est onze heures; mes ordres sont formels; il faut que je fasse fermer la salle. » Le commissaire est un spécialiste, et qui a su préserver son sang-froid des périls de l'enthousiasme. La séance fut levée. « Cette interruption idiote ou perfide m'arrêta juste au moment où j'allais porter les derniers coups... » Émile Ollivier déteste l'avanie que lui infligea le règlement des réunions électorales, vers la fin de l'Empire autoritaire. Que sera-ce, quand la catastrophe où sombre l'Empire libéral et d'où émerge la République le privera définitivement des voluptés de l'éloquence!... J'insiste un peu : c'est que, lisez l'histoire de l'Empire, autoritaire et libéral, vous serez étonné, ravi, scandalisé, que sais-je? de toute l'éloquence qui s'y dépensa. Thiers, Jules Favre, Rouher, et le jeune Gambetta qui prélude, et bien d'autres parmi lesquels Émile Ollivier, s'il a des émules, est au premier rang. Que de discours; les modèles dans tous les genres, et de tous les tempéramens, et de toutes les occasions; quels artistes, et avec une sincérité parfaite, avec du talent, du génie! A-t-on jamais plus étroitement confondu l'éloquence et la politique? Splendide confusion; mais dangereuse : nous l'ignorons de moins en moins et regrettons parfois le temps où la politique n'était que la pratique assez modeste des affaires de l'État.

Emile Ollivier dut se claquemurer dans le silence : imaginez Lamartine à qui l'on a ôté sa lyre, ou Liszt à qui l'on a coupé les mains. Ne plus parler, ne plus agir, — et c'est tout un, — précisément à l'heure où il semblait que toute l'énergie française fût requise ! Et le plus grand orateur pouvait se croire le sauveur. Le 9 août, sur le soir, Émile Ollivier se rend aux Tuileries, où il prendra congé de la Régente. L'Impératrice le reçut un peu froidement, ne le consulta guère. Il se leva ; l'Impératrice ne parut pas désirer de le retenir. Et lui, en partant, se rappelait une autre soirée, dans ce même salon des Tuileries. Tout à coup, la fenêtre s'étant ouverte, poussée par le vent de l'hiver, l'Impératrice avait essayé de la fermer. « Mais la tempête était trop forte, et je dus venir à son aide... » Ce 9 août, « la tempête était encore là, mais l'Impératrice se croyait de force à l'affronter sans mon aide. » Ce qu'il dit de l'Impératrice, Émile Ollivier l'eût dit de la France. Ses détracteurs n'ont qu'à sourire ; et des critiques plus mesurés constatent qu'on s'est passé de lui. Mais lui n'a jamais pu s'accoutumer à l'idée que la France n'eût pas besoin de son aide : c'est qu'il avait, au bout du compte, la passion de la servir.

Tragique destinée ! L'impopularité d'Émile Ollivier se manifesta dès nos premiers revers et lui dura jusqu'à sa mort : n'est-elle pas attachée encore à sa poignante renommée ? Ce fut, cette impopularité, un phénomène de qualité, en quelque sorte, légendaire. Il devint, dans l'esprit de ses contemporains, un personnage d'épopée malheureuse ; et, comme le poème attribue au neveu de Charlemagne tous les plus hardis exploits du règne, on lui attribua toute la défaite. Non qu'il y eût à son égard une malveillance préméditée : le hasard s'en mêla et, parmi d'autres, le choisit en particulier. Peut-être, au début, divers amis de la veille, amis de son pouvoir et qui cessaient de le jalouser, le désignèrent-ils et adroitement lui accordèrent-ils une prépondérance qu'ils lui avaient disputée : ils le montrèrent du doigt et, alertes, se blottirent derrière lui, jusqu'à l'instant de triompher ailleurs et sans lui. Mais, plus tard, dégagée de ses primes contingences, les colères que le nom d'Émile Ollivier suscitait prirent un autre caractère et (disons-le sans nul embarras) magnifique : puisqu'il était, aventureusement, l'emblème de la défaite, on ne lui pardonnait pas ; bref, on n'acceptait pas

la défaite. Ce n'est pas un médiocre sentiment qui perpétra cette implacable représaille. L'impopularité d'Émile Ollivier eut quelque chose de hasardeux et de sacré.

Elle lui a été un affreux supplice, et qu'il a enduré avec plus de fierté morale que de patience naturelle. Car il n'était pas, de nature, l'homme d'une tragique destinée. Vif, gai, merveilleusement doué pour la lutte, épris de ses idées, et de leur succès comme du sien, virtuose applaudi des grands jours parlementaires, content de réussites telles que le paradoxe de transformer en un régime de liberté l'Empire autoritaire et d'être, sans mortel accident de doctrines, le ministre de Napoléon III et l'un des rares républicains qu'on ait connus, il avait accompli des prouesses avec facilité. Sensible à toutes innovations et trouvailles de l'esprit, dans sa jeunesse; admirateur de Proudhon, socialiste, comme beaucoup de napoléoniens qui se cherchent; Provençal, et que la Provence fêtait de cette double aubade : « Vive Émile Ollivier! vive la République! » une sagesse attentive le prit de bonne heure et le conduisit par les meilleurs chemins. Sans heurt et sans secousse, il était allé à l'Empire : ou plutôt, il amena l'Empire à lui. Il avait l'intelligence agile et prime-sautière. En outre, il savait travailler, lire, méditer, et il portait allégrement l'érudition d'un grand lettré. Les arts le divertissaient et il employait la philosophie à l'ornement de ses convictions spiritualistes. Homme d'État, il eut des plaisirs de poète. Puis, il fut, dans son pays, comme un exilé.

Plus que le silence, lui coûta le motif du silence : l'hostilité qui ne désarmait pas, qu'il n'acceptait pas, contre laquelle il se débat dans les dix-sept volumes de son histoire. Il n'avait point une âme résignée. Au surplus, comment aurait-il consenti à passer pour l'homme qui a perdu la France? Il se révolte : et sa révolte commande le respect. D'ailleurs, dans son premier volume, à la date du 22 mars 1894, et quand depuis plus de vingt ans il subit son martyre, il se défend de discuter avec la calomnie : « Je ne viens pas présenter à l'histoire le plaidoyer personnel que je n'ai pas cru devoir à ceux au milieu desquels j'ai vécu. » Il sait que, si nos généraux avaient été vainqueurs, en 1870, la victoire ne serait pas la sienne : et pourtant il ferait figure de grand homme. Nos généraux n'ont pas été vainqueurs; il n'est pour rien dans leur déconvenue : on le honnit. *Ex eventu famam :* le succès! Partout et à toutes

les époques, ce fut ainsi. « Je n'ai pas la prétention d'échapper au sort commun et je ne m'élève pas contre la sentence. Un souci d'honneur eût seul pu me déterminer à des justifications personnelles : mais mon honneur n'est ni maintenant ni plus tard à la merci de qui que ce soit ; dès que je l'estime sauf, toute autre approbation m'est inutile. » L'orgueil blessé refuse l'offense et ne réussit point à cacher sa colère. Que veut-il donc ? « A la veille de disparaître de ce monde, je veux donner une dernière preuve de dévouement à la patrie bien-aimée à laquelle j'ai consacré toutes mes pensées. Je veux la laver devant la postérité d'avoir déchaîné parmi les hommes la misère, la défiance, la haine, la barbarie. Je veux démontrer qu'en 1870 elle n'a pas été plus agressive qu'elle ne l'avait été en 1792 et en 1806 ; qu'alors comme autrefois elle a défendu son indépendance, non attenté à celle d'autrui... » Ce n'est donc pas lui que l'auteur de *l'Empire libéral* entend justifier : c'est la France... Substitution de personne! dira-t-on; mais il s'agit de vous et justifiez-vous!... Émile Ollivier, s'il dédaigne l'accusation, n'accepte pas le procès. Tout de même, les dix-sept volumes de *l'Empire libéral* sont bel et bien sa réplique devant l'avenir. *L'Empire libéral* est son apologie. La vérité, c'est qu'il n'a pas répondu aux outrages par un pamphlet. S'il n'eût souhaité que de confondre ses accusateurs et d'en appeler contre eux au public, il fallait un petit volume où fussent alignées les critiques et, mieux, les réfutations : chicane contre chicane, et l'on se hâte d'avoir eu le dernier mot. Émile Ollivier ne se vante pas, quand il affirme son mépris de tels procédés; sa méthode a une autre allure, quand il s'avise d'opposer à une polémique tatillonne l'ample et hautaine histoire. Il substitue à sa cause la cause de la France? On a beau jeu (et facile) à le taquiner là-dessus et à lui lancer des apophtegmes de modestie : malgré qu'on en ait, le ministère Ollivier représentait la France. Mais la France a payé les fautes du ministère Ollivier?... C'est ici qu'à mon sincère avis l'auteur de *l'Empire libéral* a raison, pleinement, contre ses adversaires, Oui, le ministère Ollivier, s'il n'a pas voulu la guerre, ne l'a point évitée : l'eût-il évitée, s'il avait su ne pas la vouloir avec plus de résolution, plus de netteté ? ce n'est pas évident; c'est possible. Et admettons-le : constatons, d'autre part, que, si la France n'a pas voulu la guerre, elle ne l'a point redoutée ; certains soirs, ne l'a-t-elle pas réclamée? Quoi qu'il

en soit des imprudences que le ministère a commises, la France ne l'a-t-elle pas invité à des imprudences, par sa vivacité, par sa fine susceptibilité d'héroïsme. Il fallait résister à la France : et, gouverner, ce n'est pas suivre la fantaisie universelle. En 1792, puisque Émile Ollivier compare ces deux déclarations de guerre, celle de 1792 et celle de 1870, la monarchie presque moribonde met tout ce qui lui reste de force et tout son dernier zèle à détourner de la guerre la révolution déchaînée ; jusqu'au 20 avril, avec un acharnement méritoire, elle achève de se compromettre en conjurant les furieux de ne point s'aventurer contre l'Autriche. La monarchie faisait strictement son devoir et, à la veille de mourir, essayait de gouverner. Toujours est-il que l'injustice principale consiste à imputer au seul ministère libéral et, nommément, à son chef, une aberration (si c'en est une) qui a été celle de tout le monde. Émile Ollivier, sans doute, ne consent pas à reconnaître qu'il se soit trompé, fût-ce avec tout le monde. Du moins couvre-t-il sa politique de ce nom, « la politique que le peuple élaborait depuis 1815. » Il lui importait de montrer que si, après la défaite, tout le monde le délaissa, — et, plusieurs, vilainement, — avant la guerre et dans l'espérance de la victoire, tout le monde l'accompagnait. Il lui importait de montrer que la déclaration de guerre n'avait pas été, de sa part, un caprice de légèreté. Les origines de la guerre, c'est, plutôt que sous le ministère libéral, dans la fatale année 1866 qu'on les démêlera, et plus anciennement. Telles sont les raisons légitimes qu'a eues Émile Ollivier de ne pas écrire un pamphlet, mais une histoire, et de placer dans l'histoire la courte anecdote de son ministère, et de joindre sa cause individuelle à un procès formidable, celui de toute une époque française.

Il lui fallut conséquemment remonter, dans la série des événemens, jusqu'au début du siècle. Son premier chapitre est le portrait de Talleyrand. Le premier livre de *l'Empire libéral*, qui occupe tout le premier tome, traite « des idées et des sentimens de la France de 1815 à 1848. » Le tome II nous mène au coup d'État : le tome II achevé, il y a encore toute la durée de l'Empire autoritaire à exposer avant que nous n'arrivions au point vif du démêlé; difficultés intérieures, conflit du pouvoir énergique et des velléités révolutionnaires, diverses tentatives de gouvernement fort et manigances de l'opposition ; difficultés

extérieures et les audaces de la générosité internationale, audaces qui n'ont pas tout leur effet, de la gloire et des faiblesses, des théories et qui ne donnent pas tout leur résultat, la question de Pologne, la Crimée, l'Italie, le Mexique, et puis Sadowa. Au tome XIII, le guet-apens des Hohenzollern se dessine. A la fin de ce tome, un « petit nuage » se montre, un petit nuage précurseur de la tempête. Quelques jours plus tard, le ciel sera en feu. Or, quand il publiait les premières pages de *l'Empire libéral*, Émile Ollivier touchait à sa soixante-dixième année. Depuis la guerre, il différait le moment de sa suprême réclamation, laissant aux esprits de ses compatriotes le loisir de s'apaiser et, qui sait? prenant son temps pour s'assurer de son calme. Après ce long effort de stoïcisme et de secret, d'opiniâtre et de torturante mémoire, durement confinée, l'historien de son pays et de lui-même, qui s'était mis à à la besogne sans précipitation, travailla sans hâte. Si, comme il faut le croire, l'impatience de brûler les étapes le tourmenta, il ne céda point à la tentation de se dépêcher et garda son allure. Tandis qu'il composait, avec un soin qui domptait sa fièvre, ses treize premiers tomes, ajournant l'autre, le principal et décisif, résolu à le bien appuyer sur de solides fondemens, les années passaient, le siècle changeait, le vieillard se demandait s'il vivrait assez pour achever son œuvre, pour la conduire au terme en vue duquel il l'avait entreprise... « Je supplie Sa Majesté la Mort de m'en accorder le temps; je la suivrai ensuite docilement, sans plainte... » Il eut confiance en Dieu, et en lui-même; il ne dérangea point les lignes de son plan, n'économisa ni les matériaux ni la peine, bâtit sans relâche, n'écouta rien, n'écouta point les avertissemens de sa fatigue, devint aveugle et dicta ce qu'il ne pouvait plus écrire. Quand il imprima son quatorzième tome, *La Guerre*, il avait quatre-vingt-quatre ans. Son corps fléchissait; sa pensée, non.

Je l'ai vu à plusieurs reprises, cette année 1909, où il avait couronné du drapeau qui flotte sur la plus haute pierre l'édifice de sa justification. J'ai passé des heures près de lui, dans sa retraite de La Moutte, non loin de Saint-Tropez, au bord de la Méditerranée. Il était content et inquiet; il calculait que, pour les trois volumes qui le délivreraient de toute sa tâche, Sa Majesté la Vie avait encore à lui faire cadeau de quelques années : à défaut de quoi, l'essentiel était dit. Au bout de son

jardin, près des vagues, devant l'horizon de la mer latine, il avait désigné la place de sa sépulture. Il savait où reposerait sa dépouille mortelle ; et, quant à sa mémoire, s'il ne terminait pas le monument complet de son *Empire libéral*, il se persuadait de la croire en sûreté dans ses quatorze volumes, le quatorzième étant la clé de voûte qu'il jugeait robuste et indestructible. Et il vous interrogeait : « Vous avez vu ? vous avez lu ? C'est concluant ?... » Oui, sur beaucoup de points, il avait apporté une lumière d'évidence, écarté des nuées épaisses de mensonge, posé de claires vérités... « N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?... » murmurait-il avec une âpre satisfaction. Sur d'autres points, je ne crois pas que ses argumens soient indiscutables. En particulier, l'indulgence qu'il a pour le ministre des Affaires étrangères contraste avec la sévérité qu'il a pour l'ambassadeur. Somme toute, Benedetti exécuta rigoureusement les ordres qu'il recevait du ministre... « Ce n'est pas là tout le rôle d'un ambassadeur : un commissionnaire y suffirait !... » Sans doute : l'ambassadeur, mieux informé que son gouvernement des conditions dans lesquelles il peut agir, doit avertir son gouvernement, signaler les rebuffades qu'on risque et, si l'on s'aventure, mettre le holà. Et Benedetti n'y a point manqué. L'insistance qu'il a eue auprès du roi Guillaume et qui aboutit à ce que l'audience ne lui fût pas accordée, — de là cette dépêche d'Ems, que dénatura Bismarck ; de là le « soufflet de Bismarck ; » et de là, finalement, la guerre, — cette insistance, dont il avait indiqué le péril, le duc de Gramont la lui commandait. Les dépêches de Benedetti attestent sa précaution. Peut-être un diplomate de génie eût-il tout sauvé : je n'en sais rien. Mais, avouons-le, si Benedetti fut un diplomate et sans reproche et sans génie, ne le distinguons pas de ses entours et craignons de l'inculper seul. Ce n'est pas lui, c'est la politique étrangère de la France qui, — incontestablement honnête, réfléchie, et non pas folle comme on l'a prétendu, — pécha par défaut de génie. Nous n'avons pas eu, dans cette crise, un Richelieu et son Père Joseph ; et nous n'avons pas eu, en adresse, en volonté forte, non plus qu'en perfidie, un égal de Bismarck : on ne le sait que trop. Je me rappelle que, ce même jour où les pressantes questions d'Émile Ollivier m'engageaient à ne pas dissimuler mon sentiment, il me montra son livre de chevet, disait-il, un Machiavel, lu et relu,

annoté de sa main : j'admirais sa bonne foi, sa franche humeur, et songeais qu'il n'était pas du tout machiavélique... Mes objections, qu'il accueillait avec bonne grâce, l'importunaient cependant ; et il se débattait. Sur la dépêche de Gramont, cette dépêche du 12 juillet, tardivement adressée à Benedetti sans l'agrément du Conseil, contraire aux décisions des ministres et qui, au dernier instant, fit tout le mal, je le pressai à mon tour et, à brûle-pourpoint, lui demandai pourquoi il n'avait pas là-dessus, dès le 13 au matin, donné sa démission. C'est la dépêche de Gramont, trop exigeante, qui incita Benedetti à froisser le roi Guillaume. Émile Ollivier n'y était pour rien ; la faute appartenait au ministre des Affaires étrangères, ou à l'Empereur : pourquoi l'avait-il endossée ?... Il se leva et, du même ton que s'il eût été à la tribune de la Chambre, il me dit : « La dépêche de Gramont partie, c'était la guerre à coup sûr. Si Gramont ne s'en aperçut pas, je le compris. Eh bien ! est-ce que j'allais, à la veille de la guerre et en pleine tourmente, déserter la France, qui comptait sur moi, et abandonner l'Empereur, qui était mon ami ? » Et il s'étendit, avec une superbe éloquence, sur la « lâcheté » qu'on lui offrait rétrospectivement. « Donner ma démission, reprit-il, je le pouvais : on ne m'avait pas consulté ; j'étais libre. En négligeant mon avis à la minute la plus grave, on me rendait ma liberté. Oui, je pouvais donner ma démission : mais je ne le devais pas. Si vous voulez savoir pourquoi je ne le devais pas, examinez où était mon avantage. La guerre éclatait sans moi ; elle éclatait malgré moi, condamnée par moi, condamnée du geste le plus insolent. Après le désastre, je profitais de ma circonspection, comme Thiers a profité de la sienne. Le discours de Thiers est du 15 ; j'aurais donné ma démission le 13, et ainsi je le devançais. Après la guerre, j'étais l'homme le plus populaire de France ; on m'acclamait. Ce n'est pas Thiers qui devenait président de la République : c'est moi ! » Il s'exaltait : « Au lieu qu'on m'a mis au pilori ! » Et il concluait : « Donc, j'ai agi contre mon intérêt. J'ai fait mon devoir ; et j'ai bien fait ! » Sa voix avait un accent de certitude passionnée. Les hypothèses qu'il soulevait, qu'il agitait avec véhémence, bouleversaient la réalité, créaient une autre réalité qu'il animait de sa ferveur et qu'il détruisait : sur les décombres du rêve auquel, une seconde, il accordait sa complaisance, il établissait la

suprématie de son abnégation. Moi, j'entendais l'écho des orages qui, depuis quarante ans, grondaient dans sa mélancolie. Il se tut; et je ne savais plus s'il avait tort ou s'il avait raison, parmi tant d'émoi, dans une telle évocation des possibilités qu'on suscite et du fait qui ne bouge pas.

L'Empire libéral est une œuvre de souffrance et, par instans, de désespoir. Mais la souffrance ne crie pas merci; au désespoir succèdent les prompts sursauts d'une ardeur farouche. Émile Ollivier s'adresse au lecteur : il s'adresse à un adversaire. Son lecteur n'est-il pas un adversaire, et non pas un ennemi particulier, mais l'un des innombrables ennemis que lui vaut sa légende? Cette légende, il ne cesse pas de la sentir autour de lui, — « la légende du mensonge avec laquelle je suis aux prises, » — et qu'il attaque d'un côté, qui revient de l'autre, qu'il tue et qui renaît, qui ne le lâche point, si tenace qu'il doute parfois de s'en débarrasser, et qu'il ne lâche point, lui non plus. Il discute les textes et le commentaire. Il voudrait discuter aussi les bruits qui courent; il s'efforce de les saisir et ne peut tous les attraper. Que faire?... « J'ai donc été plus d'une fois, avoue-t-il, tenté de m'arrêter. Je me suis souvent demandé si je ne ferais pas mieux de briser ma plume et de me livrer dans ma solitude aux graves méditations qui conviennent à mon âge. Cependant, une force invincible me contraint à continuer... » Pourquoi? et que se promet-il?... La gloire de son nom?... « Je me suis toute ma vie beaucoup préoccupé du devoir et fort peu de ce qu'on appelle la gloire; je m'en soucierai encore moins dans quelques jours, lorsque je reposerai entre quatre planches couvertes de terre, et encore beaucoup moins si, comme je l'espère, ce qu'il y a de meilleur en moi revit ailleurs. » Alors, pourquoi continue-t-il d'écrire? « J'écris par dilettantisme! » Il écrit pour « le plaisir délicieux de rendre témoignage à la vérité. » Par dilettantisme? Il y a là du défi. Non, Émile Ollivier n'écrit pas par dilettantisme : il écrit par esprit de bataille. Son *Empire libéral* n'est pas une histoire offerte à la paisible lecture des badauds et des amateurs; elle n'est pas contée, mais, pour ainsi parler, ripostée. Les critiques la jugeront, plus tard, en tant qu'histoire, quand un autre Boislisle aura eu le prodigieux talent de l'annoter comme le Saint-Simon.

Quorum pars magna fui... En deux mots, l'historien de *l'Empire libéral* est-il impartial ?... Si l'on demandait : — L'historien de *l'Empire libéral* est-il sincère ? — Assurément, oui : toute son œuvre a le persuasif entrain de la sincérité. Est-il véridique ? Il a prononcé la rude condamnation de l'histoire astucieuse et frelatée ; il a dénoncé comme un crime « la prostitution de l'histoire. » Est-il impartial ? Évidemment, non. Et il s'est expliqué là-dessus avec franchise. « Peut-on, dit-il, être impartial en racontant les événemens auxquels on a participé ? » Au surplus, qu'entendez-vous par cette impartialité ? Si vous exigez qu'on n'ait et qu'on n'exprime aucune opinion sur les événemens et les hommes, « je me déclare incapable d'être impartial, et je doute qu'il y ait beaucoup d'historiens, écrivant même sur les faits auxquels ils sont restés étrangers, qui puissent s'astreindre à cette neutralité sceptique... » Un chartiste qui étudie le règne de Merowig (ou Mérovée) pratique, sans se faire violence, les vertus de l'impartialité complète, ou indifférence morne, pourvu qu'il ait le moins du monde l'esprit dispos et le tempérament flegmatique : encore fera-t-il bien, cette année, d'interrompre ses travaux, s'il est au point de raconter la bataille des Champs catalauniques, où furent repoussées les hordes d'Attila. Mais Émile Ollivier racontait l'Empire libéral, le dialogue de son gouvernement avec Bismarck, l'invasion, la défaite ! En outre, il n'avait pas la mansuétude et la froideur méticuleuse d'un chartiste : je l'ai vu en colère contre Louis le Hutin. Comment son histoire de l'Empire ne serait-elle pas toute frémissante de ses souvenirs, de ses amitiés, de ses enthousiasmes, de ses chagrins, de ses rancunes et de son patriotisme blessé ? Car il pense à lui ; et il se défend. Mais il pense, avec une infinie douleur, à la France meurtrie, au sol souillé, dévasté, à l'Alsace perdue, à la Lorraine perdue, à la gloire perdue. Il vient de peindre la bataille de Gravelotte, si sanglante ; et il a indiqué nos pertes, soldats et officiers, par milliers et par centaines : « En dictant ces chiffres, je n'en puis plus, tout pleure en moi ! » Or, sa légende lui impute la responsabilité première du sang versé dans les combats que sa politique n'a pas su prévenir. On l'accuse d'avoir entrevu ces malheurs et d'en avoir accepté l'éventualité facilement, d'un cœur léger. Ce mot qu'il a dit, à la tribune de la Chambre, le 15 juillet 1870, quand la guerre était, sinon déclarée, inévi-

table; ce mot qu'il a lancé, avec plus de verve que de justesse exacte, pour affirmer sa confiance dans le bon droit du pays et dans l'excellence de l'armée; ce mot lui reste, comme un affront : ce mot qu'on détourne de sa claire signification, par malveillance et en signe de haine. Est-ce qu'une minute avant la phrase du « cœur léger, » il n'avait pas prononcé cette phrase, qu'on affecta d'oublier, la phrase de « l'âme désolée, » importante aussi? Le « cœur léger, » ne l'a-t-il point expliqué sans retard, et dès que se fut manifesté le faux étonnement de l'auditoire? Enfin, si l'on fait semblant de l'ignorer, lui le sait qu'il a le cœur lourd et atrocement lourd d'un fardeau de tristesse!... Le verset du psaume, traduit par Dante, lui conviendrait, non la trompeuse devise du « cœur léger : » « *Attendete et guardete s'egli e dolor alcun' si come il mio grave.* » On ne l'a pas compris? C'est qu'on tient à ne pas le comprendre. Et on l'outrage : il ne reçoit pas l'outrage d'un cœur soumis; et il n'écrira pas l'histoire d'un cœur tranquille. Mais, l'impartialité, ne la confondez pas avec l'indifférence. L'impartialité, la seule qui soit le devoir de l'historien, l'oblige « à ne pas travestir les opinions et les actes, à rapporter les opinions qu'on ne partage pas, les actes qu'on réprouve, avec un tel scrupule d'exactitude que ceux-là mêmes qui en sont les auteurs n'aient rien à y reprendre et à y ajouter. » Émile Ollivier cite comme un exemple et un modèle d'impartialité le cardinal Bellarmin, théologien de l'ordre des Jésuites : « On le mit à l'index parce que son exposition sincère des erreurs condamnées inspirait à plus d'un l'envie de les adopter. » L'auteur de *l'Empire libéral* n'est point allé jusqu'à un tel excès : les actes qu'il réprouve et les opinions qu'il ne partage pas, il n'engage pas son lecteur à les louer ou à les excuser.

Il faut, dit-il encore, que l'historien donne à son lecteur le moyen de juger les jugemens qu'il lui présente et de les reviser. Pour cela, qu'on n'hésite pas à publier les documens, les pièces du procès. Émile Ollivier suit son précepte : ses volumes sont riches de documens et de pièces; il avoue même qu'il a souvent sacrifié l'agrément littéraire de ses narrations à l'intègre souci de publier « les textes » authentiques. Cependant, l'histoire et la publication des textes sont deux choses. L'histoire est une opinion. Tout publier? elle choisit. Tout dire? elle n'en finirait pas. L'historien, loyal et patient,

s'informe ; et il n'omet rien de ce qui peut l'avertir. Ensuite, avec bonne foi, il n'a plus qu'à livrer au public ses conclusions et ses preuves.

Émile Ollivier n'a rien ménagé pour se procurer les bons matériaux de son ouvrage. Pendant plusieurs années, il a lu, compulsé, copié, aux Archives des Affaires étrangères, les dépêches et les divers papiers de l'Empire ; il a examiné les actes officiels de tous les pays, recueils diplomatiques, débats des assemblées ; il a interrogé ceux des « acteurs du drame » qui survivaient et qui voulaient bien lui communiquer leurs carnets et leurs notes ; et il avait, lui aussi, ses notes et ses carnets, son journal quotidien, destiné à lui seul et où, dès l'Empire, il consignait le détail de ses journées. Surtout, il avait à sa disposition ses souvenirs, et d'une acuité singulière. Son journal quotidien, le journal d'autrui, les actes officiels, les archives, lui permettaient de contrôler ses souvenirs ; mais aussi l'interprétation des documens lui était fournie par ses souvenirs ou, disons plus simplement, par son souvenir général de la vérité dont il possédait l'intangible certitude. Son histoire, sans cesse complétée, alimentée de nouvelles acquisitions, dépend moins du travail qu'il accomplit pour en élaborer les volumes que de son ancien contact avec les événemens et les hommes. Il a été, il continue d'être l'un des « acteurs du drame ; » il ne s'est pas détaché du drame dont il se fait l'historien. Son œuvre n'en est que plus émouvante. Dira-t-on qu'elle en a moins de valeur historique ? Non : cette vue des événemens et des hommes appartient à l'histoire ; elle a eu des conséquences réelles et elle est le testament d'une pensée qui fut active et, vaille que vaille, efficace. L'on se trompe, si l'on croit que l'histoire est jamais dans un livre : il n'appartient à personne de l'accaparer tout entière ; elle est dans la réunion des livres, de même qu'il y a plus de vérité dans la somme contradictoire des systèmes que dans une philosophie, de même qu'il y a plus de réalité dans la tumultueuse quantité des hommes que dans un héros.

L'Empire libéral est, à mon avis, l'un des témoignages qui composent l'histoire du second Empire. Et quel témoignage, d'une autorité impérieuse, d'une abondance extraordinaire, d'un prix inestimable ! « On pourra, dit Émile Ollivier, en regardant à la loupe ce que j'ai écrit, y relever quelques inexac-

titudes secondaires; » et il en donne l'échantillon de telle bévue momentanée que lui-même signale dans ses errata. Ce n'est pas tout; et admettons que, dans les dix-sept volumes de *l'Empire libéral*, on relève des inexactitudes plus graves, auxquelles ne suffise point l'erratum, mais qui appellent la discussion : qu'importe? Voilà, je ne dis pas, le portrait de l'Empire, mais l'un des portraits de l'Empire, et magnifique. Ressemblant? Certes, oui; même si, consultant leur mémoire et leurs sympathies, les uns hochent la tête et insinuent que le modèle y est flatté, les autres qu'il y est calomnié. Quand nous avons sous les yeux un portrait ancien, de Holbein, je suppose, ou de La Tour, celui-ci une preste physionomie, celui-là un visage qui a duré, nous sommes sûrs que tel a été une après-midi, le sourire de Camargo et, pendant de longues années, l'air de songe timide où Anne de Clèves eut quelque beauté. Qu'en savons-nous? L'une et l'autre, la belle fille et la princesse infortunée, sur les deux images, sont vivantes. Nous en avons la vision, l'assurance qui ne trompe pas. Eh bien! le portrait de l'Empire, par Émile Ollivier, est la vie même, la vie remuante et agissante, astreinte à des lois et à des fatalités qu'elle ignore, d'où elle semble s'échapper, la vie ardente et imprudente. Le peintre n'a épargné ni les vives couleurs, ni les lignes hardies. Il a reçu l'enseignement des maîtres classiques et leur discipline se voit jusque dans ses audaces; puis il a été l'ami des romantiques, et d'un Michelet. D'ailleurs, il avait le don, l'originalité naïve, la spontanéité que l'habileté ne remplace pas; il avait sa manière, qui est une grande manière, et sa désinvolture, qui impose. Il peint large, et cependant avec précision. Ses traits sont, du premier coup, justes, ou expressifs. Ses touches ont la teinte et la lumière.

Le personnage principal de l'Empire, est-ce l'Empereur? La figure de Napoléon III apparaît, dans *l'Empire libéral*, sous un jour neuf et qui l'éclaire favorablement. Cette figure énigmatique, a-t-on pris coutume de dire; et l'on en fait, ou à peu près, un prince Hamlet qui a vieilli. C'était un homme intelligent et bon qui, sans génie, avait à porter le nom même du génie; et puis, ce fut un homme qui, avec une étonnante sensibilité de l'esprit, s'émut de toutes les chimères de son temps, lorsque le rôle qu'il assuma le chargeait de résister à toutes les chimères. Nulle idée généreuse et qui ne l'ait touché. Or,

quelle idée n'est pas séduisante? Il faut, pour qu'une idée soit laide, qu'elle se réalise. Les théories sociales le tentaient et, en quelque façon, n'a-t-il pas été socialiste? Il aimait le peuple; et il aimait l'autorité, non pour le plaisir de l'exercer, pour le bien qu'elle permet d'accomplir. Il aimait la justice, et il aimait la France : il lui a rêvé une mission d'apostolat bienfaisant parmi les nations. Il aimait la République; et il était empereur : sa dernière espérance fut de fonder, avec Émile Ollivier, la République sous la tutelle de l'Empire. Il était le neveu de Napoléon et l'enfant d'un siècle déraisonnable. Quant à passer des intentions à la pratique, il le savait; il ne manquait pas d'initiative, de courage ou d'adresse. Les difficultés ne le rebutaient pas; il avait l'art de réussir, mais non pas l'art de se contenter. Cet avilissement d'une idée qui se réalise lui tournait en déceptions toutes ses entreprises. Il avait une tristesse résignée, d'un grand charme; et il avait ces façons d'amitié, si captivantes, des êtres les meilleurs et les plus tristes. Émile Ollivier eut pour lui de la tendresse : de l'amitié, ce n'est point assez dire. Ensuite, Napoléon III se trouva dans des calamités où il mérita plus de pitié que d'objections. Les pages où Émile Ollivier le conduit, à petites étapes, de Metz condamnée à Sedan, sont un évangile de la douleur et de l'abnégation, le martyre de la crédulité agonisante.

Le personnage principal de l'Empire, ce n'est pas l'Empereur; ni le prince Napoléon, si bien pourvu de qualités brillantes, et qui était né pour le premier rang, mais qui, au second, se gaspilla; ni Rouher, qui eut tant d'influence, et le plus beau talent, souvent pernicieux. Le personnage principal de l'Empire, dans les dernières années, c'est le Parlement. Quelle place il tient! immense et telle qu'en lisant *l'Empire libéral*, nous arrivons à croire que c'est lui, anonyme et paré des noms les plus illustres, qui règne : s'il ne règne pas, il empêche qu'on règne. Émile Ollivier ne le dénigre pas. Voire, il lui accorde une espèce de prédilection que les mauvais souvenirs n'ont pas atteinte. Le Parlement a renversé le ministère libéral : avant cela, le Parlement avait accueilli les débuts de ce jeune orateur, lui avait prodigué les plus « enivrantes » minutes de sa vie éloquente; plus tard, il lui avait été sévère, mais seulement quand l'orateur en fut à préférer la lutte violente au simple succès. Sous l'Empire autoritaire, Émile Olli-

vier, qui est de l'opposition, doit tout au Parlement : la célébrité, la joie de promulguer ses croyances. Sous l'Empire libéral, ce fut la mêlée, où la voix la plus éclatante domine toutes les opinions. L'auteur de *l'Empire libéral* traite le Parlement avec gratitude. Or, le Parlement, sous l'Empire, a-t-il été digne de bien des éloges? Il a parlé; il a énormément parlé : son langage n'était pas médiocre. Les honorables traditions de l'éloquence florissaient. Les orateurs, des lettrés pour la plupart, assez bien nourris de latinité, avaient en outre des passions politiques suffisantes pour animer leur saine rhétorique. Leurs thèmes, ce furent tous les problèmes du jour, sans compter les idées éternelles. Les occasions de se montrer ne manquèrent pas, avec les élections, les réformes, et enfin la juste quantité de désordre qu'il faut pour que l'art oratoire ne languisse guère. En fait de liberté, le nécessaire; et il n'est pas établi que la tribune ait besoin de beaucoup de liberté. Assez de contrainte aussi pour qu'on dût avoir du talent, plutôt que de s'abandonner à une exubérance inattentive. Point de grossièreté, point de bassesse, ni, à proprement parler, de vilenie. De la folie, certainement, à certains jours. Et les plus fous enveloppaient de généreux principes leur impertinence. Non, le Parlement, sous l'Empire, n'est pas méprisable. Émile Ollivier s'y plaisait à bon droit.

Cependant si, comme tout *l'Empire libéral* nous y invite, nous cherchons les responsabilités de la guerre, n'examinons pas seulement les actes d'Émile Ollivier, les actes de Gramont, les actes de Benedetti. Le Parlement a ses responsabilités, et lourdes.

Lorsque l'Empereur, avec le maréchal Niel, s'applique à réorganiser et à fortifier l'armée, le Parlement l'encourage-t-il dans cette œuvre de salut? On a prêté à l'un des membres de l'opposition cette parole abominable : « Gardons-nous de fournir à l'Empereur les moyens d'une guerre heureuse! » Admettons (souhaitons même) que cette abominable parole n'ait pas été prononcée : elle résume, sous la forme la plus cynique, un sentiment auquel ne furent pas étrangers tous les ennemis du régime; ne reprochait-on pas ouvertement à l'Empereur de « militariser la jeunesse française, » quand on reprochait aussi à l'Empire d'humilier la France devant l'Europe?... Ensuite, le principal grief qu'on ait contre le gouvernement qui a

déclaré la guerre, c'est la faute qu'il a commise en harcelant de ses réclamations diplomatiques le roi Guillaume. Quoi! dit-on, Léopold de Hohenzollern renonçait à la couronne d'Espagne : le prince Antoine en donnait l'assurance; Olozaga montrait à Napoléon III, à Émile Ollivier, à Gramont, la dépêche indéniable. Il fallait s'en tenir là. Somme toute, l'ambition prussienne avait cédé; les orgueilleux Hohenzollern, bon gré mal gré, mettaient les pouces : et il fallait s'en tenir à cette précieuse victoire de notre diplomatie. C'est ce que n'a pas fait le gouvernement. Voilà le grief : il est judicieux. Mais, la précieuse victoire de notre diplomatie, comment le Parlement l'a-t-il accueillie ? Avec joie? Non. L'opposition ne désirait pas une victoire diplomatique (ou autre), pour le gouvernement de l'Empire libéral : qui en doute ferme les yeux à l'évidence. Bismarck voulait la guerre : c'est lui, la cause de la guerre. Ses traquenards, le ministère libéral ne les a point esquivés : le Parlement non plus. Le gouvernement fut mal inspiré (l'événement le prouve assez), lorsqu'il ne se contenta point des assurances que lui donnait le prince Antoine et réclama les assurances du roi Guillaume. Mais l'inspiration mauvaise ne lui vint-elle pas du Parlement? du Parlement qui, sans relâche, l'accusa de faiblesse? Bien avant le désistement du Hohenzollern, et tandis que le gouvernement affirmait sa volonté de restreindre à la question de la couronne espagnole le démêlé de notre pays et de la Prusse, l'opposition flétrissait une politique si grêle et insistait pour qu'on ne différât point de réparer le désastre de Sadowa, d'exiger l'obéissance de la Prusse au traité de Prague et la démolition des forteresses qui menaçaient notre frontière. Parmi les partisans de cette politique, non pas grêle, citons Gambetta. Le Parlement ne s'est pas contenté plus volontiers que les ministres de la réponse fournie par le prince Antoine; et la demande de garanties, source de nos malheurs, le Parlement ne l'a pas seulement approuvée : il l'a sollicitée. Il eût écrasé de son mépris et il eût chassé un ministère qui se fût déclaré satisfait sans avoir obtenu du roi Guillaume un engagement sérieux. Il ne tolérait pas que la France parût timide et qu'elle ne sût pas revendiquer avec aplomb ses droits, notifier avec résolution ses caprices. Eh bien! le patriotisme l'exaltait? Sans doute; mais alors, les fautes des ministres sont les fautes des ministres et

du Parlement conjoints. En outre, le Parlement, — disons, si l'on veut, une large partie de l'assemblée, — se fit un jeu de multiplier les difficultés auxquelles le gouvernement avait à répondre et auxquelles il devait succomber. « Les fautes que commet l'Empire, c'est la République qui en profite : » ce terrible mot de Rochefort, beaucoup de députés l'auraient adopté pour devise. Et Paul Déroulède, qui n'était certainement pas bonapartiste, a écrit : « C'est l'ineffaçable opprobre de tous les partis d'opposition au régime impérial que d'avoir continué à se laisser dominer par leurs passions personnelles, à pareille heure. L'intérêt de la patrie avait disparu pour eux, par cela seul qu'ils le sentaient mêlé aux intérêts de l'Empereur. Il y eut chez la plupart une perte absolue du sens national : croule la France, pourvu que l'Empire tombe ! » Le comte de Chambord, lui, écrivait de l'exil le 1er septembre : « Il faut oublier tout dissentiment, mettre de côté toute arrière-pensée ; nous devons au salut de notre pays toute notre énergie. La vraie mère préférait abandonner son enfant plutôt que de le voir périr. J'éprouve ce même sentiment et je dis sans cesse : Mon Dieu, sauvez la France, dussé-je mourir sans la revoir ! » Ces augustes paroles, la situation les commandait. Hélas ! d'autres sentimens troublèrent d'autres âmes, et est-il dans notre histoire politique un jour plus affreux que celui où la chute de l'Empire consola de Sedan plusieurs doctrinaires ?...

Parmi les dépêches que notre ambassadeur à Berlin reçut de son gouvernement, il y en a une, — Émile Ollivier ne la cite pas, — qui me semble très significative. Elle porte la date du 10 juillet. Gramont, depuis quelque temps, pressait Benedetti de ne point laisser le roi de Prusse nous amuser par des faux-fuyans. Benedetti répondait qu'il avait conscience de sa tâche et qu'il agirait avec fermeté, oui, mais avec calme : « Vous m'approuverez, j'espère, de ne rien brusquer... » Il savait que le roi Guillaume s'impatientait ; il recommandait la modération. Gramont, néanmoins, montrait sa hâte d'en finir : « Employez tous vos efforts pour obtenir une réponse décisive. Nous ne pouvons attendre... » Pourquoi ? « sous peine d'être devancés par la Prusse dans nos préparatifs. » Bonne raison ? Peut-être ; et pourtant la mobilisation ne se fit pas avec tant de rapidité qu'on dût, afin de gagner quelques heures, perdre tout

ménagement : on pouvait occuper à des préparatifs indispensables les heures, ou même les jours, de la précaution diplomatique. Mais, dans la soirée du 10 juillet, Gramont télégraphie à Benedetti : « Vous ne pouvez vous imaginer à quel point l'opinion est exaltée. Elle nous déborde de tous côtés, et nous comptons les heures. Il faut absolument insister pour obtenir une réponse du Roi, affirmative ou négative. Il nous la faut pour demain : après-demain serait trop tard. » Trop tard, pour l'armée? Non : trop tard, pour l'opinion publique. Benedetti avait exposé nettement les motifs de sa prudence, ou, si l'on y tient, de sa lambinerie. Les ordres de Gramont ne l'autorisaient point à continuer de même sorte. Il vit le roi Guillaume, lequel regretta de n'avoir rien à lui apprendre, ne sachant pas où était le prince Léopold, ne sachant rien. Conformément aux ordres de Gramont, Benedetti insista et dit qu'on touchait « au moment où le gouvernement de l'Empereur ne pourrait plus ajourner les explications qu'il devait aux Chambres et au pays : » de quoi, certes, le roi Guillaume se moquait un peu. Benedetti insista encore : on accusait, en France, le gouvernement de se laisser berner; le silence auquel s'obstinait la cour de Berlin, comme aussi le pouvoir madrilène, l'opinion publique, en France, y voyait la preuve « d'une entente concertée contre nos intérêts. » Donc, le gouvernement de l'Empereur avait besoin d'une réponse catégorique et sans délais. La suite, personne ne l'ignore. Et il est patent que, si Gramont pousse Benedetti à faire vite, la politique intérieure l'y engage : il s'agit de ne point offenser, par des atermoiemens, le pays et les Chambres; en d'autres termes, l'opinion publique.

Si l'on prétend juger avec exactitude les préliminaires de nos désastres, il importe qu'on remarque ceci : la guerre de 1870 est, chez nous, la première (depuis les guerres de la révolution; mais, les guerres de la révolution, leurs circonstances les séparent de toutes les autres), la première à la déclaration de laquelle ait collaboré d'une façon déterminante cette puissance nouvelle, l'opinion publique. Là-dessus, les discussions iront leur train naturel. On félicitera l'ancien régime, qui gouverna et sut garder à l'écart des égaremens populaires la diplomatie et ses conséquences. On observera que, dans notre histoire, les meilleures initiatives, en telle matière, sont dues à des ministres qui n'avaient pas à consulter l'opinion publique;

et l'intervention de l'opinion publique, en telle matière, aboutit à de fâcheux résultats. On répliquera que l'ancien régime, tout seul et sans l'opinion publique, s'est trompé quelquefois. Principalement, on remarquera que l'ancien régime, impeccable ou non, n'a point supprimé l'opinion publique : il l'a si peu supprimée qu'il a succombé aux coups de cette puissance nouvelle, ou qui se manifestait nouvellement, et qui désormais prendra une extension redoutable. Toujours est-il que l'opinion publique a, elle aussi, elle autant que le ministère Ollivier, sa responsabilité dans les préludes de la détestable guerre. L'injustice, et messéante, consiste à ne s'en prendre qu'à Émile Ollivier, Benedetti ou Gramont. L'injustice consisterait surtout à oublier que la guerre est l'œuvre tortueuse et acharnée de Bismarck.

Seulement, il est vrai que le rôle du ministère était de maîtriser l'opinion publique : il eût gouverné, au sens précis du mot, s'il avait eu soin d'être assez fort pour que l'opinion publique ne lui fût pas menaçante et pour qu'il pût traiter les affaires du pays sans l'agrément furtif de l'opinion publique et, au besoin, contre elle. Or, Émile Ollivier, libéral et, je le disais, républicain, se fiait à l'opinion publique et ne se croyait pas en droit de la malmener. Quand il appartenait à l'opposition, ne proclamait-il pas la nécessité d'ôter à « la volonté solitaire et omnipotente de l'Empereur » la conduite de la diplomatie? Et l'un des vœux de son Empire libéral, ce fut d'assurer « au pays, » plus de contrôle sur la politique étrangère. Tout s'enchaîne : et Gramont, qui houspille Benedetti, cède à la considération parlementaire ; il est fidèle aux principes de l'Empire libéral.

Et puis, pour maîtriser l'opinion publique, il aurait fallu opposer à ses velléités étourdies une volonté fixe. Ne dénigrons pas la diplomatie du second Empire : « Elle a été beaucoup plus attentive, beaucoup plus avisée et beaucoup plus clairvoyante qu'on ne le croit à l'ordinaire... » Qui lui rend cet hommage? La Commission chargée en 1907 de publier les documens relatifs à l'histoire politique et diplomatique de la guerre, et composée de MM. Joseph Reinach, Aulard, Émile Bourgeois. Mais lisons le récit d'Émile Ollivier : nous sommes frappés de voir que, quant à la guerre, il n'y avait point, dans le gouvernement, de volonté fixe. L'Empereur était indécis; Gramont, suivant qu'il venait de causer avec tel ou tel, changeait, — non de préférence, — d'indécision. Personne n'a voulu la guerre : et

c'est Bismarck qui l'a voulue; mais, au gouvernement de l'Empereur, personne n'a exactement voulu qu'il n'y eût point de guerre et n'a soumis toute la politique à cette volonté.

De tous les hommes qui furent au pouvoir en 1870, celui qui a le moins voulu la guerre, c'est celui-là même à qui on l'impute généralement, l'auteur de *l'Empire libéral*. « Le gouvernement désire la paix, s'écriait-il, le 6 juillet, à la tribune de la Chambre. Il la désire avec passion... » Et la gauche proteste... « mais avec honneur! » Applaudissemens de toutes parts. Le désistement du prince Léopold combla de joie, le 10 juillet, Émile Ollivier qui, sans retard, annonça la paix et, dans les couloirs de la Chambre, sema cette bonne nouvelle. La demande de garanties n'émane pas de ses conseils. Il est partisan de la paix, « avec honneur, » jusqu'au « soufflet de Bismarck. » Dès lors, il n'hésite pas : c'est la guerre. A-t-il raison? La France avait reçu, de Bismarck, un soufflet!... Si l'on objecte à Émile Ollivier que c'était là trop de susceptibilité, la réponse lui est facile : la France a le droit d'être susceptible. Sans doute! et l'on se sent, je l'avoue, en position gênante pour n'être pas de cet avis : Bismarck avait provoqué la France. Et, la France n'eût-elle pas relevé le défi, Bismarck n'était pas au bout de ses manigances. Pourtant, on ne se délivre pas de cette idée que la terrible guerre a été résolue, un peu, comme un duel. Au bout du compte, avant de lancer le cartel où était risquée la France, où étaient aventurés les siècles de la France, il valait d'y regarder à deux fois.

La suprême réplique d'Émile Ollivier, la voici : nous étions prêts; la guerre devait réussir. Avec quelle ardeur combative et quelle superbe véhémence, avec quel angoisse, dans ses derniers volumes, il s'acharne à démontrer ces deux thèses! Nous étions prêts : l'étions-nous? et tout s'est passé comme si nous ne l'étions pas! Émile Ollivier cite des chiffres, discute les allégations des adversaires de la France et des adversaires de l'Empire; il accumule les argumens et les preuves. Combien de fusils, de canons, de souliers, de capotes, dolmans et tuniques, de sacs, de tentes, de couvertures? Combien de cartouches, d'obus? Tant. Et en fallait-il davantage? A Gravelotte, les Prussiens ont perdu 19 260 hommes, 899 officiers : « Notre belle armée! s'écriait le Prussien Kreischmann; encore beaucoup de victoires comme celle-là, elle n'existera plus! » Tous ces

Prussiens tués, cela suppose des munitions : nous étions prêts! Alors, la guerre devait réussir? Elle le devait!... Ah! démontrez qu'elle a réussi! Émile Ollivier le sent bien que, faute de cette impossible conclusion, toute sa dialectique chancelle. Mais que faire? Il ne lâche point sa dialectique et, si j'ose dire, il s'y accroche avec un admirable désespoir. Ses récits de batailles, Sarrebruck, Forbach, Borny, Rezonville, Gravelotte, Saint-Privat, sont des chefs-d'œuvre de clarté. Il nous dit : — c'est ici, tout juste à ce point, qu'on s'est trompé; — nous le voyons. Des chefs-d'œuvre d'émotion. Il nous indique : — c'est ici que nous tenions la victoire; — et la victoire a filé ailleurs. L'impression qu'il nous laisse et veut nous laisser, un mot la résume : fatalité. Plus il s'efforce de démêler, à la rigueur, les élémens de ces combats, mieux nous apercevons qu'un hasard perpétuel y détraque toutes probabilités. Un hasard qui a cette particularité singulière de ne point s'éparpiller : tous ses coups frappent uniformément nos armes. Un hasard qui a de la suite dans les idées, c'est ce qu'on nomme fatalité. Pourquoi, le 17 août, n'avons-nous pas saisi la victoire? Nous l'avions sous la main; nous l'avions entre les doigts, et il n'y avait plus qu'à fermer les doigts sur elle. Émile Ollivier tâche d'expliquer Bazaine; il n'y parvient pas : et Bazaine est incompréhensible. Bazaine appartient à la fatalité. Le 4 août, l'Empereur écrivait à son ministre : « Nous avons tout intérêt à traîner la guerre en longueur... » Il fallait se hâter, profiter de notre avance, frapper le premier coup : « nous étions perdus, » a dit Bismarck. Plus tard, quand l'armée de Mac Mahon, se repliant sur Paris, pouvait tout réparer : « C'est une honte de ne pas aller au secours de Bazaine! » s'écriait Jules Favre. Tout le monde s'est trompé : la victoire aussi.

La somme des malheurs accable les initiatives et, en quelque mesure, les fautes. En présence de telles catastrophes, on se prend à redouter les occultes manigances du Destin. L'on se signe et l'on s'éloigne; ou bien, comme les anciens, on ferme une clôture sacrée autour de ce lieu où est tombée la foudre.

Le dernier volume d'Émile Ollivier porte ce sous-titre : « La fin. » La fin provisoire! La véritable fin s'appellera bientôt la Revanche.

André Beaunier.

UN GLORIEUX CENTENAIRE

MARIGNAN

Il n'est sans doute guère d'écolier chez nous qui, récapitulant les grands événemens de notre histoire, n'ait observé, au moins comme moyen mnémotechnique, leur singulière fréquence au début, au milieu et vers la fin des grands siècles, et notamment vers leur quinzième, leur cinquantième et leur quatre-vingt-dixième année. Serait-ce que, par quelque rythme mal connu et pourtant logique, les événemens tendent à se grouper d'eux-mêmes suivant une certaine périodicité, concordant avec la durée moyenne d'une génération d'hommes? Il y a là des problèmes qui dépassent peut-être notre compétence. Bornons-nous donc à constater ici que les années 1914-1915 ont marqué dans l'histoire politique de la France, et notamment de son rôle dans l'équilibre général de l'Europe, toute une série de centenaires, diversement heureux, mais également importans.

Qui ne sait que, dès 814, la mort de Charlemagne, en laissant aux mains d'un prince incapable l'empire d'Occident, à la fois germanique et latin, reconstruit par son génie, avait été le point de départ de ce morcellement indéfini de l'Europe, qui devait, onze siècles durant, armer les unes contre les autres les civilisations rivales, respectivement nées de cette double inspiration? Quatre cents ans plus tard, les divers élémens constitutifs des nations européennes ont, en s'agglomérant çà et là, sous la forme féodale, retrouvé assez d'idéal commun et de

cohésion politique pour que leur conflit prélude à ceux dont saigne l'Europe d'aujourd'hui : à Bouvines, en 1214, la France, levée en masse, a vaincu et rejeté une bonne fois l'invasion germanique, et pourtant la Belgique opulente du comte de Flandre et l'Angleterre, où déjà s'élaborait la Grande Charte, s'étaient alliées à nos ennemis. La grande puissance capétienne est dès lors à l'abri, tant du côté de l'Allemagne, déçue par ses empereurs et livrée aux féodaux, que de l'Angleterre, dont les rois sont aux prises avec le parlementarisme naissant : paix féconde, où naquirent nos cathédrales, et où la splendeur de la civilisation française déborde sur le monde européen tout entier, semant jusqu'aux îles et aux montagnes de Syrie des monumens et des peuples chrétiens qui subsistent encore. Et cette époque glorieuse dura juste un siècle : 1314, en effet, marque à la fois, avec la chute des Templiers, la fin de l'âge héroïque inspiré par le grand souffle des Croisades et, avec la mort de Philippe le Bel, la véritable fin des grands Capétiens de la branche aînée, dont ses médiocres fils ne sauront perpétuer la lignée magnifique. Les deux siècles qui suivent sont remplis, sous les premiers Valois, par les douloureuses luttes intérieures où, sous les coups de l'invasion anglaise, se martèlera l'unité nationale, et c'est dans l'excès même des nouvelles dissensions féodales que fermenteront les germes d'où sortira l'État moderne. Azincourt en 1415 est le point le plus bas de cette courbe descendante, et vraiment, au lendemain de cette victoire anglaise, avec la révolte et la terreur dans Paris, la misère dans les campagnes, la querelle sanglante des seigneurs, la folie du roi et l'inconduite d'une reine allemande, pactisant avec l'ennemi, on pouvait se demander si ce n'en était pas fait de la France et si notre malheureux pays, entre l'anarchie et l'invasion, saurait éviter l'effritement et la déchéance et préserver sa nationalité.

On sait quelle merveilleuse œuvre de refonte de l'énergie nationale fut la tâche du siècle suivant et comment l'âme populaire, miraculeusement symbolisée par la virginale et sublime figure de Jeanne d'Arc, imposa aux gouvernans corrompus et blasés, aux généraux formalistes, au roi Charles VII lui-même, hésitant et timide, sa foi volontaire et tenace, qui put, dans l'union sacrée de cette époque, enfanter de nouveaux miracles. Les Anglais, aujourd'hui nos amis, ne voudront pas sans doute,

dans quelques semaines, fêter avec éclat le cinquième centenaire d'Azincourt, si douloureux à nos armes. Cette date doit néanmoins nous encourager à la confiance dans les destinées supérieures de la France ; car c'est au lendemain d'Azincourt, dans la plus effroyable sans doute de toutes les crises traversées par notre pays, qu'en une seule génération d'hommes il a su reconquérir son indépendance et sa gloire et, en moins d'un siècle, redevenir comme après Bouvines l'élément capital de la grande politique européenne. D'Azincourt, 24 octobre 1415, à Marignan, 13 septembre 1515, l'évolution est complète. La France, libérée de l'étranger, puis des dynasties seigneuriales, enrichie par la paix, stimulée par la Renaissance, unie et forte entre les mains d'un roi jeune, ambitieux et fier, est prête à toutes les expansions. Elle a fait à l'étranger ses premières armes dans ces campagnes d'Italie, où Charles VIII et Louis XII se sont lancés par survivance de traditions féodales ; elle doit maintenant liquider au plus vite et au mieux ce passé chevaleresque pour être prête aux grandes luttes d'idées et de puissance dont le XVIe siècle sera fait. Son entrée sur cette scène nouvelle est bien cette « bataille de géans, » toute frémissante d'héroïsme et dont certaines suites auront une portée si lointaine. La campagne de Marignan affrontait dans la vallée du Pô les troupes du Pape, de l'Empereur, de la France, de l'Espagne, de Venise, et la seule armée vraiment nationale qu'il y eût alors, celle des Suisses. Les Suisses vaincus, pour la première fois depuis des siècles, l'Empereur décontenancé, l'Espagnol tenu à la réserve, Venise délivrée de ses craintes, le Pape réduit à traiter : telle fut la solution que les armes françaises donnèrent à la crise, tirant de cette affaire italienne des conséquences séculaires pour la France, pour la Papauté, pour l'Europe même. Et c'est à ce triple titre qu'il convient à l'heure présente de n'en pas laisser passer sans le saluer le quatrième centenaire, si riche de souvenirs et d'espoirs.

Quand, au printemps de l'année 1515, le successeur du vieux roi Louis XII, le brillant duc d'Angoulême, devenu François Ier, s'était mis à préparer avec soin l'expédition militaire qu'il se proposait de mener en Italie, un pareil projet ne pouvait passer à aucun titre pour une innovation du nouveau règne. Depuis plus de vingt ans, l'Italie, anarchique et somp-

tueuse, était le domaine d'élection où les rois de France venaient déployer leur force militaire et leur faiblesse diplomatique, où nos gentilshommes allaient chercher des passes d'armes et des richesses et d'où notre civilisation recevait à la fois des idées renouvelées de l'antique, des formules d'art encore inconnues, des raffinemens de vie et des élémens de corruption. En avance de plusieurs siècles sur l'évolution morale, politique et technique du reste de l'Europe, l'Italie est alors par divers côtés comparable à la Grèce des beaux jours de l'hellénisme. Comme celle-ci, elle n'a d'unité que dans un commun idéal de beauté partout éparse et de vie intellectuelle intense; même effritement politique de cités jalouses, où la vie publique, dans des communautés trop restreintes pour leur richesse, aboutit au scepticisme politique et à l'oblitération du sens national; et, comme la Grèce de jadis devait périr politiquement sous les coups des grands voisins qu'elle méprisait comme barbares, mais qu'elle devait civiliser, de même l'Italie, devenue par la déchéance de ses mœurs la proie et le champ clos des peuples de l'Europe, fécondait des civilisations nouvelles en mettant en contact leurs jeunes énergies et ses trésors accumulés. La France de Charles VII et de Louis XII, encore brutale et fruste au sortir de la guerre de Cent Ans, avait connu, dans ce pays merveilleux, des ivresses de rêve. Mais déjà une génération nouvelle s'y élevait qui avait au donjon des ancêtres percé des fenêtres italiennes, appris, outre les jeux des armes, les joutes plus déliées de l'esprit et, trop intelligente pour ne pas sentir ce qui lui manque, trop fière pour consentir à rester inférieure, s'appliquera méthodiquement à comprendre ce qu'elle admire en Italie, pour l'imiter, ou mieux se l'assimiler.

Cette assimilation, cette adaptation consciente des qualités d'autrui à sa vie nationale ont été de tout temps une des forces maîtresses de la France, de celles qui, aux heures les plus critiques d'infériorité momentanée, lui ont assuré le plus de ressort et les plus vastes espoirs. N'avait-on pas vu la Gaule, abattue par l'admirable organisation romaine, adopter cette organisation, même au point de devenir le modèle des provinces de l'Empire? Et, plus récemment, n'est-ce pas aux Anglais leurs vainqueurs que les Français avaient emprunté, en les perfectionnant, les armes et les méthodes, dont ils n'avaient que trop senti l'efficacité? L'artillerie anglaise avait, à Crécy, soulevé

l'indignation générale, comme contraire au droit des gens, puisqu'elle effrayait les chevaux et ne permettait plus aux preux de combattre de près à armes égales. Un siècle plus tard, l'artillerie française des frères Bureau était la première du monde, écrasant à Castillon les prouesses du vieux Talbot, le dernier des paladins anglais. Et les leçons reçues des artificiers italiens, experts en procédés de toutes sortes pour l'attaque et la défense des places, allaient permettre aux Français de perfectionner encore leur outillage, d'adapter en grand ce qu'ils avaient vu faire en petit dans telle ou telle cité, par telle ou telle bande de la Péninsule, bref, de donner une fois de plus aux idées venues d'ailleurs la hardiesse et l'ampleur qui en feraient une chose bien française. Unifiée, affinée, outillée pour la guerre comme pour la paix, la France de François Ier est déjà donc, en 1515, un État moderne, non pas certes dans le sens démocratique que nous attribuons aujourd'hui à ce mot, mais dans celui de puissance cohérente et disciplinée, qui, de Machiavel à la Révolution française, dominera de son idéal la politique générale. Par son unité morale et politique, autant que par ses réserves financières et militaires, elle est alors la plus grande force qu'il y ait en Europe au service d'une volonté unique. Les plus belles destinées lui sont promises, pour peu qu'elle en ait conscience et qu'elle sache s'y préparer.

Pour s'opposer à cette puissance exubérante, aucun autre État ne possède alors en Europe ni les richesses qui autorisent les vastes desseins, ni l'idée directrice capable d'en assurer le succès. Sans doute, au delà des Pyrénées, l'Espagne a déjà constitué l'unité, qui, après des siècles de guerres obscures, va l'armer pour la conquête du monde; mais Ferdinand y règne encore, et son petit-fils, le jeune archiduc Charles, ose à peine rêver de pouvoir ceindre un jour la double couronne, impériale et royale, qui fera de lui, plus tard, l'arbitre de l'Europe, et, de sa maison, le plus redoutable danger qui menacera la France pendant un siècle. Tenue séculairement à l'écart de la grande politique européenne par ses luttes d'affranchissement et d'expulsion des Maures, l'Espagne est absorbée par la fondation de l'immense empire colonial qui lui est échu presque malgré elle et causera tour à tour sa splendeur et sa ruine. Sans doute la couronne d'Aragon a-t-elle en Italie des intérêts et une armée; mais ce sont des intérêts secondaires pour lesquels elle ne sau-

rait s'engager à fond. Il faut attendre que Charles-Quint empereur ait mis au service de ses projets d'hégémonie européenne « l'or du Pérou » et « la redoutable infanterie d'Espagne » pour voir sur les champs de bataille de l'Italie l'épée castillane trancher des conflits d'une portée singulièrement plus grande que ne l'ont été jusqu'alors tous ceux qui ont ensanglanté ce pays.

Le XVIe siècle verra cette mêlée, qui mettra aux prises les impérialismes rivaux des grandes puissances naissantes et les convictions opposées des masses populaires, bouleversées par les agitations de la Réforme. Mais, en 1515, aucun de ces conflits européens ne s'est posé déjà, bien qu'ils soient tous en puissance dans la constitution nouvelle des forces et des idées. Luther n'est qu'un moine hardi, en conflit avec quelques-uns de ses supérieurs ecclésiastiques ou laïques, et que d'autres ménagent par calcul politique plus encore que par conviction. Henri VIII, despotique et cruel, n'a pas davantage conçu l'ensemble de la politique qui mènera l'Angleterre au schisme. L'Europe, où fermentent déjà tant de germes d'évolutions diverses, est encore médiévale de tendances, comme de formules, qui se survivent à elles-mêmes; elle se trouve à l'un de ces momens d'histoire, où les hommes, vieillis dans les habitudes de penser et d'agir d'une époque que leur jeunesse avait remplie d'action féconde, se voient tout à coup supplantés par une génération nouvelle qui cherche des inspirations, non dans des traditions surannées, mais dans l'étude objective des réalités qui l'entourent. Il suffit alors d'un choc extérieur plus ou moins violent pour faire mesurer tout l'abîme qui sépare les réalités actuelles des formes d'autrefois : Marignan fut un de ces chocs, et trois au moins des élémens qui avaient dominé l'Italie des âges précédens ne s'en relevèrent pas : l'Empereur, le Pape et les Suisses.

Sans doute, il y avait longtemps que l'Empereur avait cessé d'être pour l'Italie le prétendant redoutable au légendaire trône d'Occident, et l'infortuné Maximilien, sans puissance, sans argent comme sans fixité politique, n'était guère plus qu'un élément d'intrigues, dont s'accommodait fort bien la complexité des rivalités italiennes. Sans doute aussi, un autre empereur allait surgir, qui réellement, celui-là, pourrait prétendre à l'hégémonie impériale. Mais précisément, de Maximilien à Charles-Quint, l'Empire devait évoluer de l'impuissance politique du

germanisme féodal à la conception plus moderne du souverain, tirant de ses ressources propres les moyens d'action nécessaires à son prestige. Si Charles est bien ainsi le premier des grands empereurs qui ont façonné l'Europe moderne, Maximilien est le dernier de ces fantômes de souveraineté nominale auxquels avait abouti le fractionnement indéfini de la puissance souveraine dans les conceptions allemandes du Moyen Age. Cette survivance d'un passé que le XVIe siècle allait bouleverser par des consolidations nouvelles ne pouvait, devant les armées d'une France monarchique et unie, que négocier ou disparaître.

Et tel était bien aussi le cas pour cette autre survivance politique du XVe siècle italien, la puissance du Pape, en tant que souverain belliqueux. Les Borgia n'étaient plus, Jules II était mort; dans l'effondrement général des forces morales et politiques de l'Italie, ces pontifes ambitieux s'étaient montrés également incapables de restaurer le prestige de leur autorité spirituelle et de créer autour de leur puissance temporelle un groupement durable des cités rivales, dédaigneuses de leur médiation trop intéressée. Ils étaient devenus des potentats comme les autres, et cette décadence, en leur fermant les yeux sur les problèmes généraux qui secouaient déjà l'Église universelle, avait abaissé leur politique aux conceptions mesquines des coalitions purement italiennes et des intrigues de cours. Les efforts mêmes de quelques réformateurs s'usaient et se perdaient dans cet inquiétant lacis de compromissions immorales, où ne semblait guère subsister d'universel que le goût des belles choses et de cette haute culture dont Rome était devenue l'asile magnifique et tolérant. Bonne tout au plus pour intervenir dans les conflits des petites républiques voisines, l'armée de tels souverains, formée de bandes d'aventure, ne pouvait plus prétendre à jouer un rôle dans le champ clos élargi des grandes luttes européennes. A Marignan, les troupes de l'humaniste Léon X resteront en réserve, et la défaite de ses alliés lui suffira pour comprendre que, désormais, la force des papes est d'ordre diplomatique et que leurs plus belles victoires seront, dans les temps modernes, des traités.

Mais, à côté de cette Italie divisée, où le Pape et l'Empereur achevaient d'user leur prestige médiéval en de mesquines intrigues, indignes de leur passé autant que des grandes luttes prochaines, une puissance militaire s'était depuis un siècle

développée à l'abri de ses montagnes inexpugnables et grâce à l'indomptable fierté de ses rudes et valeureuses milices. Alors que presque partout en Europe les petites républiques, nées çà et là des révoltes populaires contre l'oppression féodale, avaient peu à peu dû se soumettre à la puissance reconstituée des princes, les Suisses avaient su défendre contre toutes les emprises les libertés locales, que leurs petites communautés avaient une à une extorquées de leurs seigneurs. De haute taille, forts, énergiques, habitués par la rudesse même de leur vie rurale aux privations et aux fatigues et par l'isolement de leurs montagnes à l'indépendance individuelle et collective, ces hommes semblaient destinés par la nature à constituer la plus redoutable des infanteries pour l'attaque en masse, pourvu qu'une volonté commune les armât dans le même dessein. Et de fait, cette armée populaire était, au xve siècle, unique en son genre, car si les milices ouvrières des cités flamandes l'égalaient en patriotisme, elle possédait en propre des qualités physiques et militaires qui la rendaient invincible dans le corps à corps. Sa tactique était d'ailleurs fort simple et se réduisait à la charge en masse, sur seize rangs de profondeur, hérissés de piques si longues que les cavaliers les mieux bardés de fer ne pouvaient espérer atteindre de front les hommes du premier rang. Pour protéger les flancs de ces gros bataillons, lourds et massifs comme la phalange macédonienne, les joueurs d'épée maniaient à deux mains ces lames énormes dont le moulinet était fatal aux jarrets des chevaux. Sans doute, cet armement se rapprochait de celui des lansquenets allemands dont les princes germaniques et même les rois de France entretenaient ou soudoyaient des bandes; mais il manquait à ces dernières le facteur moral qui avait assuré la victoire des Suisses, ce patriotisme qui, en mettant sous les armes tous les hommes valides du pays, leur assurait pour sa défense des effectifs supérieurs ou au moins égaux à ceux des armées féodales qui venaient les y attaquer. Les victoires remportées par cette jeune nation armée avaient eu dans l'Europe d'alors un retentissement et des conséquences considérables; la puissance bourguignonne s'y était brisée, l'Empereur avait dû céder devant elle, et le Pape, utilisant habilement la foi simple et la pauvreté avide de ces braves montagnards, avait su se servir de leur force pour appuyer quelques-uns de ses desseins.

Car si les Suisses, unis et vainqueurs dans la défense de leurs libertés et l'affranchissement de leur territoire, avaient persévéré à la fois dans cette union nationale et dans une politique d'alliances et d'acquisitions collectives, leur force militaire leur eût assuré dans l'Europe d'alors un rôle important, qui aurait peut-être entraîné de lointaines conséquences. Les historiens n'ont pas manqué de déplorer le manque d'esprit politique qui laissait alors les Cantons besogneux, séduits par l'appât de gains immédiats en numéraire, gaspiller leurs forces au profit des étrangers, venus chez eux lever des troupes. Sans doute, ce service militaire étranger devait nuire à la fois à la moralité publique et aux destinées nationales de la Suisse ; mais il ne faut pas oublier qu'il était alors dans les mœurs : non seulement les cités italiennes, mais même les plus grands princes, comme le roi de France, ménageaient leurs propres hommes pour conduire de préférence en guerre des mercenaires de toute origine, lansquenets allemands, aventuriers gascons, cavaliers albanais ; et les conducteurs *(condottiere)* de ces troupes étaient des sortes d'entrepreneurs de victoire, auxquels tout sentiment national était étranger. Les Suisses, le plus militaire des peuples d'alors, n'avaient donc d'exceptionnel que leur patriotisme, qui les conduisait parfois à lutter sur les champs de bataille, non pour un gain promis par quelque haut seigneur, mais pour une cause nationale et le profit de leur communauté. A Marignan, leurs troupes concentrées à Milan participaient aux combinaisons complexes qui armaient, en cet été de 1515, l'Empereur, le Pape, Venise, le Français, l'Espagnol, autour du Milanais lui-même. Mais alors que des raisons de politique plus ou moins subtile poussaient les uns et les autres à ménager le Français, c'est une vraie rancune nationale qui surexcitait les Suisses contre l'héritier de Louis XII. Car ce roi, le dernier de nos grands féodaux, avait dédaigné de ménager l'alliance de ces héroïques paysans, qu'il trouvait trop rapaces. Froissés et lésés dans leurs intérêts, ceux-ci étaient redescendus en Italie pour régler une bonne fois ce vieux compte avec les Français et ils allaient, dans l'acharnement de la bataille, mettre toute la fougue de ce patriotisme qui les avait tant de fois rendus vainqueurs des rois.

On connaît le détail de cette magnifique épopée. A l'annonce

que le nouveau roi de France marchait avec une imposante armée vers les Alpes, pour tendre la main aux Vénitiens et restaurer son autorité sur le Milanais, les Suisses, entraînés par l'éloquence du cardinal Schinner, l'un des leurs, s'étaient enthousiasmés pour la cause qu'ils croyaient être en même temps celle du Pape et de la chrétienté. L'Empereur devait les rejoindre avec une armée; les troupes pontificales sous Laurent de Médicis accouraient de leur côté; on escomptait le concours des vaillans Espagnols de Raimon de Cardone, et certes, devant une coalition pareille, l'armée française pouvait s'attendre à de rudes combats! Aussi n'avait-on rien négligé pour la rendre redoutable. Aux célèbres « bandes noires » des lansquenets lorrains, corps régulier, entraîné, bien payé, de vieux soldats de carrière, se joignaient ces Gascons ou Biscaïns, dont la bravoure bien connue était la gloire militaire de la Navarre. Mais le roi de France avait, outre ces mercenaires, deux forces qui lui étaient propres et faisaient la terreur et l'envie de l'ennemi : son artillerie et ses gens d'armes. On sait que ces derniers possédaient depuis déjà plus d'un siècle l'organisation régulière, la discipline et les traditions des armées de métier, tout en étant recrutés exclusivement parmi la noblesse, c'est-à-dire les familles militaires du royaume. Leurs « compagnies d'ordonnance, » de cent lances ou six cents hommes chacune, étaient donc de véritables régimens de grosse cavalerie, au sens moderne du mot; et c'étaient des troupes nationales, non seulement bien dans la main de leurs chefs, mais indéfectiblement fidèles à la cause de leur roi, qui se confondait à la fois avec leur devoir militaire et avec leur foi dans leur pays. Seule en Europe, cette cavalerie jouissait de pareilles forces morales et son armement par ailleurs ne laissait plus rien à désirer : bien montée, pourvue pour l'attaque de lances, épées et masses bien étudiées, protégée, hommes et chevaux, par des armures pratiquement impénétrables, tant que le cavalier restait en selle, cette force était, dans la charge, la plus formidable machine de guerre qu'on pût alors déchaîner sur des gens de pied.

Quant à l'artillerie française, encore perfectionnée, nous l'avons dit, depuis vingt ans, elle avait eu, dès le premier jour de son règne, l'attention particulière du roi. Celui-ci n'avait pas hésité à pourvoir des moyens d'action nécessaires ce gentil-

homme gascon, Jacques Galiot de Genouilhac, qui devait être pour l'artillerie française de son temps ce qu'avaient été les Bureau sous Charles VII, ce que serait plus tard un Montalembert à la veille de la Révolution. Grâce à lui, l'armée partant pour l'Italie disposait d'un nombre de pièces lourdes tout à fait inconnu pour l'époque, puisqu'elle n'emmenait pas moins de soixante-quatorze gros canons, sans compter les petits, et même des pièces d'un modèle nouveau, qui étaient sans doute des obusiers chargés à mitraille, si l'on en croit du moins la description, donnée par Fleuranges l'Aventureux, de cette « façon d'artillerie..., pas plus longue que deux pieds, qui tiroit cinquante boulets à ung coup et servit fort bien. » C'est cette supériorité d'artillerie, en effet, qui devait seule permettre à l'armée française de briser l'ordonnance des gros bataillons suisses, mal servis de quelques pièces insuffisantes, et frayer un chemin à la gendarmerie française pour achever la défaite de ces braves, que nul ennemi n'avait jamais enfoncés. Ainsi la France de 1515 présentait déjà comme en un raccourci les ressources qui lui assurèrent le succès aux grandes époques de son histoire. Riche et bien administrée par Louis XII, elle disposait d'une puissance financière qui lui avait permis d'acheter pour un million d'écus la neutralité anglaise, sans nuire à la préparation de la guerre projetée ; forte et unie, elle allait vaincre à la fois par sa supériorité technique dans son armement le plus moderne et par la fougue réfléchie de ses troupes, vraiment nationales.

Une stratégie adroite, mais simple, fit le reste. Tandis que 20000 Suisses l'attendaient au débouché du mont Cenis et du mont Genèvre, François Ier avait franchi, à 2000 mètres, le col de l'Enchastraye, rendu tant bien que mal praticable par 1500 pionniers, sous l'habile Pedro Navarro. Déçus, les Suisses s'étaient repliés en toute hâte et, tout en les suivant de près, par Turin et Novare, le roi ne laissait pas de faire entamer avec eux d'actifs pourparlers en vue d'une entente. Son objectif était Milan, d'où il tenait à éliminer Sforza ; les Suisses, le Pape n'étaient pour lui que d'occasionnels adversaires. Sa marche foudroyante avait si bien décontenancé tout le monde, que ni don Raimon de Cardone, malgré ses excellentes troupes espagnoles, ni Médicis, avec ses vieilles bandes, ne se montraient pressés d'intervenir. Ils restaient également en observation

vers Plaisance, et cela, dit du Bellay, « pour deux occasions : l'une que l'un ne se fioit de l'autre... et tous deux aussi en général craignoient d'entrer entre l'armée du Roy tant gaillarde et celle des Vénitiens. » Ces derniers effectivement s'approchaient vite pour se joindre sous Milan aux forces françaises. Les délégués des Suisses eux-mêmes acceptèrent donc les propositions du roi, et, le 8 septembre, un armistice était signé par eux présageant une paix prochaine, quand brusquement, en quelques heures, l'orage éclata. Mécontens de paraître s'enfuir sans combattre, n'admettant pas qu'ils pussent être vaincus, la plupart des Suisses rassemblés dans Milan refusaient d'accepter une solution pacifique. Plus papalin que le Pape lui-même, le cardinal Schinner saisit l'occasion. Il sut enflammer ses compatriotes par les mots qui leur allaient au cœur et, s'il ne put tous les convaincre, au moins eut-il la folle joie de lancer la plupart d'entre eux en une attaque brusquée, héroïquement téméraire, sur le camp de François Ier, posté sans défiance à Marignan.

C'était le 13 septembre au matin. Il n'est guère besoin de rappeler ici les hauts faits de ces deux jours de lutte épique, la rapide mise en garde des Français, avertis par la poussière que soulevait l'ennemi dans la plaine, les ruées folles des Suisses, jusque sous la gueule des canons, la mêlée si intense dans la poussière et jusqu'au crépuscule que personne ne s'y retrouvait plus, Français et Suisses ayant pour même uniforme la croix blanche, à laquelle ces derniers avaient seulement, avant la bataille, ajouté comme insigne une clé distribuée par Schinner. Qui ne connaît cette nuit passée à se rallier tant bien que mal, le roi François Ier lui-même ne reposant qu'un moment sur l'affût d'un canon, et ces beaux récits d'élégantes prouesses, comme ce geste du souverain, brave parmi les braves et voulant se faire adouber chevalier par Bayard; enfin dès le point du jour, ces charges réitérées de la gendarmerie française, rétablissant l'ordre compromis par la panique des lansquenets et achevant la défaite des Suisses, que l'artillerie avait décimés. Le 14 septembre, vers huit heures du matin, l'avant-garde vénitienne atteignait le champ de bataille, amenée à bride abattue par le vaillant Barthelemi d'Alviana lui-même. Trois heures plus tard, quand le gros de ce secours arriva, les Suisses étaient en pleine retraite. Ils avaient perdu plus des trois quarts de leur

effectif et laissaient plus de douze mille hommes sur le terrain. Mais le reste avait rallié ses canons, ses étendards, et, massé en bon ordre, s'en allait en faisant bonne contenance. Car le roi-chevalier, ému de cette noble infortune, avait défendu de poursuivre et d'inquiéter aucunement les débris glorieux de ce grand passé militaire. La victoire n'abaissait pas chez les Français la grandeur d'âme, et leur politique estimait aussi qu'il peut être loyal et sage de faire naître, par la déférence du vainqueur, l'estime et l'amitié des vaincus!

Là fut la sagesse profonde de cette attitude chevaleresque par où François Ier voulut inaugurer son règne. Fut-ce calcul de grand politique ou simple réflexe de gentilhomme, il n'importe; la France ne saurait oublier ce que lui valut l'heureuse générosité de ce roi. L'écrasement militaire des Suisses déblayait l'Italie du seul adversaire que pût redouter l'armée française. C'était pour la politique temporelle du Pape un coup fatal; c'était pour la Suisse elle-même une menace. Loin de pousser à bout les conséquences de sa victoire, François Ier sut respecter chez ses ennemis vaincus tout ce qui n'était pas strictement opposé à ses premiers desseins. Le canon de Marignan avait brisé les dernières structures politiques du Moyen Age. Le roi de France se comporta déjà suivant des conceptions modernes. Avec le Pape, qu'il affecta de combler d'égards comme souverain pontife, tout en semblant négliger la neutralité contrainte de sa petite armée, ce fut dans le domaine spirituel qu'il traita : le concordat de 1516 fut la première et non la moins directe conséquence du succès de nos armes. Pour les Suisses, qu'il savait pauvres autant que braves, et dont il estimait à son juste prix l'amitié, il fut d'une largeur qui surprit, non seulement les hommes de cette époque, mais même bien des historiens postérieurs. Mais, en feignant de les indemniser pour leurs campagnes malheureuses contre la France, le roi les attachait à nos destinées par cette communauté d'intérêts qui seule assure aux peuples des amitiés durables. En payant ainsi d'un million d'écus et du Tessin la « paix perpétuelle » et l'alliance défensive avec les Suisses, consacrée définitivement le 29 novembre 1516, par le traité de Fribourg, François Ier a fait œuvre plus durable que s'il eût, par quelque mesure violente, prétendu faire payer aux Suisses leur défaite.

Une entente équitable avec la puissance pontificale, sur le

terrain purement religieux, en dehors de toute politique, une collaboration franco-suisse, où l'assistance du trésor français à la vie économique des Cantons avait pour contre-partie notre sécurité vers les Alpes et le concours à nos armes des meilleurs élémens militaires d'Europe : tels furent les deux résultats séculaires que nous valut après Marignan la modération de la politique française. Le Milanais, repris alors par nous suivant une tradition déjà surannée, ne devait que trois siècles et demi plus tard être délivré, avec l'appui de nos forces, des serres de l'aigle autrichienne qui, sous Maximilien déjà, le convoitait. Mais l'indépendance helvétique, désormais assurée par l'alliance française, est un fait trop capital dans l'histoire de l'Europe pour que les gloires qui s'y rattachent ne méritent pas doublement d'être fêtées par nous en ce moment. Les Suisses, « nos bons et grands amis et alliés, » — comme dit le protocole officiel conservé entre nous depuis cette date, — nous pardonneront de célébrer, parmi les fastes de notre passé national, le quatrième centenaire d'une victoire que leur héroïsme nous rendit si particulièrement chère! Si Marignan marqua dans l'histoire de leur pays la fin d'une politique d'expansion, démesurée pour ses ressources économiques d'alors, le sang versé en commun par nos pères, dans une lutte sans haine, pour des causes extérieures, a en réalité cimenté entre nous une union de quatre siècles, où le respect mutuel d'une égale valeur s'est mué en une glorieuse fraternité d'armes et une amitié d'âge en âge renouvelée.

JACQUES DE DAMPIERRE.

IMPRESSIONS DE GUERRE ALLEMANDES

EN 1870

Au moment où toutes les forces de la France se tendent contre l'invasion pour la repousser, toutes ses pensées se tournent vers les envahisseurs pour tenter de les mieux connaître. On aimerait à savoir quel état d'esprit a inspiré leur conception de la guerre, à pénétrer le secret de leurs forces et de leurs faiblesses morales, à apprendre d'eux-mêmes les motifs de leur présomption du début et les raisons de leurs inexplicables cruautés. On interroge à cet effet les rares carnets de route que les hasards de la lutte ont fait passer de leurs mains dans les nôtres, et l'on voudrait dès maintenant pouvoir consulter et comparer les récits dans lesquels ils résumeront leurs impressions après la campagne.

S'il est vrai que l'histoire se répète toujours, il n'est pas impossible de tromper cette impatience et de préjuger les résultats de cette enquête. Il y a quarante-cinq ans déjà, la France a reçu la visite d'ennemis dont beaucoup nous ont laissé le témoignage écrit de ce qu'ils y ont vu et ressenti. D'une génération à l'autre, les traits distinctifs d'une race et d'une armée ne se modifient pas assez profondément pour qu'il soit inutile de chercher dans les souvenirs des pères l'explication des questions soulevées par l'œuvre des fils.

I

Cette étude est facilitée par l'extraordinaire développement qu'a pris au delà du Rhin la littérature de la guerre de 1870. De tous les Européens, l'Allemand est peut-être celui qui

éprouve le plus de peine à se tenir tranquille devant une feuille de papier blanc. Il suffit d'avoir habité son pays ou parcouru ses journaux pour constater combien est impérieux chez lui, à quelque classe sociale qu'il appartienne, le besoin de mettre le public dans la confidence de ses sentimens personnels ou de ses idées générales. Cette incoercible graphomanie devait s'exercer avec une intensité particulière quand il s'agissait d'évoquer d'inoubliables souvenirs patriotiques. Aussi les survivans de la « grande guerre » ont-ils mis un tel empressement à rédiger leurs mémoires, que la série en forme toute une bibliothèque, dont il a pu être dressé des catalogues spéciaux, et dans laquelle presque chaque corps de troupe est représenté.

Ces œuvres de circonstance présentent naturellement une valeur documentaire fort inégale selon leur développement, la date de leur composition et la personnalité de leurs auteurs. — On peut d'abord placer à part, en première ligne, celles des « grands chefs » mêlés aux affaires du haut commandement : le prince de Hohenlohe, dont les mémoires, si vivans et si souvent cités quand ils se rapportent à ses fonctions d'attaché militaire à Vienne, ont malheureusement un caractère un peu trop technique quand ils retracent son activité d'artilleur au siège de Paris (1) ; le général de Wilmowski, auquel sa situation de chef du Cabinet militaire du roi Guillaume a permis d'assister à bien des scènes intéressantes, un peu sèchement relatées dans les notes publiées par son fils (2) ; le lieutenant général de Müller, dont le livre embrasse les deux campagnes de 1866 et de 1870 (3). — On peut ranger au-dessous les ouvrages des officiers subalternes, moins importans peut-être pour la grande histoire, mais plus intéressans à coup sûr pour la petite, parce que leurs auteurs ont vu les choses de moins haut et par suite de plus près. Deux d'entre eux ont mérité d'être récemment traduits en français : celui de Kretschmann (4), qui présente l'inestimable avantage d'être formé de lettres intimes, écrites sous l'impression immédiate des événemens du jour, et celui de Tanera, qui a obtenu à son apparition le même succès de

(1) Hohenlohe-Ingelfingen, (Prinz zu), *Aus meinem Leben*, 4 vol. Berlin, 1897-1907

(2) Wilmowski (Karl von), *Feldbriefe* 1870-1871, Breslau, 1894. Voir sur ce volume l'étude publiée dans la *Revue* du 1er mars 1894.

(3) Müller (von), *Kriegerisches und friedliches aus den Feldzügen von 1864-1866 und 1870*, 1 vol. Berlin, 1909.

(4) Kretschmann (H. von), *Kriegsbriefe*, 2e édition, Stuttgart, 1904.

librairie qu'en France le *Journal d'un officier d'ordonnance* de d'Hérisson, auquel il peut être comparé, non seulement pour la similitude du titre, mais encore pour la vivacité des peintures et le mouvement du récit. On peut citer encore, comme représentant les divers contingens de l'armée d'invasion, les souvenirs de Koch-Breuberg, Bavarois comme Tanera, moins populaire que lui en Allemagne, mais moins entaché de complaisance envers les passions nationales; ceux des capitaines prussiens Krokisius et Ubisch, intéressans, l'un pour la campagne de l'Est, l'autre pour la campagne du Nord; les rapides esquisses du Wurtembergeois Fausel et le Journal de route du Hessois Bornemann (1).

Les mémoires des officiers de réserve ou des volontaires d'un an, qui sortent du même milieu social, doivent être mis à part, parce qu'ils représentent dans cet ensemble une note un peu particulière. Ils émanent en effet d'esprits moins uniformément marqués par le pli professionnel, plus sensibles au côté humain des choses, plus curieux des traits de mœurs significatifs, plus propres à nous donner une idée des sentimens de la nation dont ils sortaient. Le plus typique peut-être et le moins connu de ces ouvrages est celui du landwehrien bavarois Bauriedel, qui reflète assez exactement les inclinations dominantes dans les masses de l'armée d'invasion; celui du volontaire Zeitz, vulgarisé au contraire en Allemagne par une édition populaire illustrée, se recommande par une inspiration plus élevée, un récit constamment pittoresque et parfois même dramatique. On ne peut enfin citer que pour mémoire les relations, parfois anonymes, des innombrables soldats qui jouèrent le rôle d'humbles comparses dans cette grande tragédie. Il en est peu pourtant où l'on ne trouve à glaner quelques traits de mœurs intéressans (2).

L'invasion a eu enfin, sinon pour acteurs, au moins pour

(1) Tanera, *Ernste und heitere Erinnerungen eines Ordonnanz-Offiziers*, 2 vol. Nördlingen, 1887. — Koch-Breuberg, *Drei Jahre in Frankreich*, Nördlingen, 1891. — Krokisius, *Erinnerungen aus dem Feldzug 1870*, Berlin, 1907. — Ubisch (Edgar von), *Kriegserinnerungen eines preussischen Offiziers*, Berlin, 1896. — Fausel (Adolf), *Ein Ritt in's Franzosenland*, Stuttgart, 1909. — Bornemann, *Kriegstagebuch eines jungen Offiziers*, Giessen, 1895. Il faut ajouter à cette liste les intéressans souvenirs, parus plus tardivement, d'un officier de la Garde : Von Pfeil (Richard, Graf von), *Vor Vierzig Jahren*, Schweidnitz, 1910.

(2) Bauriedel, *Meine Erlebnisse während des Feldzugs 1870-1871*, Nuremberg, 1895.

témoins de simples civils, auxquels leurs fonctions ou leur fortune ont permis de la voir de près et qui l'ont racontée avec une liberté de jugement inconnue à des hommes dont l'esprit comme la volonté devait se plier aux règles de la discipline militaire. On connaît par leurs traductions françaises les récits autobiographiques du docteur Busch, le commensal de Bismarck, ou de Louis Schneider, ce comédien devenu secrétaire du roi Guillaume pendant la campagne (1). Celui du docteur Cahn, chancelier de la légation badoise, resté à Paris pour en garder les archives, nous donne les impressions d'un Allemand assiégé par ses compatriotes, et rapportant fidèlement celles qu'il recueille dans son entourage français (il reproduit entre autres une très curieuse conversation avec Renan (2). — L'odyssée de Théodore Fontane est plus singulière encore. Ce littérateur berlinois avait eu la malheureuse inspiration de choisir le mois d'août 1870 pour se promener en touriste dans la Lorraine à moitié envahie. Arrêté près de Domremy sous l'inculpation d'espionnage, conduit et interné à l'île d'Oléron, il fut ensuite relâché, dès que la méprise eut été reconnue. Cette mésaventure, dont il tira un premier volume de souvenirs (traduit en français), ne l'empêcha pas de chercher la matière de deux autres, moins connus mais plus curieux encore, dans un voyage qu'il accomplit, après l'armistice, à travers les régions occupées par les armées allemandes (3). Il s'y attache surtout à décrire l'état d'esprit des populations envahies, avec une philosophie surprenante pour un ancien prisonnier de guerre, une impartialité rare chez un vainqueur, un effort de sympathie méritoire chez un ennemi de la veille.

— Zeitz, *Erinnerungen eines Feldzugs freiwilligen*. — A signaler parmi les mémoires de soldats : Kayser, *Erlebnisse eines rheinischen Dragoners im Feldzuge 1870*, Nordlingen, 1889. — et deux ouvrages particulièrement curieux parce que leurs auteurs ont été faits prisonniers et internés en France : Mauerhof, *Kriegs-Erinnerungen aus dem Deutsch-Französischen Krieg*, Eilenburg, 1899 et : *Bis in die Kriegsgefangenschaft*, von einem 67en. On trouvera une analyse très vivante des plus récens et des plus marquans de ces souvenirs militaires dans les *Études d'histoire* de M. A. Chuquet.

(1) Voir sur ces deux ouvrages la *Revue* des 1er décembre 1878 et 1er juin 1880. La traduction du premier a paru en français sous ce titre : *Le comte de Bismarck et sa suite pendant la Guerre de France*, Paris, 1879.

(2) Cahn (Wilhelm), *Pariser Gedenkblätter*, 2 vol., Berlin, 1898.

(3) Fontane (Theodor), *Kriegsgefangen. Erlebtes*, Berlin, 1871 ; *Aus den Tagen der Occupation. Eine Osterreise durch Nord-Frankreich und Elsass-Lothringen*, 2 vol., Berlin, 1872.

En réunissant autour de quelques points de vue dominans les multiples remarques éparses dans les œuvres des témoins allemands de la guerre de 1870, on peut voir se dessiner avec quelque précision, d'une part l'image qu'ils nous présentent d'eux-mêmes, et d'autre part l'idée qu'ils se forment du pays où les a conduits la fortune des armes.

II

Ils nous fournissent d'abord de précieuses indications sur la valeur militaire de leur armée, la valeur morale de ceux qui la composent et enfin sur sa manière de faire la guerre.

Si l'Allemand ne montre pas toujours dans le malheur toute la dignité désirable, la modestie n'est pas sa vertu dominante lorsqu'il est triomphant. Il ne faut donc point trop s'étonner, ni d'entendre les chefs des troupes victorieuses rendre à leurs qualités un hommage enthousiaste et en partie mérité, ni de voir l'un d'eux s'exalter jusqu'à attribuer leurs succès à ce fait qu'elles représentent vis-à-vis de la France « une conception du monde plus élevée » *(eine höhere Weltordnung)* (1). C'est là un langage que nous avons entendu tout récemment dans la bouche de professeurs célèbres. Mais certains aveux involontaires échappés aux auteurs de ces fières déclarations, semblent de nature à en atténuer l'effet. — Le premier est celui de la surprise que semble leur procurer à eux-mêmes la facilité de leur triomphe. On connaît l'exclamation qu'arrachait ce sentiment à Schneider, au lendemain même de l'armistice : « Qui oserait nier, s'écriait-il avec un soupir de soulagement, que nous ayons eu un insolent bonheur? et que la masse des fautes commises par les Français l'emporte de beaucoup sur le nombre de nos succès mérités et de nos combinaisons heureuses? » Les officiers subalternes ne pensent pas autrement que le lecteur du roi de Prusse. En annonçant à sa femme la capitulation de Metz, Kretschmann note qu'il faut attribuer un événement aussi surprenant « à la grâce de Dieu bien plus qu'à l'art de la guerre (2). » En arrivant à Melun avec l'avant-garde bavaroise, Bauriedel ne revient pas de la stupéfaction que lui cause sa course rapide à travers la France : « Pour la première fois, dit-il, nous pûmes

(1) Kretschmann, p. 179.
(2) Kretschmann, p. 163.

faire boire nos chevaux dans la Seine. Qui eût prévu cela il y a deux mois! Bien peu de gens en Allemagne étaient assez hardis pour y songer. » Plus tard, lorsqu'il se rend à Versailles avec ses camarades, cette visite lui inspire une réflexion analogue à celle que la légende prête au doge de Gênes sous Louis XIV. Ce qui l'étonne le plus dans les splendeurs du château, c'est d'y voir des uniformes allemands (1). L'expression mille fois renouvelée de ces sentimens s'accorde mal avec la conscience d'une irrésistible supériorité.

Cette supériorité reconnue n'était pas d'ailleurs sans lacunes, ni sans inégalités. Elle tenait, d'après le témoignage d'un général expérimenté, vétéran des grandes guerres, aux qualités des officiers bien plus qu'à celles des soldats, issus d'un peuple qu'il définit lui-même comme « pas guerrier, à peine patriote, et seulement royal (2), » c'est-à-dire entraîné au métier des armes par discipline monarchique et dressage mécanique plus que par enthousiasme national. Et le corps d'officiers lui-même a-t-il toujours donné l'exemple du sentiment du devoir et de la constance dans l'effort? En décembre, à l'armée de la Loire, plusieurs d'entre eux déclarent ouvertement « qu'ils en ont assez de la guerre (3). » Lorsqu'elle se termine par l'armistice, le ressort de la discipline, fatigué peut-être par une tension ininterrompue de six mois, se relâche et fléchit au point de se briser. C'est parmi les gradés, même parmi les princes souverains, un assaut de sollicitations auprès du haut commandement pour obtenir un congé et revoir leurs familles ou leurs États, en abandonnant leurs corps. Cette hâte indécente produit sur les officiers restés fidèles au drapeau l'impression d'une fuite éperdue; ils se demandent plaisamment si l'on ne sera pas forcé de lever une nouvelle armée de recrues pour figurer les troupes victorieuses lors de la rentrée solennelle à Berlin (4).

S'il n'existe aucune institution humaine qui reste à l'abri de pareilles défaillances morales, il est du moins un mérite qu'il semblait difficile de contester à l'armée prusso-allemande : c'était la perfection de son organisation matérielle, le fonctionnement impeccable et automatique de ses services administra-

(1) Bauriedel, pp. 62 et 149.
(2) Von Müller, p. 149.
(3) Kretschmann, p. 228; Koch-Breuberg, p. 88.
(4) Kretschmann, pp. 336, 337 et 340.

tifs : intendance, santé ou ravitaillement. A cet égard elle a passé en 1870, surtout par comparaison avec l'armée française, pour un modèle impossible à égaler. Là encore, les témoignages des intéressés trahissent un sérieux écart entre l'histoire et la légende. Les soldats bavarois sont partis en campagne avec des effets usagés, qui tombent en loques aux premières intempéries, et leur donnent l'aspect aussi minable que les plus déguenillés de nos *moblots*. Certains contingens prussiens ne semblent pas mieux partagés. Lorsque le IIe corps, détaché du siège de Paris, accourt à marches forcées pour rejoindre Manteuffel et couper la retraite à l'armée de Bourbaki, il suffit de quelques étapes à travers les plateaux neigeux de la Côte d'Or pour détériorer l'équipement et mettre les bottes en lambeaux : si bien que beaucoup d'hommes les jettent pour les remplacer par des sabots de paysans. Et l'un de leurs chefs, le capitaine Krokisius, de se répandre en imprécations contre l'improbité des fournisseurs et la négligence coupable de l'intendance! Qui se serait attendu à retrouver dans le camp de nos adversaires ce scandale des « souliers à semelle de carton, » si souvent reproché, à tort ou à raison, au Gouvernement de la Défense nationale (1)? Sur le front même, des employés de l'administration militaire détournent pour leur usage particulier la plus grande partie des cadeaux que des âmes charitables envoient pour les soldats, ou même pour les blessés. Sous Metz, un inspecteur de lazareth trouve ainsi le moyen d'envoyer chaque jour à sa femme une somme qui varie entre 50 et 100 thalers. « De tels faits sont vraiment troublans, remarque à ce propos Kretschmann, qui nous révèle en même temps l'indifférence du corps médical à ces honteuses pratiques. Si je commande aujourd'hui à l'ambulance tant de bouteilles de vin et de saucisses pour les malades et que je m'y rende le lendemain, je constate qu'ils n'ont rien reçu. Mais, si je passe ensuite dans la chambre des médecins, je les trouve autour d'une table bien servie, le visage congestionné par le vin (2). » Voilà une confession à laquelle les débats d'un récent conseil de guerre prêtent un singulier intérêt d'actualité.

Les auteurs de souvenirs sur la guerre de 1870 nous renseignent plus complètement encore sur leurs nombreuses infir-

(1) Krokisius, pp. 104, 111 et 113.
(2) Kretschmann, pp. 131 et 149.

mités morales que sur leurs rares insuffisances militaires. De leurs aveux, tour à tour involontaires ou cyniques, ressortent avec netteté les traits distinctifs qui caractérisent et déparent leur conception de la dignité personnelle ou humaine : une insatiable gloutonnerie, l'amour du pillage et de la dévastation, une cruauté systématique envers les vaincus.

Dans tous les mémoires militaires, français ou étrangers, la question de l'alimentation tient une place que l'on serait au premier abord tenté de trouver excessive, si l'on ne se rappelait quelles difficultés elle rencontre et quelle importance elle présente en temps de guerre. On pardonne volontiers cette préoccupation constante au militaire en campagne, mais à la condition qu'elle ne devienne pas exclusive et que la recherche du pain quotidien ne se confonde pas dans son esprit avec l'obsession de la ripaille. Cette distinction semble échapper aux vainqueurs de 1870, car la plupart regardent comme leur unique souci de faire bombance aux dépens des populations envahies. A ce point de vue, le livre de Bauriedel est particulièrement caractéristique et peut être considéré comme l'épopée de la voracité germanique. Faute d'avoir pu combattre suffisamment sur les champs de bataille, où son régiment n'a fait que de rares apparitions, l'auteur signale sa valeur par des exploits culinaires dont il nous laisse la trop complaisante énumération. Il ne nous fait pas grâce d'un de ses menus, ne se rappelle ses garnisons éphémères de France que par les plats nationaux qu'il a appris à y déguster, et dont il célèbre les vertus en termes lyriques. Si l'on retranchait de ses souvenirs tout ce qu'il y défile de « fins dîners, » de « gigots de moutons » et de « pâtés de lapins » français, alternant avec des « poitrines d'oies fumées » poméraniennes, une bonne partie de son œuvre y fondrait, et ce serait dommage, car c'est la seule où il ait mis tout son cœur. On dirait, à l'entendre, lui et ses camarades, une bande d'affamés lâchés dans une cuisine de grande maison après un jeûne de plusieurs années (1). — Il va sans dire que les plaisirs de la table ont moins de prix encore à ses yeux que ceux de la boisson. Presque à chaque page reviennent sous sa plume l'expression et le récit de « beuveries colossales, meurtrières » *(kolossale, mörderische Kneipen)*, qu'il

(1) Bauriedel, *passim*, et notamment pp. 107, 120, 123, 134, 145, 154 et 157.

décore parfois du nom de « batailles terribles » *(furchtbare Schlachten)*, où le champagne, le vin rouge et les liqueurs forment un mélange supportable seulement pour un estomac allemand, et dont les occasions peuvent paraître parfois singulièrement déplacées. C'est ainsi que, la nuit de la reprise sanglante d'Orléans, après de durs combats de quatre jours, les officiers bavarois, entrés en ville à une heure du matin, se précipitent à l'hôtel Saint-Aignan, qu'ils ont appris à connaître pendant la première occupation, réveillent le sommelier endormi, vident une infinité de bouteilles de champagne et se livrent à un « sabbat de sorcières » dont ils ne sortent qu'au petit jour, dans un état d'ivresse complète : pendant ce temps, leurs troupes cherchent un gîte et leurs blessés couvrent par milliers les plaines neigeuses de la Beauce (1). Le plus surprenant dans le récit laissé par l'un des auteurs de ces agapes intempestives, ce n'est pas qu'il s'y soit laissé entraîner, c'est qu'il ait éprouvé le besoin de s'en vanter.

A défaut de la sobriété, au moins les Allemands se font-ils gloire d'une continence qu'ils se plaisent à opposer à la dissolution des mœurs latines. C'est peut-être la raison pour laquelle la plupart d'entre eux gardent sur ce sujet une discrétion qu'il convient d'imiter et qui fait paraître d'autant plus déplaisantes chez certains (notamment Tanera) d'assez lourdes allusions à de faciles conquêtes, ou même à des avances féminines repoussées. A voir toutefois avec quelle facilité leurs passions se débrident, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, l'on peut se demander s'ils avaient pour les refréner d'autre raison que l'impossibilité de les satisfaire. C'est ce que tendraient à prouver les scènes scandaleuses qui se déroulent au Mans pendant l'occupation prussienne. Un industriel sans scrupules y a installé un café-concert, dont le personnel féminin se recrute dans un milieu facile à deviner, et dont la garnison forme l'unique clientèle. Kretschmann y va faire un tour, poussé par la curiosité, et il en revient chassé par le dégoût : « Les soldats, écrit-il à sa femme, représentaient la partie convenable du public, et les officiers, celle qui ne l'était pas. J'en ai vu un, du 6e hussards, dont les fiançailles venaient d'aboutir assez laborieusement avant la campagne, et qui se comportait d'une façon si malséante que j'en éprouvais de la

(1) Bauriedel, p. 120 ; cf. p. 66.

peine pour sa fiancée. Je me demande où certaines gens laissent leur honneur. Il y avait là également un major marié du même régiment que j'aurais volontiers jeté à la porte (1). »

Les auteurs de mémoires militaires semblent avoir apporté le même soin à se taire sur les innombrables actes de dévastation et de pillage qui signalaient partout le passage de leur armée. La crainte de justifier une réputation trop bien établie leur a imposé à cet égard une consigne de silence dont ils se sont rarement départis, et qui a été observée jusqu'à nos jours. On se rappelle l'accès de pudeur indignée que suscita, dans le public allemand, la lettre d'un général français qui, lors du premier jubilé de la guerre (1895), racontait dans le *Figaro* comment son château avait été déménagé par des officiers de la Garde. Mais il n'est pas de dénégations qui résistent à l'évidence, ni de secrets qui puissent être gardés par des milliers de personnes. Il suffit de quelques aveux significatifs pour faire tomber les unes et éclater les autres. On n'a pas à chercher longtemps pour en trouver. Kretschmann, passant devant le charmant château de Moncel, près Metz, raconte l'avoir vu « très vandaliquement dévasté » par les soldats, sous prétexte que le propriétaire en était absent (2). Plus tard il s'écriera, au spectacle de la rapacité croissante de ses compatriotes : « Je vois venir le moment où nous ferons la guerre pour de l'argent, comme de vrais lansquenets ! » Qu'ajouter enfin à l'éloquente description qu'il nous laisse de Sens, visitée avant lui par les Hessois ! « J'ai trouvé la ville incroyablement saccagée par nos frères d'armes. Deux officiers ayant rencontré daus la rue un civil à cheval, le firent descendre de sa monture, dont l'un s'est emparé, tandis que l'autre prenait la selle. Un officier d'état-major voulait faire ouvrir une armoire par son hôte, qui disait n'en pas avoir la clef ; comme celui-ci cherchait à l'empêcher de la forcer, il répondit à ses observations en l'étendant raide mort. De pareilles scènes vous dégoûtent de la guerre. J'ai dû expliquer aux habitans stupéfaits la différence qu'il y avait à cet égard entre Prussiens et Hessois. » La consolation était mince, et la différence minime. Lorsqu'elles parurent dans la première édition de l'ouvrage, ces révélations semblèrent tellement intempestives que l'éditeur se crut obligé, dans la

(1) Kretschmann, p. 296.
(2) Kretschmann, p. 81.

seconde, de les remplacer par une ligne de points : précaution bien inutile, pnisqu'elles sont confirmées par le témoignage autorisé de Wilmowski (1).

De son côté, Bauriedel, retraçant l'aspect d'inutile dévastation d'une ferme de la Beauce où ses hommes n'ont passé qu'une nuit, croit atténuer l'horreur de ce spectacle par cette phrase stéréotypée, si souvent répétée par lui ou par d'autres : « C'est la guerre ! » Sentant toutefois ce que cette excuse présente d'insuffisant dans la circonstance, il la fait suivre d'une déclaration un peu inquiétante : « Dans la grande masse de l'armée allemande, écrit-il en propres termes, il y avait *par exception*, au milieu des caractères généreux et droits de nos braves soldats, des drôles de la pire espèce : c'est ainsi que je vis un jour à Brou un soldat du train prussien, se croyant inaperçu, s'amuser par pure rage de destruction *(aus lauter Zerstörungsluft)* à briser avec son sabre toutes les fenêtres du rez-de-chaussée dans la grande rue du village. » Il est permis de croire que, dans bien des cas, l'exception est devenue la règle, en vertu d'une transformation dont l'auteur nous livre le secret. Il raconte avoir vu dans la même localité un escadron de cuirassiers se ruer sur un fût de cognac « trouvé » et aussitôt défoncé, et se gorger de liqueur au point de ne plus pouvoir monter à cheval; ce qui lui suggère cette réflexion naïve : « Autant le Bavarois se montre débonnaire à jeun, autant il est impossible à tenir et sujet aux pires déréglemens lorsqu'il a bu (2). » Qui peut mesurer la part que ces accès de délire alcoolique ont eue dans les faits de pillage reprochés aux armées prussiennes, en 1870 comme en 1914 ?

Si l'Allemand semble mettre une sorte de pudeur à dissimuler les atteintes de ses troupes à la propriété, il n'éprouve nul scrupule à relater comme à commettre les plus graves violences envers les personnes : elles lui semblent une application légitime des lois de la guerre, telles qu'il les a formulées pour sa commodité, un moyen d'abréger la lutte par la terreur inspirée aux civils. En feuilletant les mémoires de vétérans de 1870, on n'a que l'embarras du choix entre les citations d'où ressortent l'existence et le renouvellement d'actes de cruauté systématiques et inutiles envers les habitans du pays. Sans

(1) Kretschmann, p. 141 de la première édition; Wilmowski, p. 35.
(2) Bauriedel, pp. 104 et 106.

rien ajouter au formidable dossier qu'a permis déjà de constituer la guerre actuelle, elles servent du moins à montrer combien est artificielle la distinction que l'on a voulu établir entre la modération relative des Allemands de 1870 et l'inhumanité voulue des envahisseurs d'aujourd'hui. En réalité, les seconds n'ont fait que mettre plus de science au service de plus de barbarie et que perfectionner les procédés d'intimidation imaginés par leurs pères; les uns et les autres se sont inspirés du même principe pour en tirer les mêmes conséquences. Ce principe, Kretschmann le formulait, bien avant von der Goltz et Bernhardi, en deux phrases d'une expressive concision : « La conduite de la guerre et la pitié représentent deux extrêmes inconciliables, » car « les Français ont avec les Juifs cette ressemblance qu'ils ne comprennent pas la douceur et la considèrent comme une faiblesse à exploiter (1). » De cette conception découlent naturellement les plus terribles conséquences pour les habitans des régions occupées et des villes investies.

Vis-à-vis des premières, l'incendie, l'amende et le meurtre deviennent des pratiques courantes pour châtier ou même prévenir les moindres simulacres de résistance. On a dénoncé tout récemment, comme une innovation de barbarie raffinée, les « pastilles incendiaires » trop souvent utilisées par les soldats allemands. Cette invention n'est en réalité pas nouvelle, elle n'a été que perfectionnée. A Arpajon, où ils se trouvent cantonnés en octobre 1870, les officiers de chevau-légers bavarois se montrent tout fiers d'avoir imaginé et distribué à leurs hommes des « allumettes » spéciales, formées de tiges de bois enduites de soufre et entourées de paille imbibée de pétrole; elles serviront à mettre le feu aux habitations au premier signal d'agression (2). Sur quels légers indices ces alarmes s'élèvent, c'est ce que montre un intermède comique aux tristesses de la guerre. Un vieux lieutenant de landwehr, arrivant de Bavière d'où il n'était jamais sorti, demande un billet de logement. A peine a-t-il pris possession de son gîte qu'il revient tout effaré, en annonçant que son hôte a mis le feu à sa maison pour le brûler vif... Vérification faite, on s'aperçoit que cette panique provenait de l'aspect d'un feu clair flambant dans une

(1) Kretschmann, p. 158.
(2) Bauriedel, pp. 82 et 87.

cheminée, dont l'usage est inconnu aux Allemands du Sud. On frémit en devinant quelles impitoyables représailles ont pu provoquer dans la Belgique actuelle des méprises analogues (1). C'est également au sort des prêtres belges que l'on songe en lisant la triste histoire de ce capucin, arrêté sans motif près de Metz, jeté en prison, malmené par les soldats et sauvé à temps d'une exécution sommaire par l'intervention d'un officier. Sa robe seule avait causé sa mésaventure, parce que dans les « romans de guerre » elle servait d'ordinaire de déguisement aux espions (2) !

Toutes les menaces n'aboutissent malheureusement pas à l'éclaircissement d'un malentendu, et c'est par centaines que l'on compte des villages rançonnés, incendiés partiellement ou décimés sous le prétexte qu'un fil télégraphique a été coupé ou un coup de feu tiré sur leur territoire par des franc-tireurs. Les innocens sont ainsi frappés avec les coupables, mais cette considération ne semble pas embarrasser les officiers allemands. Le seul étonnement qu'ils éprouvent, c'est d'entendre qualifier d'aveugle et de barbare ce mode de répression : « Voilà bien la logique française (3) ! » s'écrie l'un d'eux. A quoi un de ses collègues répond fort justement dans une lettre à sa femme : « On fusille sous le plus léger prétexte. Tu peux te douter que nous ne sommes pas tendres. Je n'ose pas trop dire mon avis, car on me tient pour trop doux. Mais je crois avoir raison. Pourquoi s'en prendre à une maison parce que des francs-tireurs se sont jetés dedans pour tirer sur nos troupes? On la brûle entièrement, et ce sont des habitans inoffensifs qui en pâtissent (4). » A la fin de la guerre, l'amende n'est même plus employée comme châtiment, mais comme moyen de chantage. Au quartier général de Versailles et à la table royale, on déclare ouvertement qu'il faut redoubler de rigueurs pécuniaires envers

(1) Bauriedel, p. 94.

(2) Kretschmann, p. 224. Cf. l'entrefilet paru tout récemment dans les journaux du soir : « Un moine autrichien arrivant d'Allemagne a raconté à un rédacteur du journal catholique hollandais *Tyd* ses impressions sur ce pays. — On regrette, a-t-il dit, dans les milieux catholiques allemands, que les régimens saxons et mecklembourgeois qui sont protestans aient été chargés les premiers d'envahir la Belgique. Les hommes n'avaient jamais vu un costume de prêtre. Ils se faisaient une idée très fausse de la puissance des curés en pays catholique. Cela explique leur regrettable attitude vis-à-vis du clergé. »

(3) Bauriedel, p. 72.

(4) Kretschmann, p. 194.

les villes occupées, notamment Rouen et Amiens, afin d'exaspérer chez les habitans le désir de la paix et de les amener à l'imposer au Gouvernement de Bordeaux. Inutile d'ajouter que cette proposition soulève l'enthousiasme de M. de Bismarck, qui la commente en ces termes : « Si nous ne pouvons tout garnir de nos troupes, nous enverrons de temps en temps une colonne volante vers les localités qui se montreront récalcitrantes, nous fusillerons, pendrons et brûlerons. Si cela arrive quelquefois, les Français finiront par devenir raisonnables (1). »

Les sévérités déployées à l'égard des régions envahies laissent deviner le traitement réservé aux villes investies. Les documens officiels ont assez clairement proclamé à cet égard la nécessité du bombardement comme moyen de hâter le « moment psychologique » où les souffrances des habitans seront plus fortes que la ténacité de la garnison. Ce qu'on pouvait espérer des auteurs de ces mesures inhumaines, c'est qu'ils ne se décideraient à y recourir qu'à contre-cœur, et comme à une dure extrémité militaire. Ce qui frappe au contraire dans leurs souvenirs, c'est la sorte de volupté intime qu'ils mettent à les appliquer. Tandis que Kretschmann regrette aimablement que l'on ne puisse tirer sur Paris 3 000 coups de canon par jour au lieu de 300, le roi Guillaume, tout imprégné pourtant des sentimens chrétiens dont ses lettres à sa femme contiennent l'encombrant témoignage, ne cache pas son impatience de voir commencer et activer le bombardement et ne cesse de presser à ce sujet l'impitoyable Moltke (2). C'est en sa présence que le pasteur Rogge, aumônier de la première division de la Garde et représentant du Dieu de pitié, prononce une éloquente homélie sur l'inopportunité d'une compassion déplacée envers les femmes et les enfans de Paris écrasés par les obus. Ce personnage vraiment évangélique trouva d'ailleurs l'inspiration si heureuse qu'il n'eut garde de la laisser tomber comme échappée à la chaleur de l'improvisation, et qu'il la recueillit pieusement dans ses Mémoires imprimés (3).

Pour compléter ce tableau des Allemands peints par eux-mêmes, il resterait à chercher ce qu'ils pensaient les uns des

(1) Wilmowski, p. 79; Busch, p. 424.
(2) Wilmowski, pp. 77 et 81; Kretschmann, p. 265.
(3) Rogge, *Aus sieben Jahrzehnten*, t. II, p. 231. On trouvera la citation et la référence dans von Müller, p. 197.

autres. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les troupes d'invasion, au lieu d'être fondues par quarante-quatre années de vie commune en un tout homogène, formaient en 1870 des armées alliées, mais distinctes, séparées presque toutes par d'anciennes traditions particularistes, et dont les deux principales, celle de Bavière et celle de Prusse, étaient des adversaires de la veille. On trouve une première trace de ces rivalités persistantes dans l'empressement avec lequel les membres des divers contingens rejetaient sur leurs voisins les accusations qui pouvaient être adressée à la masse. Quant à leurs appréciations sur leurs frères d'armes, elles présentent ce mélange de servilisme et d'arrogance qui caractérise trop souvent les rapports de l'Allemand avec les nations étrangères. Les jeunes officiers bavarois ne cachent pas leur fierté de combattre en égaux à côté de leurs vainqueurs de 1866. Au moment de l'occupation, l'un d'eux, Tanera, invité, lors de son passage à Nancy, au cercle des officiers prussiens de la garnison, considère cet acte de camaraderie comme une insigne faveur, et le relate sur le ton de reconnaissance éperdue d'un domestique admis dans une maison étrangère à la table des maîtres. Les hommes, en revanche, restent rebelles à ce sentiment d'orgueil germanique, et les Prussiens ne font rien pour le leur inspirer. Le soldat Weidner, sortant de l'ambulance et placé à Versailles dans un convoi de convalescens originaires du Nord, se voit, en sa qualité de Bavarois, mis à l'écart ou servi le dernier dans les distributions, et il doit, malgré son esprit de discipline, adresser au chef de l'escorte d'énergiques remontrances pour ne pas être traité en Allemand de 3e classe (1). — La rigueur de ces procédés ne fait que traduire d'ailleurs les préventions des esprits. Jamais Saint-Simon, dans ses momens de verve, n'a employé contre ses ennemis personnels des expressions d'un dédain aussi écrasant que Kretschmann pour parler des Bavarois. « Tu ne peux t'en faire une idée, écrit-il à sa femme après Beaugency. Par troupes de trois à six, ils couvrent les routes après avoir quitté leur corps, jeté leurs fusils et s'être affublés de tous les oripeaux possibles et imaginables... Le grand-duc (de Mecklembourg, commandant de l'armée de la Loire) a télégraphié : « Les Bavarois sont un ballast inutile. » Il a dit à von der Tann en plein

(1) Weidner, *Kriegstagebuch eines Nürnbergers im K. b. 10e Inf. Regiment*, pp. 129 et 132.

combat : « F...-moi le camp, avec votre ramassis de gueux! » L'impression produite est déplorable, les officiers n'ont plus figure de chefs, et l'on va envoyer toute la bande à Orléans pour se refaire (1). »

A juger les Allemands de 1870 par ceux de nos jours, il semble que leurs rivalités locales eussent dû se dissiper et se perdre dans un irrésistible courant d'exaltation patriotique, lorsque la proclamation de l'Empire (18 janvier 1871) les réunit pour la première fois sous un même drapeau. Par les souvenirs des divisions qu'elle devait effacer, par les perspectives de grandeur qu'elle ouvrait pour l'avenir, la cérémonie de la Galerie des Glaces avait de quoi séduire les imaginations. Bien qu'elle eût été représentée comme la réalisation d'un rêve séculaire, elle fut loin pourtant de produire sur les intéressés une impression d'enthousiasme. Elle laissa indifférens les soldats des armées de province, tout entiers aux souffrances de la lutte contre les dernières résistances françaises. A Versailles même, elle ne parvint pas à dissiper la maussaderie d'humeur du principal héros de la fête. Fort préoccupé de la situation encore précaire de ses armées dans l'Est (2), beaucoup moins sensible à l'éclat de sa nouvelle dignité qu'au regret de faire passer en seconde ligne le titre héréditaire de sa maison, le roi Guillaume ne semblait pas éloigné de penser ce qu'écrivait crûment un de ses officiers : « Toute cette histoire d'Empire ne me dit rien qui vaille, et je reste *Royal Prussien* (3). » — Enfin, les petits princes allemands, entraînés dans le mouvement qui conduisait leur pays à l'unité, n'éprouvaient qu'une satisfaction mélangée à la perspective d'échanger leur indépendance souveraine contre une position subordonnée dans les cadres d'un Empire centralisé. Dans le dîner qui réunit le soir aux Réservoirs une foule empanachée de hauts personnages, l'un d'eux, le jeune prince Georges de Schwarzbourg, arrivé en retard, leur lança, en défaisant sa cuirasse, cette sonore apostrophe : « Eh bien! qu'en pensez-vous, *vassaux?* » La boutade ne fut pas relevée et jeta un froid dans la brillante assistance (4).

(1) Kretschmann, p. 216.
(2) Von Pfeil, p. 193.
(3) Kretschmann, p. 218.
(4) Von Pfeil, p. 198.

III

Les souvenirs des vétérans de 1870 n'ont pas seulement pour le lecteur français la valeur d'une autobiographie et d'une confession collective; ils présentent encore l'avantage de refléter les impressions laissées à leurs auteurs par le pays où les a conduits la guerre. Ceux-ci n'ont pu rester six mois en contact avec sa population et en lutte avec ses armées sans se former quelques idées précises sur les hommes et les choses de France.

Sur les choses, ils s'expriment avec d'autant plus de liberté que leur patriotisme n'est pas en jeu, et en des termes d'autant plus favorables qu'ils viennent pour la plupart de régions pauvres et ingrates, partagées entre les plaines sablonneuses de la Prusse et les plateaux arides de la Bavière, restées jusqu'alors étrangères, non seulement aux raffinemens du goût, mais encore aux habitudes de bien-être développées depuis par trente années de prospérité économique. Aussi tout est-il pour eux un objet de surprise admirative dans l'aspect extérieur de la France : ses rians paysages et ses grasses campagnes, l'air d'aisance de ses habitans, l'élégance de leurs intérieurs, et d'une manière générale l'apparence de richesse du pays. A chaque étape parcourue en terre ennemie, Kretschmann, peu suspect pourtant de partialité envers ses adversaires, s'extasie tour à tour sur les environs de Metz, qu'il compare à un « parc anglais, » sur la grande rue de Commercy, mieux bâtie et mieux pavée que Berlin, sur le château de Cirey, qui réalise à ses yeux l'idéal d'une résidence seigneuriale, sur la noblesse et la variété des sites des alentours du Mans, sur les splendeurs de Fontainebleau. Il n'est pas jusqu'au mobilier officiel des préfectures qui ne lui apparaisse comme un modèle de bon goût. « Il est visible, conclut-il avec un soupir, que ces gens ont beaucoup d'argent... C'est en France seulement qu'on apprend à connaître le luxe (1)! » Encore ses fonctions à l'état-major lui ont-elles valu de loger dans des quartiers de choix. — Bauriedel, moins bien partagé, ne cache pas sa stupéfaction de retrouver le même bien-être dans les classes inférieures de la société. Il est cantonné à Lieusaint dans une

(1) Kretschmann, pp. 188 et 190; cf. pp. 75, 90, 169, 174, 175 et 289.

grosse ferme dont l'aspect, écrit-il, « rendit de nouveau évident à mes yeux quel pays riche, inépuisable, est la France. Nos meilleures familles bourgeoises ne sont pas aussi confortablement installées que le fermier de Lieusaint, simple laboureur dont l'appartement contenait de superbes armoires à glace, des meubles d'acajou et des lits monumentaux (1). » On sait quel sentiment de respect presque religieux la cuisine française inspirait aux estomacs de ces hôtes d'un jour (2). Partout dans leurs lettres revient la même note admirative, l'expression de « romantique » ou d' « idyllique » appliquée aux moindres paysages et l'évocation du proverbe populaire qui résumait dans la vieille Allemagne l'idéal du bonheur matériel : « Vivre comme Dieu en France. » On devine quel effet cette brusque révélation d'une opulence inconnue jusqu'alors a dû produire sur des natures incultes, quelle poussée de convoitises elle y a provoquée, à quelles manifestations d'envie impuissante et à quels inexplicables actes de vandalisme elle a dû conduire!

Si les envahisseurs s'abandonnent sans arrière-pensée au charme des choses de France, leurs appréciations sur les hommes ne semblent pas inspirées par la même liberté d'esprit. Il faut, pour comprendre leurs dispositions à cet égard, se rappeler de quel poids pesaient sur leur jugement les souvenirs des guerres du premier Empire, la jalousie excitée par les succès éphémères du second, l'antagonisme de race et les haines nationales soigneusement entretenus dans leur pays par l'éducation ou la presse. Ils se gardent soigneusement de toute indulgence malsaine envers l'ennemi héréditaire et semblent, au moins au début, s'abstenir de chercher à le connaître pour ne pas risquer d'arriver à l'estimer. Les unes s'en tiennent à une condamnation sommaire, que leur semble exprimer le terme lourdement ironique de « grande nation, » employé à tout propos par antiphrase. D'autres, enfermés et raidis dans leurs préjugés, ne songent qu'à trouver dans les moindres incidens de la vie courante une occasion de les justifier. Kretschmann peut être considéré comme le type de ces intransigeans. « Peuple de singes et de fous, entièrement pourri, d'une impudence fabuleuse, où tout est mensonge, prétention, effronterie, où personne

(1) Bauriedel, p. 152.

(2) « Ce qu'est une poularde du Mans, s'écrie Kretschmann dans un accès de lyrisme (p. 295), un estomac allemand ne peut s'en faire aucune idée! »

n'est capable de dire un mot de vrai et de s'échauffer pour une idée (??), d'où le bon sens est absent, dont il faut à tout prix rabaisser la superbe (1)... » telles sont les aménités qui alternent avec les effusions sentimentales dans ses lettres à sa femme, auxquelles elles donnent parfois l'apparence d'une véritable anthologie d'injures nationales. Elles montrent par un exemple éclatant et heureusement assez rare l'esprit de magnifique incompréhension des mentalités étrangères qui a été si souvent signalé comme une lacune de la psychologie germanique.

Arrivée à ce degré d'aveuglement, la haine de la France relève de la pathologie et ne peut d'ailleurs représenter qu'une exception. Tous les collègues de Kretschmann ne présentent pas la même aptitude à rester fermés aux enseignemens de l'expérience. Leurs rapports constans avec la population française font peu à peu tomber leurs préjugés de la veille devant leurs impressions favorables du jour, en vertu d'une lente évolution dont il est curieux de suivre les progrès dans leurs témoignages.

Ils ne peuvent, en effet, malgré leurs préventions, rester toujours insensibles aux qualités sociables et aimables qui forment, par contraste avec la nature allemande, le fond du caractère national français. Ils notent avec une reconnaissance émue l'humanité des paysans qui ne refusent jamais leur assistance aux malades, aux blessés ou même aux traînards; le tact avec lequel les citadins rendent les honneurs funèbres à la dépouille des soldats ennemis décédés dans leur ville; l'instinct de sociabilité innée qui rend à beaucoup d'officiers le séjour chez des hôtes étrangers plus agréable que chez leurs propres compatriotes (2). Il n'est pas jusqu'à la légèreté proverbiale des Français qui ne trouve grâce aux yeux des plus cultivés : « Ne nous y trompons pas, avoue même Fontane dans un accès de franchise, rien n'est plus ennuyeux que la solidité toute seule et la conscience qu'on en a (3). » — Mais ce qui, dans ce voyage de découverte à travers la société française, les remplit d'une stupéfaction croissante et sans cesse renouvelée, c'est l'attitude des femmes. Ils s'attendaient, sur la foi de la légende ou du roman, à les trouver frivoles et coquettes, prêtes à se jeter par curiosité à la tête des vainqueurs. Elles se dérobent au contraire

(1) Kretschmann, pp. 75, 90, 98, 112, 119, 148, 206, 233, 262, 283, 328.
(2) Krokisius, pp. 92 et 102; Bauriedel, pp. 80 et 81.
(3) Fontane, I, p. 80.

à leurs avances et même à leurs regards, évitent avec eux toute relation, même banale, portent presque toutes des habits de deuil et observent une dignité de maintien qui se manifeste à tous les degrés de l'échelle sociale. A Saint-Denis, où la Garde prussienne est cantonnée pendant l'occupation et entretient, grâce à sa discipline, de bons rapports avec les habitans, les soldats se lamentent de n'avoir jamais pu trouver, comme autrefois à Potsdam, une bonne ou une cuisinière pour tromper la solitude de leurs promenades (1). A Orléans, les jeunes officiers perdent leur temps à chercher « certaines dames, » ce qui déroute toutes leurs notions sur la moralité française. Au Mans, ils donnent, après l'armistice, des courses de chevaux où ils espèrent voir venir les familles distinguées de la ville : aucune n'y paraît : « Je dois avouer, déclare à ce sujet Kretschmann, que cette réserve systématique et exclusive de la curiosité m'en impose d'autant plus qu'*on ne la trouverait pas chez nous* (2). » Cette dernière réflexion, qui revient comme un refrain dans ses lettres et dans celles de ses collègues, nous fait toucher du doigt un point douloureux pour l'amour-propre germanique. Dans plusieurs villes d'Allemagne, et notamment à Berlin, les dames de la société avaient témoigné aux officiers français prisonniers, réputés pour des modèles d'élégance et de bon ton, un empressement où la compassion n'avait que peu de part et dont les manifestations déplacées scandalisaient le roi Guillaume lui-même (3).

Au contact des populations envahies, certains officiers en arrivent ainsi à éprouver envers elles un sentiment qui ressemble à l'estime ou à la sympathie. Chez les uns, cette inclination naissante ne s'exprime pas sans critiques. Tel est par exemple le lieutenant d'artillerie Ubisch : cantonné à Croisset, près de la maison de Flaubert, et sollicité par son hôtesse de lui donner son impression sur la société française, il apprécie en termes sévères la corruption et le scepticisme des hommes, mais il fait un éloge dithyrambique des femmes, dont il loue, non seulement la réserve, mais le dévouement sans limites au pays et l'esprit de fraternité en face de l'invasion (4). Sur

(1) Von Pfeil, p. 283.
(2) Kretschmann, pp. 229 et 298; cf. pp. 201, 297, 299, 304; et Fausel, p. 112.
(3) Wilmowski, pp. 27 et 37; von Pfeil, p. 129; Krokisius, p. 307.
(4) Ubisch, p. 249.

d'autres, le charme de la France a opéré assez complètement pour qu'on puisse prononcer à leur sujet le mot de conquête morale. Fontane rencontre après l'armistice des officiers de chasseurs absolument enthousiasmés du pays et de ses habitans; il ajoute qu'ils sont loin de représenter une exception parmi leurs camarades. Plus tard, dans un restaurant de Sedan, il entend trois généraux prussiens, assis à un table voisine, échanger leurs vues sur la guerre actuelle, s'élever en termes très énergiques contre la légende qui représente la France comme en décadence, et pour réfuter cette assertion, rendre à son courage, à sa vitalité dans le malheur, à ses vertus même un hommage qui tourne à l'apologie sans réserves (1). Voilà une singulière illustration du vieil adage : *Græcia capta ferum victorem cœpit.*

Cette estime tardive ne s'explique pas seulement par l'attrait d'une aimable civilisation. L'Allemand a trop le culte de la force pour ne pas la respecter chez ses adversaires. Ce qui lui en impose, malgré lui, dans la France vaincue, c'est le ressort moral que révèle la ténacité de sa résistance. Le soir de Sedan, tous les officiers étaient persuadés que la nation manquerait à l'armée, comme l'armée avait manqué à la nation, et que la guerre était terminée. « Pour la première fois, écrit l'un d'eux, nous commîmes la faute de déprécier nos adversaires. Nous ne pouvions soupçonner qu'un jeune avocat méridional prendrait en mains les rênes du gouvernement, exciterait dans le peuple français un enthousiasme jusqu'alors inconnu et ferait sortir du sol des armées dont les chefs se rangeraient sous ses ordres. Sauver son pays était au-dessus de ses forces; mais malgré tant de disgrâces, il lui apporta la gloire. Si la France avait traité après Sedan, elle serait morte sans honneur. Son héroïsme malheureux a rempli le vainqueur d'admiration (2). » Il serait difficile de trouver sous une plume française un plus bel éloge de l'œuvre de la Défense nationale.

Ce jugement d'ensemble concorde d'ailleurs avec les réflexions de tous les combattans. La mort du curé de Bazeilles arrache à l'un d'eux, témoin de son héroïsme, cette exclamation : « Chapeau bas devant de tels hommes! et plaise au ciel qu'au jour du danger notre patrie allemande puisse en trouver de

(1) Fontane, II, pp. 48 et 65.
(2) Von Pfeil, p. 106.

pareils pour la défendre! » En parcourant le champ de bataille de Loigny, le même officier ne peut retenir l'expression de son admiration en trouvant des adolescens et des vieillards à cheveux blancs parmi les cadavres entassés au pied des retranchemens allemands (1). Quarante années enfin après la guerre, un ancien volontaire de 1870, devenu un éducateur de renom, et écrivant, pour ses élèves, ses souvenirs, tirait en ces termes la moralité de la dure campagne qu'il avait faite sur la Loire, d'Orléans au Mans : « Dans quelques ouvrages analogues à celui que j'offre au public, j'ai trouvé à l'égard des Français un ton dédaigneux que je ne puis approuver. Si l'on songe que pendant deux mois nous avons dû conquérir pied à pied, au prix de fortes pertes, chaque lambeau de terrain, que nous voyions chaque jour sortir du sol de nouvelles forces, que nous avions à combattre une armée faite de pièces et de morceaux, alors je me demande de quoi n'eût pas été capable cette armée, si elle avait eu à sa tête des chefs comme les nôtres... Qu'en 1870 maint mobile, las du combat, ait abandonné ses drapeaux, on ne peut le nier. Mais qui ne sait que dans les rangs prussiens se trouvaient aussi des âmes de lièvres ou des fils de famille et que la lâcheté est un vice international? Gardons-nous donc de ne pas estimer cette nation à sa juste valeur. Si jamais elle devait trouver de grandes idées pour l'animer et des chefs capables pour la conduire, nous n'en viendrions pas à bout si facilement (2). » Avertissement presque prophétique, si l'on songe qu'il a été écrit au lendemain d'Agadir, et presque à la veille de la guerre actuelle!

Il est enfin un dernier point sur lequel un lecteur français résiste difficilement à la tentation d'interroger les témoins allemands de 1870 : c'est la question de l'Alsace-Lorraine, qui allait pendant des années dominer la politique européenne et compromettre la solidité de l'édifice qu'elle était destinée à couronner. Les hommes dont le sang a servi à la poser, sinon à la résoudre, en ont-ils compris la portée? Se sont-ils fait illusion sur les sentimens des populations ramenées par force dans le giron de la patrie germanique? Ont-ils pu croire de bonne foi avoir travaillé à leur libération? A cet égard, leurs témoignages présentent une unanimité négative précieuse à enregistrer pour un

(1) Koch-Breuberg, pp. 38 et 76.
(2) Mattias (Adolf), *Meine Kriegserinnerungen*, Münich, 1911. Préface.

Français, impressionnante même pour un Allemand. Avant la guerre, la revendication de l'Alsace-Lorraine n'apparaissait comme un devoir national pour personne, et le nom même n'en était rappelé que par la vieille chanson de route fredonnée encore dans les régimens : *Oh, Strassburg, wunderschöne Stadt* (1)! Plus tard, quand les armées passent la frontière, au début des hostilités, la première chose qui frappe leurs chefs, c'est le contraste évident entre le langage et les sentimens des habitans de l'Alsace et de la Lorraine allemandes. Busch note leur « mine sombre, » von Müller constate, non sans mélancolie, qu'ils sont complètement francisés, et Wilmowski, dont les lettres reflètent les impressions du grand quartier général, déclare tout net que « plus on s'éloigne du Rhin, plus disparaît l'illusion que la province riveraine est encore allemande, parce qu'elle l'a déjà été autrefois (2). » Ces réflexions sont datées de Nomény, près de cette future frontière, dont, quelques jours plus tard (15 septembre), Bismarck dessinera sommairement le tracé sur une carte murale trouvée dans le château du sénateur Larabit, à Buzancy (3). Pendant la campagne, alors que les premiers bruits de paix commencent à circuler dans l'armée, Krestchmann avoue, avec un sens prophétique assez rare chez un gallophobe, n'être point partisan de vastes annexions, car, dit-il, « à quoi bon recommencer l'expérience, déjà faite si souvent, qu'il n'est pas avantageux de forcer à devenir Allemands des gens qui sont Français (4)? » — Après l'armistice enfin, quand les troupes victorieuses traversent de nouveau, pour rentrer dans leurs foyers, les provinces qui vont être annexées à l'Allemagne, elles y trouvent les sentimens d'attachement à la France plus vivaces que jamais, et comme exaspérés par la perspective d'une prochaine séparation. Fausel, conduit par son billet de logement chez le médecin de Rothau, entend la femme de son hôte lui adresser une harangue enflammée sur la fidélité éter-

(1) Von Pfeil, p. 7.

(2) Busch, p. 17; von Müller, p. 145; Wilmowski, p. 22.

(3) L'anecdote est racontée par Wilmowski, p. 52. Il serait curieux de savoir ce qu'est devenue cette carte, qui représente, avec un autographe de Bismarck, le premier témoignage tangible des intentions de l'Allemagne à l'égard de l'Alsace-Lorraine. D'après le colonel Laussédat (*La Délimitation de la frontière franco-allemande*), la fameuse « carte au liséré vert » ne fut en effet tracée qu'à la fin d'octobre, après la capitulation de Metz.

(4) Kretschmann, p. 190.

nelle de l'Alsace à son ancienne patrie (1). Bauriedel, de passage à Strasbourg, va rendre visite à une de ses relations d'avant la guerre. Son interlocuteur le reçoit avec courtoisie, mais refuse catégoriquement de se montrer en public en sa compagnie. Il lui raconte avoir subi récemment quelques heures d'emprisonnement pour avoir jeté son cigare à l'approche d'un officier prussien qui lui demandait du feu (2). C'est dans cette ville également que le docteur Cahn fait étape à son retour de Paris. Il y abrège son séjour et s'en éloigne au plus vite, indigné d'entendre les gens du peuple s'obstiner à répondre en mauvais français à ses questions en allemand (3).

Enfin Théodore Fontane, qui fait après l'armistice une enquête personnelle, conduite sans préventions, sur l'opinion publique des populations annexées, constate chez elles le même état d'esprit, dont il cherche à approfondir les causes. Autour de Metz, il écoute les habitans des villages de la banlieue protester avec force contre un changement de nationalité forcé, regarder vers Mars-la-Tour, restée française, comme vers la Terre Promise, et soupirer après le moment où ils pourront liquider leurs affaires pour venir s'y fixer. A Strasbourg, où la communauté de langue semblait à Fontane devoir rendre plus facile la résignation au fait accompli, il éprouve, le soir de son arrivée, une vive désillusion. Assis sur une terrasse de la place Kléber, il entend d'abord les clairons prussiens sonner le couvre-feu au milieu du silence général, puis il voit aussitôt après se former un cortège spontané de gamins et même d'adultes, qui parcourent les rues avoisinantes en sifflant les mélodies allègres de l'ancienne retraite française... Il songe avec mélancolie qu'il y a là un état d'âme plus fort que toutes les théories, que « les Strasbourgeois veulent rester Français, » et que la tâche la plus urgente du Gouvernement allemand doit être la conquête morale après la conquête matérielle du pays (4).

Comment cette œuvre de propagande pacifique est comprise par ceux qui en sont officiellement chargés, c'est ce que lui montre bientôt un épisode significatif. Il se rencontre en wagon

(1) Fausel, p. 147.
(2) Bauriedel, p. 159.
(3) Cahn, II, p. 305.
(4) Fontane, II, pp. 194-198, 292 et 299.

avec deux conseillers de préfecture, récemment arrivés du fond de la Prusse, et il les entend s'exprimer dans les termes les plus grossièrement méprisans sur leurs nouveaux administrés, se vanter d'avoir menacé de faire fusiller ceux qui répandent des bruits favorables à la France, et recommander à leur égard l'emploi d'une méthode qu'ils caractérisent d'un mot : *scharf anfassen* (empoigner solidement). En suivant sur le visage de deux notables indigènes, présens à l'entretien, l'impression de stupeur produite par ce langage déplacé, Fontane ne peut se défendre d'un douloureux pressentiment de l'avenir (1). C'était toute l'histoire future de la politique prussienne en Alsace dont cette scène lui présentait en raccourci une vision anticipée !

Le récit de ce petit incident n'est d'ailleurs pas le seul qui suggère entre le passé et le présent un involontaire rapprochement. Lorsqu'on dépouille les mémoires des vétérans de l'avant-dernière guerre, la comparaison avec leurs successeurs d'aujourd'hui s'impose à l'esprit comme une obsession. On retrouve, dans l'âme de tous, les mêmes instincts de brutalité et de grossièreté, retenus encore chez les uns par l'incertitude du succès final, épanouis et développés chez les autres par l'espérance de l'impunité ; l'emploi des mêmes méthodes de répression, que les premiers ont essayées en parvenus de la victoire, avec une timidité relative, et les seconds, appliquées en théoriciens de la violence, avec une inexorable rigueur ; le même mélange de haine aveugle et de sympathie forcée ou affectée envers cette France dont ils rêvent d'abaisser l'orgueil, mais dont ils ne peuvent s'empêcher de subir le charme. En 1914, les envahisseurs sont donc restés tels qu'ils s'étaient révélés en 1870 : d'une guerre à l'autre, leurs adversaires seuls ont changé, et, avec leurs adversaires, leur fortune.

ALBERT PINGAUD.

(1) Fontane, II, p. 300.

L'ÉTERNELLE ALLEMAGNE

D'APRÈS LE LIVRE DE M. LE PRINCE DE BÜLOW

IV[1]

DE LA MISÈRE A L'APOGÉE

» Il faut, dit M. de Bülow, avoir vécu à l'étranger pour apprécier complètement ce que l'Allemagne et, en particulier, la Prusse possède dans le corps de ses fonctionnaires. Formé par de grands souverains et d'éminens ministres avec la précieuse matière de dévouement, de conscience, de goût du travail et de force de labeur que l'on trouve chez nous, ce corps a rendu d'incomparables services dans tous les domaines. Si le pays entre les Alpes et la Baltique, la Meuse et Memel, s'étend aujourd'hui comme un jardin bien tenu sous les yeux de l'Allemand rentrant dans sa patrie, nous le devons pour une grande part à notre corps de fonctionnaires. »

M. de Bülow connaissait les « défauts héréditaires » qui déparent les « qualités traditionnelles » de ce fonctionnarisme prussien; il souhaitait que ces admirables serviteurs de l'État eussent un coup d'œil plus juste, une pensée plus compréhensive, un jugement plus éclairé, surtout, un plus grand respect de la liberté et quelque humanité dans leurs rapports avec toutes les classes de la nation : « La rancune contre l'État, qui est coutumière en Allemagne, est presque inconnue en

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 février et 1er juillet 1915.

Angleterre : c'est que, là-bas, on réprime sans pitié toute perturbation de l'ordre public ; mais on y évite avec un soin méticuleux les mesquines chicanes qui gênent la liberté et les aises des individus. » Mais combien ces petits défauts semblaient à M. de Bülow pardonnables, quand il considérait l'ensemble de l'œuvre et les résultats les plus certains, ou du moins les plus apparens ! Après quarante années d'existence, c'est l'empire du Hohenzollern et son administration à la prussienne qui lui semblaient avoir fait de l'Allemagne l'État le mieux tenu de l'Europe, le mieux aménagé pour les besoins de la communauté, sinon le mieux adapté aux aises et aux libertés des individus. Grâce à l'Empire, la pauvre Allemagne de 1871, qui nourrissait misérablement 41 millions d'habitans, était devenue en 1914 une terre de richesse et d'abondance, où 65 millions d'hommes semblaient trouver aisément leur vie, en étalant ce luxe, cet insoucieux gaspillage de l'argent et ces plantureuses habitudes de table qui les suivaient sur la terre étrangère. La *Statistique annuelle de l'Empire allemand, Statistisches Iahrbuch für das deutsche Reich,* offrait le merveilleux inventaire de ce progrès constant :

POPULATION DE L'EMPIRE (en millions d'habitans)

1871	1880	1890	1900	1910
41	45,2	49,4	56,3	64,9

En 1871, la population allemande était de même densité à peu près que la nôtre aujourd'hui : 75 habitans au kilomètre carré. En 1910, la sablonneuse, forestière et marécageuse Germanie d'autrefois atteignait et dépassait le chiffre moyen de l'Italie, mère des riches moissons : 120 habitans au kilomètre. Elle ne perdait presque plus d'émigrans : en 1881, 220 000 Allemands s'en étaient allés chercher pâture et se fixer au dehors; l'année 1912 n'en voyait plus partir que 18 000. De 1871 à 1894, l'émigration avait enlevé à l'Empire deux millions et demi d'affamés ou de mécontens, soit une moyenne annuelle de cent dix mille individus au moins; de 1894 à 1913, l'émigration ne prenait plus que 550 000 Allemands, — soit une moyenne annuelle de vingt-huit mille au plus, — et qui s'en allaient au dehors chercher moins à vivre qu'à placer les marchandises, les inventions et les capitaux de la mère patrie. Donc, soixante-cinq millions d'Allemands trouvaient dans

l'Empire et grâce à l'Empire un travail rémunérateur et tout leur saoul de grosse bière, de gros pain, de grosse viande. Quelle transformation de la vie humaine et même de la vie animale en ce pays béni du ciel! En 1871, une bonne part de l'Allemagne, de la Prusse surtout, — toute la Poméranie, par exemple, — n'était encore qu'une lande où 25 millions de bêtes ovines tondaient l'herbe courte sous les rafales de sable et de vent marin; dans l'Empire entier, 7 millions de porcs ne fournissaient que chichement à 41 millions de mangeurs de choucroute et de pommes de terre le lard quotidien, la côtelette hebdomadaire et les *delikatessen* des grands jours. Voici qu'en 1913, l'Empire n'avait plus que 6 millions de moutons; mais il avait 25 millions de bons gras porcs : la multitude des uns avait crû sans cesse à mesure que décroissait le nombre des autres, et le gros bétail avait suivi la même courbe ascendante, et toute la poulaille avait fait de même, et les chevaux et les chèvres avaient, de loin, emboîté le pas (1). L'Allemagne de 1913 saignait, bon an mal an, 23 millions de gros et de petits cochons, abattait 8 millions de bœufs, vaches et veaux, près de 4 millions de moutons et de chèvres et, loin d'exporter de la viande, elle achetait encore à l'étranger quelque cent cinquante mille porcs, du gros bétail pour 280 millions de marks, des jambons, lards et saucissons, des viandes frigorifiées ou conservées pour 220 millions, et du poisson d'eau douce ou de mer pour 130 millions, et du beurre, du fromage, des œufs, des graisses pour 600 millions au moins. Dans la période 1880-1885, elle n'avait guère importé plus de 300 à 400 millions de marks pour son alimentation annuelle; jusqu'en 1888, elle n'avait jamais dépassé 460 millions. Mais depuis 1889, quelle hausse continue, et par bonds!

IMPORTATIONS ALIMENTAIRES
(en milliers de marks, réexportations déduites)

1889	1894	1899	1904	1909	1912
829	1 023	1 250	1 433	1 662	2 155

Et quelle folle accélération durant les cinq années dernières!

(1) CHEPTEL DE L'ALLEMAGNE (en centaines de milliers de têtes)

	1873	1883	1892	1904	1913
Moutons. . . .	24,9	19,1	13,5	7,9	5,5
Porcs	7,1	9,2	12,1	18,9	25,5
Gros bétail. . .	15,7	15,7	17,5	19,3	20,9

En 1913, c'est *deux milliards deux cents millions de marks*, que les Allemands payaient à l'étranger pour leurs comestibles de toutes sortes, non compris encore 170 millions pour le bétail vivant.

Les mœurs rustiques et la frugalité d'autrefois avaient disparu. Les pieds et tripes de cochon et les harengs continuaient de subvenir aux *delikatessen;* le hareng surtout était mis à la portée de toutes les bourses (1) : chaque Allemand, avant l'Empire, ne s'offrait guère que deux kilogrammes de hareng à l'année; il s'en offrait trois aujourd'hui. Mais les « fruits du Midi » arrivaient aussi par wagons pleins, et les cafés, cacaos, riz et épices affluaient dans les docks. En tableaux triomphans, le *Statistisches Iahrbuch* dénombrait ces produits exotiques, que la bonne vieille Allemagne ignorait ou ne pouvait pas se payer, et dont l'Empire faisait aujourd'hui une consommation grandissante (2).

Chaque Allemand, avant l'Empire, ne consommait guère que deux kilogrammes de café par an; en 1905, il en consommait trois. Chaque Allemand, avant l'Empire, ne consommait que quatre cents grammes de « fruits du Midi : » en 1912, il en consommait dix fois plus. Et pour le sucre : dix-neuf kilogrammes aujourd'hui, contre cinq kilogrammes à peine en 1871. Et pour la bière : les 33 millions d'hectolitres consommés en 1872 étaient devenus 67 millions en 1912; de 81 litres par tête, on était passé à 101 litres; si le Bavarois, qui en ceci menait la danse, ne buvait plus aujourd'hui que 238 litres, au lieu des 250 de 1871, si le Wurtembergeois, autre maître ès bière, ne buvait plus que 167 litres au lieu de 212, c'était peut-être que ces grands buveurs du Sud s'étaient mis au cidre et au vin avec un entrain qui compensait. L'étendue du vignoble allemand avait lentement, continûment décru; il ne couvrait

(1) CONSOMMATION DE HARENGS SALÉS (en milliers de tonneaux)

1866-1870	1886-1890	1906-1910	1913
506	1 139	1 245	1 294

(2) CONSOMMATION DE PRODUITS EXOTIQUES (en milliers de tonnes)

	Riz.	Café.	Cacao.	Fruits du Midi.
1866-1870	41	83	1	15
1886-1890	84	114	5	49
1906-1910	163	189	35	199
1913	239	164	51	298

plus guère que cent mille hectares; mais l'Allemagne, qui n'importait, il y a quarante ans, que 50 millions de kilogrammes de vin, en achetait aujourd'hui 130.

Derniers chiffres : l'orge, le seigle et la pomme de terre étaient pour l'Allemagne de 1871 le « pain quotidien; » le blé n'était alors accessible qu'aux riches. L'Allemagne de 1914 commençait d'être au régime du pain blanc. Elle avait doublé ou presque sa consommation de blé, sans diminuer, tout au contraire, sa consommation de seigle, d'orge et de pommes de terre :

CONSOMMATION PAR TÊTE (en kllogrammes)

	Seigle.	Orge.	Pommes de terre	Blé.
1879-84.	121	46	399	51
1889-94.	112	55	398	63
1899.	154	71	559	94
1904.	154	80	614	93
1909.	141	80	631	83
1913.	145	93	656	93

Au total, quelle progression ininterrompue, semblait-il, du bien-être, du bien manger et du bien boire! Et combien cette Allemagne régénérée par le sacrement impérial, méritait l'estime, l'admiration, l'envie de tout le genre humain! quelle prospérité, quelle puissance dans le présent! quelles perspectives, quelle sécurité d'avenir!... Pourtant, il était des pessimistes qui signalaient quelques indices fâcheux en ce splendide inventaire. Jusqu'en 1903, la consommation du blé était allée toujours croissant : depuis dix ans, elle avait fléchi; il en était de même pour le café, pour la bière, pour les harengs (1).

C'est en 1900 que l'Allemand avait consommé le plus de bière (118 litres par tête), en 1902 le plus de blé (100 kilogrammes), en 1902 le plus de harengs (4,06 kilogrammes), en 1903 le plus de café (3,08 kilogrammes). A partir de 1906, le *Statistisches Iahrbuch* avait dû ouvrir des colonnes spéciales aux chiens et aux

(1) CONSOMMATION PAR TÊTE

	Blé.	Harengs. (kilogrammes)	Café.	Bière (litres)
1902.	100	4,06	2 95	110
1907.	94	3,12	3,02	111
1912.	87	2,71	2,44	101

chevaux que la cherté de la viande amenait à l'abattoir, et, durant les cinq dernières années, l'Allemagne avait mangé d'autant plus de chevaux et de chiens qu'elle avait moins de bœufs, de vaches, de veaux et de chèvres à se mettre sous la dent : loin de croître suivant l'accroissement de la population, la consommation de la viande s'était ralentie, puis avait notablement décru en quantité et en qualité... L'Allemagne de 1913 n'avait-elle donc plus son appétit de 1904, ou n'avait-elle plus les mêmes moyens de le satisfaire ? Depuis 1910, elle ne connaissait pas la faim; mais elle ne pouvait plus s'offrir les mangeries, les beuveries et les ripailles des belles années 1898-1908; c'est en ces dix années 1898-1908 que le mangeur et le buveur allemand avait été le plus à son aise (1).

*
* *

Les pessimistes du dedans et les critiques du dehors attachaient quelque importance à ces signes funestes. Mais la masse des loyaux Allemands et la plupart des financiers et des économistes européens ne mettaient en question ni la solidité de cette puissance, ni la durée de cette richesse : pourquoi l'une et l'autre ne continueraient-elles pas de subsister et de grandir, aussi longtemps que subsisterait la cause dont elles n'étaient que les effets directs et naturels? Car cette prospérité de l'Allemagne impériale, il ne semblait pas douteux que l'Empire en eût été et en restât le facteur essentiel. Elle n'était venue qu'avec l'Empire. Elle semblait n'être venue que par lui : la « Renaissance de l'Empire allemand, » *Viedergeburt des deutschen Reichs*, avait été la renaissance de la vitalité nationale, et les panégyristes officiels découvraient que, dans toute l'histoire germanique, les deux phénomènes étaient toujours allés de pair, chaque renouveau de la splendeur impériale éclairant un splendide renouveau de la prospérité publique, et chaque éclipse de cette lumière vivifiante entraînant un refroidissement ou même

(1) CONSOMMATION DE VIANDE (en milliers de têtes)

	Chiens.	Chevaux.	Chèvres.	Veaux.	Gros bétail.
1905	6,2	147	435	5 336	2 717
1909	6,7	152	516	6 324	2 737
1912	8	179	474	5 327	2 678

un sommeil léthargique de l'énergie nationale; sans remonter jusqu'aux siècles du haut Moyen Age où pourtant il semblait bien que, déjà, il en avait été ainsi, on repérait depuis quatre siècles et demi cette concomitance.

Après les deux cents ans du Grand Interrègne et l'effroyable ruine qu'il avait value aux peuples allemands (1250-1440), les efforts des premiers Habsbourg avaient, durant près d'un siècle (1440-1520), relevé tout à la fois la puissance impériale et la richesse publique : sur le modèle des sciences, des industries et des entreprises italiennes, l'Allemagne de la Renaissance était devenue dans l'Europe d'alors ce que nous avons vu l'Allemagne du Hohenzollern redevenir dans notre Europe de 1900, sur le modèle des sciences, des industries et des mœurs anglaises et américaines. Même cause; mêmes effets : les moralistes de 1520 avaient tenu le langage que, mot pour mot, reprenaient les pessimistes de 1910, touchant le formidable appétit de bien-être, d'argent, de jouissances, de mangeaille et de luxe, qui travaillait et corrompait la vertueuse Germanie.

Le *Traité sur le Négoce et l'Usure* de Luther est de 1524 : « Les princes et seigneurs, s'ils veulent s'acquitter en conscience de leurs devoirs, doivent supprimer et punir les monopoles; les compagnies de trafic sont des gouffres de rapacité et d'impostures; tout l'argent du pays aboutit à leur réservoir ; comment serait-il légitime, selon la justice et selon Dieu, qu'un homme en si peu de temps pût devenir si riche?... Ils se sont arrangés pour que tout le monde, excepté eux, soit exposé à la ruine. Les rois et les princes devraient mettre fin à de tels abus ; mais on prétend qu'au contraire, ils s'y mêlent, en profitent et qu'on peut dire à l'Allemagne ce qu'Isaïe disait à son peuple : *Tes princes sont devenus les compagnons des voleurs* (1). » Ainsi parlait Luther trois cent quatre-vingt-dix ans avant que le prince Egon de Furstemberg, le plus intime ami de Guillaume II, se mêlât de devenir brasseur, hôtelier, entrepreneur de bâtisse, pour aboutir à la faillite que l'on sait et à la disgrâce impériale qui en fut la suite : tant il est vrai qu'en Allemagne, empereur et richesse arrivent ensemble et s'en retournent de même.

Ah! gémissaient les reconstructeurs d'histoire en chambre,

(1) J. Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, II, p. 446.

ah! si les Habsbourg du XVIe siècle avaient pu s'affranchir des princes et seigneurs, restaurer l'autorité impériale et donner à leur Allemagne cette réforme centralisatrice que réclamaient un Nicolas de Cusa et les autres théoriciens de la *respublica germanica!*... La savante, riche, entreprenante et confiante Allemagne eût pris sans doute, dans les nouveaux mondes, que l'humanité chrétienne était en train de découvrir, la place qu'Espagnols, Portugais, Français, Hollandais et Anglais allaient y tenir durant deux et trois siècles! de la mer du Nord et de la Baltique, la Hanse eût étendu son monopole vers l'Atlantique, le Pacifique, les océans de l'Inde, de la Chine et de l'Afrique! Hambourg fût devenu dès 1550 ce que nous l'avons vue en 1910!...

Mais la réforme de Luther ayant assuré le triomphe de l'anarchie princière et la décadence, puis la disparition de l'autorité impériale, les libertés germaniques avaient ramené, avec le désordre intérieur et l'invasion étrangère, tous les désastres que Nicolas de Cusa, sans être un grand prophète, avait prévus : « Quand les princes auront détruit la puissance souveraine, disait-il, on arrivera nécessairement au désordre; personne ne sera plus en sécurité; les étrangers prendront notre place et se partageront ce qui nous appartient, et nous devrons porter le joug. »

L'Allemagne sans empereur avait vu ses champs ravagés, ses villes mises à sac, ses peuples décimés, ses ports, ses ponts, ses chemins abandonnés à la ruine ou ne servant qu'au rançonnement des riverains, son cheptel périodiquement détruit et l'incendie de la guerre civile ou étrangère se promenant toutes les dix années sur ses terres abandonnées de Dieu : après trois siècles (1525-1800) de meurtres et de pillage, qu'était-il resté de cette richesse allemande qui avait fait des Nuremberg, des Augsbourg et des Francfort les centres de la finance et du commerce européens? Au début du XIXe siècle, après trois cents ans d'éclipe impériale, Allemagne et misère étaient devenues compagnes de chaîne sous la courbache des princes indépendans.

Mais, de 1800 à 1870, on avait vu l'exacte contre-partie de cette période néfaste : chaque étape vers le rétablissement de l'unité impériale avait été une reprise de la prospérité publique. L'unification napoléonienne avait commencé de rendre la vie à

cette France allemande du Rhin, où la route, la loi et l'administration françaises avaient repeuplé les villes et remis les campagnes sous la charrue; de même, les paysans affranchis, les biens d'Église sécularisés, les douanes de l'intérieur abolies, les privilèges de castes supprimés, les communications et les échanges assurés, la police ridige, inquisitoriale, mais égalitaire, avaient ressuscité, malgré la lourdeur des impôts et du service militaire, l'Allemagne française entre l'Elbe et le Rhin. Puis les trois efforts successifs de l'unification prussienne, Zollverein (1828), Confédération du Nord (1866) et Empire (1871), continuant l'œuvre de Napoléon, en avaient doublé l'étendue et décuplé les résultats.

En mars 1226, quand l'empereur Frédéric II concédait aux Chevaliers Teutoniques le droit de conquérir la Prusse et d'en « civiliser » les habitans, il leur ordonnait d' « établir sur les plaines, les montagnes, les fleuves, les bois et la mer l'antique et sacré droit de l'Empire, » parce que « la terre elle-même est satisfaite sous la monarchie impériale. » C'est au pied de la lettre que l'on pouvait appliquer ces mots à l'Allemagne unifiée sous la monarchie bismarckienne. A coup sûr, l'hégémonie de Berlin n'avait pas satisfait tous les désirs de tous les peuples allemands. Mais elle satisfaisait tous les besoins de la terre allemande, et cela seul a toujours compté dans l'histoire germanique : quand l'empire de Charlemagne fut relevé par la dynastie saxonne des Othons, les vrais Allemands du Sud et de l'Ouest, que l'éducation carolingienne avait initiés aux douceurs de la loi romaine et de la civilisation franque, furent d'abord pleins de mépris et de répugnance pour ces Barbares du Nord, brutaux, insolens, puissans néanmoins par la méthode et par la fourbe, *barbaros, brutos, contumaces, arte doloque tamen callentes*; mais cette répugnance tomba bien vite et ce mépris fut sans révolte; dans les cœurs allemands, la résignation vient toujours avec le profit : « Le trait caractéristique du peuple français est de placer les besoins psychiques avant les besoins matériels, » écrivait M. de Bülow, qui admirait « l'humeur irréconciliable de la France » envers ceux qui lui avaient enlevé l'Alsace-Lorraine. Pas plus que le pouvoir des Othons, le pouvoir du Hohenzollern ne trouva nulle part en Allemagne d'humeur irréconciliable, parce qu'il sut toujours mettre les besoins matériels avant les besoins psychiques.

La seule proclamation de l'Empire, dans les fanfares de la victoire, fut comme un chant magique dont toutes les ardeurs, toutes les ambitions, tous les confians et agissans espoirs de l'Allemagne furent réveillés. Au musée municipal de Spire, on conserve pieusement, avec des trophées de nos défaites et quelques dépouilles de nos troupes, les bannières des sociétés, confréries et *Vereine* qui accueillirent en 1871 le retour des vainqueurs. Sur la bannière des savetiers, on lit :

Ist einst gross zur See unsere Macht,
Dann, stolzes England,
Gute Nacht!

Quand, sur la mer, aura grandi notre pouvoir,
Alors, fière Angleterre,
Bonsoir!

Dès 1871, les savetiers de Spire espéraient, croyaient, savaient que l'Empire restauré, ce n'était pas seulement le règne de la force germanique sur le Continent, l'éclipse de la France et de l'Autriche; c'était aussi l'extension du commerce germanique à travers le monde, et la ruine, le sommeil final de l'Angleterre: il a fallu quarante-quatre ans à certains Anglais pour découvrir, et presque trop tard, cette vérité qu'avait révélée aux peuples allemands l'éclair de la victoire. L'Allemagne de 1871 avait appris, dans ses manuels d'histoire, qu'à la ruine de l'Ancien Empire jadis, personne n'avait autant perdu que les gens de négoce et de métier, car les vieux Empereurs considéraient comme le premier devoir de leur charge de servir la gloire du vrai Dieu, mais le second, de protéger « les marchands de notre empire, » *mercatores nostri imperii*. C'est le même programme qu'adopta Bismarck et qu'il fit exécuter par le Hohenzollern : Guillaume II, en cela encore, ne fut que le continuateur des Hohenstaufen.

Bien avant d'être empereur, le Hohenzollern, électeur ou roi, avait toujours été préoccupé d'augmenter le nombre et les ressources de ses sujets. Dès l'origine, sa famille ne s'était tirée de la foule des seigneuries infimes et n'avait acquis son électorat que par l'argent, plus encore que par les armes ; puis, une politique de repeuplement, d'améliorations terriennes et de stricte économie avait semblé à ses Électeurs l'indispensable contre-partie de leurs ambitions militaires ; puis, pour tenir le

rang royal auquel une heureuse chance les élevait et pour étendre cette royauté sur tous les pays qu'ils convoitaient dans leur voisinage, ils n'avaient jamais oublié qu'il leur fallait beaucoup d'hommes et de quoi les nourrir et de quoi les entretenir et de quoi les armer et de quoi les payer. Ils s'étaient donc efforcés depuis deux et trois siècles de repeupler et de mettre en valeur leurs marais et leurs sables. Ils avaient pleinement réussi dans leur élevage de peuples domestiqués ou mis à la chaîne : chez les animaux, la domestication amène le plus souvent une multiplication de l'espèce, et Polybe signalait déjà l'absence d'enfans et la rareté d'hommes, ἀπαιδία καὶ ὀλιγανθρωπία, auxquelles aboutissent, d'autre part, les régimes de liberté démocratique.

Après 1871, l'extension du régime prussien à toutes les terres allemandes eut les mêmes résultats : de 1816 jusqu'en 1910, les peuples du royaume de Prusse ont continûment gardé le même accroissement rapide; mais, pour le reste de l'Allemagne, l'entrée en scène de la Prusse a marqué, à partir de 1864, un grand changement :

POPULATION DE L'ALLEMAGNE (en milliers d'habitans)

	1816	1864	1910
Prusse	13 709	23 582	40 165
Bavière	3 607	4 775	6 887
Saxe	1 194	2 337	4 807
Wurtemberg. . .	1 411	1 748	2 437
Bade	1 006	1 432	2 143
Totale.	24 833	39 392	64 926

ACCROISSEMENT ANNUEL POUR 100

	Prusse.	Bavière.	Saxe.	Bade.	Total.
1816-1864	1,14	0,58	1,40	0,74	0,96
1864-1910	1,16	0,80	1,57	0,88	1,09

Pourtant, ici encore, apparaissait un indice que les pessimistes ne manquaient pas de relever : si le troupeau des peuples prussiens avait, depuis l'Empire, conservé et même accéléré légèrement l'allure de son accroissement, les autres peuples allemands avaient accéléré la leur bien davantage. En outre, ce n'est pas à toutes les provinces de la monarchie prussienne que l'Empire semblait avoir profité : le détail des chiffres

montrait une différence très notable entre les anciens domaines du Hohenzollern et ses acquisitions plus récentes ou, pour prendre une limite géographique, entre ses provinces héréditaires au delà de l'Elbe et ses nouvelles provinces en deçà (1).

La Poméranie, vieille province de la monarchie prussienne, tombait de 1,55 à 0,39; la Westphalie, en deçà de l'Elbe, montait de 0,93 à 1,97. Le développement industriel de la Westphalie et de son bassin houiller était l'une des causes du phénomène. Mais le même développement industriel n'avait pas empêché la Silésie, au delà de l'Elbe, de tomber, en cette même période, de 1,23 à 0,86. Il semblait qu'en vérité, le régime prussien eût commencé, même avant 1871, d'épuiser en ses vieilles provinces les services qu'il était capable de leur rendre : un peu de liberté leur eût été plus profitable que beaucoup de caporalisme. En outre, l'Empire avait eu pour premier résultat d'ouvrir le reste de l'Allemagne à l'émigration plus fruste de ces provinces orientales : c'est par centaines de milliers que les ouvriers agricoles et industriels de la vieille Prusse avaient, depuis trente ans, passé de ce côté de l'Elbe pour demander du travail aux fermes du Hanovre et aux usines du Rhin. Ainsi l'Empire, — et c'était pour les pessimistes un sujet d'alarmes, — avait profité aux autres terres allemandes beaucoup plus qu'à cette terre de la Prusse, qui devait néanmoins subvenir aux besoins de l'Empereur et aux charges de l'Empire.

C'est qu'à ces Allemagnes de l'Ouest et du Midi, le Hohenzollern avait apporté ce qu'elles n'avaient pas connu depuis Charlemagne, ce que le régime napoléonien lui-même ne leur avait pas donné : une gérance des intérêts généraux. Après les quatre ou cinq siècles de l'ancien régime, dont les besoins du prince et les intérêts de la dynastie étaient la loi suprême, Napoléon leur avait procuré les bienfaits d'une administration régulière; après lui, pour se gagner le cœur de leurs sujets

(1) ACCROISSEMENT ANNUEL POUR 100

	1816-1864	1864-1910		1816-1864	1864-1910
Prusse orientale . .	1,43	0,34	Brandebourg. . .	1,26	1,57
Prusse occidentale.	1,64	0,67	Sleswig-Holstein.	0,75	1,05
Poméranie.	1,55	0,39	Hanovre.	0,37	0,92
Posnanie.	1,29	0,70	Westphalie . . .	0,93	1,97
Silésie.	1,23	0,86	Hesse-Nassau . .	0,77	1,02
Saxe prussienne . .	1,11	0,90	Prusse rhénane .	1,18	1,63

hétéroclites, chacun des gouvernemens, entre lesquels le Congrès de Vienne avait partagé de nouveau son Allemagne, s'était efforcé de suivre les erremens français dans le service des besoins individuels, locaux et régionaux, et, de 1815 à 1870, la plupart de ces gouvernemens particuliers, d'un esprit plutôt libéral et d'une honnêteté soigneuse, avaient travaillé de leur mieux au bien-être et au progrès de leurs États. Mais les efforts de ces petits souverains restaient limités aux frontières de leurs petits domaines; la défiance et la jalousie, sans parler des barrières douanières ni des différences de législation, de monnaies et de mesures, interrompaient ou supprimaient les communications de l'un à l'autre; le particularisme politique lésait grandement les intérêts généraux du commerce et de l'industrie et il ne pouvait en aucune façon les servir.

L'Empire, unifiant l'Allemagne, la dota d'une constitution qui ne supprima ni ces organismes, ni ces pouvoirs antérieurs : il ne leur enleva même aucune de leurs attributions pour la gérance des intérêts régionaux; il leur laissa l'étude des besoins locaux ou particuliers et le maniement des fonds que chaque État jugeait bon de consacrer à ces usages. Mais il leur surajouta un organisme fédéral qui eut le temps et le pouvoir d'étudier et de servir les besoins communs de la nation tout entière. Il y eut désormais une division rationnelle du travail administratif et législatif, qui donna aux efforts de tous les pouvoirs constitués leur plein rendement : le pouvoir central ne fut pas surchargé; la vie locale ne fut pas étouffée; chacune des grandes et petites régions continua de discuter et d'arranger ses affaires, d'organiser son territoire, de rechercher et d'obtenir l'amélioration de son existence propre; chacune des capitales secondaires, restant un centre de décision plénière et d'autorité responsable, resta un centre de volonté, d'efforts et de progrès.

Voilà, à n'en pas douter, l'une des causes principales de la fortune allemande, de l'activité allemande tout au moins, durant les quarante années dernières : sur ce point, on ne saurait estimer trop haut le rôle de l'Empire dans le réveil économique de la nation, ni l'heureuse habileté de Bismarck dans sa combinaison de pouvoirs étagés. Si la France veut, après cette guerre, réparer au plus vite ses ruines de tout genre, rendre à ses provinces leur capacité et leur volonté de vivre, dégager son parle-

ment national et sa bureaucratie parisienne de l'effroyable surcharge d'affaires qui, de jour en jour, augmente notre paperasse et paralyse notre gouvernement, nous aurons beaucoup à prendre dans les exemples de l'Allemagne bismarckienne. Les assemblées impériales de Berlin étaient des Chambres de haute politique. Les assemblées royales, grand-ducales ou ducales de Munich, de Stuttgart, de Karlsruhe et d'ailleurs étaient surtout des Chambres d'affaires courantes, de commerce, d'industrie, d'éducation, d'assistance. Chez nous, tant que les grandes villes provinciales, Nancy, Lyon, Bordeaux, Lille, etc., ne pourront pas jouer ce rôle de capitales secondaires pour la tutelle et le développement des affaires régionales, Paris continuera d'être engorgé et sous la menace quotidienne d'une congestion périlleuse, tandis que, toujours appelée de toutes parts vers ce point unique, la vie désertera de plus en plus les extrémités, et même tout le reste du pays. Entre l'excès de centralisation à la française et l'excès de fédéralisme à l'américaine, Bismarck avait su ménager un équilibre qui permît à l'Allemagne de garder sa tête libre et ses membres dispos.

A ce premier bienfait, l'Empire en avait ajouté un second, et plus grand encore : il avait, pour la première fois au cours de l'histoire, doté la terre allemande d'un réseau de communications, d'un appareil circulatoire que le corps germanique d'autrefois n'avait jamais possédé.

*
* *

Ce fut pour les Allemagnes une innovation sans pareille. Elles acquirent après dix-neuf siècles ce que la domination romaine avait valu jadis aux autres terres de l'Occident. Dans la forêt gauloise jadis, Rome avait trouvé partout un solide terrain pour ses routes de pierre, et c'est par la route qu'elle avait imposé de ce côté du Rhin sa loi centralisatrice et l'unanimité de sa paix. Dans la Germanie du Danube et du Main, Rome avait pu frayer aussi, puis asseoir son passage et, jusqu'à la forêt du Harz, ouvrir les pays du Sud au commerce du monde. Ni dans cette Germanie du Sud, ni surtout en Gaule, les invasions et les ravages des Barbares n'effacèrent jamais du sol l'ouvrage des Romains; le Moyen Age et les temps modernes continuèrent de suivre ces chemins séculaires jus-

qu'au jour où l'ingénieur français du XVIIIe siècle et des temps napoléoniens reprit, avec de nouveaux matériaux et suivant d'autres profils, la besogne routière.

Mais au cœur du Harz, dans les ténèbres de la forêt Hercynienne, et, plus au Nord, dans la fangeuse et fluide « Plate Allemagne » des côtes, jamais la route romaine n'avait pénétré : après les malheureux essais d'Auguste et de Tibère, Rome avait dû renoncer à franchir le Rhin ; elle n'avait pas pu tirer ses avenues rectilignes dans ces massifs repliés, vallonnés, traîtreusement marécageux, ni fixer ses dalles sur ces boues en perpétuel écoulement, et, dix-huit siècles après Auguste, Napoléon avait été tout aussi impuissant à y établir ses chaussées : avant les chemins de fer, cette forêt et cette plaine allemandes n'avaient jamais connu les droites et solides routes humaines. Mais par la nature même de leur sol facile à remuer, par leur manque de reliefs abrupts, elles étaient comme destinées à porter aisément le rail et à laisser courir la locomotive. La voie ferrée devint pour elles, comme pour l'Amérique, le moyen principal de communication.

Avant l'Empire bismarckien, l'Allemagne du Zollverein avait déjà plus de kilomètres ferrés que la France de la même époque : 20 000 kilomètres. Mais l'Empire, durant les sept premières années de son existence (1871-1878), augmenta de 50 pour 100 la longueur de ce réseau pour les besoins de son unification politique et de son organisation militaire. Puis, — de 30 000 kilomètres en 1878, — le réseau s'allongea de 10 000 kilomètres encore durant les dix années suivantes (1878-1888), pour les besoins de l'industrie et du commerce qui commençaient, en tâtonnant, de conquérir le droit à la vie européenne. Puis, de 1890 à 1912, pour prendre leur essor mondial, l'industrie et le commerce demandèrent sans cesse de nouveaux kilomètres et les obtinrent : à la fin de 1912, l'Allemagne avait environ 63 000 kilomètres ferrés ; en quarante ans, l'Empire avait construit 43 000 kilomètres, triplé le réseau de 1870 et laissé bien loin derrière lui la France et ses 50 000 kilomètres d'intérêt général.

Solidité, multiplicité, simple et pratique agencement de voies doublées, triplées et quadruplées; vaste ampleur et commode agencement des stations, de leurs dégagemens et de leurs abords; kolossales et fastueuses constructions de gares, de

ponts, de *halls* et de quais; multitude de wagons et de locomotives; sécurité des voyageurs; sûreté des marchandises; discipline et honnêteté du personnel; ponctualité et régularité du service; aises, confort et propreté de tout le matériel; progrès constans dans la vitesse, l'éclairage, le chauffage et l'hygiène; soin du détail et compréhension de l'ensemble : rien ne manquait pour faire de ces chemins de fer d'État un chef-d'œuvre d'organisation et de rendement; si la route restait française et si les touristes du monde entier, ramenés sur nos routes par l'automobile et la bicyclette, reprenaient l'éloge de notre macadam et de nos ingénieurs, il semblait que l'Allemagne disputât et fût près de ravir à l'Angleterre et à l'Amérique la maîtrise du rail.

Cet empire militaire n'avait eu qu'à pratiquer en temps de paix ses règlemens de mobilisation; toutes les vertus et les défauts même de son caporalisme avaient tourné à son avantage; la route est fantaisiste, capricieuse, indulgente aux pires habitudes et aux plus soudaines lubies des individus; le rail, pour donner son plein travail, exige une discipline rigide et constante, et l'allure des trains doit être réglée comme un pas de parade. Chemins de fer et tempérament germanique étaient donc faits pour s'entendre; mais le régime prussien sut les accoupler au service du public. Le Rhin, cette ancienne « rue des prêtres, » devint sur chacune de ses rives une triple rue de locomotives et, de minute en minute, les sifflets et le tonnerre des convois assourdirent la plaintive Loreley (1). Sous les voûtes immenses de son *Hauptbahnhof*, l'Allemand de Cologne et de Hanovre, il y a vingt ans, ou de Munich et de Francfort,

(1) RÉSEAUX FERRÉS

		Allemagne.	Angleterre.	France.	États-Unis.
Milliers de kilomètres exploités	1895	45	34	36	290
	1910	59	37	40	386
Milliers de voyageurs par kilomètre	1895	315	»	294	68
	1910	607	»	417	138
Milliers de tonnes par kilomètre	1895	560	»	355	479
	1910	868	»	552	1 081
Locomotives (par 100 kilomètres)	1895	35	55	28	12
	1910	46	61	32	15
Wagons de voyageurs (par 100 kilomètres)	1895	69	124	71	12
	1910	97	140	75	12
Wagons de marchandises (par 100 kilomètres)	1895	727	1 862	743	418
	1910	981	2 091	861	551

il y a dix ans, ou de Hambourg et de Leipzig aujourd'hui, eut le droit de n'avoir que haussemens d'épaules pour nos ridicules petites gares de Paris, pour *leurs* « méprisables petites » stations de Londres. Hambourg se piquait déjà en 1906 d'avoir égalé New-York et Chicago en cette halle des voies, où les trains venaient s'aligner sur 130 mètres de large, en cette salle des pas-perdus, longue de 150 mètres, large de 25, haute de 30, plus vaste que notre Galerie des machines et dont le coût avait dépassé 80 millions de marks. Mais Leipzig voulut faire mieux encore : sa gare centrale, avec ses vingt-six voies bordées par quatorze quais de 12 mètres, eut 250 mètres de long sur 250 de large pour les seuls voyageurs; la poste et ses colis avaient une autre gare et les dépendances couvraient un hectare et demi : coût, 120 millions de marks.

Mêmes efforts et mêmes résultats pour la circulation postale et télégraphique. Il n'est pas de Français, ayant vécu, ne fût-ce qu'un jour, dans la moindre des villes allemandes, qui n'ait envié les hôtels, les livrées, les équipages, le grand air de ce service vraiment impérial. L'Allemagne, depuis quarante ans, avait fait en très grand pour ses postes ce que la France faisait en petit pour ses écoles primaires. Il n'était bourg de l'Empire qui n'eût son « palais postal, » et que dire des grandes villes? Même les casernes les plus orgueilleuses le cédaient à ces hôtels dont ceux d'Angleterre, qui l'emportaient encore par le luxe massif et confortable, n'égalaient pas le parfait et automatique aménagement : Hambourg a son Louvre des postes, aussi vaste que notre Louvre de Paris, mais combien mieux adapté à sa destination !

La nation allemande avait toujours été la plus écrivassière du monde : elle devint la plus « postière, » avec ses cinquante mille bureaux, ses sept milliards annuels de lettres et de cartes, ses trois cents millions de paquets. Prenant la peine d'écrire à ses correspondans de l'univers et la poste lui donnant chez elle les communications les plus rapides, elle usait moins du télégraphe à l'intérieur que l'Angleterre ou la France; mais elle se rattrapait au dehors en télégrammes internationaux; et si, dans le monde, elle était loin de posséder le même nombre et la même longueur de câbles sous-marins que l'Angleterre ou la France, elle comptait bien que la première guerre victorieuse rétablirait l'équilibre entre elle et les Anglais, en lui permettant d'annexer

le réseau français à son réseau germanique (1). Et la télégraphie sans fil lui donnait les moyens d'attendre.

Mais tout cela n'était rien encore : le grand œuvre de l'Empire avait été sur l'eau; les rivières et les fleuves, les mers et leurs rivages s'étaient réjouis plus encore que la terre elle-même de cette restauration de la monarchie impériale.

L'Allemagne vaincue devra servir de modèle à ses vainqueurs, s'ils veulent doter leurs peuples du plus économique et du plus puissant des moyens de transport : la batellerie d'eau douce. La route française et le rail anglais ont pu suffire à la vie économique des grands pays, quand l'industrie urbaine centralisait dans quelques faubourgs et dans quelques pays noirs les transformations de matières premières et, sur quelques marchés, le trafic des manufactures et des produits. Mais l'industrie nouvelle, pour mille raisons de commodité, de salubrité, d'indépendance et de main-d'œuvre, s'étend aujourd'hui loin des villes et des bourgs, en rase campagne, et l'agriculture nouvelle, poursuivant à son tour l'intensive et industrielle production, a besoin de trouver au long même de ses champs les machines, les engrais, le charbon et les matériaux que réclame cette transformation radicale; tout autant que la grande industrie, la grande agriculture a besoin désormais d'avoir, en temps voulu et en longs stationnemens, à proximité de ses fermes, les véhicules à grande capacité et de fret modique, pour le transport de ses animaux et de ses récoltes. Seule, la batellerie peut satisfaire ces besoins nouveaux; seule, elle peut charger et décharger, presque à l'impromptu et sans grands travaux d'art, tout le long de sa course.

L'Allemagne impériale fut la première des nations civilisées

(1) STATISTIQUE POSTALE ET TÉLÉGRAPHIQUE (à la fin de 1911)

	Allemagne.	Angleterre.	France.	Etats-Unis.
Bureaux de poste en milliers) .	50	24	14	93
Lettres et cartes (en millions) .	6 983	5 644	3 984	664
Paquets (en millions).	306	77	9	974
Lignes télégraphiques (en milliers de kilomètres).	279	99	161	»
Télégrammes annuels (en millions)	61	94	65	»
Télégrammes internationaux (en millions).	19,4	16	11	»
Câbles sous-marins (milliers de kilomètres).	44	290	80	46

à doter ses campagnes de cet outillage indispensable : elle fit de ses fleuves et de leurs affluens les distributeurs et les collecteurs de lourdes marchandises à travers tout le pays. De systématiques et énormes travaux élargirent et approfondirent le lit de ses rivières, en régularisèrent le cours et, par des canaux, en réunirent les bassins. Son commerce intérieur acquit un instrument dont, chaque année, les revenus se chiffraient par des centaines de millions économisés sur les transports.

La nature du sol, le relief et la pente générale du pays se prêtaient à cette pénétration des canaux et à cette circulation aquatique autant et mieux encore qu'à la circulation ferrée. Le climat de ces terres pluvieuses n'amaigrissait les rivières et ne les rendaient inutiles que durant quelques semaines de l'été. A travers les deux Allemagnes du Nord et du Midi, de la mer à la montagne, le Rhin, dompté et rectifié, portait bateaux et chalands jusqu'à la frontière suisse, l'Elbe jusqu'à la Bohême, l'Oder jusqu'au fond de la Silésie et jusqu'aux abords de la Pologne autrichienne, la Vistule et le Niémen jusqu'en terres russes. Sur le haut Oder, Kosel, à sept cents kilomètres de la Baltique, recevait ou envoyait, en 1912, plus de 16000 bateaux et 3 millions et demi de tonnes de marchandises, et Breslau, quelque trente-cinq lieues plus haut, 10 ou 11000 bateaux encore et 1 million et demi de tonnes. Sur le haut Elbe, Dresde recevait 7 ou 8000 bateaux et près de 900000 tonnes; de Dresde à l'embouchure, huit ou dix grands embarcadères fluviaux se continuaient par des quais, des appontemens ou de simples terre-pleins qui finissaient par se rejoindre; aux bouches mêmes, à Hambourg et Altona, le fleuve, à lui seul, amenait ou remportait plus de 82000 bateaux et de 14 millions de tonnes. Pareille activité sur le Rhin : de la frontière hollandaise à la frontière suisse, tout son cours n'était plus qu'un port fluvial, à peine interrompu par les gorges profondes que couronnent les burgs en ruines : au bas, Duisbourg-Rührort, avec 75000 bateaux et 25 millions de tonnes; au centre, Ludwigshafen-Mannheim, avec 31000 bateaux et 9 ou 10 millions de tonnes; plus haut, le groupe de Strasbourg, avec 17000 bateaux et 2 millions et demi de tonnes.

Depuis les temps lointains où le halage et le portage traversaient la forêt marécageuse, nombre de ces fleuves et rivières,

surtout dans la plaine du Nord-Est, étaient unis par des pistes de terre ou d'eau qui, durant les siècles derniers, avaient fait place aux canaux entre l'Elbe et l'Oder, entre l'Oder et la Vistule. Tous ces canaux agrandis et aménagés transformèrent les provinces prussiennes en une sorte de royaume aquatique, et la Marche brandebourgeoise, en un emporium central, dont les quais interminables et les bassins, toujours agrandis, rayonnaient autour de Berlin. Cet emporium berlinois, avec ses dix ou douze succursales de la proche périphérie, était devenu l'un des grands entrepôts du monde : à ne prendre que Berlin et Charlottenbourg, 63 000 bateaux y débarquaient ou embarquaient, en 1912, 7 millions de tonnes environ.

On avait rêvé d'impérialiser encore ce royal emporium, de l'unir à tous les fleuves de la terre allemande, comme il était uni déjà à tous les fleuves du royaume prussien, de pousser de l'Elbe au Weser, à l'Ems, au Rhin, ce « Canal d'Empire, » qui, désormais, eût parcouru toute la plaine nordique, depuis la frontière hollandaise jusqu'à la frontière russe. Mais les défiances et les intérêts rivaux de l'Allemagne occidentale refusèrent cette extension magnifique au trafic de Berlin : le Rhin et l'Ems seulement furent réunis par un tronçon de canal, qui donna au Rhin allemand l'accès de la mer allemande dans un port allemand, à Emden.

Cette navigation intérieure s'était constamment développée durant les trois dernières décades :

Nombre et tonnage.	1877	1887	1897	1907	1912
Milliers de bâtimens. .	17,6	19,9	21,9	26,1	29,5
Milliers de tonnes . .	1 377	2 100	3 370	5 914	7 394

Elle s'était constamment perfectionnée, en abandonnant le radeau, la voile et le halage pour le chaland ou le bac en métal, la vapeur et la traction mécanique. Sur les 20 000 bâtimens fluviaux de 1887, 1 200 à peine étaient mus par leurs propres moyens ; sur les 29 000 de 1912, il y en avait près de 4 500. Grâce à cette flotte intérieure, tout le pays, même les villages les plus éloignés des bassins houillers et des usines, obtenaient en quantité et à bas prix les lourdes matières, et le charbon ne manquait nulle part, et la construction en bois et en ciment armé était partout facile, et les petites et grandes usines recevaient les minerais exotiques, amenés par mer à l'embouchure

des fleuves, et les céréales et les farines affluaient dans les villes, et les betteraves vers les sucreries, et les sucres vers les raffineries et les marchés (1).

On sait, et de reste, quelle navigation maritime continuait cette batellerie fluviale, et les gigantesques travaux qu'avait exécutés l'ingénieur allemand pour aménager tous les ports de l'Empire, pour les outiller, pour rendre accessibles à toute heure leurs rives boueuses dans leurs bouches de fleuves marécageux, et les milliards dépensés en docks, en quais, en navires, en phares : les Allemands menaient depuis dix ans un tel bruit en Europe et dans le monde, au sujet de leur marine et de ses colossaux instrumens de commerce, que nul n'en pouvait plus ignorer. C'est en ces matières navales que l'influence de l'Empire et le rôle de l'Empereur lui-même avaient été le plus apparens : le *Statistisches Iahrbuch* ne manquait pas de remettre chaque année sous les yeux du public l'étonnante progression qui, depuis 1871, avait fait de l'Allemagne l'une des deux grandes puissances maritimes de l'Europe et du monde.

En 1871, une pauvre population de pêcheurs et de caboteurs possédait sur les deux mers germaniques, mer Baltique et mer du Nord, une flottille à voiles, dont le tonnage moyen ne dépassait guère 200 tonneaux, et cent cinquante bateaux à vapeur de 5 à 6000 tonneaux en moyenne : 35000 hommes en composaient les équipages intermittens, car nombre d'entre eux naviguaient quelques mois seulement chaque année et restaient à terre durant la mauvaise saison. De 1871 à 1913, la Baltique perdit sa flotte à voiles ; la mer du Nord ne garda la sienne qu'amoindrie ; au total, l'Allemagne de 1913 n'avait plus, en tonnage et en équipages, que le tiers environ de ses

(1) MARCHANDISES TRANSPORTÉES PAR EAU (en milliers de tonnes.)

	Charbons et cokes.	Minerais et métaux.	Matériaux de construction.
1911	23 000	13 000	16 500
1912	28 000	16 000	19 000

	Céréales et farines.	Sucres et betteraves.	Total.
1911	7 000	1 500	79 950
1912	8 500	2 200	93 469

anciens voiliers (1). Mais elle avait décuplé, et bien au delà, le nombre de ses vapeurs et l'effectif de leurs équipages, triplé leur tonnage et centuplé leurs affaires (2), en leur donnant une orientation et des destinations toutes nouvelles.

En 1871, la petite marine allemande, modestement confinée à son double rivage, ne cherchait guère plus à sortir de la mer du Nord que de la Baltique. Elle cabotait et pêchait en ce double aquarium fermé. Le monopole anglais l'enfermait dans la mer du Nord presque aussi étroitement que même la ceinture continue des rivages dans la Baltique. Si l'Allemagne eût voulu continuer de remplir son rôle historique, de garder sa destination naturelle d'intermédiaire entre l'Occident méridional et le Levant nordique de l'Europe, c'est dans la Baltique qu'elle eût organisé ses plus grands ports et renforcé son emprise commerciale. Mais, dès 1871, les savetiers de Spire entendaient s'ouvrir les océans mondiaux en renversant la barrière anglaise, et c'est vers la mer du Nord, vers la grandeur de Brême et de Hambourg que l'Allemagne impériale tourna ses plus grands efforts. Elle ne négligea pas la Baltique : elle y outilla quelques ports secondaires; elle exécuta même l'un de ses plus grands travaux, le *Canal des Deux-Mers*, le *Canal Empereur-Guillaume*, pour ouvrir, mais vers l'Occident, cette mer fermée; le trafic allemand dans la Baltique et le transit du

(1) Flotte allemande de commerce : Voiliers, 1 — milliers de bateaux; 2 — tonnage net en milliers de tonnes; 3 — équipages en milliers d'hommes.

	Mer Baltique.			Mer du Nord.		
	1	2	3	1	2	3
1871.	2,7	439	17	2,3	461	17,4
1881.	1,7	388	14	2,5	577	16,9
1891.	0,8	185	5,9	1,8	507	11,9
1901.	0,38	30	1,2	1,8	496	11,4
1913.	0,36	13	0,9	2	383	12

(2) Flotte allemande de commerce : Vapeurs, 1 ; — centaines de bateaux, 2 et 3 comme ci-dessus.

	1	2	3	1	2	3
1871.	0,7	10	0,9	0,7	71	3,7
1881.	2	55	2,3	2	160	6,3
1891.	3,7	149	4,7	5	574	17,5
1901.	4,5	192	5,8	9	1 155	30,9
1913.	5,6	301	7,5	15	2 354	56

Canal grandirent d'année en année (1). Mais un énorme écart s'établit entre le mouvement commercial de ces deux mers qui, pour l'Allemagne d'autrefois, avaient une égale importance. La capitale commerciale de la Baltique allemande, Stettin, avec ses succursales des bouches de l'Oder, ne recevait, en 1912, que 6 000 navires chargés de 2 millions de tonnes. Dans la mer du Nord, au contraire, Hambourg et ses succursales des bouches de l'Elbe en recevaient plus de 19 000, chargés de 14 millions et demi; Brême et ses succursales du Weser en recevaient près de 10 000, chargés de 4 millions et demi, et, sur les bouches de l'Ems jadis abandonnées, Emden voyait arriver 1 800 navires, grâce au canal de l'Ems au Rhin, qui en faisait un embarcadère de la Prusse rhénane.

*
* *

C'est à Hambourg, peut-être, que l'on pourrait le mieux étudier, en ses caractères et en ses méthodes, cette métamorphose de l'Allemagne impériale. Hambourg était la création la plus typique et la plus complète de cet effort vraiment colossal. Là, mieux que partout ailleurs, on en pouvait mesurer la continuité, la grandeur et la réussite. Mais là aussi, on en pouvait calculer sans peine et comme au premier regard les énormes frais, les charges toujours grandissantes, les bénéfices insuffisans, les revenus incertains et, pour tout dire, la douteuse solidité et la durée presque impossible. Hambourg avait crû démesurément et trop vite. Il est des croissances naturelles que

(1) Marine de commerce allemande; chiffres des entrées dans les ports allemands en *milliers* de navires et en *millions* de tonnes :

MOUVEMENT COMMERCIAL DANS LA BALTIQUE

	1874	1883	1893	1903	1912
Navires	29	26	28	38,9	50,7
Tonnes	3	4	5	6	9,7

MOUVEMENT COMMERCIAL DANS LA MER DU NORD

Navires	18	30,7	38,7	52	63,9
Tonnes	3,6	5,3	9,4	14,8	22,8

NAVIGATION DANS LE CANAL

	1896	1901	1906	1913
Navires.	20	29	34	54,6
Tonnes.	1,7	7	6	10

la force des choses et le développement normal de la vie imposent aux communautés et aux fondations humaines : l'industrie et le commerce anglais, les usines de Manchester et de Birmingham, les ports de Liverpool et de Londres ne s'étaient accrus, au long du XIXe siècle, que pour répondre aux demandes de la clientèle anglaise, aux exigences de l'humanité. La gigantesque grappe des docks hambourgeois n'avait pas fleuri et mûri au flanc de l'Allemagne comme un gros raisin de vendange sur un vigoureux cep de plein vent, ni même comme un beau fruit de table sur une treille protégée : ce n'était que l'un de ces produits de serre chauffés, forcés, qui font la gloire d'un dîner d'apparat et l'émerveillement des curieux et des convives; mais qui voudrait tirer son vin de telles merveilles risquerait fort de le payer très cher, et peut-être n'est-il pas au monde de royauté ni d'empire qui pût longtemps s'offrir le luxe quotidien d'une pareille boisson.

C'était la seule ambition impériale de régner sur les mers comme sur le Continent, d'imiter, d'égaler, de surpasser les Anglais, maîtres et seigneurs du commerce maritime, qui avait fait en moins de quarante ans cet Hambourg gigantesque que le monde émerveillé admirait en 1914. Durant quarante ans, de parti pris, de propos ininterrompu, on avait jeté, sans compter, les millions et les milliards dans les boues de l'Elbe, pour creuser et toujours agrandir des bassins qu'à coups de millions et de milliards, on peuplait de navires toujours plus nombreux et plus grands. Et l'on augmentait chaque année le nombre et le tonnage des monstres transocéaniques pour rendre insuffisantes leurs cages que l'on venait à peine d'acheyer. Et l'on multipliait ces cages, on les triplait de longueur et de largeur, on les doublait de profondeur, pour y loger les nouveaux monstres que l'on ne cessait de rêver et de construire toujours plus kolossaux.

Et jamais on ne voulait s'arrêter un instant pour souffler en cette course à la dépense, car toujours l'Angleterre était là qui tenait la tête et continuait de mener le train. De 1900 à 1912, le tonnage net des entrées dans les ports allemands (cabotage exclu) montait de 14 ou 15 millions à 25 ou 26 millions de tonneaux; mais, dans le même temps, le tonnage de la Grande-Bretagne montait de 49 millions à 76. La flotte allemande de commerce passait (1901-1913) de 3883 à 4850 navires

et de 2 millions de tonneaux à 3,2; mais la flotte anglo-écossaise passait (1900-1912) de 19 751 navires à 20 737 et de 9 millions de tonneaux à 12; et que devenait encore la comparaison, quand on opposait aux chiffres globaux de l'empire allemand les chiffres globaux de l'empire anglais, métropole, colonies et dépendances? Le drapeau britannique couvrait en 1900 35 000 bâtimens et 11 millions de tonneaux; en 1912, 40 000 bâtimens et 14 millions de tonneaux.

Hambourg devenait le plus grand port du Continent; ni le Havre ni Marseille, ni même Anvers et Rotterdam, ni Lisbonne, Gênes et Naples ne l'égalaient plus. Mais toujours Londres et Liverpool surpassaient Hambourg, et Cardiff et Newcastle l'égalaient presque :

TONNAGE DES ENTRÉES EN 1912 (en millions de tonneaux)

Hambourg.	Londres.	Liverpool.	Cardiff.	Newcastle.
13,5	18,7	15,1	11,4	10,9

Il fallait donc se remettre à creuser, à construire, à lancer, à armer; aux œuvres hydrauliques et navales, il fallait sans cesse ajouter leurs complémens terrestres, voies ferrées, tramways, tunnel sous la rivière, entrepôts, usines électriques de force et d'éclairage, escaliers automatiques, ascenseurs, grues ambulantes, porteurs roulans, lignes télégraphiques et téléphoniques. Le consul général d'Angleterre à Hambourg écrivait dans son rapport de 1913 : « Quand les docks de Köhlbrand seront achevés, vers le milieu de 1914, Hambourg sera probablement le port du monde le plus commode et le mieux équipé, *Hamburg will probably be the most commodious and best equipped port in the world* (1). » — Mais à quel prix revenaient cet équipement et cette commodité?

Le même consul calculait en 1908 que l'État de Hambourg, à lui seul, aurait bientôt dépensé, dans la rivière seulement, plus de 240 millions de marks; mais il renonçait à chiffrer les dépenses terrestres de ce même État, et celles des États voisins, de la Prusse surtout.

Cent cinquante millions au moins pour la gare centrale, ses dépendances et succursales; cent millions pour les voies ferrées,

(1) *Diplomatic and Consular Reports*, Annual Series, n° 5212, p. 43.

les railways électriques, les tramways de la ville et les petits ou grands chemins de fer des faubourgs; cent cinquante millions pour la voirie, la propreté, l'hygiène et l'extension des rues et des routes suburbaines; deux cents millions pour les bâtisses administratives, Hôtels de ville et des postes, Chambre de commerce, Palais de justice, Cour coloniale, etc.; deux ou trois cents millions pour les fondations scolaires et scientifiques, Instituts chimique, hydrographique, nautique, naval, Laboratoires, Cours de pêcheries, Observatoire, Université commerciale, Hôpital colonial, etc.; cent ou cent cinquante millions pour les élévateurs, machines et outillage des quais, des docks, des magasins généraux, pour les logemens et casernes d'émigrans, les locaux de police et de surveillance, les palais d'exposition, les salles d'échantillons et de vente... L'historien qui voudra, année par année, suivre et jauger ce fleuve des dépenses publiques toujours élargi, n'aura plus tard qu'à consulter les rapports admiratifs, quoique impartiaux, des consuls anglais. Un calcul simple, grossier même, en ne prenant encore que les évaluations les plus basses, lui donnera la charge annuelle que pareille entreprise mettait en ces années dernières sur le dos du public : l'État de Hambourg avait dépensé depuis quarante ans un milliard pour le moins en cette affaire; l'intérêt annuel à 5 pour 100 et l'entretien annuel à 20 pour 100 représentaient au minimum une charge annuelle de 250 millions, non comprises les améliorations et les innovations, lesquelles chaque année se chiffraient par une quarantaine d'autres millions; au total, c'est 300 millions de marks que cette merveille de Hambourg coûtait annuellement au contribuable.

Mais cela n'est rien encore : à cette mise de fonds du public, qui pourrait dire, même à quelques centaines de millions près, ce qu'il conviendrait d'ajouter pour la mise de fonds des particuliers? combien de centaines de millions pour la flotte des six ou sept compagnies de navigation dont Hambourg était le centre? combien d'autres centaines de millions pour leurs bâtisses et matériel, tant sur la place de Hambourg que dans le monde entier, pour leurs incessantes constructions nouvelles et sur terre et sur l'eau, et en Allemagne, et en Europe, et en Chine, et en Amérique?... Et par combien de centaines d'autres millions encore évaluer, même du plus loin, l' « impérialisation » de toute la vie hambourgeoise?

Car le même orgueil impérial, s'emparant de tous les Hambourgeois, les avait dégoûtés des humbles maisons, des modestes façades et de cette ville de briques où 260 000 habitans vivaient d'économie avant l'Empire. Il fallait y loger en 1910 un million d'Allemands impériaux. Sur mer, l'Angleterre était le modèle envié; sur terre, ce fut l'Amérique, New-York et Chicago. Les Hambourgeois et, à leur suite, tous les parvenus des autres villes impériales résolurent de planter sur le vieux sol pauvre de leur Germanie les mêmes étages de marbre, de granit et de fer qui s'étaient levés, comme une moisson brusquement, mais naturellement grandie, sur les riches et neuves terres transatlantiques. Et l'on voulut les aligner en mêmes files interminables le long des mêmes avenues spacieuses et ensoleillées, les aérer des mêmes grands parcs, les décorer des mêmes arbres et des mêmes fleurs, les équiper des mêmes chaufferies, sonneries, machineries élévatoires, canalisations d'eaux froide et chaude, conduites de lumière, de force et de parole, et en multiplier sans cesse la longueur et la hauteur, et les réunir d'une ville à l'autre par d'autres files de villas suburbaines, pourvues du même confort mécanique et végétal, avec la même apparence, sinon la même réalité de luxe et de richesse.

L'Allemagne a toujours été le pays de l'imitation : depuis qu'elle est entrée dans le courant de la civilisation universelle, elle a passé les siècles à copier la civilisation du jour, avec cette tare des copistes qui ne voient d'originalité que dans l'agrandissement ou la réduction et qui ne mettent leur orgueil que dans la multiplication ou la surcharge.

Durant le Moyen Age, pour imiter la France, elle s'était couverte de monastères, de cathédrales et de *burgs*, et elle avait tant et tant multiplié la mode française de l'ogive que l'ignorance des siècles suivans avait appelé « gothique » cette invention de l'Ile-de-France. La Renaissance l'avait ensuite, à la mode italienne, puis flamande, hollandaise et anglaise, chargée de maisons bourgeoises et de palais municipaux : elle était devenue comme une place de *Rathaus*. Puis, revenant à l'imitation de la France, elle n'avait vécu durant deux ou trois siècles que pour donner à chacun de ses grands et petits princes quelque Versailles, mais de plus vastes dimensions : elle n'était plus qu'une façon de parc princier, où les peuples asservis et

les bêtes apprivoisées broutaient autour d'innombrables *Residenz;* le moindre de ses principicules entreprenait d'éclipser notre Grand Roi ; les Munich, les Aschaffenbourg, les Ludwigsbourg, les Cannstadt, les Solitude, les Karlsruhe et les Mannheim du Bavarois, du Wurtembergeois, du Palatin et du Badois l'emportaient sur nos Trianon autant que la flèche d'Ulm l'emporte encore sur nos modestes clochers de Notre-Dame, et Napoléon demeurait étonné devant les interminables colonnades du prince-évêque de Würzbourg.

L'Allemagne du xxe siècle décide de se faire usinière, et la voilà copiant l'usine anglaise ou américaine, mais sur des proportions dignes d'elle-même et de l'Empire. Elle ne rêve plus pour la moindre de ses petites villes que cheminées sans nombre et sans mesure; elle en étale les faubourgs ouvriers par-dessus remparts, collines et marais ; elle borde ses routes et ses fleuves de fabriques ; elle troue de mines et de carrières ses plaines et ses monts ; elle extrait sa houille pour la brûler et la brûle pour en extraire de nouvelle ; elle fond, forge, coule, lamine, veut faire plus d'acier, et plus de fers bruts, et plus de fers ouvrés, et plus de canons, et plus de blindages, et plus de tôles, et plus de machines, et plus de locomotives, et plus de rails que n'importe laquelle des nations usinières de l'Ancien et du Nouveau Monde. Une seule vision l'hypnotise : la cheminée allemande par-dessus toutes les autres! Un effort continu l'accapare : l'enrôlement universel, obligatoire, de tous les bras disponibles dans cette armée industrielle à qui vont être imposées, pour la gloire de l'Empire, des victoires comparables à celles de l'autre armée impériale ; six millions de salariés industriels en 1882, onze millions en 1907. Elle a perdu toute conscience des aptitudes héréditaires de la race, des conditions naturelles du pays ; elle néglige tout calcul de prudence et de profit assuré ; elle n'a plus aucune inquiétude, aucune estime même de la supériorité des rivaux ; une seule pensée l'entraîne : la conviction que rien ne doit résister à l'assaut du peuple impérial et que, seule désormais, la volonté allemande peut mettre une borne à l'expansion de l'impérialisme allemand.

Et la voici commerçante, décidant non seulement de s'affranchir elle-même et chez soi du courtage qu'elle payait depuis trois siècles à tous ses voisins maritimes et continentaux, mais de leur rendre à tous la monnaie de cette exploi-

tation séculaire. Elle se met au comptoir, double, décuple le nombre de ses boutiques, bâtit d'immenses bazars, flanqués de gigantesques entrepôts, et cloisonne, vitre, grillage des bureaux, des guichets, des *Offices*, des *Caisses*, et lance des éclaireurs innombrables à l'espionnage, puis à la conquête de toutes les places du monde où l'on peut acheter et vendre. Elle achète tout ce qui se présente. Elle vend tout ce qui se demande. Elle a une tenace furie de faire des affaires et d'être le seul ou le plus grand faiseur d'affaires, et d'enlever, coûte que coûte, les fournisseurs ou les cliens d'autrui : désormais sa mission divine n'est-elle pas d'installer sur le monde le monopole de ce commerce allemand, qui est l'empereur désigné de l'humanité trafiquante ?

« Si nous voulons aller de l'avant sur le marché mondial, disait Guillaume II aux gens de Brême le 18 octobre 1893, nous devons tous avoir en tête la vieille devise de la Hanse : *Navigare necesse est, vivere non est necesse*, il n'est pas nécessaire de vivre, mais il est nécessaire de naviguer. » Le commerce allemand prend cette devise et la suit au pied de la lettre : sans plus s'inquiéter d'une vie normale, utile et heureuse, il veut chaque matin, coûte que coûte, lancer et mettre à flot quelques nouvelles combinaisons et même toutes les combinaisons possibles de placement, de troc, d'échanges et d'acquêts. En 1882, l'Empire recensait 1 340 000 salariés du commerce, — en 1907 3 340 000. Et comment dénombrer la multitude des Allemands ou fils d'Allemands répartis au dehors pour tenir dans tout l'univers la représentation de la *firme* germanique? entre 1882 et 1907, cette multitude avait sûrement triplé et quadruplé; avant l'Empire, la philologique Allemagne fournissait l'Europe de *doktors-professors*; c'est de *clerks* et de commis voyageurs que, depuis vingt-cinq ans, elle inondait les pays civilisés et barbares.

Industrie et commerce, vers ce double travail, l'Allemand tournait désormais son effort tenace et orientait le plus grand nombre de ses innombrables fils. L'agriculture lui paraissait occupation démodée, presque indigne de bras impériaux et que l'on devait abandonner aux humanités primitives ou décadentes. Alors que, dans tout le reste de l'Europe occidentale, même en Grande-Bretagne, on pouvait constater un « retour à la terre, » l'Allemand s'en éloignait de plus en plus; du

moins, il se jetait avec un élan plus aveugle vers les affaires. L'Empire et ses 60 ou 65 millions d'habitans comptaient plus de commerçans et d'industriels que les États-Unis avec leurs 120 ou 125 millions. Spécialisée depuis un siècle en ce double genre de vie, auquel l'avaient irrésistiblement destinée sa situation géographique et sa composition géologique, l'Angleterre restait encore plus commerçante ; mais elle le cédait désormais en industrie. L'usine allemande et la *firme* allemande devenaient, sur le patron anglais ou américain, les créations *dernier modèle ;* l'Allemagne entière était pour les affaires la maison *the most commodious and best equipped in the world,* — mais à quel prix?

Ici, les centaines de millions ne sont pas l'unité; c'est par dizaines de milliards qu'il faudrait évaluer ce que l'Allemagne, gouvernemens et particuliers, a dépensé depuis quarante ans pour impérialiser sa vie économique, et toute évaluation de ce genre ne saurait être que fantaisiste : soixante ou quatre-vingts milliards, disent certains Allemands qui veulent faire ressortir le bas prix de cet effort admirable et le merveilleux rendement de leurs méthodes, de leur organisation, de leur discipline; cent cinquante, deux cents, trois cents milliards, disent certains autres, qui veulent étaler et gonfler la valeur présente de cet établissement germanique.

Pour un bilan presque fictif, restons aussi bas que possible; ne prenons qu'une moyenne de cent milliards et ne calculons encore l'intérêt de cette mise de fonds qu'à 5 pour 100 et l'entretien annuel de cette entreprise qu'à 20 pour 100 : c'était donc une rente à payer de 25 milliards qu'était la surcharge annuelle dont quarante années de griserie impériale avaient doté, au civil, l'Allemagne de 1914. Car l'Allemagne de 1871 n'avait pas le premier sou de ce capital, et les cinq milliards de l'indemnité française, loin de la munir d'argent disponible, avaient achevé de l'en démunir : tout ce qui n'était pas passé dans le règlement de la victoire ou dans le Trésor de guerre de Spandau, avait amorcé une folie de spéculations qui, durant les trois années 1872-1875, conduisait le nouvel Empire au bord de la faillite. De 1871 à 1914, l'Allemagne vécut toujours sur le crédit renouvelé, élargi, démesurément propagé, et jamais elle n'épargna pour amortir, au sens que nous donnons, nous autres gens d'Occident, à ces deux mots d'épargne et d'amortissement.

Nous ne croyons épargner, nous, qu'en retirant de la circulation intense et en mettant à l'abri, dans les eaux tranquilles d'un placement sans aléas, des sommes dont le capital nous devient presque tabou et dont nous ne nous permettons plus de toucher que les modestes intérêts. Et nous ne croyons avoir amorti, non seulement qu'après avoir éteint la dépense initiale et les dépenses subsidiaires d'une entreprise, par le remboursement intégral de toutes les sommes engagées, mais encore qu'après l'avoir munie d'une ceinture d'appareils flotteurs et sauveteurs qui la garantissent de tout échouage et de tout naufrage dans le présent et dans le plus lointain avenir : fonds de roulement, de garantie, de réserve, etc.

L'Allemand impérial n'a jamais épargné qu'en rejetant une part, une très modeste part de ses bénéfices dans le tourbillon. Ébloui par les statistiques des caisses d'épargne allemandes, tel de nos consuls nous prédisait en 1911 l'éclosion prochaine d'une Allemagne assagie, prudente, capitaliste, presque rentière déjà. Mais les fonds de ces caisses continuaient en vérité de rester mobiles : ils rentraient sans arrêt dans le courant le plus accéléré, par l'intermédiaire des banques industrielles et des emprunts locaux, tant et si bien qu'au long d'une même année ils pouvaient entrer, sortir, rentrer et ressortir encore pour figurer dix et vingt fois de suite sur les registres.

L'Allemagne, de même, n'a jamais amorti son impérialisation qu'en l'étendant : elle a cru assurer la durée et la stabilité de son œuvre géante, en la rendant chaque jour plus kolossale, en l'entourant d'œuvres nouvelles, qui feraient, pensait-elle, office de contreforts et d'arcs-boutans. Les bénéfices annuels passaient tout entiers à couvrir les intérêts du passif et les dépenses du présent : il fallait l'emprunt quasi annuel pour assurer la préparation ininterrompue d'un avenir toujours reculé. Chaque année, l'Allemagne industrielle et commerciale se lançait en de nouvelles dépenses, espérant amortir d'un seul coup, les années suivantes, quand la conquête du monopole mondial, l'empire universel des affaires lui donnerait toute liberté et toute facilité de gain. Mais les années suivantes, le monopole n'était pas encore venu : il fallait donc s'acquérir de nouvelles armes contre les rivaux qui n'avaient pas encore la sagesse de se résigner à cet empire de droit divin, — et donc dépenser, dépenser toujours, et remettre d'années en années,

de décades en décades, l'ère des bénéfices abondans, durables, et l'épargne solide, et l'amortissement global.

*
* *

Ajoutez l'un des traits de cette éternelle Allemagne : l'Empire fut toujours une charge écrasante pour ses détenteurs, peuples ou souverains, moins par la force militaire, l'habileté politique, l'activité et l'énergie qu'il exigeait d'eux que par le fardeau financier qu'il les forçait d'endosser avec la pourpre. L'histoire de l'Ancien Empire n'est qu'une suite de nations et de dynasties ruinées où l'Empereur le plus riche devient en quelques années un pauvre sire : Carolingiens, Saxons, Franconiens, Hohenstaufen, tous finissent dans le dénuement et quelques-uns dans la mendicité; les unes après les autres, chacune des grandes nations germaniques est courbée, brisée par le triple fardeau impérial. Car autrefois comme aujourd'hui, l'Empire impose à ses titulaires, peuples et souverains, une triple dette, qui les écrase.

Ils doivent en premier lieu réparer les désastres, l'incurie ou les déficits du passé, restituer à l'Allemagne ces jours légendaires et de bonne mémoire où, sous ses grands Empereurs de jadis, elle était heureuse, prospère et de tous enviée.

Ils doivent en outre porter le sceptre et la couronne avec le faste qui convient : ce n'est que dans l'or et la pourpre qu'ils doivent loger leur grandeur, et celle de leurs peuples. Le Germain d'autrefois n'apercevait la Rome des Augustes que nimbée d'or, tuilée d'or, plaquée d'or, et le Germanique du haut Moyen Age, même apanagé de l'empire d'Occident, continua de tourner son respect vers la Byzance dorée des Porphyrogénètes, jusqu'au jour où son Barberousse lui étala sur la rive rhénane cette Mayence, sinon d'or, du moins de bois doré, où tous les seigneurs laïques et ecclésiastiques de la terre allemande et les ambassadeurs du monde chrétien vinrent aux beaux jours de 1184 saluer la Majesté impériale : désormais, la splendeur de Barberousse a pesé comme un ruineux souvenir sur les épaules de tous ses successeurs.

Mais, — troisième devoir, et plus impérieux et plus coûteux encore, — c'est aux bénéfices reçus annuellement par chacun d'eux que les fidèles Allemands ont toujours mesuré la valeur de

la Majesté impériale et leur devoir de fidélité envers elle : au sens le plus strict du mot, chaque Allemand a toujours entendu être le bénéficiaire de l'Empire. Or, ni le sol, ni le sous-sol, ni la situation géographique de la terre allemande, ni les qualités spécifiques de la race ne se sont jamais prêtés à une extension indéfinie du bénéfice de chacun, à une multiplication quotidienne des bénéfices de tous : il a toujours fallu que l'Empire et l'Empereur se missent en quête de nouveaux domaines et de nouveaux profits aux dépens du voisin. Plus encore que l'idée impériale elle-même, ce sont les frais impériaux qui ont toujours obligé l'Empereur à poursuivre la domination et l'exploitation universelles.

Au long du millénaire qui sépara des Carolingiens les Hohenzollern, une seule dynastie, celle des Habsbourg, trouva le moyen de faire et de conserver sa fortune, tout en détenant durant quatre ou cinq siècles l'Empire; mais ce fut par la suppression plutôt que par la solution du problème impérial. Le Habsbourg soigna ses affaires. Mais il négligea celles de l'Allemagne. Par son faste doré et son apparat magnifique, il soutint le prestige de sa majesté aux yeux de tout l'univers; mais il laissa les ruines s'accumuler ou se remplacer sur toute la face de la terre allemande; sauf quelques-uns de ses domaines propres et de ses peuples héréditaires, son Allemagne fut l'État le plus mal tenu et le peuple le plus malheureux en une Europe où la bonne tenue des États et le bonheur des sujets étaient le moindre souci des souverains.

La faute n'en fut pas au Habsbourg seulement. Il aurait peut-être, tout comme un autre, travaillé au bénéfice de ses fidèles, si ses fidèles avaient consenti à faire la dépense de l'entreprise impériale : à la Diète d'Augsbourg de 1510, il représentait sagement à ses sujets que le maintien de l'Empire ne saurait aller sans leur secours et appui, car l'unité à l'intérieur et la domination à l'extérieur « nécessitent de grandes dépenses que Sa Majesté n'était plus en état de supporter seule, après tout ce qu'elle avait déjà fait pour l'Empire dans les campagnes passées et présentes. » Mais l'Allemagne du XVIe siècle refusa toute contribution; elle entendait que la seule majesté impériale fît les frais du profit commun.

L'Allemagne du XIXe siècle a mieux compris les nécessités de la vie : elle a consenti au Hohenzollern un budget impérial,

qui, très modeste d'abord, s'est enflé impérialement : sans trop regimber, l'Allemagne en a consenti le triplement, le quadruplement, le quintuplement, à mesure qu'en bénéfices sonnans, elle espérait en recueillir les fruits. Où sont les jours où le premier des Hohenzollern prenait l'Empire à forfait moyennant un revenu de six cents millions de marks? Il est vrai qu'en ces années 1875-78, l'Empereur, ne faisant pas ses frais, imputait au crédit de l'Empire un passif presque constant. Les années ont passé : le revenu multiplié n'a pas supprimé le passif; apparent ou masqué, il est resté de coutume; l'équilibre n'a jamais été assuré que par des recours aux prêteurs, et la dette impériale s'est enflée dans la même proportion que le budget :

Budget de l'Empire
(en millions de marks)

	1875	1885	1895	1905	1910
Revenus	571	593	1 224	2 005	2 943
Dépenses. . . .	634	614	1 239	2 068	3 024

Dette de l'Empire

1870	1875	1885	1895	1905	1910
485	120	551	2 201	3 323	5 016

En ce budget de trois milliards sept cents millions (1913), l'administration intérieure ne figurait que pour une centaine de millions; l'assistance sociale, l'instruction publique et tous autres travaux publics que les chemins de fer en étaient exclus; les dépenses militaires, navales, diplomatiques et financières montaient, à elles seules, à deux milliards huit cents millions. L'Allemagne de 1913 payait cette rente magnifique pour soutenir l'édifice de l'Empire bismarckien, dont la seule utilité était de la garantir contre tous les orages du dedans et du dehors et d'assurer son exploitation sur les territoires arrachés par la violence bismarckienne aux voisins du pourtour, sur l'Europe agenouillée devant l'hégémonie prussienne, sur le monde destiné à la conquête industrielle et commerciale de l'impérialisme allemand... Deux milliards huit cents millions sont une belle prime d'assurance.

Devant ce budget, les mêmes questions viennent à l'esprit que devant les somptueuses colonnades du prince-évêque de Wurzbourg. Quand Franz et Karl de Schönborn, les évêques sérénissimes, construisaient, de 1720 à 1744, ces 500 mètres de façades, percées de 947 fenêtres, divisées en 312 chambres,

pourvues de 25 cuisines, de 5 galeries royales, et enfermant sept cours, une église, d'innombrables escaliers et la Grande Salle de 26 mètres sur 16, avec son dôme juché sur 26 colonnes de stuc et décoré par Tiepolo, quelle était donc la richesse et quels étaient les revenus qui pouvaient soutenir un pareil train? quel rendement pour les peuples avaient ces fastueuses dépenses?

En ce budget impérial, on n'aperçoit que deux chapitres productifs : les chemins de fer et, surtout, les postes et télégraphes. Les postes et télégraphes, qui coûtaient 88 millions à l'Empire en 1872, lui en rapportaient une centaine : en 1913, 764 millions de dépenses lui valaient 842 millions de recettes. Ce chapitre s'était donc octuplé, et voilà, disent les Allemands, la meilleure jauge de l'activité économique que cet empire militaire avait infusée à toute l'Allemagne.

Qui voudrait nier ou dénigrer cette activité parlerait contre l'évidence, et même « activité » n'est pas le mot juste : c'est agitation qu'il faudrait dire. Mais l'écureuil, dans sa roue, et s'active et s'agite. Le problème n'est pas de savoir si l'Allemagne, depuis quarante ans, s'était ruée de toute son ardeur à l'entreprise économique et à la spéculation financière, comme naguère à la critique verbale, à la spéculation philosophique et à la rêverie musicienne, ou comme autrefois à la bâtisse princière et aux fureurs théologiques, ou, plus anciennement encore, au brigandage chevalier et aux expéditions romaines. En affaires, la quantité importe assurément; mais la qualité décide, et mieux vaut gagner beaucoup en remuant quelques millions que brasser de nombreux milliards en perdant si peu que ce soit sur chacun d'eux.

Or, c'est de quantité, de masse, non de qualité, de valeur, qu'en affaires aujourd'hui, comme en beaucoup de choses autrefois, les Allemands s'étaient avant tout préoccupés : faire plus grand qu'autrui, sur le modèle d'autrui, faire chaque jour plus complet à la dernière mode fut toujours à leur gré synonyme de faire bien et de faire beau, et peu leur importait ce qu'ils faisaient et où ils le faisaient, pourvu qu'ils le fissent par-dessus le voisin. Le *Deutschland über Alles* mériterait d'avoir toujours été leur chant national : d'autres peuples désirent le mieux pour eux-mêmes et pour les autres et regardent plus volontiers au-dessus d'eux, vers l'idéal, qu'au-dessous ou autour d'eux,

vers le concurrent; ils ne croient pas que l'on grandisse vraiment à se guinder sur des échasses; certains même se méfient toujours des échasses, instrumens fragiles et traîtres...

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le palatin Charles-Théodore décida de se bâtir une résidence sans rivale en Allemagne et à l'étranger. Il voulut avoir à Schwetzingen, dans la plaine du Rhin, les plus beaux jardins du monde, encore plus français et plus forestiers que ceux de Versailles, avec des cascades, des rivières et des pièces d'eau qu'en cette proximité du fleuve, il était bien plus facile qu'à Versailles de maintenir toujours combles et limpides. Il voulut avoir, non seulement ses galeries et ses orangeries comme le grand Roi, mais encore une reproduction de toutes les merveilles architecturales qu'il avait admirées au cours de son voyage méditerranéen. Il érigea trois temples antiques, un Temple circulaire d'Apollon, un Temple double de Mercure, un Temple à fronton de Minerve. Devant la ligne ruinée d'un aqueduc romain, il dressa une Roche de Pan, un Obélisque de 45 pieds, cinq autres obélisques. Il peupla d'urnes et de statues les ombrages de ses bois sacrés. Toute l'antiquité en réduction fut comprimée en ce médiocre espace. Mais Charles-Théodore, qui était de son temps et voulait en être, se piquait aussi du savoir et du goût les plus modernes : il joignit à ses ruines un Temple tout neuf de la Botanique, une mosquée avec deux minarets de 140 pieds, et des ponts chinois, et des jardins à l'anglaise, et une volière à la persane pour ses oiseaux de prix, et des bains à l'italienne pour ses belles amies, et une salle de spectacle pour les tragédies de M. de Voltaire, car il n'y avait pas alors de résidence achevée sans la présence ou sans les dernières œuvres du plus grand des philosophes.

Quand Charles-Théodore eut dépensé des sommes fabuleuses pour un palatin de ce temps, on s'aperçut que Schwetzingen, enfoui dans les boues du marécage rhénan, à distance égale, mais également regrettable du fleuve coulant et de la fraîche montagne, était une bouilloire l'été, une glacière aux moindres froids, un nid de fièvres, de moustiques, de rats et de bêtes malpropres : à trois lieues dans l'Est, la vieille capitale Heidelberg, malgré les tristes souvenirs de la dévastation française, restait sur sa jolie rivière, à l'orée de sa noire forêt, au penchant de sa rose montagne, le plus sain, le plus charmant

des séjours; à six lieues dans l'Ouest, la nouvelle capitale Mannheim avait au bord du Rhin un immense château, tout battant neuf, tout stuqué de rococo, tout tapissé de gobelins, et dont les milliers de fenêtres s'ouvraient sur les splendeurs du couchant, sur la brise et sur la gaîté du fleuve.

Il fallut abandonner Schwetzingen, que la nature refusait à ces caprices de l'homme et rendre le pays à sa vocation irrésistible qui était de porter des asperges, et non des minarets. Le château a subsisté pour sauver de l'oubli la mémoire de Charles-Théodore. Mais loin des splendeurs princières, dont la mode d'hier avait affublé cette bonne Allemagne, et loin de l'agitation industrielle et commerciale dont la mode d'aujourd'hui l'enfièvre, Schwetzingen vit tranquillement, bourgeoisement, et, plus encore que de son château, s'enorgueillit de ses asperges.

Quand les Allemands de 1900 résolurent de planter sur leur domaine impérial la plus grande usine et la plus grande *firme* des temps nouveaux, quand ils voulurent reproduire chez eux toutes les merveilles utilitaires qu'ils avaient admirées au cours de leurs voyages mondiaux, peut-être auraient-ils dû méditer cette leçon de Schwetzingen. L'homme propose et souvent même impose à la nature ses projets et ses ambitions; mais quels que soient l'énergie de ses efforts, la discipline et la ténacité de ses méthodes et le bel agencement de ses calculs, à lui, c'est elle qui, toujours, dispose en fin de compte.

Depuis mille ans et plus qu'obstiné et toujours déçu en son rêve impérial, l'Allemand, pour acquérir la domination et l'exploitation universelles, s'efforce de dresser sur sa terre les systèmes politiques et sociaux qui ont fait la grandeur ou la prospérité des voisins, il semble que toujours le sol, les occupans, la solidité ou le succès se dérobent à chacune de ces entreprises successives, aussitôt qu'elle arrive à son achèvement. L'usine et la *firme* kolossales, qu'à peine nous avons vues terminées, ces gigantesques cheminées, poussées à miracle comme les minarets de Charles-Théodore, ces ports, ces voies ferrées, ces gares, ces canaux, cette flotte, où tant de milliards furent engouffrés, n'avaient pas donné à l'Allemagne de 1914 ce qu'elle en avait espéré, ce que la réussite du voisin lui avait permis légitimement d'en attendre : tout au contraire.

Partie de la misère avec l'Empire, l'Allemagne du XIXe siècle avait cru, sous la bannière impériale, marcher vers la richesse,

vers l'apogée de la fortune : elle avait salué dans les cris de joie l'aube de ce XXe siècle qui devait être son siècle, à elle, comme le XIXe avait été celui de l'Angleterre et comme le XVIIe celui de la France... Dès 1904, elle sentait partout des craquemens de faillites : simple crise de croissance, dirent les médecins tant-mieux. Mais en 1908-1910, la crise renouvelée semblait aux médecins tant-pis d'origine congénitale, et l'Allemagne entière commençait à s'inquiéter de la longueur de cette marche et de l'éloignement toujours renouvelé du résultat. En 1914, elle se voyait approcher enfin, non pas de la richesse attendue si longtemps et si vaillamment poursuivie, mais de la ruine peut-être, tout au moins des difficultés angoissantes, et c'est pour éviter la chute que, brusquement, elle pensa liquider son bilan par une guerre victorieuse : les milliards sauveurs de l'indemnité française amortiraient d'un seul coup tout son passif; l'annexion des colonies françaises donnerait à son commerce et son industrie un domaine, une réserve immenses; le servage économique, où le traité de paix mettrait la France et la Belgique, avec leurs marchés, leurs chemins de fer et leurs ports, permettrait un nouvel accroissement de la marine germanique qui toucherait enfin aux jours rêvés par les cordonniers de Spire : *Ist einst gross zur See...*; la France vaincue en 1914, il suffirait de quelques années pour que vînt le tour de la « fière Angleterre... » Et l'Angleterre jetée bas, l'Allemand aurait vraiment l'empire de l'Europe et du Monde. Il ne resterait plus qu'à remettre en leur place le Tsar, s'il osait regimber, et Dieu, s'il avait quelques écarts de conduite. Mais le Tsar n'était-il pas depuis un siècle et demi l'allié, l'intime, le tuteur ou le pupille tour à tour du Hohenzollern! et les partages de la Pologne n'avaient-ils pas rivé Berlin et Pétersbourg à la même chaîne infrangible?... Et Dieu était plus sûrement encore « avec nous. » Si l'Allemand avait besoin de Dieu pour jeter bas les autres peuples et les mettre en servage, Dieu avait encore un plus grand besoin de l'Allemand pour faire régner partout la vertu et la loi. Car, seul, le fonctionnaire prussien pouvait faire de l'Europe un jardin bien tenu sous les regards de l'Éternel, l'Éden des temps nouveaux, où l'arbre de la Science ne porterait plus que des fruits salutaires.

VICTOR BÉRARD.

L'IDÉE DE LA MORT

ET

LE PRIX DE LA VIE

Célébrer le grand changement d'âme déterminé par la guerre dans la nation française est devenu une banalité. Mais le plus souvent les banalités sont des vérités. De fait, rien n'est plus vrai que la transformation subie. Un souffle de patriotisme farouche et d'abnégation sublime a passé dans toutes les poitrines. Des forces latentes se sont dégagées; des sacrifices héroïques, invraisemblables, ont été consentis, et le scepticisme frivole s'est mué en un saint enthousiasme. Une universelle volonté vers le bien inspire toutes les mentalités.

Nous ne voulons nullement faire ici le bilan de cette rapide évolution. Mais il est un point de psychologie sur lequel doit être appelée l'attention des rêveurs, et peut-être même des autres. Il s'agit de la forme que revêt à l'heure présente l'idée de la mort.

La mort! Le plus redoutable des problèmes qui aient jamais passionné les hommes, même les plus incultes, même les plus sauvages.

Aujourd'hui, à force de voir la mort de près, on a fini par reconnaître qu'elle n'est pas aussi terrible qu'on le croyait il y a peu de temps.

*
* *

Aux anciens, nos maîtres en toutes choses, la mort n'inspirait que peu d'épouvante. Alors les soldats qui marchaient à la

bataille plaisantaient volontiers sur leur destin, même quand ce destin paraissait un trépas assuré. « Ce soir nous souperons chez Pluton, » disait Léonidas aux Thermopyles.

Socrate, avant de boire la ciguë, conversait tranquillement, presque joyeusement, avec ses disciples, et le *Phédon* nous a gardé le souvenir de cette belle sérénité. Lorsque Criton lui demande quelques indications sur les mesures à prendre pour l'ensevelissement :

Quels soins faudra-t-il prendre, ô maître, de ton corps?

Socrate, *avec un petit sourire railleur*, lui répond :

Ainsi, mon cher Criton, malgré tous mes efforts,
Tu prétends que Socrate est cette chair instable!
Non! non! le vrai Socrate, il est insaisissable :
Et, quand tu penseras le tenir en tes mains,
Socrate aura quitté le peuple des humains!

Les Stoïciens, qui ne voulaient pas regarder la douleur comme un mal, traitaient la mort avec plus de dédain encore que la douleur. N'est-elle pas la nécessité inéluctable, en même temps que l'inviolable asile contre toutes tyrannies? Pourquoi se révolter de la condition commune? Être né, cela veut dire qu'on doit mourir un jour.

Pour les vieux Romains de la République, comme pour les grands Stoïciens de l'Empire, la crainte de la mort était de tous les sentimens humains le plus vil.

Épicure et son grand disciple Lucrèce arrivaient, quoique par des voies toutes différentes, aux mêmes conclusions que les Stoïciens. En des vers magnifiques, dont l'éloquence et la précision ne peuvent être surpassées, Lucrèce nous donne les puissantes raisons pour lesquelles la mort n'est nullement à craindre. Il s'adresse à l'homme qui, songeant à son trépas, s'inquiète et s'épouvante :

« Quelle absurdité! Pourras-tu être malheureux, quand tu ne seras plus?

Non miserum fieri qui non est, posse.

Pourquoi te lamenter sur ton sort futur, et t'indigner à l'idée que les oiseaux et les fauves déchireront ton corps, ou que tes

membres seront brûlés par la flamme ? Il n'est pas raisonnable, étant vivant, de pleurer sur sa propre mort.

Scire licet nobis nihil esse in morte timendum,
Qui possit vivus sibi se lugere peremptum?

« Alors en effet tu seras endormi dans une torpeur éternelle, en laquelle aucun regret ne pourra plus t'atteindre. Tu auras le silence et le repos. Qu'y a-t-il là de triste? Quelle plus grande sécurité que ce prolongé sommeil? »

Nec desiderium nobis nos attigit ullum,
Num quid tibi horribile apparet? Num triste videtur
Quidquam, nonne omni somno securius exstat?

Avant Lucrèce, Platon avait formulé ce raisonnement d'une manière irréprochable : « Ou tu es vivant, ou tu es mort. Si tu es vivant, rien à craindre de la mort, puisque, par définition même, tu possèdes la vie. Si, au contraire, tu es mort, tu ne seras plus là pour déplorer chose quelconque. On ne déplore que si l'on existe. Ce qui est privé d'existence ne peut ni regretter, ni craindre, ni espérer. »

On sait que cette logique, d'ailleurs absolument rigoureuse, a coûté la vie au malheureux Étienne Dolet. Il avait traduit l'*Axiochos* de Platon, où l'auteur grec disait, dans une des branches de son dilemme : « après la mort, tu ne seras plus rien du tout. » Encore que Dolet ne fût que traducteur, on lui fit un crime capital d'avoir nié l'immortalité de l'âme, ce qui le conduisit droit au bûcher.

Dans un cas comme dans l'autre, que l'on admette ou non une âme immortelle, la conclusion est la même; c'est que la mort est peu de chose.

Si l'âme survit à la décomposition de notre chair, si, comme toutes les religions l'admettent, il y a une Walhalla ou un Paradis dans lesquels le moi impérissable sera accueilli, la mort est un événement accessoire. La vie terrestre n'est qu'un passage, qui est très court et de peu d'importance ; de sorte que la fin de la vie ne termine rien, puisqu'elle ne termine pas la conscience. Donc, dans ce cas, pas de terreur.

Si au contraire avec notre dernier souffle le *moi* disparaît et s'anéantit dans un sommeil sans rêve et sans réveil, le *moi*

ne sera plus là pour formuler quelque regret. Alors, rien non plus n'est à craindre.

Ainsi, de quelque manière que l'on raisonne, soit comme Lucrèce, soit comme Mahomet et les Pères de l'Église, on peut regarder la mort en face, et sans trembler.

*
* *

Pourtant la Nature a fixé chez tous les êtres vivans une idée maîtresse, presque irrésistible : c'est l'horreur de la mort.

Il semble en effet que les êtres animés aient tous une tâche à accomplir, qui est de vivre, de croître, et de se multiplier à la surface de notre humble planète. Des myriades d'êtres respirent et ont respiré sans paraître avoir eu d'autre destination que de respirer le plus longtemps possible, en dépit des forces antagonistes, et des ennemis innombrables. Cette perpétuité de vie n'a pu se prolonger à travers les âges que parce que tout être vivant était possédé par l'amour de la vie, amour instinctif, tenace, intangible, qui précède tous les sentimens et qui survit à toutes les émotions, qui domine toutes les volontés, qui efface tous les désirs, qui débute avec le premier vagissement du nouveau-né et ne s'achève qu'avec le dernier soupir du moribond.

Pour combattre cet inflexible appétit de vie, les raisonnemens, même les plus ingénieux, seront à peu près sans force. Nous ne pouvons guère imaginer une société dans laquelle, par quelques syllogismes ou quelques dilemmes, même irréfutables, on aura persuadé à un individu que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue et que la mort est un accident négligeable. Aucune logique ne pourra ébranler un sentiment universel, inhérent à notre existence animale, et puissamment établi par une hérédité de cent millions de siècles.

Tout de même, selon les mœurs du jour, et les conditions présentes, d'après les climats, les races, les littératures, ce frénétique amour de la vie est variable en intensité. Chez les Romains et les Grecs, la mort, *pallida mors*, semblait moins hideuse qu'elle ne le fut au Moyen Age, où elle était sinistrement représentée. Chez les Musulmans, les Chinois, les Japonais, elle est moins redoutée que chez les Occidentaux.

En Europe, avant la guerre tout au moins, on se faisait de la mort une idée épouvantable et sombre. Communément elle était déclarée le pire des malheurs. Notre sensibilité, devenue

maladive, s'était exaltée à ce point que nous ne la traitions plus avec la froide indifférence que, de vrai, elle mérite.

Mais, aujourd'hui que plusieurs millions d'hommes sont à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, en présence de la mort, toujours menaçante, grâce aux projectiles implacables qui pleuvent de toutes parts, la mort paraît une péripétie assez banale. Chaque soldat se répète le mot qui, dans un roman célèbre, fait du soldat polonais Bartek un héros : « On ne meurt qu'une fois ! » Et alors, sans fanfaronnade, mais sans frisson, gardant la prudence nécessaire au vrai brave, nos troupiers affrontent les plus sanglans combats sans se perdre en lamentations inutiles.

On a observé d'ailleurs la même sérénité aux heures des grands cataclysmes sociaux. Le danger grandit le courage. Pendant la Terreur, quand la guillotine était dressée sur les places publiques, ce n'était pas la terreur qui régnait, mais une sorte de résignation calme. Devant l'inévitable, les récriminations et même les larmes s'arrêtent.

En 1915, non seulement les soldats, mais encore ceux qui ne sont pas exposés aux bombes et aux balles, les mères, les pères, les épouses, les fiancées, les amis se sont fait une idée plus adoucie des périls que courent les êtres chers qu'ils adorent. Ils courbent la tête sous la nécessité. Certes oui. Mais ils comprennent aussi que la mort n'est pas le mal suprême. La vie a acquis un prix moindre. L'importance des existences humaines a diminué.

Pour prendre une comparaison qui, je l'espère, ne pourra froisser personne, il en est de nos idées sur la guerre meurtrière, comme des idées que se fait un joueur sur l'or.

Je suppose qu'on connaît le tapis vert d'une maison de jeu. Sur la table fatidique sont disposées des pièces d'or, parfois en masses épaisses; quelquefois des billets de banque, de gros billets, qui, selon les fantaisistes soubresauts d'une petite bille qui roule, passent d'un côté à l'autre. En quelques minutes toute une fortune se disperse à droite ou à gauche. Cet or, qui représente de longues heures, de longs jours, de longs mois épuisés à un patient travail, cet or a perdu en ce lieu toute sa valeur. Le joueur ne sait plus ce que représentent en réalité cent francs, ou cinq cents francs, ou mille francs. Sans hésiter il confie au hasard ce qui est le salaire d'un long effort.

De même, dans la guerre d'aujourd'hui, la notion vraie de la vie humaine s'efface, comme la notion vraie de la pièce d'or devant une table de jeu. La France met comme gigantesque enjeu du gigantesque conflit tous ses jeunes gens. Et elle les expose sur les champs de bataille sans en faire le compte, comme le joueur expose son or sur le tapis vert, en oubliant le labeur et le bonheur que tout cet or représente.

Quand, pendant la paix, nous apprenions qu'un sous-marin, avec quinze hommes d'équipage, avait coulé à pic, un long cri d'horreur s'élevait. Quoi ! quinze braves jeunes gens disparus, ensevelis aux profondeurs de l'Océan ! Quel désastre ! Quelle douleur ! Mais que ce matin nous venions à apprendre que, dans la conquête d'une tranchée ennemie, nous avons perdu quinze cents hommes, c'est-à-dire cent fois plus de morts que par l'effondrement du sous-marin, nous nous applaudirons du résultat obtenu, en oubliant presque le prix qu'il a coûté. La mort de quinze cents soldats, après que tant d'autres ont succombé, a décru en importance.

Pendant la bataille, le combattant voit tomber autour de lui ses camarades ou ses chefs avec une sorte d'insouciance ; et cette insouciance est héroïque, car il est exposé aux mêmes périls, et son tour va venir tout à l'heure. Mais la vie humaine lui apparaîtra, qu'il s'agisse de ses compagnons ou de lui-même, bien plus négligeable qu'en temps de paix, dans les conditions normales de réflexion et de sécurité.

On s'habitue à tout, à l'exil, à la douleur, à la pauvreté. Et j'oserai dire, encore que l'expression paraisse singulière, qu'on s'habitue à la mort.

*
* *

Quoique je ne sois ni un barbare, ni un stoïcien, ni un mystique, je m'imaginerais volontiers que cette indifférence peut se justifier.

Même pour les plus heureux parmi les hommes, la vie est lourde, faite de soucis plus que de joies, de craintes plus que d'espérances. Le bien-être général, du corps et de l'âme également satisfaits, cette *euphorie*, qui nous a souri à certaines rares heures de la jeunesse, est chose exceptionnelle. Que dire alors des malheureux qui languissent dans la maladie, ou s'étiolent dans la misère, ou sont dévorés par des passions

inassouvies, ou luttent durement pour conquérir le pain de chaque jour? A tous ceux-là, malgré les quelques maigres compensations, clairsemées, que le hasard est venu leur apporter, la mort est la délivrance suprême.

Dans des vers admirables, trop peu connus, Victor Hugo donne de cette délivrance un symbole saisissant.

Il suppose qu'il tient dans sa main un innocent petit oiseau qu'il a enlevé de sa cage, où le pauvret était prisonnier, et malheureux de sa prison. Au dehors, tout est printemps, épanouissement, joie :

O renouveau! soleil! Tout palpite, tout vibre,
Tout rayonne, et j'ai dit, ouvrant la main : « Sois libre. »
L'oiseau s'est évadé dans les rameaux flottans,
Et dans l'immensité splendide du printemps;
Et j'ai vu s'en aller au loin la petite âme
Dans cette clarté rose où se mêle une flamme,
Dans l'air profond, parmi les arbres infinis,
Volant au vague appel des amours et des nids,
Planant éperdument vers d'autres ailes blanches,
Ne sachant quel palais choisir, courant aux branches,
Aux fleurs, aux flots, aux bois fraîchement reverdis,
Avec l'effarement d'entrer au paradis...
Alors, dans la lumière et dans la transparence,
Regardant cette fuite et cette délivrance,
Et ce pauvre être, ainsi disparu dans le port,
Pensif, je me suis dit : « Je viens d'être la mort. »

La vie est bonne, certes : mais elle n'est pas assez uniformément bonne; elle nous réserve trop de surprises désagréables, et trop d'ennuis attendus pour que nous ayons le droit de la considérer comme un bien suprême, et le seul bien. On sera équitable pour la vie, et certainement très optimiste, en disant que la vie est un bien douteux.

Notre calme de 1915 est donc plus justifié que notre sensiblerie de 1913. Sachons, par quelque serein mépris de la mort, sortir de notre basse animalité, et vaincre cet instinct exclusif et violent, qui est la soif de vivre. Aimons la vie, source nécessaire de toutes les belles et bonnes choses, mais ne l'adorons pas d'un culte désordonné; car elle roule dans son cours précipité, et parfois fangeux, bien des douleurs et bien des larmes.

Surtout, ne sacrifions à aucune crainte ce qui est noble et ce qui est juste. De toutes les vertus nulle n'est plus nécessaire

que le courage. C'est la première, sans laquelle il n'y a plus rien. C'est celle qui convient le mieux à l'homme; c'est celle qui convient le mieux à la femme. La peur est, de tous les sentimens humains, un des plus abjects, et qui excite le moins de compassion. Et la peur, c'est le plus souvent un effarant amour de vivre.

Je ne parle ici que des jeunes hommes : car ceux-là seuls sont intéressans. Les autres, les hommes mûrs, et surtout les vieillards, s'ils attachaient quelque prix à la vie, seraient dénués de tout bon sens. Ils regrettent des biens qui ne les touchent plus.

Toute chose pour eux semble être évanouie.

La progressive et sûre destruction des organes les a tous frappés successivement, démolissant chacun d'eux pièce à pièce, lambeau par lambeau. Les cheveux blanchissent, la peau se ride, les muscles tremblent, la voix se casse, la vue se trouble, le rire s'éteint, l'intelligence baisse et passe au radotage. On devient une ruine, une loque. On n'a même pas à espérer que des sensations nouvelles vont, par quelque émotion imprévue, rafraîchir cette décadence. *Eadem sunt omnia semper*. Ce n'est que répétition de sensations jadis éprouvées. L'avenir ne réserve aux vieillards que du *déjà vu;* ce qui ôte, à ce court avenir, le principal attrait de toute humaine existence : la curiosité.

Vraiment oui ! pour les vieillards, même quand ils se peuvent repaître de souvenirs charmans, il est sot de se cramponner à la vie. Que ne disent-ils, avec La Fontaine (1) :

Il faudrait qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet.

Banquet! Charmans souvenirs! Illusions d'autrefois! Hélas! pour combien de pauvres vieux la vie n'a-t-elle pas été un fardeau très lourd! Et, quand la mort frappe à leur porte, au lieu de dire : Encore! ne seraient-ils pas plus avisés de dire : Enfin!

(1) Pourtant le même La Fontaine s'est contredit d'une manière assez étrange : car il importait assez peu au bonhomme d'être conséquent avec lui-même. En effet, il remémore le mot de Mœcenas qui avait dit : « Pourvu que je vive, c'est assez, » et il trouve le mot *si beau* qu'il le met en note dans sa fable *La mort et le bûcheron*, avec une naïve admiration.

Cet état d'âme, qui devrait être celui de tous les vieillards, n'est triste que d'apparence : il est en réalité un grand apaisement.

Assurément, j'ai exagéré les désenchantemens de la vieillesse. Je connais le *De senectute* de Cicéron. On m'a dit que certains vieillards peuvent s'intéresser encore aux efforts des jeunes gens, à leur héroïsme, à leurs amours; on m'a assuré que les grands problèmes de la science et de la vie peuvent encore passionner l'esprit des vieux; on m'a affirmé que les choses peuvent alors se juger avec l'impartialité souriante d'un spectateur qui, de loin, voit se dérouler les scènes émouvantes, belles parfois, dont il lui est interdit d'être l'acteur trépidant. Oui! Peut-être. Tout de même, à mesure que l'âge avance, on devrait regarder la mort, qui est plus prochaine, avec plus de sérénité.

Et je crois bien que ceux-là seuls méritent d'être appelés du beau nom de sages.

*
* *

Comme notre psychologie, notre économie politique s'est modifiée profondément. Il se fait en ce moment un prodigieux gaspillage, non seulement d'or et de munitions, mais encore, — ce qui est tout de même plus important, — de vies humaines. Grâce à l'ardeur patriotique des combattans, la montagne de cadavres, qui s'élève en ce moment, monte beaucoup plus haut que celles qui furent oncques élevées par les orgies guerrières d'autrefois. On est bien au-dessous de la vérité en évaluant à huit millions le nombre des jeunes hommes que, de part et d'autre, cette sombre guerre a fauchés ou irrémédiablement mutilés déjà.

De savans économistes n'ont pas craint d'évaluer en une certaine somme d'argent le coût d'une vie humaine. Calcul qui paraît d'abord quelque peu brutal, mais qu'on a cependant, après les maîtres, le droit de faire. Admettons qu'un homme gagne, en moyenne, deux mille francs par an. A 5 pour 100 d'intérêt, le capital d'un adulte est donc voisin de quarante mille francs. Ainsi, les huit millions d'hommes tués ou estropiés représentent un capital de près de trois cent cinquante milliards. Voilà ce qu'ont coûté au monde, rien qu'en capital humain, les lugubres ambitions de François-Joseph et de Guillaume.

Cette somme inouïe, prodigieuse, invraisemblable, que nous

pouvons écrire sur le papier en alignant beaucoup de zéros à la suite d'un premier chiffre, notre imagination ne peut en mesurer l'étendue. Mais, si colossale qu'elle soit, elle n'est rien au prix de l'immense flot de douleur qui s'est déversé sur le monde.

N'insistons pas. Ce crime pèsera sur la conscience, — au cas où ils auraient une conscience, — de ceux qui en furent, de loin ou de près, les instigateurs.

Cependant il ne faut pas se laisser emporter par une indignation d'ailleurs parfaitement légitime, mais plutôt se demander si, au point de vue économique, la perte est irréparable, comme elle l'est au point de vue sentimental.

On connait le mot cynique de Napoléon, contemplant, au soir d'une bataille, le champ de carnage où s'était exercé son génie militaire : « Une nuit de Paris réparera tout cela! » Parole impie assurément, mais, dans une certaine mesure, vraie. Et, en effet, la Nature est d'une assez puissante fécondité pour remédier rapidement à ces grands désastres. Si les naissances étaient aussi nombreuses qu'elles pourraient l'être de par notre constitution physiologique, si les volontés conjugales, par leurs méprisables économies, ne venaient pas mettre d'odieux obstacles à la génération, alors une ou deux années suffiraient, non pour apaiser des douleurs inapaisables, mais pour précipiter dans la vie de nouvelles existences humaines, aussi abondantes que les existences sacrifiées.

A vrai dire, cette consolation, si c'est une consolation, n'est justifiée qu'en apparence. En effet, dans les batailles, dans les guerres, ce sont les plus braves soldats qui succombent. Il y a sélection, mais sélection à rebours. Ce ne sont ni les médiocres, ni les pires, mais les meilleurs qui tombent. Ceux qui ont péri étaient plus héros encore que les héros qui ont survécu. C'est comme si un ange exterminateur avait choisi, pour les anéantir, parmi les jeunes hommes de l'Europe âgés de vingt à quarante ans, ceux qui ont le corps le plus sain et l'âme la plus vaillante. C'est l'élite de vingt générations qui fut sacrifiée. Voilà le cruel : voilà l'irréparable.

*
* *

Ceux qui disparaissent ne sont pas à plaindre. Ils sont pieusement morts pour la patrie. Ils n'ont pas eu pendant des heures les supplices d'une longue agonie qui torture, ni pen-

dant des années les horreurs d'une longue maladie qui disloque. Mourir vite, fièrement, et dans l'ivresse d'un combat : c'est une destinée enviable.

Mais il n'y a pas seulement les combattans et les morts. On peut et on doit penser à ceux qui restent. Ceux qui partent sont heureux; les larmes sont à ceux qui survivent. De ceux-là, le deuil est affreux, barbare.

La mort d'une mère, ou d'un père, quoique la douleur en soit toujours très aiguë, est dans l'ordre naturel de notre infortunée condition humaine. Au contraire, la perte d'un enfant ou d'un jeune époux a quelque chose d'amer et d'inique. N'est-ce pas Euripide qui disait : « Les temps de la paix sont ceux où les fils pleurent les pères; les temps de la guerre, ceux où les pères pleurent leurs fils. » Et nous vivons, hélas! en ces temps inhumains.

Inclinons-nous devant ces douleurs. Comme à ces fleurs délicates que tout contact offense, il leur faut la pudeur du silence et de l'ombre. C'est presque un blasphème que de tenter une consolation.

Pourtant on nous permettra de conter une des vieilles légendes de la Grèce, belle peut-être, mais d'une beauté rude, austère, et même un peu cruelle.

Cérès, chaque année, descendait de l'Olympe pour visiter les demeures des mortels. Mais, comme elle dissimulait sa divinité, l'accueil qu'elle recevait n'était pas toujours bienveillant. Un jour cependant, elle fut reçue généreusement par un humble ménage de laboureurs, l'homme et la femme, des vieillards déjà. Et l'hospitalité de ces pauvres gens fut si cordiale que Cérès en fut touchée, et résolut de la récompenser. Le soir était venu : le soleil se couchait à l'horizon. Or, voici que, revenant de leur labour, apparurent deux grands garçons, joyeux et robustes, qui, fiers de leur travail terminé, entrèrent dans la cabane, et saluèrent, pleins de respect et de tendresse, leurs vieux parens. Alors Cérès, pour leur éviter les affres de la vie, comme récompense, les toucha du doigt, et soudain, sans souffrance, ils tombèrent morts, les deux beaux jeunes hommes, en pleine vigueur, en pleine santé, en pleine joie.

Heureux ceux qui meurent jeunes!

CHARLES RICHET.

REVUE DRAMATIQUE

LE THÉATRE DE JULES LEMAITRE

En lisant dans les journaux, le mois dernier, qu'un service anniversaire venait d'être célébré dans l'église de Tavers en souvenir de Jules Lemaître, j'ai éprouvé comme un remords de n'avoir pas encore payé ma dette au brillant et délicat écrivain de théâtre qui nous a trop tôt quittés. Se peut-il que j'aie laissé passer tout un an sans rendre hommage à l'auteur de *Mariage Blanc*, du *Pardon*, de *l'Aînée*? Mais dans l'angoisse qui nous étreint, parmi tant d'émotions communes et de tristesses intimes, nous ne savons plus comment nous vivons... De toute son œuvre, la partie que préférait Jules Lemaître, c'étaient ses comédies. Essayiste, critique de théâtre, romancier, chroniqueur, conférencier, écrivain politique, et partout l'égal des premiers, le métier d'auteur dramatique est celui auquel il a dû ses plus grandes joies. Je lui ai souvent entendu répéter que c'était pour lui un effort de prendre la plume quand il avait à exposer des idées, — effort qu'à vrai dire ne faisaient guère soupçonner le tour aisé de sa phrase et le naturel de son style; les mots venaient d'eux-mêmes, quand il s'agissait de faire dialoguer des personnages : le délicieux causeur leur prêtait toute l'agilité et toute la finesse de son esprit, et ce n'était pas plus difficile que cela. Pour moi, et si largement que je rende justice aux maîtres du théâtre d'aujourd'hui, je puis bien avouer qu'aucunes pièces ne m'ont causé un plaisir plus particulier, j'allais dire : plus personnel, que les meilleures comédies de Jules Lemaître. J'y trouvais si continûment répandues les qualités qui me sont le plus chères : la penétration morale, la justesse de l'observation, la délica-

tesse de l'analyse, la pureté du goût, la parfaite simplicité, sans rien de ce cabotinage qui trop souvent sert de rançon aux plus beaux dons de théâtre. Ce que j'en aimais encore, c'était l'originalité sans étalage et sans défi. Je les ai toutes entendues dans leur nouveauté avec ravissement; je viens de les relire d'ensemble et je n'y ai trouvé ni moins de grâce, ni moins de profondeur : je ne saurais en parler qu'avec tendresse de cœur. Faut-il m'en excuser ? Je n'abuse pas de la critique impressionniste, et si elle peut une fois m'être permise, ce doit être à propos de Jules Lemaître.

A la date où fut jouée *Révoltée*, en 1889, le théâtre traversait une crise de renouvellement. La formule à laquelle Augier et Dumas avaient dû leurs plus beaux succès semblait usée : en fait, Augier après *les Fourchambault* avait pris congé du public et Dumas se bornait à lui promettre *la Route de Thèbes* qu'il ne devait jamais lui donner. Sardou se confinait dans le genre historique. Meilhac et Halévy avaient cessé leur prestigieuse collaboration. Ceux qui allaient prendre la place de ces glorieux aînés n'en étaient qu'à leurs débuts, ou même n'avaient pas encore abordé le théâtre. M. Paul Hervieu n'avait pas fait représenter sa première pièce, *les Paroles restent*, ni M. François de Curel *l'Envers d'une sainte*, et M. Maurice Donnay n'était pas sorti du Chat Noir. M. Henri Lavedan n'était pas encore l'auteur du *Prince d'Aurec*, ni M. Brieux celui de *la Robe rouge*. Cependant il se faisait, dans la presse et ailleurs, un grand bruit de controverses dogmatiques et une abondante consommation de théories. L'un tenait pour la tranche de vie et l'autre pour le théâtre d'idées. Le Théâtre-Libre tentait l'effort le plus suivi auquel on eût encore assisté pour enlizer le théâtre dans la grossièreté. Et les cosmopolites, toujours à l'affût, s'évertuaient à amonceler sur notre scène les nuées des dramaturgies étrangères.

Dans quel sens allait s'orienter Jules Lemaître? Il n'était que de le demander à ces feuilletons qui faisaient alors, chaque semaine, la joie des lettrés. Car c'est au critique dramatique que nous devons l'écrivain de théâtre : il n'y a sur ce point aucune espèce de doute. On sait avec quelle facilité Jules Lemaître subissait l'influence des milieux qu'il traversait : obligé de fréquenter les théâtres par devoir professionnel, il en vint tout naturellement à écrire pour eux. Certes l'ancien normalien, deux fois traditionaliste par tempérament et par éducation, était le plus classique des hommes; mais il était aussi le plus épris de modernité, — je ne dis pas de parisianisme, quoiqu'il fût provincial. Le boulevard ne l'avait pas ébloui : au temps de sa

plus grande vogue, son village lui resta cher, et il ne cessa d'en aimer la douceur tourangelle. Entre les classiques, c'était au plus classique de tous qu'allaient ses préférences. Il avait écrit une thèse sur Corneille, et même une thèse latine; mais c'est Racine qu'il relisait. Il avait du goût pour Marivaux; mais pour Musset il allait jusqu'à l'adoration. Parmi les pages les plus exquises qu'il ait écrites, je mettrais, à côté de sa fameuse méditation sur ce vallon de Port-Royal où rêva l'enfance de Racine, sa Préface pour une édition des *Comédies et Proverbes*. Est-il besoin de dire le mépris que lui inspiraient les vaines combinaisons du pauvre Scribe et l'horreur qu'il éprouvait pour le mensonge du drame romantique? Chaque fois qu'il rencontre sur son chemin Émile Augier, il le salue pour son vigoureux bon sens et sa saine raison bourgeoise, avec une admiration où perce un brin d'ironie; mais il revient sans cesse à Dumas fils, dont les idées littéraires aussi bien que morales l'attirent et l'inquiètent, et dont, en s'en défendant, il subit la maîtrise. Au théâtre de Becque il reproche le convenu d'une amertume continue et sans nuances. Toutes ses complaisances vont à ce mélange unique d'observation, de fantaisie, d'esprit, d'ironie désabusée et indulgente qui est proprement la marque Meilhac et Halévy. Un mot encore. Dans les analyses qu'il faisait des pièces de théâtre, — et qui si souvent étaient plus intéressantes que les pièces elles-mêmes, — Jules Lemaître se plaçait aussi peu qu'il était possible au point de vue du métier. Que cela fût « du théâtre » ou non, cela lui était bien égal, pourvu qu'il y aperçût quelque rapport avec la vie. Il ne s'intéressait pas du tout aux mêmes choses que son bon maître Francisque Sarcey. Ce fut l'originalité de sa critique et cela en fit le prix. On n'y sentait ni le technicien, ni le spécialiste, mais l'honnête homme qui devant les spectacles de la scène songe à ceux de la réalité, se souvient, s'interroge et soumet les inventions de l'auteur au contrôle de son expérience. Une pièce très bien faite le laissait indifférent et même assez dédaigneux : il ne se sentait pas d'aise devant un ouvrage dramatique, même imparfait, qui avait attrapé un peu de la ressemblance humaine et posé quelque ingénieux cas de conscience. Car avant tout, et à la manière française, il était un moraliste.

On commence toujours par imiter. Dans le feuilleton où Lemaître critique présenta à ses lecteurs habituels la première pièce de Lemaître auteur dramatique, il leur confia qu'il était d'abord allé porter son manuscrit à Dumas fils et à Ludovic Halévy. C'était reconnaître une dette, car *Révoltée* devait beaucoup au théâtre de l'un

et de l'autre. Curieux de psychologie et soucieux de modernité, comme il l'était, Jules Lemaître avait été tenté de mettre à la scène, pour ses débuts, la dernière incarnation du sphinx féminin. Hélène Rousseau est une sorte de *Froufrou* transportée dans un autre milieu. Mais on ne fait pas une pièce de théâtre avec un portrait de femme, une comédie avec une étude de psychologie. Il faut un cadre à ce portrait, une intrigue autour de cette étude. L'auteur a donc imaginé que son héroïne est une enfant naturelle; au cours de la pièce il lui fait retrouver sa mère, son frère et toute sa famille. Même cette cascade de reconnaissances lui avait suggéré une scène sur laquelle il comptait beaucoup. Quand Hélène Rousseau découvre que Mme de Voves est sa mère, elle s'abstient de se jeter dans les bras de cette mère, retrouvée au bout de vingt ans, et de la couvrir de baisers entrecoupés de sanglots. Cette révélation la laisse froide. « Ainsi, vous êtes ma mère... C'était ma mère, cette dame qui m'appelait au parloir deux fois par an, une demi-heure chaque fois et qui ne s'est jamais trahie... » C'est tout ce qu'elle trouve à dire, et il est vrai qu'il n'y avait rien à dire qui fût d'une justesse plus tranchante et d'une logique plus impitoyable. Mais c'était la première fois que la voix du sang parlait un langage si dénué de lyrisme. La scène ne fit aucun effet. Ce n'est pas qu'elle fût manquée, mais c'est que certaines conventions sont de l'essence même du théâtre : on perd son temps à vouloir les supprimer, et d'ailleurs elles ne font de mal à personne.

Que la révoltée de la comédie moderne descende en ligne directe de la femme incomprise du drame romantique, cela n'est pas contestable, mais d'ailleurs n'enlève rien à la vérité du type. Ce qui caractérise l'âme moderne, c'est son inquiétude, c'est une sensibilité maladive et qui n'arrive pas à se satisfaire. Hélène Rousseau est jolie, intelligente, spirituelle, séduisante. Combien en est-il qui l'envieraient? Elle est orpheline, c'est vrai; mais les religieuses de son couvent ne lui en témoignent que plus de sollicitude, et c'est par là qu'elle intéresse d'abord le brave homme qui va s'éprendre d'elle et l'épouser. Ce Pierre Rousseau est un naïf. Il s'imagine que, lui devant tout, sa femme l'aimera uniquement. Or elle lui en veut de tout le reste, et de cela aussi. Elle lui en veut d'une santé morale qui l'irrite, et d'une supériorité intellectuelle qu'elle devine sans pouvoir vraiment l'apprécier. Accueillie dans un monde élégant, elle s'y sent humiliée, — quand elle devrait en être attendrie, — par le pauvre luxe dont l'entoure, à grand renfort de classes et de répétitions, son professeur de mari. L'Elsbeth de Musset, élevée par une gouvernante romanesque,

rêvait d'un prince de conte de fées, beau, bien fait, habile à tous les exercices du corps et de l'esprit. La forme moderne et réaliste du romanesque est le snobisme. La petite Mme Rousseau, femme d'universitaire, sera flattée dans sa vanité qu'un homme du monde fasse attention à elle. Ainsi elle glissera à la faute... Ce qui fait d'Hélène Rousseau une figure d'aujourd'hui et la distingue de ses aînées romantiques, c'est qu'elle n'est pas dupe d'elle-même. Elle ne se paie pas de grands mots. Elle se voit telle qu'elle est, ennuyée, curieuse, et déjà lasse des aventures ou l'entraînera son ennui. Elle se connaît, elle s'analyse, elle est d'une lucidité qui écarte tous les sophismes. Elle sait bien que sa révolte ne s'explique par aucune injustice particulière de la destinée. Placée dans d'autres conditions, elle serait quand même une révoltée. Elle est révoltée contre la vie et ses lois, contre la société et ses plus nécessaires exigences. Elle est révoltée par nature et par définition. Elle porte en elle le germe fatal. Mais elle en souffre : c'est son excuse. Jules Lemaître a voulu qu'elle fût à plaindre. Il nous a montré en elle une petite peste, parce qu'il est bon observateur ; mais il a quand même réclamé pour elle notre pitié, parce qu'il est bon.

Il n'est sévère qu'aux êtres dénués de vie intérieure, dépourvus de sincérité autant que de distinction morale, et qui baignent dans le mensonge comme dans leur atmosphère naturelle. Tel est le député Leveau. Jules Lemaître le déteste cordialement pour tout ce qu'il y a en lui de superficiel et de faux, de vulgaire et de forain. C'est l'homme des phrases creuses, des gestes grandiloquens, des attitudes théâtrales, toujours en veine d'enfler la voix, de forcer la note, de hausser le ton et de surenchérir, par nécessité de métier. Malin et roublard plutôt qu'intelligent, les idées qu'il développe avec une incontestable éloquence ne représentent pour lui que des effets oratoires : le sens lui en échappe. Les convictions dont il fait tant d'étalage et tant de bruit, ne sont pas les siennes, et pas même celles de ses électeurs. Gonflé de vent et gonflé de vanité, il est dans toute son horreur l'homme public : celui qui n'a rien en propre, ni sentimens, ni ambitions, ni un rêve, ni un idéal, mais chez qui tout vient du public et retourne au public. Un seul instinct au plus profond de lui-même : le besoin de jouissance. C'est l'unique ressort de son activité. Toute sa démagogie n'a été pour lui qu'un moyen de parvenir ; il aspire à s'en débarbouiller : il est la proie désignée pour une intrigante du grand monde. De Cléon à Rabagas, cette peinture du démagogue a été faite maintes fois, mais elle est toujours

à refaire. La preuve en est qu'à chaque époque on reconnaît dans le type de théâtre un modèle emprunté au monde politique contemporain.

En somme, ce que Jules Lemaître reproche au député Leveau, c'est d'être un abominable cabotin. Non du tout que cet homme de tant d'esprit, et d'un esprit si accueillant, fût, sans distinction et sans nuances, l'ennemi des cabotins ; au contraire, il les aime bien, mais quand ils sont chez eux, c'est-à-dire au théâtre. A la répétition générale de *Flipote*, l'auteur était dans la salle, riant de tout son cœur. C'est pour se divertir qu'il avait peint d'une main légère, avec une gaminerie amusée, ce monde spécial qu'il avait appris à connaître en travaillant pour lui. Chez les gens de théâtre, le cabotinage, à force d'être naturel, cesse d'être déplaisant et rejoint la sincérité. Ils se meuvent dans une perpétuelle illusion. Le moyen qu'ils ne jouent la comédie que pour les autres! Ils se la jouent à eux-mêmes, et de la même manière. Ils se composent un personnage de leur emploi. Chaque situation où ils se trouvent réellement engagés leur rappelle une situation de théâtre, dont elle semble la copie et y revient insensiblement. Leur mémoire ne les laisse jamais à court de répliques et de « mots. » Uniquement occupés de paraître et de faire semblant, ce souci de l'effet à produire entretient en eux une sorte de puérilité. On a noté la facilité qu'ont les enfans à vivre dans la fiction : ils naissent comédiens. Les comédiens restent enfans. Ce sont de grands enfans qui nous désarment par leur immense naïveté. *Flipote* n'est qu'une pochade, mais peinte d'après nature et enlevée avec bonne humeur. L'aventure de Flipote dévouée à son Leplucheux jusqu'à lui être fidèle, tant que ce pitre est salué par les sifflets du public, et qui le quitte dès que le succès a mis entre eux la jalousie, a toute la valeur d'un symbole. Mlle Anglochère, si décente dans son rôle d'entremetteuse, le ménage Rosimond (dans *le Député Leveau*) d'une respectabilité si parfaite, trop parfaite pour ne pas avoir été étudiée devant la glace, sont des types excellens. Bien sûr, l'ombre de Madame Cardinal et de ses « demoiselles » plane sur tout ce monde falot ; mais pour n'être pas entièrement originales, ces créations n'en sont pas moins savoureuses.

J'ai hâte d'arriver à la partie de ce théâtre où l'auteur a fait œuvre vraiment neuve et pour laquelle il ne doit rien à personne. Laissons donc de côté *les Rois*, pièce découpée dans un roman, très bien écrite, trop bien écrite, en phrases de livre, et qui est une tragédie politique en prose, un drame d'histoire moderne, tout plein de vues intéres-

santes et de remarques profondes ou subtiles, mais enfin une « grande machine. » Passons plus vite encore à côté de *la Bonne Hélène*, simple gaillardise qui en vaut une autre et ne vaut pas mieux. Mais *Mariage blanc* est un ouvrage de qualité rare et d'espèce singulière et qui atteste une exquise sensibilité. Vous vous souvenez de cette petite poitrinaire qui meurt lentement aux rives parfumées de la Côte d'Azur. Le mal a respecté sa beauté et l'a comme spiritualisée. Il en a fait un être diaphane et léger qui tient à peine à cette terre. Je ne crois pas qu'on ait jamais traduit en termes plus délicats, sans fausse sentimentalité, la poésie de la maladie. « Elle partira, n'ayant connu des hommes que ce qu'ils ont de plus pur et de meilleur, la sympathie sans désirs et la chaste pitié. La maternité ne la flétrira pas, ni la vieillesse. Elle s'évanouira comme le parfum d'une fleur et laissera au cœur de tous ceux qui l'auront rencontrée le souvenir d'une petite ombre charmante... C'est une jolie destinée, ça. » Triste destinée : mourir sans avoir vécu ! Simone rêve entre les pages de son livre et soupire avec la jeune fille antique : « Je veux bien mourir, ô déesse, mais pas avant d'avoir aimé... »

Vient à passer un original. M. de Tièvre est un homme de plaisir que le plaisir n'amuse plus. Pourquoi ne s'amuserait-il pas à faire un peu de bien ? Pourquoi ne donnerait-il pas à cette charmante et douloureuse petite Simone l'illusion qu'elle est une femme comme les autres et qu'elle a vécu toute la vie ? Telle est cette gageure d'un « mariage blanc » que M. de Tièvre se propose en toute sincérité de tenir. Et pourtant, cette bonne action de M. de Tièvre achèvera de tuer Simone et avancera l'heure de sa mort. Ah ! c'est que la nature a de terribles revanches et qu'elle se venge de ceux qui ont méconnu ses droits. On ne joue pas avec la vérité. On ne badine pas avec la force des choses. On ne se risque pas impunément aux sentimens quintessenciés et aux situations paradoxales. On veut faire l'ange et on n'est que de pauvres hommes... Une autre leçon se dégage encore de cette pièce la moins dogmatique qui soit et qui ne vise qu'à être gracieuse et touchante : c'est qu'on ne fait pas le bien par passe-temps de désœuvré et caprice de dilettante. Il y faut un apprentissage, une éducation, une disposition de tout l'être. Une bonne action ne fait pas la vertu : elle la suppose. M. de Tièvre était un homme de bonne volonté, mais il manquait d'habitude.

Le sujet de *Mariage blanc* était fort exceptionnel : celui du *Pardon* est un de ceux auxquels le théâtre est le plus souvent revenu et reviendra sans cesse. A l'époque romantique, le théâtre exaltait la

femme adultère; puis, par réaction, il l'a abattue comme une bête malfaisante; enfin, les mœurs s'adoucissant, il lui a pardonné. Mais pardonner, le peut-on, si même on le souhaite, et quand même on le devrait? Le pardon véritable, non du bout des lèvres mais du fond du cœur, n'est-il pas au-dessus des forces humaines? Voici un homme que sa femme a trompé. Une amie s'entremet, rapproche les deux époux. La vie commune recommence et, le plus loyalement du monde, le mari, qui a « pardonné, » s'efforce de la rendre possible. Cependant, torturé par une blessure toujours cuisante, il torture celle qu'il avait promis d'épargner. Il l'accable de questions, d'allusions, de soupçons. Il en rougit, jure chaque soir de ne pas recommencer, et recommence le lendemain. C'est plus fort que lui. Tel est ce supplice à deux, cet enfer d'un ménage réconcilié... J'ai toujours pensé que la première partie du *Pardon* où la situation est posée comme je viens de le rappeler, est, pour la simplicité de la forme, comme pour la vérité de l'observation, quelque chose d'achevé.

Mais c'est pour la seconde partie que la pièce a été écrite, et c'est maintenant que la signification de l'œuvre va se découvrir. Entre l'amie et le mari une intimité s'est établie, toujours dangereuse entre une femme jeune, séduisante, et un homme qui a souffert par l'amour. Ce qui avait bien des chances d'arriver arrive. Ainsi les rôles sont renversés, et les honnêtes gens de la pièce sont devenus aussi coupables, plus coupables que la coupable. « Moi du moins, remarque judicieusement celle-ci, je ne m'étais pas fait une spécialité de la vertu, et ma faute ne se compliquait pas de fourberie. Mais toi, non seulement tu as trompé ton mari, comme moi, mais tu m'as trahie, moi, de la façon la plus odieuse et avec d'atroces raffinemens dans le mensonge. Au moment même où, avec des airs de miséricorde, ta vertu s'inclinait sur mon indignité, tu faisais cent fois pire que moi. » Ah! qu'elle a raison! Qu'elle honnit justement ces vertueuses personnes! Mais ce à quoi elle ne réfléchit pas, dans sa juste colère, c'est que leur vilaine action la sauve et résout une question qui semblait insoluble. Maintenant qu'il se sait, lui aussi, faillible, ce mari, si malhabile à pardonner, va s'ouvrir à la pitié véritable : tous les obstacles au pardon vont disparaître comme par enchantement. « C'est maintenant que l'oubli est devenu possible. Ce n'est pas joli, va, le cœur d'un homme... Je n'ai plus le droit, à présent, d'être orgueilleux et dur avec toi. Nous sommes quittes. » Jules Lemaître tient que le seul pardon humainement possible s'explique non par la supériorité morale de quelques-uns, mais par l'égalité de tous dans

la faiblesse. Il fait du pardon non pas une libéralité de la vertu et de la bonté, mais la constatation de torts qui s'équilibrent... Seulement, ainsi expliqué, le pardon est-il encore le pardon? Et n'en serait-il pas plutôt cette parodie qui s'appelle la tolérance réciproque?

Nous touchons ici à la conception essentielle du dramaturge, comme à l'idée maîtresse du moraliste. Dans ses feuilletons, Jules Lemaître s'est livré maintes fois, avec une insistance significative, à un exercice ingénieux et d'apparence paradoxale, qui consiste à répartir entre les personnages d'une comédie l'éloge et le blâme, l'estime et le mépris, précisément au rebours des intentions de l'auteur. Dans *Maître Guérin*, il prenait la défense du père contre le fils, quoique le père fût un vulgaire usurier et le fils un beau colonel qui paraissait au dénouement avec les insignes de son grade. Dans *Monsieur Alphonse*, il n'allait certes pas jusqu'à réhabiliter monsieur Alphonse, mais il refusait toute sympathie à Mme de Montaiglin. Dans *l'Étrangère*, tandis que tout le monde s'accorde pour accabler le duc de Septmonts et le supprimer comme un simple vibrion, il se montrait sévère pour la duchesse de Septmonts. Et ainsi de suite. Il donnait cet exercice pour un jeu : « Montrer en étudiant les personnages d'un drame ce qu'il y a de fatalités dans les vices des méchans et ce qui se mêle de faiblesse à la vertu des bons, rapprocher de nous-mêmes ceux qui sont pires que nous et aussi ceux qui sont meilleurs... » N'était-ce qu'un jeu? Ce jeu ne cachait-il pas une théorie, celle qui, déjà esquissée dans *le Pardon*, va s'épanouir dans *l'Aînée*?

Avant de parler de cette comédie justement célèbre, je tiens à exprimer une réserve formelle. A la prendre au sens littéral, elle contient une satire du monde protestant. Or tout ce qui touche aux questions religieuses me paraît devoir être soigneusement écarté de la scène. Je m'en suis expliqué naguère en rendant compte du *Retour de Jérusalem*. Qu'il s'agisse des juifs ou des protestans, ou, comme dans certaines pièces d'Augier, des catholiques, en les ridiculisant sur le théâtre on est assuré de froisser les plus respectables et les plus profondes des convictions : on excède les droits de la littérature. Cela dit, il faut reconnaître que *l'Aînée* est le chef-d'œuvre de Jules Lemaître au théâtre et probablement un des chefs-d'œuvre de la comédie moderne. *Le Pardon*, sous sa forme souple et aisée, mais abstraite, ressemblait un peu trop à une démonstration philosophique. Les personnages, qui auraient pu s'appeler le mari, la femme, l'amie, n'étaient pas assez individuels. Le souffle était court. Il y a

dans *l'Aînée* une ampleur, une abondance de ressources, un relief, une verve et, pour tout dire, un ensemble de qualités éminentes que Jules Lemaître n'avait pas encore réalisé avec une telle intensité.

Oublions que ces Petermann, et ces Poupeloz, et ces Mikils sont les adhérens d'une confession religieuse. Ne nous attachons pas à leurs croyances ; ne voyons en eux, comme aussi bien l'a fait Jules Lemaître, que les puritains, — et il en est de toutes les paroisses, — les professionnels de la vertu orgueilleuse et de l'austérité intransigeante. Le pasteur Petermann est un très honnête homme, et c'est même un saint homme. Mais il y a des nécessités de situation. Il faut vivre et, quand on a six filles, il faut trouver six gendres, ce qui implique bien des concessions. C'est ainsi que l'austère pasteur a fait de sa maison une maison des amours, un temple du flirt. Il joue à la Bourse, quoique les Pères de la primitive Église aient interdit aux fidèles toutes les formes du commerce de l'argent. Il déteste le péché, certes, mais il redoute par-dessus tout le scandale. Comme le pharisien, il est sans merci pour la brebis égarée. Cependant quelque entorse vigoureuse qu'il donne à ses principes, il n'est jamais embarrassé pour trouver un prétexte qui sauve les apparences. Car les rigoristes sont ainsi : ils ne valent pas mieux que les autres, mais ils s'en font plus accroire. Ils ne sont pas meilleurs et ils sont plus durs. Le nom véritable de leurs vertus prétendues, c'est le plus souvent l'étroitesse de l'esprit et la sécheresse du cœur.

A côté de cette satire du rigorisme, il y a, dans *l'Aînée*, l'aînée, l'étude la plus poussée, la figure la plus touchante et la plus vraie qu'on doive à Jules Lemaître. Lia est la sœur aînée, celle dont le droit d'aînesse consiste à se dévouer et se sacrifier pour toute la famille. Pour les autres toutes les complaisances, à elle tous les devoirs, tous les héroïsmes : n'est-elle pas la raison même ? Nul ne s'avise que cette personne si raisonnable ait un cœur, elle aussi, et qu'elle puisse souffrir dans ce cœur meurtri. Une à une, ses sœurs se marient : elle est celle qu'on admire et qu'on n'épouse pas. Elle aime le pasteur Mikils, et s'en croit aimée. Elle a compté sans cette coquette de Norah, qui lui souffle son amoureux. Elle se résigne, elle se sacrifie au bonheur des deux jeunes gens. Ironie du sacrifice ! Norah trompe son mari, et ainsi par sa faute elle ridiculise, elle bafoue les scrupules et l'abnégation de son aînée. Une dernière humiliation attend la malheureuse Lia. Pour faire une fin, elle consent à épouser le vieux M. Muller : celui-là même lui échappe, car tel quel il peut faire un mari pour la plus jeune et la plus rouée des demoiselles

Petermann. Aussi bien de quoi se plaindrait l'éternelle déçue, et n'a-t-elle pas pour elle sa vertu? « Ma vertu! Pour ce qu'elle m'a rapporté jusqu'à présent! Oh! je n'attendais d'elle aucun bénéfice spécial, mais je ne croyais pas non plus qu'elle me créerait un privilège à rebours, un privilège de malchance, ou qu'elle dispenserait les autres de justice à mon égard, et même de pitié... Ah! j'aurai été une bonne dupe dans la vie, convenez-en. » La duperie de la vertu, l'inutilité du sacrifice, c'est ce qu'exprime ce rôle avec une rare émotion. Lia continuera de se dévouer, parce que telle est ici-bas sa fonction, pour laquelle elle a été désignée par un décret nominatif de la Providence. Elle sera la vertu sans l'espérance et la bonté sans l'illusion.

L'Aînée, dans sa simplicité, est une grande comédie. *La Massière* est encore une œuvre de psychologie bien pénétrante et d'ailleurs à peine moins amère. Jules Lemaître y est revenu sur une question délicate dont il semble avoir été très préoccupé. Il y a dans la vie de l'homme un tournant dangereux, un passage où la nature a disposé ses pièges. Comment en sortir avec honneur? C'est le moment où l'homme qui n'est plus jeune éprouve le besoin d'un foyer, où celui que l'amour va quitter souhaite d'en goûter encore une fois l'enivrement : heure propice à toutes les défaillances. Par mesure préventive, Chambray, de *l'Age difficile*, s'est installé dans le ménage de sa nièce, et l'a parfaitement brouillé : cela par le seul effet de cette maladresse inhérente à l'âge que Pailleron appelait : l'Age ingrat. Le tort du bonhomme était d'être resté célibataire. « La vérité, dit-il, c'est d'être marié à vingt-cinq ans. » Le peintre Marèze s'est marié à vingt-cinq ans, c'est un laborieux, c'est un homme de foyer. Et voilà que, vers la cinquantaine, il court une aventure qui est tout près de faire de lui le rival de son fils! La forme la plus désobligeante de cet âge difficile nous est présentée dans *Bertrade*, où un vieux gentilhomme est sur le point d'épouser une drôlesse qui s'est retirée après fortune faite. Cette fois, le spectacle était pénible. La pièce fut froidement accueillie. Jules Lemaître ne donna plus rien au théâtre.

Il y avait dit, et de la façon la plus claire, tout ce qu'il avait à dire. Ce théâtre est-il celui d'un sceptique? On a longtemps reproché son scepticisme à Jules Lemaître. Mais il aurait pu répondre comme un de ses personnages, qui fait antithèse au député Leveau : « J'ai l'air de me moquer du monde, je ne sais pas pourquoi : par fausse honte, par timidité, par crainte d'exagérer et de surfaire ce que j'ai de bon en moi. Et au fond il y a un tas de choses auxquelles je crois,

mais là bêtement. » Dans ces comédies d'un faux sceptique, toute la sympathie va aux braves gens, aux simples de cœur : Pierre Rousseau, Mme Leveau, Mme Marèze, Lia. Les méchans ne sont pas des coquins, les coupables ne sont pas sans excuse. L'auteur fait la guerre à la sottise, à l'égoïsme et à la fourberie, mais surtout à l'orgueil et à la dureté. « Si on osait s'interroger, quels abîmes on découvrirait entre ce qu'on fait et ce qu'on professe, entre ce qu'on professe et ce qu'on croit, et quelles illusions sur les mobiles et sur la qualité morale de nos actes, et cela continuellement ! » Donc tâchons de nous tirer d'affaire, à peu près convenablement : pardonnons un peu aux autres, afin qu'il nous soit beaucoup pardonné !

Une idée domine tout ce théâtre, celle de la faiblesse humaine; un conseil y revient sans cesse : indulgence et douceur. Tel en est le fond moral. On le situerait assez bien dans l'histoire de notre littérature dramatique en disant qu'il procède directement du théâtre d'Alexandre Dumas dont il est la contre-partie. Assuré d'être en possession de la vérité, Dumas la met en théorie et en formules : il soutient des thèses dont il attend la réforme de la société : il divise l'humanité en deux catégories : d'un côté ceux qui savent et de l'autre côté les autres. Chez Jules Lemaître ni thèse, ni raisonneurs; pas de types absolus dans le bien ou dans le mal, mais des âmes complexes; pas de partis pris impérieux, mais tout un jeu de nuances, une ressemblance aussi approchée que possible avec la nature. Délicates plutôt que fortes, mais si fines, d'une finesse si aiguë et pénétrant si avant dans l'humaine misère ! les meilleures de ses pièces auront leur place dans toute bibliothèque de lettré. Resteront-elles à la scène? Les reprendra-t-on et entreront-elles au répertoire du « théâtre de genre? » J'en ai la conviction, et je ne doute pas que plus tard, toutes différences gardées, on ne joue *Mariage blanc* ou *l'Aînée*, *le Pardon* ou *la Massière*, au même titre qu'une comédie de Marivaux ou un proverbe de Musset.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN ROMAN DE GUERRE ANGLAIS

Love in War Time, a tale of the South Seas, par Ambrose Pratt, un vol. in-18, Londres, librairie Werner Laurie, 1915.

Un soir de la première semaine du mois d'août 1914, neuf habitans anglais de la petite île d'Upolu, dans l'archipel de Samoa, se trouvaient rassemblés chez le plus âgé d'entre eux, et le seul aussi qui possédât pour les recevoir une apparence de maison, au lieu des misérables chambres garnies qui servaient de logement aux autres membres du groupe. Il y avait là, dans le modeste *cottage* du vieux Billy Thomas, des hommes d'une origine sociale et d'une éducation infiniment diverses, depuis un ex-diplomate dégradé par l'ivrognerie jusqu'à un tondeur de moutons illettré « qui était venu à Samoa d'Australie, six ans auparavant, afin d'y passer quelques jours de vacances : » mais une longue habitude de détresse plus ou moins méritée leur avait fait oublier désormais ces anciennes différences, et voici maintenant que la brusque appréhension d'un danger commun achevait de les lier étroitement l'un à l'autre! Ils venaient en effet d'apprendre que, leur patrie s'étant décidément alliée à la France et à la Russie contre l'Allemagne, les autorités allemandes de l'île avaient résolu de s'emparer d'eux au plus vite pour les transporter, comme prisonniers de guerre, dans une de leurs « bases navales » du Pacifique, — par crainte d'une prochaine apparition de la flotte australienne en vue de Samoa. Aussi leur joie fut-elle grande lorsque celui d'eux tous que d'ailleurs ils estimaient le plus à la fois pour son intelligence et son caractère, un jeune médecin que sa passion pour l'opium avait naguère contraint à se démettre d'un emploi régulier

dans la marine royale, leur offrit de les emmener avec soi, le lendemain matin, sur un petit bateau de commerce appartenant à un cousin de sa femme : car le fait est que le docteur Harrington s'était secrètement marié, durant l'après-midi de ce même jour, avec la fille d'un riche banquier (ou usurier) allemand d'Upolu, et la jeune femme l'avait supplié de la dérober au ressentiment de son terrible père en s'enfuyant avec elle dès l'aube suivante.

Le lendemain vers six heures, Harrington et sa femme, en arrivant au petit port d'Apia, virent les autres fugitifs anglais déjà installés dans la chaloupe qui devait les conduire jusqu'à la goélette du cousin de Lida. Le cousin en personne était venu à terre pour les accueillir; et Harrington ne laissa pas d'éprouver une surprise quelque peu désagréable en découvrant que ce proche parent de sa femme n'était pas, comme sa Lida elle-même et comme la mère de celle-ci, un indigène au teint élégamment olivâtre, mais bien un nègre du noir le plus pur, et, avec cela, presque tout à fait nu. Du moins le pauvre cousin Lupeta tâchait-il de son mieux à racheter cet excès de couleur en déployant les manières d'un parfait *gentleman*. S'étant avancé vers le médecin, il lui tendit la main et lui dit, dans un anglais absolument impeccable : « Ravi de vous voir, mon cher docteur! Ma jolie petite cousine m'a tout raconté, et je suis trop heureux de pouvoir mettre ma goélette à votre service, ainsi qu'à celui de vos compatriotes. Lida est en vérité la plus excellente fille que je connaisse au monde, et je ne saurais assez vous féliciter de votre bonne chance de l'avoir pour femme! »

En quoi le nouveau cousin d'Harrington ne se trompait point, car il y a longtemps que je n'ai pas rencontré, pour ma part, dans la littérature anglaise une figure féminine plus charmante, — je veux dire : avec un charme plus réel et vivant, — que cette humble héroïne du beau roman « colonial » de M. Ambrose Pratt, — si rayonnante de lumière et si parfumée de naïve tendresse que je ne puis m'empêcher de déplorer, seulement, qu'il ait plu à l'auteur de nous représenter cette fleur des « Iles » comme ayant dans ses veines des gouttes de sang « boche. » Mais autant il nous en coûte de devoir reconnaître en elle une fille de l'ignoble personnage que nous apparaît l'usurier Jacob Helf, autant nous avons de satisfaction à discerner comme un reflet de son exquise beauté intérieure dans les bons gros yeux du nègre Lupeta. Sans arrêt, durant toute cette journée de fuite hâtive de la goélette vers l'une quelconque des colonies anglaises les plus voisines, sans arrêt le propriétaire et capitaine de l'*Indui* se prodigue

en attentions délicates aussi bien à l'égard du jeune couple qu'à celui du reste de ses hôtes anglais. Et c'est lui encore qui, le matin suivant, s'en vient, avec une sollicitude discrètement paternelle, rassurer dans leur cabine ses jeunes cousins, qu'a brusquement réveillés un fort coup de canon. Quoi qu'il puisse arriver, leur dit-il, personne des passagers de l'*Indui* n'aura rien à craindre : ne sont-ils pas à bord d'un bateau américain, et lui-même, le capitaine Lupeta, ne possède-t-il pas des papiers bien en règle qui l'attestent citoyen des États-Unis?

Sur le pont de la goélette, où Harrington et sa femme se sont empressés de remonter, les autres passagers considèrent avec stupeur l'approche d'un grand paquebot dont l'aspect ni les allures n'ont rien de militaire, et qui, pourtant, doit sûrement avoir envoyé à l'*Indui* le coup de canon de tout à l'heure, car nulle autre ombre de bateau ne se laisse apercevoir à l'horizon. Mais l'ex-diplomate Maurice Blake a vite fait de deviner la clef du mystère. « Cette machine-là, docteur, — dit-il à Harrington, – c'est un bateau marchand capable de se transformer, à l'occasion, en un navire de combat! Ses canons sont cachés à l'arrière. Vous allez voir : elle va, de nouveau, se retourner à notre intention! Une machine allemande, naturellement : jamais nos paquebots, à nous, ne portent de canons. » Et bientôt, en effet, la « machine » se retourne, découvrant une paire de solides canons dressés à sa poupe, et fait signe à l'*Indui* d'avoir à s'arrêter. Puis une chaloupe se détache du navire, — dont on a récemment effacé le nom, — et les passagers de l'*Indui* voient venir à eux un groupe de dix étranges matelots avec un fusil en main et un sabre à la ceinture, sous les ordres d'un chef dont la tête massive semble bien, elle aussi, toute gênée d'avoir dû échanger son casque à pointe habituel contre la casquette blanche d'un officier de bateau marchand. N'importe : l'excellent Lupeta garde toute sa confiance dans l'immunité que lui vaudront ses papiers de citoyen des États-Unis. Les neuf Anglais, moins optimistes, s'efforcent, de leur côté, à se donner l'attitude « détachée » de libres voyageurs américains qui, se rendant de Pago Pago à Honolulu, ne soupçonneraient même pas l'existence d'une guerre.

Sur un mot de Lupeta, deux matelots indigènes préparèrent une passerelle pour les hommes de la chaloupe ; après quoi nous attendîmes, le cœur tremblant, dans un silence de mort. L'officier aborda le premier sur notre goélette, d'un pas rapide et pesant. C'était un petit homme trapu, avec une barbe blonde et un gras visage hargneux au nez épaté. Lupeta s'avança poliment vers lui ; et, au même instant, les six marins qui

venaient d'aborder avec leur chef se campèrent derrière celui-ci, le fusil levé.

— Je désire voir le capitaine de ce vaisseau ! dit l'officier, en excellent anglais.

— C'est moi qui suis à la fois le capitaine et le maître de la goélette ! déclara emphatiquement Lupeta. Et je demande, tout d'abord, à savoir de quel droit vous vous permettez d'arrêter en pleine mer un vaisseau américain?

L'officier se borna à marmotter : « Oh ! oh ! un nègre ! » puis se mit à rire grossièrement. Sans accorder dorénavant la moindre attention à Lupeta, il nous regarda tous à la ronde, comptant à mi-voix en allemand, *ein*, *zwei*, *drei*, et ainsi de suite. Enfin il dit tout haut, en anglais :

— Neuf hommes blancs, sept indigènes, une femme blanche, et un nègre !

— Vous aurez à répondre de votre insolence, monsieur, s'écria Lupeta. Je suis Américain, et je vous ferai savoir...

L'Allemand fit un pas en arrière et grommela un ordre qui eut pour conséquence de faire abaisser sur nous les canons des six fusils des prétendus marins.

— Je n'ai pas de temps à perdre en bavardages inutiles! reprit l'officier allemand, d'une voix ricanante. Allons, que tout le monde descende dans ma chaloupe ! Allons, un peu plus vite,... et toi d'abord, le vieux nègre ! Quoi ! qu'est-ce que c'est ?...

Un revolver claqua, et nous vîmes le pauvre Lupeta s'abattre sur le pont, la tête traversée d'une balle. L'effrayante soudaineté de la tragédie acheva de nous ôter tout reste de courage. Lupeta avait simplement levé le bras pour désigner son pavillon américain, par manière de protestation; et voilà que déjà son cadavre gisait à nos pieds!

Il y eut un instant de profond silence, après lequel l'Allemand reprit, s'adressant à nous :

— Vous voyez, mes gaillards, que je ne plaisante pas! Allons, espèce de racaille, vite dans la chaloupe, si vous tenez à votre peau !

... Notre voyage jusqu'au navire allemand ne doit pas avoir duré plus de quelques minutes. Une échelle nous servit à monter sur le pont de notre future prison, où nous eûmes ensuite à passer entre une double rangée de baïonnettes pour arriver jusqu'à une petite barrière, tout à l'avant, contre laquelle nous reçûmes l'ordre de nous ranger. Le capitaine était là qui se promenait de long en large, flanqué de deux jeunes officiers dont l'élégant uniforme nous faisait voir une coupe toute différente de celle de la longue redingote, usée et graisseuse, de leur chef. « Ces deux jeunes gaillards sont probablement des officiers de la marine de guerre — me murmura dans l'oreille Maurice Blake, debout près de moi. — De même aussi l'animal qui nous a faits prisonniers et qui a tué Lupeta n'a rien de commun avec l'équipage ordinaire du paquebot : mais celui-là appartient à une autre classe, et doit être, si je ne me trompe, un capitaine d'artillerie. Évidemment le paquebot vient d'être affecté depuis peu à une destination militaire. Son ancien équipage continue toujours encore à le diriger : mais le commandement est passé en de nouvelles mains. Il n'y

a pas jusqu'à l'ancien nom du bateau que l'on n'ait résolu d'effacer : mais tenez, lisez-le là-bas, sur cette bouée de sauvetage ! c'est le *Gronau!* »

Soudain, pendant que nous attendions d'être interrogés, l'un des jeunes officiers agita une sonnette ; et dès l'instant suivant notre bateau se remit en marche. Mais voilà que presque en même temps, le terrible fracas d'une explosion, bientôt suivie d'une seconde, faillit nous faire tomber à la renverse.

— Au nom du ciel, qu'est-ce qu'ils font encore ? balbutia Lida, qui n'avait pas cessé de se serrer tendrement contre mon épaule.

— Ce sont ces Allemands qui font feu sur l'*Indui!* répondis-je à mi-voix. Les scélérats veulent le faire couler, pour cacher leur crime. Allons, ma petite chérie, ne perds point courage ! Je serais trop désolé si ces brutes d'Allemands avaient le plaisir de voir pleurer une femme anglaise !

Cependant nos vainqueurs avaient encore tiré six autres coups de canon, après quoi ils remplirent l'air de leurs cris de triomphe. Ils avaient réussi à couler la petite goélette de bois au prix de huit obus de gros calibre ! Les indigènes capturés avec nous continuaient à gémir pitoyablement : mais tous mes compagnons et moi-même échangions des regards résignés, en haussant les épaules. Déjà notre première frayeur s'était passée, et déjà, surtout, nous commencions à nous sentir le cœur plein d'un profond mépris pour les Allemands.

Bientôt les prisonniers anglais voient apparaître sur le pont et s'avancer vers eux, en compagnie d'un groupe de jeunes officiers, le véritable chef du paquebot « militarisé. » Le commandant von Oppel est un homme d'environ cinquante-cinq ans, haut et maigre, avec des yeux d'un bleu pâle, un nez d'oiseau de proie, un menton nettement découpé, et une longue moustache vernie aux pointes hardiment relevées. « Flanqué de ses satellites, il marcha jusqu'au rebord du pont d'un pas vif et régulier, comme un automate mû par un ressort, puis tourna comme sur un pivot, et promena sur nous son regard de métal. » En vain les infortunés fugitifs de Samoa se risquent timidement à alléguer, eux aussi, leur prétendue nationalité américaine : le commandant von Oppel les menace simplement de leur appliquer l'article du code militaire prussien qui punit de mort ce genre de mensonges.

— Sachez, leur dit-il, que nous n'ignorons rien de ce qui vous concerne ! Les moindres détails de votre existence à Samoa et de votre fuite d'hier me sont connus. Je pourrais vous faire tous fusiller, si cela me plaisait ; et croyez bien que, si je vous épargne la vie pour l'instant, c'est uniquement parce que vous êtes des gaillards solides, et que l'Allemagne a de l'ouvrage en réserve pour des hommes de votre sorte !

Les prisonniers sont enfermés dans un étroit espace de l'entrepont, où le manque d'air, la nourriture infecte, et la crainte perpétuelle des coups de fouet ou de botte de leurs geôliers ne tardent pas à les rendre malades. Malades ou non, d'ailleurs, force leur est de s'employer chaque jour, pendant de longues heures, à balayer le pont et les corridors du bateau. « Que si l'un de nous s'arrêtait un moment, fût-ce même sous l'influence irrésistible du mal de mer, une corde à nœuds s'abattait aussitôt sur ses épaules. Notre souffrance était, pour nos gardiens, une source merveilleuse de divertissement. Ils ne se fatiguaient pas de se complimenter l'un l'autre de la vigueur des coups qu'ils nous administraient; et je garderai toujours dans l'oreille le bruit de leurs rires épanouis chaque fois que l'un de nous, vaincu par la douleur ou la crainte, s'humiliait devant eux. »

Un jour, enfin, la patience du docteur Harrington s'épuise. Indigné du traitement scandaleux que lui-même et ses compagnons se trouvent contraints de subir, avec cela furieux d'avoir été séparé de sa Lida, qu'il ne lui a plus été donné de revoir depuis leur arrivée à bord du bateau, il ne résiste pas au désir d'exprimer nettement à ses geôliers le mélange de mépris et de haine amassé dans son cœur. Sa « rébellion » lui vaut, naturellement, la perspective d'avoir à comparaître devant une « cour martiale ; » et déjà le pauvre garçon, dans la cellule où on l'a enfermé, se prépare bravement à affronter la mort, lorsqu'il est soudain distrait de ses méditations par le bruit d'une fusillade prolongée, avec une « Babel de cris où s'entremêlent des vociférations d'indigènes et toute sorte de jurons en langue allemande. » Puis le bateau, qui s'était brusquement arrêté, reprend sa marche, la rumeur s'apaise par degrés, et Harrington voit surgir, au seuil de sa cellule, l'un des jeunes officiers du bord, qui lui ordonne de monter sur le pont. Dans le grand salon de l'arrière, un autre des jeunes officiers qui escortaient d'ordinaire le commandant von Oppel est étendu sur une table, la poitrine à nu, et tout baigné de sang.

— Docteur Harrington, s'écrie le commandant, voici de l'ouvrage pour vous, et je vous serai reconnaissant de vous y mettre sans retard! Mon neveu, que vous voyez là, vient d'être blessé. J'ai bien peur, *ach! mein Gott!* que sa vie nous échappe! Franz, mon enfant, reviens à toi!

Ce Franz se trouvait être l'unique médecin allemand du bord ; et la blessure qu'il a reçue va sauver, providentiellement, la vie de son jeune confrère anglais. Délivré de ses menottes, comblé de sourires

et de remerciemens par le commandant, Harrington obtient, en outre, la précieuse faveur de revoir librement sa jeune femme; et c'est de la bouche de Lida qu'il apprend le motif de la fusillade entendue, tout à l'heure, dans sa cellule. La vérité est que le paquebot, suivant une pratique familière aux navires allemands, s'est arrêté en vue de l'île de Lafaïti, avec l'intention de s'emparer d'une poignée d'indigènes pour les emmener dans une colonie où l'on avait besoin d'un renfort de travailleurs. Il avait donc annoncé, par des signaux, qu'il désirait acheter des provisions; et aussitôt une cinquantaine d'habitans de l'île étaient venus dans quatre barques chargées de poisson, de bananes, et d'autres fruits. Mais les Allemands avaient voulu aller trop vite en besogne : au lieu d'attendre que la troupe entière de ces indigènes fussent montés à bord, ils avaient pris possession de tout le contenu, vivant ou inanimé, de la première barque, sur quoi les trois autres, devinant le piège, s'étaient mises en devoir de regagner le port. Ce que voyant, les Allemands, enragés de l'échec de leur entreprise, n'avaient pu s'empêcher de tirer du moins sur ces misérables qui leur filaient entre les mains; et c'est en réponse à leurs coups de fusil que certain chef indigène avait lancé tour à tour, sur les assaillans, trois flèches dirigées avec un art si habile qu'elles avaient tué deux soldats prussiens et blessé grièvement le jeune Franz von Oppel.

Chaque jour, maintenant, le médecin anglais a de longs entretiens pleins de cordialité avec le vieux commandant et son jeune neveu. D'un ton d'assurance imperturbable, les deux Allemands lui confient leur certitude d'une victoire finale de leurs armes; et il n'y a pas jusqu'à leur marine de guerre qui ne leur paraisse appelée à triompher, tôt ou tard, de la flotte ennemie. « Votre marine va s'agiter çà et là dans l'orageuse mer du Nord, nous bloquant et nous implorant de sortir pour nous faire tuer. Mais la marine allemande sourira et attendra, — je veux dire : les gros navires, car jour et nuit nos sous-marins, au contraire, se glisseront hors des ports pour poser des mines et pour torpiller vos vaisseaux, de telle sorte qu'à la fin votre flotte sera si affaiblie et si fatiguée, et si profondément démoralisée, qu'elle deviendra une proie facile pour nos forces toutes fraîches. »

C'est également aux confidences de ses deux nouveaux amis que Harrington doit de connaître le caractère et l'objet du voyage du *Gronau*. Le paquebot changé en navire de guerre a reçu pour mission de recueillir le plus nombre grand possible de « travailleurs, » volontaires ou surtout contraints, qu'il devra conduire dans un certain port

mystérieux désigné discrètement du seul nom de *X-Motu* (ou Port-X), et appelé de plus en plus à servir de « base navale » à toute la marine militaire allemande du Pacifique. Et voici qu'en effet, après de longues journées de traversée pendant lesquelles le bateau ne s'arrête, de temps à autre, que pour recommencer plus heureusement sa tentative « civilisatrice » de l'île Lafaïti, Harrington a l'extrême surprise de le voir s'engager dans un étroit chenal ouvert au centre d'une île qui, du dehors, semble être absolument inculte et déserte; après quoi se découvre à ses yeux émerveillés, abritée dans une baie profonde à l'intérieur de l'île, une « véritable Venise du Pacifique, » — une cité secrète et déjà florissante que l'Allemagne a soudain fait jaillir de terre, avec une respectable ceinture de forts et une ample rade où stationnent tout à l'aise, en compagnie d'un croiseur et d'une canonnière, une cinquantaine de bateaux de commerce allemands de toutes dimensions. C'est le X-Motu dont parlaient volontiers, avec un mystère mélangé d'orgueil, les officiers du *Gronau;* et à peine le paquebot y a-t-il jeté l'ancre qu'aussitôt le pauvre Harrington se trouve à même d'observer, bien contre son gré, un nouvel aspect de l'âme allemande.

Car le fait est qu'aussi longtemps que le commandant militaire du *Gronau* et ses subordonnés avaient eu besoin de l'assistance professionnelle du médecin anglais, il n'y avait pas d'attentions ni de faveurs qu'ils ne fussent prêts à lui accorder. Non contens de le traiter lui-même beaucoup plus en ami qu'en prisonnier, et non contens de réprimer stoïquement, devant lui, les désirs qu'éveillait en eux l'élégante et sensuelle beauté de sa jeune femme, ils avaient poussé leur complaisance envers lui jusqu'à se relâcher sensiblement de leur rigueur à l'endroit de ses compagnons de captivité, — ou du moins à l'endroit de ceux d'entre eux qui demeuraient vivans, car plusieurs avaient succombé aux terribles épreuves des premiers jours. Mais à présent, tout cela va s'évanouir d'un seul coup, « comme un trop beau rêve. » Les Allemands n'ont plus besoin de la science du médecin anglais, et, au contaire ils ont grand besoin des bras vigoureux de ses compatriotes, sans compter leur espérance de pouvoir se gagner, de gré ou de force, l'amitié de la belle Lida après qu'ils seront parvenus à la séparer définitivement de son mari. Si bien que, dès l'arrivée du paquebot dans la rade de X-Motu, le commandant von Oppel et son neveu se hâtent de disparaître, abandonnant leur médecin et ami de la veille aux rudes mains d'un de leurs collègues qu'ils affectaient à l'ordinaire de tenir pour indigne de leur société, — le terrible

capitaine Greiben, celui-là même qui avait sommairement « expédié » l'infortuné Lupeta.

— Allons, qu'on remette les menottes à cette misérable canaille d'Anglais ! s'écrie le capitaine. Et toi, — s'adressant à Harrington, — tâche désormais à filer droit, car c'en est fini de tes jours de splendeur !

Au même instant, une rumeur triomphale se répand à travers tout le pont du *Gronau* : « Le Kronprinz a défait les Anglais et les Français dans une bataille de quatre jours, sur les bords de la Meuse ! Namur et Mons se sont rendues, l'ennemi est partout en pleine déroute. La France entière est à nous ! » Ivres d'orgueil et de joie, les soldats que le capitaine Greiben a chargés de garder le « misérable Anglais » se jettent férocement sur lui, et bientôt un groupe nombreux de leurs compatriotes leur viennent en aide pour assommer le prisonnier. Celui-ci subit enfin le châtiment, trop longtemps retardé, de sa « rébellion, » pendant que sa femme et ses six amis d'Upolu sont emmenés à terre. Et lorsque, trois jours après, Harrington retrouve assez de forces pour se lever du grabat où on l'a déposé, dans un recoin de l'entrepont du *Gronau*, déjà le paquebot s'est remis en marche, allégé de tout le personnel militaire qu'il a transporté à X.-Motu. Un « hasard » opportun, et sans doute prévu, a délivré le commandant von Oppel de l'obligation de continuer au médecin anglais les marques d'une reconnaissance dorénavant inutile.

Je ne puis songer, malheureusement, à suivre le jeune héros de M. Ambrose Pratt dans toute la série ultérieure de ses aventures. La place me manque pour résumer avec un peu de détail, en particulier, le récit que nous fait l'auteur anglais de la fin tragique du *Gronau*, coulé par une mine allemande qu'un coup de vent a décrochée de l'endroit où elle aurait dû attendre le passage de l'escadre australienne. Mais surtout je regrette de ne pouvoir pas mettre encore sous les yeux du lecteur quelques-unes de ces vivantes et savoureuses figures d'Allemands qui surgissent quasiment à toutes les pages du livre, toujours dessinées avec un mélange singulier d'indulgence ironique et de pénétration. Voici, par exemple, le cuisinier d'un autre navire de guerre, le *Brandenburg*, à bord duquel Harrington se trouve accueilli de la manière la plus affectueuse, après le naufrage du *Gronau*, — ayant imaginé de se faire passer pour un jeune patriote allemand d'Amérique ! Ce cuisinier Blümer est un « massif et pâteux Hanovrien, aussi bon enfant qu'il était gras, » et sans autre défaut qu'un manque total de scrupules moraux. « Sa théorie de la guerre

était des plus simples. Elle consistait à soutenir que l'Allemagne s'était vue forcée de faire la guerre parce qu'il lui fallait, à tout prix, s'enrichir tout de suite. Trop longtemps elle avait été pauvre, trop longtemps elle s'était résignée à regarder patiemment de quelle façon les Anglais se régalaient de tous les fruits de la terre. Ayant échoué dans son long effort pacifique pour arracher à l'Angleterre une part de son butin, il ne lui restait plus maintenant d'autre moyen que de recourir à la force brutale. Car, selon Blümer, une nation avait l'unique devoir de tâcher à s'enrichir par n'importe quels moyens. L'Angleterre possédait, actuellement, d'immenses richesses : mais était-elle en état de les garder? Toute la question se résumait là ; car si l'Angleterre n'était pas en état de garder sa richesse, elle n'avait aucun droit d'empêcher l'Allemagne de la lui enlever ; et si l'Allemagne était en état de l'enlever, elle serait criminelle de manquer à le faire. — Mais aussi vous pouvez être bien sûr qu'elle n'y manquera pas ! — concluait invariablement l'excellent Blümer, en me frappant sur l'épaule. »

Ou bien voici un couple de planteurs saxons, les Libau ! Installés depuis dix ans dans une île du Pacifique, au milieu d'une population à peine déshabituée de longs siècles de cannibalisme, les Libau semblent vraiment partager toutes leurs pensées entre le développement de leur plantation et la ferveur, quelque peu ridicule, de leur propagande évangélique. Lorsque le naufrage du *Gronau* les contraint à quitter leur île pour se réfugier à X-Motu, ils rassemblent une dernière fois leurs ouvriers indigènes et leur prêchent éloquemment le respect des saintes doctrines qu'ils leur ont enseignées. Mais avec tout cela ces vertueux apôtres étaient surtout, eux aussi, des agens politiques. Leur tâche principale avait été d'organiser et d'entretenir, dans leur île, un de ces postes de télégraphie sans fil qui « rattachaient directement avec Berlin l'amiral chargé du commandement de nos forces navales et coloniales dans l'Océan Pacifique du Sud. » Et le planteur Libau explique fièrement à Harrington qu'il lui a été donné de mener à bien sa tâche patriotique. « Nous avions reçu l'ordre de ne pas abandonner la station avant le 12 septembre, et c'est à quoi nous avons réussi. Oui, en vérité, vous pouvez vous rassurer pour ce qui nous concerne ! La perte du *Gronau* est assurément regrettable : mais Dieu a permis que ce désastre ne risquât pas de nuire au succès du plan allemand ! » Et comme Harrington lui demande pourquoi l'Allemagne leur a fixé comme dernière limite la date du 12 septembre, l'ex-planteur et convertisseur lui révèle que, vers cette date, l'Allemagne a prévu une victoire décisive de ses armes aux portes de

Paris, qui suffirait désormais à lui garantir la maîtrise des mers.

En réalité, toutefois, le « plan allemand » aboutit à un échec complet, dans tout le Pacifique ; et à la fin du roman, M. Pratt nous montre même la destruction de la « base navale » de X-Motu, bombardée par une escadre japonaise qui ne tarde pas à « réduire la fière cité naissante en un monceau de ruines. » Harrington, à ce moment, a retrouvé sa chère Lida, et ses six compagnons de misère lui ont dû d'être remis en liberté. Il y a ainsi, dans tout le livre de M. Ambrose Pratt, un élément romanesque plein de vie et d'action, et j'ai dit déjà le charme inoubliable de la gracieuse figure de femme dont il a plu au romancier anglais de faire l'un des deux personnages dominans de son récit. Mais rien de tout cela n'a de quoi nous attirer aujourd'hui aussi vivement que la précieuse « actualité » politique, — ou plutôt historique, — du livre, la peinture éminemment colorée et mouvante qui nous y est offerte du rapide écroulement des efforts et des rêves « coloniaux » de l'Allemagne dans l'Océan Pacifique. Impossible de souhaiter un témoignage à la fois plus instructif et d'une véracité plus manifeste que celui de ce romancier, probablement Australien d'origine, mais auquel Stevenson lui-même, en tout cas, aurait envié sa connaissance familière du décor et des mœurs, de toute la vie et de toute l'âme indigène de Samoa. Et la conclusion qui ressort le plus nettement de ce témoignage est, en quelque sorte, l'inaptitude foncière de l'Allemagne à se créer jamais un empire colonial solide et durable, malgré son aplomb et sa fourberie, — ou plutôt précisément en raison de cette fourberie et de tout ce qui s'y joint d'irrémédiable sottise, sous la forme d'une incompréhension « congénitale » des hommes et des choses de l'étranger. Par où se découvre à nous, une fois de plus, ce défaut de la pensée allemande dont je parlais ici l'autre jour; et M. Ambrose Pratt s'est chargé de nous prouver, une fois de plus, qu'une nation qui « expédie » de la façon qu'on a vue d'inoffensifs citoyens américains de l'espèce de Lupeta, une nation qui recrute des travailleurs pour ses « bases navales » par le procédé employé à l'égard des habitans de l'île de Lafaïti, une nation qui semble se complaire à entretenir partout, autour de soi, une terreur fondée sur la haine et toujours accompagnée d'une nuance de mépris, qu'une nation comme celle-là ne saurait mériter d'être tenue pour « l'une des grandes nations intellectuelles du monde. »

L'initiateur et principal collaborateur du livre anglais sur la *Cul-*

ure allemande dont je parlais ici le 15 juillet, M. le professeur Paterson, nous envoie d'Édimbourg une longue lettre où il s'efforce de prouver que le livre susdit n'est pas, comme je l'aurais affirmé, une « apologie passionnée » de la pensée et de l'art allemands, mais bien une étude impartiale, « calmement objective, » de la « contribution de l'Allemagne aux tâches supérieures du monde civilisé. » L'éminent professeur me paraît s'être trompé, de son côté, sur le sens et la portée véritables du reproche que je me suis permis d'adresser au volume : en fait, j'ai surtout estimé que le moment était mal choisi, pour des écrivains anglais ou français, d'apporter aujourd'hui à une étude de ce genre une « impartialité calmement objective, » et que les auteurs du recueil auraient pu sans inconvénient attendre, tout au moins, la fin de la guerre pour nous rappeler que ces Allemands qui sont en train de se comporter à notre égard comme des bêtes sauvages se trouvent être, avec cela, « un des grands peuples de l'histoire, combinant en soi une partie des attributs intellectuels et esthétiques des anciens Grecs avec la sagesse pratique des anciens Romains. » Mais il sied que le lecteur puisse apprécier par soi-même la justesse de la protestation de M. Paterson, — sans compter que le texte de celle-ci renferme, parmi d'autres passages également significatifs, l'aveu très touchant d'une ombre de regret qu'éprouve, dorénavant, le professeur écossais au souvenir de son excès d'indulgence envers une race « qui paraît bien avoir conservé, dans son caractère, un énorme héritage de la brutalité des âges de barbarie. » Je serai seulement forcé d'ajourner au mois prochain la traduction et la publication de ce texte complet de la lettre, l'ayant reçue trop tard pour qu'il me fût possible de l'ajouter, par manière de *post-scriptum*, à ma présente chronique.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'empereur de Russie vient de prendre le commandement de ses armées, qu'il avait confié au début de la guerre au grand-duc Nicolas. On sait avec quelle supériorité celui-ci s'est acquitté de sa mission : l'Empereur a tenu à le reconnaître dans la noble lettre qu'il lui a écrite pour l'en relever. L'opinion générale est que le grand-duc a fait tout ce qu'il pouvait faire avec les ressources dont il disposait. Le commandement de l'armée du Caucase lui a été donné et il continuera, sur un nouveau théâtre, à rendre de précieux services à son pays. Mais l'Empereur a cru que, dans les circonstances difficiles que la Russie traverse, il était de son devoir de payer de sa personne et de donner au commandement suprême le maximum d'unité et d'autorité. Sa résolution produira dans toute la Russie une impression profonde. Nul ne se méprendra sur les intentions qu'elle révèle, et, au surplus, il a tenu, dans un télégramme qu'il a adressé au Président de la République, à manifester la solidarité de plus en plus étroite qui doit exister entre toutes les armées vouées à l'œuvre commune. Il l'a fait sous la forme la plus délicate en exprimant « les vœux les plus sincères pour la grandeur de la France et la victoire de sa glorieuse armée. » A quoi M. Poincaré a répondu : « Je sais qu'en prenant elle-même le commandement de ses héroïques armées, Votre Majesté entend poursuivre énergiquement jusqu'à la victoire finale la guerre qui a été imposée aux nations alliées. Je lui adresse, au nom de la France, mes vœux les plus chaleureux. » Cette volonté de vaincre coûte que coûte et en dépit de tous les obstacles, l'Empereur n'a pas cessé de l'exprimer ; jusqu'ici toutefois il ne l'avait fait qu'en paroles ; il était bon de leur donner la consécration d'un acte décisif, ne fût-ce que pour décourager définitivement les espérances dont se berçait hier encore l'Allemagne d'arriver à une paix séparée. Il y a

peu d'apparence, on en conviendra même à Berlin, que l'empereur Nicolas ait pris le commandement de ses armées, pour faire non pas la guerre, mais la paix : et il y a peu d'apparence aussi qu'il eût pris ce commandement, s'il n'avait pas une confiance absolue dans le dénouement.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que, depuis quelques jours, l'empereur Nicolas a fait connaître à ce sujet son sentiment que rien n'a pu ébranler, que tout, au contraire, a fortifié. Le 2 septembre, il est venu présider la séance d'inauguration des conférences auxquelles il a donné pour objet l'unification des mesures de défense nationale. Le discours qu'il a prononcé à cette occasion, très simple, très digne, très ferme, témoigne une fois de plus de la manière dont il comprend son devoir et dont il dicte le leur aux autres. « Les corps législatifs que j'ai, a-t-il dit, convoqués dans la présente session, m'ont donné fermement, sans la moindre hésitation, la seule réponse qui soit digne de la Russie, réponse que l'attendais et qui est de poursuivre la guerre jusqu'à la complète victoire : je ne doute pas que telle soit la voix du pays russe tout entier. » L'Empereur a raison de ne pas en douter, car la Russie donne en ce moment un merveilleux spectacle Elle reconnait qu'elle n'était pas prête à la guerre ; elle accuse, non sans véhémence, l'administration, la bureaucratie, de n'avoir pas rempli son devoir, et elle fait un effort vigoureux pour réparer les négligences qui l'ont mise près de sa perte. Dans la séance dont nous venons de parler et où le ministre de la Guerre s'est fait entendre après l'Empereur, M. Koulomzine, président du Conseil de l'Empire, et M. Rodzianko, président de la Douma, ont tenu à leur tour le langage le plus énergique. Ils ont protesté de la volonté du pays d'aller jusqu'au bout, et M. Rodzianko a ajouté qu'il était « résolu à briser à jamais les odieuses chaînes allemandes. » Mais c'est surtout à la Douma que cette volonté s'exprime avec le plus de force. La tribune retentit de discours imprévus où l'on sent éclater tout un arriéré de sentimens trop longtemps comprimés. Ces sentimens ne sont pas exempts d'amertume ; ils sont comme chargés de critiques, de reproches, d'objurgations, de condamnations, autant que les nuages peuvent l'être d'électricité. Il y aurait danger à vouloir en étouffer l'expression, mais rien de tel ne se produit et la Russie éprouve un vrai soulagement à pouvoir dire enfin ce qui lui pesait sur le cœur.

La Russie, disons-nous, car ce n'est pas seulement à la Douma qu'on parle librement, c'est partout. D'un bout à l'autre du pays, toutes

les assemblées locales se sont réunies pour exprimer leurs vœux et en entamer la réalisation. Jamais mouvement n'a été plus spontané ni plus étendu. Toutes les molécules sociales sont entrées en fermentation; sans s'être donné le mot, elles ont toutes répété le même; du mot elles sont passées à l'acte et on a vu se dessiner des organismes nouveaux au moyen desquels le pays, soucieux de ses destinées, a résolu de pourvoir directement aux nécessités de l'heure présente. Les bonnes volontés ont été innombrables, ce qui n'a rien d'étonnant, mais ce qui l'est davantage, c'est l'ordre qui a présidé à toutes ces initiatives, l'esprit d'organisation qui s'y est manifesté et les résultats déjà obtenus. On a militarisé un grand nombre d'usines, on en a fait d'autres et, par une improvisation rapide, on a commencé à créer ce matériel de guerre dont l'insuffisance a été la cause des échecs que l'armée russe, après avoir si bien débuté, a tout d'un coup éprouvés en Galicie et en Pologne. L'ancienne administration ayant fait faillite, on s'est mis à l'œuvre pour en créer une nouvelle où l'activité serait plus grande, mieux ordonnée, et où le contrôle ne sera plus une vaine apparence. Un vieux mot latin demande : *Quis custodiet custodes ipsos ?* Qui gardera les gardes eux-mêmes ? Sous l'ancienne administration russe, on pouvait demander qui contrôlerait les contrôleurs eux-mêmes. Ils seront désormais mieux choisis et auront une autre conscience de leur responsabilité. Alors un grand mal social, dont nous voyons aujourd'hui les conséquences militaires, sera sans doute guéri.

On pourrait croire, d'après ce qui précède, que la Russie est en révolution, mais le mot serait ici mal appliqué, et c'est évolution qu'il faut dire. Sans doute l'administration, la bureaucratie passe un mauvais moment, et la Russie n'est pas le seul pays où elle est plus ou moins malmenée. Ses règles surannées, ses routines obstinées suffisent à la paix, mais non pas à la guerre, et surtout à une guerre qui ressemble si peu à celles d'autrefois. Là est l'explication de la secousse qui s'est produite dans toute la Russie; mais si elle a ébranlé beaucoup de choses qu'on croyait inébranlables, elle a encore fortifié l'autorité souveraine et la confiance qu'elle inspire. Tout le monde s'est tourné vers l'Empereur. Il n'a pas manqué à ce qu'on attendait de lui. Comprenant la gravité des circonstances et la nécessité d'y pourvoir, sans perdre un moment, avec des moyens nouveaux, bien loin d'enrayer le mouvement, il s'est appliqué à le diriger et en a pris la tête. A côté des formes vieillies, destinées à se transformer ou à disparaître, il en a lui-même adopté ou créé d'autres

comme ces conférences formées en vue d'unifier la défense nationale qu'il vient de présider et auxquelles il a tenu le langage le plus viril. On en a vu quelques traits : la conclusion mérite encore plus d'être citée. « Nous avons, a-t-il dit, une grande tâche devant nous ; nous y concentrerons tous nos efforts, soutenus par le pays entier. Laissons de côté pour le moment toute autre préoccupation, quand même elle serait grave, quand même elle concernerait l'État, si elle n'est pas essentielle dans le moment présent. Rien ne doit distraire nos pensées, notre volonté, nos forces du but maintenant unique qui est de chasser l'ennemi de nos frontières. Dans ce dessein, nous devons avant tout assurer le complet équipement militaire de notre armée active, ainsi que des troupes convoquées sous les drapeaux. Cette tâche vous est désormais confiée, Messieurs : je sais que vous consacrerez toutes vos forces, tout votre amour pour la patrie à son accomplissement. Au travail, avec l'aide de Dieu. »

Ce sont là des paroles réconfortantes. La force du pays en ce moment est dans cet échange de confiance qui va de lui au souverain et du souverain à lui. En dépit de ses échecs provisoires, la Russie a été admirable sur les champs de bataille : peut-être l'est-elle encore davantage dans l'immense effort qu'elle fait sur elle-même pour se mettre à la hauteur de sa tâche. Ici et là, elle aura désormais son empereur à sa tête : où ne le suivrait-elle pas ?

Nous avons dit qu'en notifiant à M. le Président de la République sa prise de possession du commandement de ses armées, l'empereur Nicolas avait voulu rendre plus manifeste leur solidarité avec les nôtres : c'est à une pensée du même genre qu'a obéi le général Joffre dans la visite qu'il vient de faire à l'état-major italien, où il a été présenté au roi Victor-Emmanuel. Quelque nécessaire que soit en France la présence permanente de notre généralissime, on a pensé avec raison qu'il pouvait faire en Italie un voyage rapide pour apporter à nos amis et alliés, sous la forme qui devait leur être le plus sensible, l'expression de notre sympathie. Depuis qu'ils sont entrés en guerre, les Italiens ont fait de la bonne besogne. Rien chez eux n'a été livré au hasard : ils ont agi avec une méthode dont les résultats semblent infaillibles. L'honneur principal en revient au roi Victor-Emmanuel qui laisse la plus grande liberté d'action au général Cadorna et a certainement bien placé sa confiance. Quant aux troupes italiennes, elles sont admirables d'élan quand on leur permet de s'y livrer, de patience lorsqu'on les y condamne, et toujours de hautes vertus militaires.

Après s'être quittés, le général Joffre et le général Cadorna ont échangé des télégrammes qui témoignent du souvenir qu'ils conservent l'un de l'autre. Quant à la France et à l'Italie, jamais elles ne se sont senties plus unies qu'en ce moment, chacune combattant pour la reprise de provinces qui lui appartiennent et aussi, comme l'a si bien dit le général Joffre, « pour la liberté et la civilisation. »

Les relations des États-Unis et de l'Allemagne continuent à subir les épreuves les plus imprévues. Il faut que M. Wilson ait une angélique patience pour s'en accommoder comme il l'a fait jusqu'ici; il semble pourtant commencer à la perdre. On accuse nos orateurs parlementaire de croire qu'ils ont fait beaucoup lorsqu'ils ont prononcé un discours et recueilli des applaudissemens, alors que le lendemain il n'en reste rien et que tout est à recommencer. Peut-être M. Wilson a-t-il, lui, plus de confiance qu'il ne convient dans l'efficacité de ses notes juridiques. Après en avoir élaboré une, il en attend tranquillement l'effet, qui ne se produit pas toujours et, ici encore, tout est à recommencer. M. Wilson recommence donc, et on se demande, avec une curiosité mêlée d'inquiétude, combien de temps ce jeu de raquette durera entre lui et le gouvernement impérial. Certes, quand il est enfin sorti des circonlocutions polies où il s'attarde quelquefois, M. Wilson trouve des formules parfaites pour énoncer les principes du droit des gens et en affirmer toute la force; il y en ajouterait encore si c'était possible; mais, ce travail une fois terminé, il se repose, pour laisser à la Wilhelmstrasse le loisir de travailler à son tour, — et les choses continuent d'aller comme devant.

Cependant, il y a quelques jours, on a pu croire que les choses allaient prendre une allure nouvelle. M. Wilson avait notifié au gouvernement impérial que si une nouvelle violation du droit des gens coûtait la vie à un citoyen américain, il regarderait le fait comme constituant un acte délibérément inamical. Après quoi, il a déposé sa plume et il a attendu les événemens. Au lieu d'une réponse par écrit qu'il espérait sans doute, il a été réveillé un matin par un télégramme annonçant que l'*Arabic* avait été torpillé sans avertissement préalable et que, parmi les victimes, il y avait deux Américains. On se demandait ce qu'il allait faire : écrire encore, ou agir. Le cas de l'*Arabic* avait un caractère de récidive si offensant qu'on ne voyait guère le moyen d'en sortir comme des précédens; peut-être une note n'y suffirait-elle pas; peut-être faudrait-il renoncer à

enrichir d'une nouvelle consultation les futurs traités du droit des gens et serait-on obligé d'en venir à un acte, si atténué fût-il. L'honneur était engagé. On s'en est rendu compte à Berlin où on ne veut rompre avec l'Amérique qu'à la dernière extrémité et si on ne peut plus faire autrement, mais où on préfère continuer la conversation inoffensive qu'entretiennent les notes échangées. On sait d'ailleurs qu'en Allemagne l'opinion n'est pas tout à fait unanime sur l'opportunité de la guerre maritime, telle qu'elle a été inaugurée en février dernier. Le gouvernement lui-même est divisé à ce sujet, et M. de Bethmann-Hollweg, qui a déjà quelques autres remords sur la conscience, se demande quelquefois si cette guerre est bien utile. Mais l'amiral de Tirpitz ne partage pas ce doute et le parti pangermaniste, dont il est un des plus brillans coryphées, se livre à de véritables accès de rage lorsqu'on met la chose en question. La lecture de ses journaux est à cet égard infiniment instructive; la brutalité de la race s'y donne libre carrière ; on y déclare que l'Allemagne éprouverait une humiliation profonde, si les sous-marins ne continuaient pas d'assassiner des femmes et des enfans sans se préoccuper de leur nationalité. A quoi servent ces attentats, on ne se le demande pas, car, si on le faisait, on s'apercevrait tout de suite qu'ils ne servent à rien. Et nous ne parlons pas seulement de ceux que commettent les sous-marins. Imaginez pour un moment que les Allemands n'aient pas accumulé les cruautés, les barbaries, les destructions de monumens qui les ont déshonorés, leur situation militaire serait exactement la même, et leur situation morale beaucoup meilleure. Il est impossible que cette pensée ne vienne pas quelquefois à l'esprit de ceux d'entre eux qui ont encore conservé la faculté de réfléchir, et alors ils ont peut-être des insomnies tourmentées.

Quoi qu'il en soit, on a pu croire un jour que M. de Bethmann-Hollweg l'avait emporté sur l'amiral de Tirpitz, champion de la manière forte, et, ce jour-là, le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, est venu faire à M. Lansing, ministre américain des Affaires étrangères, une communication qui ne ressemblait pas aux précédentes. Aussi y a-t-il mis quelque embarras et, rentré chez lui, a-t-il éprouvé le besoin de préciser davantage et par écrit. C'est le texte même de ses instructions qu'il a fait parvenir à M. Lansing. « Les paquebots, y lit-on, ne seront pas coulés par nos sous-marins sans avertissemens et sans que des mesures soient prises pour assurer la sécurité des vies des non-combattans, à la condition qu'ils n'essaient pas d'échapper ou d'offrir de la résistance. » La lettre du comte

Bernstorff ajoutait que cette politique avait été décidée par son gouvernement « avant que se produisît l'incident de l'*Arabic*. » Singulière observation. M. Lansing a pu se demander à quoi servait-il que le gouvernement allemand changeât de politique et donnât à ses sous-marins d'autres instructions, si c'étaient toujours les anciennes qui étaient suivies. Mais, en fait, ni le gouvernement, ni l'opinion ne se sont demandé rien de tel en Amérique. On a cru y avoir cause gagnée et la joie a été très grande. On ne s'est même pas arrêté à la pensée que le gouvernement allemand n'accordait qu'une partie de ce qui lui avait été demandé. Cette partie était incontestablement la principale : on a pu croire que, plus tard, elle emporterait le reste. S'il y a eu dans quelques journaux un peu d'incertitude sur le jugement à porter, un peu d'incrédulité, de défiance même, la satisfaction l'a emporté de beaucoup, car personne ne désirait un conflit avec l'Allemagne : et M. Wilson a eu toute l'apparence d'avoir obtenu un succès diplomatique très appréciable. Fabius Cunctator avait triomphé.

Nous disons l'apparence d'un succès parce que la suite ne devait pas pleinement confirmer l'impression optimiste du premier moment. A peine le comte Bernstorff avait-il fait sa démarche que l'*Hesperian* sautait. Passe pour l'*Arabic* ; on admettait que le sous-marin qui l'avait torpillé n'avait pas encore reçu les nouvelles instructions du gouvernement. Mais plus on s'éloignait du moment, antérieur au torpillage de l'*Arabic*, où le gouvernement impérial disait avoir changé de politique, plus il était difficile d'accepter la même explication comme valable, si un fait du même genre se renouvelait. Et c'est ce qui est arrivé. L'*Hesperian* est un paquebot qui, parti de Liverpool, se dirigeait sur Montréal. On ne pouvait donc pas, non plus d'ailleurs que l'*Arabic*, le soupçonner de porter de la contrebande de guerre. Il avait à bord 250 hommes d'équipage et 350 passagers. Attaqué, sans le moindre avertissement préalable, au Sud-Ouest de la côte d'Irlande, il a eu le temps de pourvoir à la sûreté de l'équipage et des passagers, à l'exception de 33 malheureux qui ont disparu. Dans le nombre, il y avait, dit-on, un Américain. L'émotion a été profonde en Amérique, On s'est demandé si le gouvernement impérial avait été de bonne foi dans ses promesses, ou si, au contraire, il ne se jouait pas du Cabinet de Washington. Il avait pu constater, d'après la joie causée en Amérique par la démarche du comte Bernstorff, la vivacité du sentiment pacifique : qui sait s'il n'en a pas tiré la conclusion qu'il pouvait encore, sans

trop de danger, se permettre un nouvel exploit ? Nous sommes curieux de voir quelle explication il en donnera. Peut-être dira-t-il, — les journaux allemands en émettent déjà l'hypothèse, — que l'*Hesperian* est venu butter contre une mine anglaise ; mais les passagers sont unanimes à parler d'une torpille. Ou encore que le paquebot a essayé d'échapper ou a offert quelque résistance ; mais alors, on s'apercevra que la facilité d'invoquer un pareil prétexte permettra toujours aux sous-marins allemands de faire ce qu'ils voudront. Peut-être enfin se contentera-t-on, à Berlin, de déplorer que le commandant du sous-marin allemand n'ait pas reçu en temps opportun les nouvelles instructions de l'amirauté ; mais s'il était déjà difficile de le croire pour l'*Arabic*, il le sera encore bien plus pour l'*Hesperian*. La vérité est qu'avec une nation et un gouvernement qui ont fait du mensonge un instrument habituel de politique et de guerre, on n'aura jamais de sécurité. Au surplus, nous avons vu que les Allemands font le mal pour le mal, indifférens à l'horreur qu'ils inspirent, pourvu qu'on les craigne : ils le font du moins toutes les fois qu'ils le peuvent sans danger pour eux.

Ceci nous conduit à parler de la lettre que M. Balfour a écrite à un de ses correspondans, et où il donne une autre explication de la nouvelle politique maritime du gouvernement impérial, à la supposer sincère et si elle n'est pas l'expédient d'un jour. M. Balfour ne croit nullement et nous ne croyons pas plus que lui qu'on soit revenu à Berlin à des sentimens plus humains. M. de Bethmann-Hollweg lui-même n'a-t-il pas dit dans son dernier discours qu'il était guéri de toute sentimentalité ? Mais il ne faut faire le mal que lorsqu'il est utile et M. Balfour ajoute qu'on ne le fait que lorsqu'on le peut. L'Allemagne le peut-elle encore ? C'est la question qu'il pose. « Il est vrai, dit-il, que de nombreuses personnes inoffensives, femmes et enfans, aussi bien des hommes de pays neutres que de pays belligérans, ont été dévalisés et tués grâce à ces nouvelles méthodes de guerre. Toutefois, les innocens n'ont pas seuls souffert : les criminels ont aussi payé le prix de leurs crimes ; certains ont été faits prisonniers de guerre. Mais, en raison même de la nature des sous-marins, il doit souvent arriver qu'ils entraînent leur équipage vers une mort certaine. Voilà ce qui explique le changement de la diplomatie allemande envers les États-Unis. D'aucuns se demandent pourquoi la destruction du *Lusitania*, avec une perte de vies de plus de douze cents femmes, enfans et hommes, fut saluée dans l'Allemagne tout entière par des cris de triomphe, tandis que la destruction de l'*Arabic* fut

accueillie par un silence mélancolique. Est-ce parce que, entre les deux faits, les États-Unis sont devenus plus forts et l'Allemagne plus faible ? Est-ce parce que l'attitude de M. Wilson s'est modifiée? Est-ce parce que les argumens du secrétaire d'État américain se sont faits plus persuasifs ? Est-ce parce que l'opinion allemande s'est enfin révoltée contre des cruautés sans frein ? Non. La raison est ailleurs : on la trouvera dans le fait que les auteurs responsables de la politique des sous-marins ont eu le temps d'en mesurer les effets et que les exploits que nous qualifiions seulement de crimes en mai, apparaissent en septembre comme une lourde faute aux yeux des Allemands. »

M. Balfour est aujourd'hui premier lord de l'amirauté, c'est-à-dire ministre de la Marine du Royaume-Uni : l'opinion qu'il émet a donc une autorité particulière. Il n'hésite pas à dire que leurs sous-marins n'ont pas tenu ce que les Allemands s'en promettaient et que les pertes qu'ils ont éprouvées de ce chef ont été « énormes, » tandis que le tonnage de la marine marchande britannique est aujourd'hui plus élevé qu'avant la guerre. Voilà donc à quoi a abouti l'effort des Allemands au moyen des sous-marins, de quelques cruautés qu'ils paient entouré, et cela explique qu'après avoir joui de la faveur impériale pendant dix-huit ans, ce qui n'est arrivé à aucun autre ministre, l'amiral de Tirpitz l'ait subitement perdue. Le vrai, que M. Balfour laisse clairement entendre, est que les Allemands ont perdu, sans résultat appréciable, un grand nombre de sous-marins. Comment ? Ils ne le savent pas plus que nous. Beaucoup, beaucoup plus qu'on ne le dit, sont partis qui ne sont pas revenus, et dont on n'a plus de nouvelles. La mer a ses hasards, et ses profondeurs sont insondables. Le sous-marin est exposé à bien des périls. Il y a, — qu'on nous passe le mot dans un sujet aussi sérieux, — il y a quelque chose de comique dans l'anxiété avec laquelle un journal allemand se demande ce qu'est devenu l'U_{27}, qui est parti en course et n'est pas rentré. Ce doit être encore, ajoute-t-il, un « crime anglais, » et il se demande si ce n'est pas l'*Arabic* qui a coulé le sous-marin. On voit que, dans ce cas, l'*Arabic*, qui était un navire de commerce, a changé son caractère et mérité d'être coulé lui-même. Du petit au grand, c'est la même préoccupation qui porte le gouvernement allemand à soutenir que la Belgique avait la première violé sa neutralité et que, par conséquent, elle avait mérité son sort.

Et après l'Allemagne, voici que l'Autriche a des difficultés avec

l'Amérique, mais les deux font la paire, et d'ailleurs l'Allemagne se trouve aussi impliquée par son attaché militaire dans le nouvel incident qui s'est produit. L'Autriche a un ambassadeur à Washington, et cet ambassadeur se livre à des manœuvres qui, pour n'être pas aussi sanguinaires que celles de l'Allemagne, ne sont pas moins misérables: elles le sont peut-être encore plus. Cet ambassadeur, le docteur Dumba, a confié à un journaliste de guerre, le capitaine Archibald, qui se rendait en Europe, une lettre à faire parvenir au ministre austro-hongrois des Affaires étrangères, le baron Burian. L'ambassadeur d'une puissance belligérante viole la neutralité du pays qui lui donne l'hospitalité en chargeant un citoyen de ce pays, muni d'un passeport régulier, de commissions politiques auprès de son ministre. Ce n'est toutefois pas en cela que consiste la plus grande gravité de son affaire, c'est dans le texte même de sa lettre qui a été saisie en Angleterre, au moment où M. Archibald y débarquait. Le docteur Dumba ne proposait rien moins au baron Burian, s'il consentait à lui fournir pour cela les fonds nécessaires, de fomenter des grèves dans de grandes usines américaines qu'il spécifiait, afin d'y arrêter pendant plusieurs mois ou du moins d'y ralentir le travail. Il se faisait fort d'y réussir. Dès lors, ces usines se trouveraient dans l'impossibilité de fournir aux Alliés, français, anglais, etc., le matériel de guerre qu'ils avaient commandé et qu'ils attendaient. Le devoir le plus strict d'un ambassadeur est de ne pas se mêler aux affaires intérieures du pays où il est accrédité: son caractère diplomatique, qui lui assure tant d'autres avantages, le lui interdit. Il doit, plus que personne, respecter les lois de ce pays au lieu de les violer. Que dire dès lors de cet étrange docteur Dumba qui n'hésite pas à demander de l'argent à son gouvernement pour fomenter, par la corruption, des troubles en Amérique et y porter personnellement atteinte à la liberté du travail? Nous ne saurions dire si un cas aussi scandaleux est tout à fait unique, mais nous n'en connaissons pas d'analogue. On serait surpris si l'ambassade allemande n'avait pas été mêlée en quelque manière à cette intrigue : aussi l'a-t-elle été. A la correspondance du docteur Dumba dont M. Archibald s'était chargé, s'ajoutaient quelques lettres du capitaine de Papen, attaché militaire allemand. L'ensemble de la correspondance et le fait qu'elle était confié au même intermédiaire montraient que les deux hommes étaient d'accord et manœuvraient de conserve. Le docteur Dumba, dans un passage de sa lettre, le dit d'ailleurs formellement. Jamais abus de confiance n'a été plus effrontément commis sous le couvert de l'immunité diplomatique; jamais

violation de la neutralité américaine n'a été mieux caractérisée.

M. Lansing n'a pas perdu de temps pour demander des explications au docteur Dumba et on ne devinerait jamais celles qui lui ont été données : il en a été si étonné et si ému qu'il a rompu l'entretien pour en faire part à M. Wilson. M. Dumba a expliqué que, dans les usines dont il s'était fait fort d'interrompre le travail avec de l'argent, il y avait des Autrichiens, et qu'il était incontestablement en droit de les détourner, moyennant indemnité, d'un travail qui devait profiter aux ennemis de leur pays. Une telle excuse aggravait la responsabilité de M. Dumba au lieu de l'atténuer. Il n'y avait plus qu'un parti à prendre et M. Wilson l'a pris aussitôt. Point n'était besoin, cette fois, de faire une enquête préalable ni de rédiger une note savante : la lettre de M. Dumba était un témoignage irrécusable contre lui. Le gouvernement américain a jugé qu'un tel ambassadeur était désormais « inacceptable » et l'a fait savoir à Vienne. On ne saurait qu'applaudir à la promptitude de cette démarche et à la résolution qu'elle manifeste. Mais le docteur Dumba est-il le seul coupable et l'affaire n'aura-t-elle pas une suite?

Pour en revenir à l'explication fournie par l'ambassadeur, que faut-il penser de ces ouvriers qu'il a dit être ses compatriotes et auxquels il s'est arrogé le droit de donner des directions? Sont-ils vraiment restés sujets autrichiens? Non sans doute : autrement, et à supposer, comme c'est probable, que la plupart d'entre eux aient encore l'âge militaire, ils auraient dû rallier le drapeau et être aujourd'hui au front. Mais on peut croire qu'il n'en est rien et que si ces ouvriers sont d'origine autrichienne, ils sont devenus sujets américains. On en a eu, en Amérique, depuis le commencement de la guerre, des preuves fréquentes et frappantes, que les citoyens d'origine germanique sont demeurés foncièrement germains. Ils forment aux États-Unis une colonie compacte qui est une sorte d'État dans l'État et quand il s'agit d'obéir à l'autorité américaine ou à celle de l'ambassadeur d'Allemagne ou d'Autriche, ce problème de casuistique est déjà tout résolu dans leur conscience. On se rappelle le mot du fabuliste :

> Laissez-leur prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

Même quand ils sont chez vous, les Allemands et les Autrichiens ont la prétention d'être chez eux; ils y sont en vertu du droit supérieur de leur race et ils suivent de préférence à toute autre les influences qui

leur viennent de ce qu'ils n'ont pas cessé de regarder comme leur vraie patrie. On a remarqué souvent la force d'assimilation qu'a l'Amérique sur les étrangers qu'elle hospitalise et dont elle fait bientôt des Américains; cette force d'absorption s'arrête aux Allemands ; ils restent Allemands et continuent de chanter en eux-mêmes : « L'Allemagne au-dessus de tout! »

Avant la guerre, il y en avait partout; ils s'insinuaient, on les accueillait. Si leur gouvernement avait laissé la paix durer quelques années de plus, ils auraient dominé le monde par des moyens beaucoup plus sûrs que ceux auxquels l'empereur Guillaume a eu finalement l'imprudence de recourir. Les questions que soulève leur présence en si grand nombre en Amérique sont délicates et la discrétion nous empêche de les traiter ici. Tout ce que nous en dirons est que, depuis un an, les Américains se sont aperçus qu'ils ne connaissaient pas très bien les Allemands et ont appris à les mieux connaître. Quelle que soit sa patience, on sent une irritation grandissante dans les froides notes de M. Wilson et cette irritation est encore plus grande dans un pays qui a l'esprit prompt et l'âme chaude. Certes, l'Amérique est pacifique, elle l'est profondément et la guerre qui se déchaîne aujourd'hui sur l'ancien monde n'est pas de nature à modifier chez elle un sentiment aussi légitime; il semble toutefois qu'elle commence à se lasser d'être prise pour théâtre d'incidens qui se renouvellent sans cesse, sans ménagemens pour ses intérêts, non plus trop souvent que pour sa dignité. Puissance neutre, elle entend jouir de tous les droits de la neutralité; puissance souveraine, ce n'est pas de sa part une exigence excessive de vouloir être maîtresse chez elle et de n'y tolérer aucune intrusion qui porte atteinte à sa souveraineté.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.